38(PR)

PROMOCA RHONE-ALPES
Section Régionale
UPA - 21, Rue Lesdiguières
38000 GRENOBLE

université des sciences sociales de grenoble
u.e.r. d'urbanisation - aménagement

le pas

approche de la vie quotidienne dans un habitat collectif à travers la pratique des cheminements

thèse de doctorat de 3e cycle
avril 1976

j.f. augoyard

PROMOCA RHONE-ALPES
Section Régionale
10, Galerie des Baladins
38100 GRENOBLE

A RENDRE AVANT LE.

22 AVR. 1981

10 JUIN 1981

02 FEV. 1982

09 JUIN 1982

23 NOV. 1983

25 MAI 1986

10 FEVR. 1989

07 AVR. 1995

02 FEV. 1998

E 06295a

Errata et difficultés typographiques

p.I. I	3 cas de figures.- p 29
p.III	ligne 5 : Récit du vécu et vécu du récit
p.2	ligne 3 : Et sous l'irruption accidentelle ...
p.15	dernière ligne : le donné conçu, l'agi-subi vécu, le spatial ...
p.17	ligne 36 : longtemps
p.20-v	dernière ligne : ... de l'imaginaire dans l'urbain (note rédigée avec A. PESSIN et H. TORGUE)
p.21-v	ligne 15 : et à quel titre ?"
p.60	ligne 2 et 7 : un fond commun ...
p.68	ligne 2 : "Vite de' più eccelenti ...
p.83	ligne 26 : Par exemple ...
p.85	ligne 30 : ... se doivent distinguer.
p.92-v	"Communications sur les origines de la monnaie"- M. MAUSS. Ed. de Minuit
p.97	ligne 5 : "modulor"
p.128	ligne 5 : ... cette remarquable ampleur.
p.173	ligne 3 : ... et le péritopisme. Quant à l'écart ...
p.194-v	Note 1 ; "ΠΕΡΙ ΨΥΧΟΥΣ"
p.209	ligne 28 : (E3-) (cf. p.114)
p.214	ligne 39 : Elle ne consiste pas ...
p.219	ligne 2 : Mais s'agit-il ...
p.222	ligne 22 : la désignation se rétrécit ...
p.225	ligne 2 : non imaginables
p.243-v	Jacques DERRIDA
p.251	ligne 21 : ... et le référer au système ...
p.268	ligne 18 : A preuve, de nombreuses expressions ...
p.273	ligne 15 : LE CORBUSIER : composer
p.287	ligne 26 : ... et qui souvent empuantit
p.297	titre : Convocation de l'imaginaire ...
p.329	3), ligne 6 : ... d'une homogénéisation du "climat social". Les inductions s'inscrivent dans les formes ...
p.343	ligne 24 : Ce que nous avons découvert dans l'habiter ...
passim	Rhétorique

38 (PR)

UNIVERSITE DES SCIENCES SOCIALES DE GRENOBLE
U.E.R. D'URBANISATION - AMENAGEMENT

LE PAS - APPROCHE DE LA VIE QUOTIDIENNE

DANS UN HABITAT COLLECTIF A TRAVERS LA PRATIQUE DES CHEMINEMENTS

THÈSE DE DOCTORAT DE 3E CYCLE
AVRIL 1976

PROMOCA RHONE-ALPES
Section Régionale
10, Galerie des Baladins
38100 GRENOBLE

J. F. AUGOYARD

UNIVERSITE DES SCIENCES SOCIALES DE GRENOBLE

U.E.R. D'URBANISATION-AMENAGEMENT

2, rue François Raoult - 38 - GRENOBLE

JEAN-FRANCOIS AUGOYARD

LE PAS - APPROCHE DE LA VIE QUOTIDIENNE DANS UN HABITAT COLLECTIF A TRAVERS LA PRATIQUE DES CHEMINEMENTS

JURY

MM. Gilbert DURAND, Président
Professeur à l'Université des Sciences Sociales de Grenobl

Pierre SANSOT, Rapporteur
Professeur à l'Université des Sciences Sociales de Grenobl

Me. Sylvia OSTROVESKY
Chargée d'enseignement à l'U.E.R. de Sociologie
de Aix-en-Provence

Suffragants

MM. Isabelle BILLIARD
Chargé de Mission au Ministère de l'Equipement

Michel MAFFESOLI
Chargé de recherche à l'Université des Sciences Sociales
de Grenoble

Alain MEDAM
Chargé de recherche à l'Université des Sciences Sociales
et à l'Ecole Spéciale d'Architecture de Paris

AVRIL 1976

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION - ITINERAIRES - ITINERAIRE ---------- 1

A la recherche d'un itinéraire ---------- 2
Une insistance quotidienne ---------- 2
Le paysage des réponses ---------- 4
Les à-côtés d'un "pourquoi ?" ---------- 9
L'excursion de l'écrevisse ---------- 13

Feuille de route d'un dépaysement en trois moments ---------- 15

Indications annexes ---------- 23

PREMIER MOMENT - UN MONDE TROP CONSTRUIT : LE "CHAOSMOS" ------ 25

CHAPITRE 1 - CONCEPTION ET REALISATION ---------- 28
Un processus évident sous deux formes de représentations ---------- 28
Entre le conçu et le réalisé : 3 cas de figures-
Une première forme d'appréhension : la manipulation ---------- 33

CHAPITRE 2 - CONCU ET VECU ---------- 39
Genèse du conçu ---------- 40
Le point médian ---------- 44
Le vécu : un absent-représenté, présent évacué-- 46
Des conséquences capitales ---------- 58

CHAPITRE 3 - DU CONCEPT D'ESPACE A L'ESPACE DU CONCEVOIR ---------- 60

Caractères fondamentaux de l'appérhension de l'espace utilisé par les praticiens de l'urbain- 60
Le paradigme spatial et sa généalogie ---------- 65
Le "donné" et ses propositions ---------- 73

DEUXIEME MOMENT - DE LA TRACE A L'EXPRESSION : LES CHEMINS DE L'HABITER ---------- 76

CHAPITRE 4 - UNE METHODE D'APPROCHE ---------- 79

Le vécu : les avatars d'un participe --------- 80
Récit de vécu et vécu de récit ---------- 84
Autour des traces verbales ---------- 88
L'instance sociale : inscrite au coeur de la mémoire du racontable ---------- 92
Pratique d'investigation ---------- 95

CHAPITRE 5 - EXPOSITION---sur-exposition, sous-exposition ---------- 103

Seize ensembles de trajets quotidiens commentés ---------- 107

Première bifurcation : la fermeture d'une exposition ---------- 159

CHAPITRE 6 - UNE RETHORIQUE HABITANTE : les figures de cheminement ---------- 163

1 - Figures élémentaires ---------- 167
- L'exclusion ---------- 167
- Figures de l'évitement ---------- 168
- Figures polysémiques ---------- 177

2 - Figures de combinaison ---------- 188
- Figures de la redondance ---------- 189
- Figures de la symétrie ---------- 196

3 - Deux figures fondamentales : synecdoque et asyndète ---------- 201

CHAPITRE 7 - UNE RETHORIQUE HABITANTE : LE CODE d'appropriation ---------- 217

1 - La dénomination des lieux ---------- 219
2 - L'apparence territoriale ---------- 231
3 - Les fluidités territoriales ---------- 234
4 - Les appropriations différenciantes ------- 237
5 - L'évènement différenciateur ---------- 242
6 - L'appropriation par non-lieu ---------- 245

Deuxième bifurcation - Pertinence, excès et carences d'une réthorique habitante ---------- 250

CHAPITRE 8 - CHEMINS D'UN HABITER - LE CORPS DE L'EXPRESSION ---------- 256

Au travers des climats ---------- 257
Débordements des sens et anticipation ------- 265
Un processus articulatoire ---------- 273

CHAPITRE 9 - CHEMINS D'UN HABITER ET VOIES DE L'IMAGINAIRE - LE FOND DE L'EXPRESSION 280

1 - Corporéité et schématisme : la liaison fondamentale ---------- 281
2 - Entre présents et possibles : le fond imaginaire ---------- 283
- Evocation de l'imaginaire : le présent selon le possible ---------- 284
Le diurne selon le nocturne ---------- 286
La forme et l'usage selon l'accident 288
L'ordinaire selon l'étrange ---------- 289
Le quotidien selon l'évènementiel -- 291
- Convocation de l'imaginaire : le possible selon le présent ---------- 293
L'évènementiel dans le quotidien ---- 293
Le demain selon l'aujourd'hui ------- 294
Le tout selon la partie ---------- 295
- Trois pouvoirs de l'imaginaire vécu- 297
3 - Un régime de l'expression ---------- 299

TROISIEME MOMENT - L'ETAT DE FAIT, LA FORME DU PROBLEME, LE POINT DES FORCES ---------- 307

CHAPITRE 10 - LE MALAISE D'HABITER ---------- 312

Une maladie du loger ---------- 312
Des symptômes trop clairs ---------- 313
L'hypertrophie spectaculaire ---------- 316
L'habitant, malade imaginaire ? ---------- 322

CHAPITRE 11 - PREMIERE CONCLUSION - UN POINT FINAL, LE TERME FORMEL ---------- 327

1ère série, de l'homogénéisation ---------- 328
2ème série, de l'abstraction ---------- 329
3ème série, de la scission binaire ---------- 330
Les scellés de l'enfermement ---------- 331

CHAPITRE 12 - DEUXIEME CONCLUSION - UN POINT COSMOGENETIQUE ---------- 333

Un habiter sans bâtir ? ---------- 333
Un habiter sans "pourquoi" ? ---------- 336
Irréductible Imaginaire ---------- 339

POSTFACE - JALONS POUR UNE SOCIO-ESTHETIQUE DE LA VIE URBAINE 344

BIBLIOGRAPHIE - INDEX DES AUTEURS ---------- 350 sq

INTRODUCTION

ITINERAIRES . . . ITINERAIRE

"Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita".

(DANTE ALIGHIERI - La Divina Commedia - Inferno - Canto 1°)

(Dans le mitan du chemin de notre vie
A travers une sombre forêt je me trouvai ;
Perdue était la droite route).

"On preindra le viollet qu'arrive
U fond de lo boë le darnié : "

(Amélie GEX - Allin groulâ lo z'alognié)

(On prendra le chemin qui arrive
Au fond des bois le dernier).

"LE PAS" : ainsi s'intitule un tableau célèbre de Paul KLEE. Dans la fusion dégradée de teintes entre le rose et l'orange, dans la compénétration subtile des masses esquissées, on ne reconnaît guère de forme humaine "d'après nature" ; on ne saurait vraiment définir ce que c'est. Mais, d'emblée, un mouvement est en marche ; la forme va quelque part... on ne sait où ; pourtant elle va. Et ce petit trait noir incurvé, tout en bas, si fragile, si disproportionné signifie et indique l'imminence d'une modification vers laquelle se dirige déjà toute entière la configuration des formes et des couleurs.

x x

x

Notre ouvrage commence sous le signe du pas ; ces pas d'habitants que nous avons "pris en marche" et appellent à un suivi patient, à une "approche" de la pratique quotidienne telle que vécue dans un habitat collectif contemporain et qui défient l'analyse systématique ; les pas de notre démarche pressentant qu'une définition circonscrivant dès le départ un "objet" d'étude s'interdirait immédiatement toute appréhension d'un dynamisme et d'une expression originaire que l'humble quotidienneté récèle peut-être.

Le premier pas devait être ainsi celui de l'égarement ; le pas suspendu et perplexe survenant "au mitan du chemin de notre vie", se trouvant tout à coup perdu dans une "forêt obscure" que les clartés et les "droits chemins" du savoir sur la ville n'arrivent guère à guider. Nos pas ont ressemblé à ceux des habitants humblement et quotidiennement perdus dans le foisonnement architectural qui prolifère aujourd'hui et que l'habitude n'aide pas définitivement à domestiquer. Comme eux nous avons pris "le chemin qui arrive", le dernier, le plus perdu.

En ce sens, l'exposé de la démarche suivie et de ce qu'elle a pu nous apprendre s'ouvre sous forme d'Itinéraire introductif. On y trouvera comment, parmi différents itinéraires possibles, se dessina l'itinéraire de l'investigation choisie. On y lira, comme en une carte, ou une "feuille de route", les linéaments du voyage qui a été fait dans la vie quotidienne des habitants d'un grand ensemble, et l'esquisse des manières dont on a tenté de comprendre la question de l'habiter.

1 - A LA RECHERCHE D'UN ITINERAIRE

- Au départ, l'insistance d'un sentiment quotidien

Qui n'a, un jour ou l'autre, ressenti nettement cette impression d'être plus ou moins relégué, plus ou moins dépossédé de la ville habitée ? Et sans l'irruption accidentelle de cette mauvaise impression, la reconnaissance des habitudes quotidiennes à s'en tenir au fragmentaire, à ne pouvoir que répéter cette relégation et cette dépossession qui s'incrustent et s'entêtent ? Et sous cette évidence, le constat que l'urbain ne vous donne plus ni le temps, ni la possibilité d'échapper à une familiarité cantonnée et réduite ?

La ville est un objet spolié semble-t-il. Loin de dominer leur ville, les habitants ont l'air de s'y perdre de plus en plus. L'actuelle production urbaine ne réussit guère à faire que l'habitant "s'y retrouve", à moins qu'elle ne redouble décidément cette perte de soi, de "chez soi" dans la ville, en fermant les horizons de toute nature : raccourcissement des paysages, pression économique, départage social, valorisation outrancière de la "petite" propriété privée. D'où cette simple question :

DANS UN ESPACE COLLECTIF DESTINE A L'HABITATION, QUELLE PART EST INVESTIE, APPROPRIEE EFFECTIVEMENT, HABITEE (AU SENS ACTIF) PAR CHAQUE HABITANT ? Le dizième, le centième ? Parfois le logement tout seul, parfois moins que le logement. Le plus souvent, pas grand'chose par rapport à la totalité.

MAIS ENCORE QU'EST-CE QUE CETTE TOTALITE ?

Ressentie quotidiennement à travers des contraintes et impératifs de fonctionnement, ce peut être : l'unité "ville", l'unité "quartier", l'unité "grand ensemble". Ces "unités" organisent la cascade des appartenances emboîtées les unes dans les autres : appartenances administratives, cantonnement territorial, dépendance géographique des services publics. Elles s'imposent comme totalités données auxquelles on doit nécessairement se référer en tant que citoyen, travailleur, assuré social, consommateur, habitant et sur lesquelles l'usager n'a que peu ou pas de prise.

Encore la ville d'origine ancienne sera-t-elle susceptible d'une relative unité qu'on se représente constituée peu à peu historiquement et symboliquement, remodelée partiellement par les actions et ré-actions des habitants ; de même les quartiers composites qui "ont de l'âge". Mais, les nouvelles formes urbaines, tel le grand ensemble, se créent d'emblée comme totalités simultanées.

Que ce soit dans l'organisation globale des usages, ou le mode même de production, une rationnalité de plus en plus nécessitante semble régner sur la ville. Schémas, planifications, prévisions à long ou moyen terme, "timing" : l'urbain donné à habiter se présente comme de l'espace conçu, parties et tout. Et les parties s'intègrent parfois si bien au tout et de manière si solidaire qu'il suffit de la panne de quelques centrales électriques, de la grève des travailleurs du métro ou de celle des éboueurs, pour que l'une des plus extraordinaires puissances du monde, telle de ses grandes métropoles, soit, en quelques heures, littéralement réduite à merci" (1).

La production, l'organisation du bâti et de l'aménagé ont privilégié une certaine manipulation de l'espace selon une logique qui se répète et, d'abord, ce principe fondamental évident : produire l'habitat urbain et l'organiser ; ensuite : le livrer à l'usage. Tout se passe selon un rapport de contenant à contenu. Le contenant implique dans sa forme tous les signes du système qui l'a modelé (marché foncier, "impératifs" économiques, logique d'organisation, conditions politiques, stratégies de domination...). L'habitant qui vient "remplir" telle forme d'habitat n'en découvre guère les significations, ni la relation organique à la totalité. "Logé" plutôt qu'"habitant", sa vie quotidienne se déroule sur un espace vécu limité dont la chose édifiée(2) forme l'horizon.

L'espace conçu serait ainsi de l'ordre d'un savoir-pouvoir et d'une manipulation capables de saisir des totalités et de pré-former des contenants, en même temps que le rapport du contenant au contenu ; l'espace vécu de l'ordre d'un pratiquer quotidien parcellaire. Et les "parties" vécues semblent être étrangères aux parties en tant que rationnellement intégrées à la totalité conçue

---

(1) *Alain MEDAM - La ville-censure - p. 172 - Editions Anthropos - Sur ces phénomènes d'hypertélie, cf. G. SIMONDON - Du mode d'existence des objets techniques -*

(2) *Dévoiement de la 'Res Aedificatoria", de produit artistique devenant choséité ?*

Si tel est le cas, on peut alors se demander à juste titre : pourquoi les habitants se trouvent relégués au rôle de "contenus" identifiés seulement par les repérages administratifs et selon leurs capacités de consommation ; pourquoi cette relégation se redouble-t-elle, à l'échelle collective, par des scissions entre parties d'espaces habités (ceux d'ici et ceux d'en face) ; pourquoi les habitants n'ont-ils aucune prise sur la production du rapport de la totalité aux parties, selon dépossession par non-pouvoir et non-savoir.;

pourquoi les habitants n'habitent pas bien ?

x x

x

- Le paysage des réponses

Cette question a provoqué des réponses en nombre croissant et se diversifiant depuis quelques années ; elle ne résonne plus dans le désert. Livres, articles, compte-rendus de recherche témoignent du souci actuel de réflexion sur ce point fondamental en matière de recherche urbaine et particulièrement de sociologie urbaine. Dans les sphères de la pratique urbanistique, certaines réponses se dessinent aussi, à l'arrière des "pratiques".

Pour esquisser au mieux ce milieu ambiant où notre projet va se situer, il convient de faire brièvement le tour des diverses thèses en les regroupant en types de réponse.

LES HABITANTS N'HABITENT PAS BIEN...

- 1 - ... PARCE QUE LA REALISATION ET LA PRODUCTION FONT SUBIR TROP D'AVATARS AU PROJET INITIAL.

Certains projets d'aménagement et d'architecture pré-conçoivent un ensemble d'habitat qui devrait permettre une "vie sociale" sinon idyllique du moins correcte, c'est-à-dire où les appropriations pourraient réussir sans trop de contrainte, où le quartier serait considéré comme un prolongement du "chez soi". Or, voici que le projet une fois réalisé et bâti, rien ne se passe comme prévu. La vie est triste, morcellée ; l'es-

pace est trop hostile ou imperméable à l'habiter collectif. Les individualités se sentent rejetées dans leurs logements. Qui est responsable ? Ni les habitants, ni le projet lui-même avec ses auteurs. Plutôt une certaine chaîne de contraintes et de disfonctions dans la production qui défigure le projet.

Cette réponse ne va pas jusqu'à la mise en cause du projet lui-même, ni du mode général de production. Elle relève plutôt les avatars du projet en terme d'analyse technique (technique d'organisation, technique de construction, technique des stratégies économiques et politiques).

Le paradigme de ce type de réponse : l'attentive étude menée par MM. DAIGNAUT et PIERRE sur l'histoire de la production du Village Olympique dans le cadre d'une thèse de 3ème cycle (1). Des réponses du même type, ont été relevées dans les propos des urbanistes et aménageurs interrogés récemment dans le cadre du présent travail (cf. 1er moment).

- 2 - ... PARCE QUE LE MODE CONTEMPORAIN DE PRODUCTION A PENETRE JUSQUE DANS LA PRODUCTION DU BATI ET REMPLACE LE BATIR PAR UN CONSTRUIRE ASSERVI AU SYSTEME MARCHAND ; PARCE QUE, DE MANIERE COMPLEMENTAIRE : D'UNE PART L'IDEOLOGIE DOMINANTE DECOUPE ET SECTORISE LES DIVERS ASPECTS DE LA VIE QUOTIDIENNE, D'AUTRE PART L'IDEOLOGIE PARTICULIERE DE CONSOMMATION DU LOGEMENT DECOUPE ET AUTONOMISE CE DERNIER EN FORME D'OBJET VALANT POUR SOI.

Le projet, le plan, la totalité conçue sont l'affaire du système de production, non de l'usager particulier dont le rôle spécifique revient à consommer en reproduisant l'idéologie (2) des valeurs d'usage dans un espace à habiter produit comme séparé. Les formes de sociabilité inscrites dans les pratiques d'habiter (de "loger" devrait-on dire plutôt) suivent donc en définitive les impératifs économiques et politiques du mode de production.

La première partie de cette réponse s'illustre bien par l'étude de François ASCHER "Contribution à la critique de l'économie urbaine. Essai d'analyse économique de la production d'un élément urbain : le cadre bâti" - Mars 1972.- thèse de 3° cycle - U.E.R. Urbanisation - Grenoble.

---

(1) *Etude des distorsions entre les objectifs et la réalisation d'un projet d'urbanisme - juin 1971 - U.E.R. Urbanisation. Grenoble*

(2) *Nous entendons ce terme dans l'acception donnée dans ce genre de réponse : discours explicitant et donnant pour valeur l'espace édifié comme espace social.*

L'ensemble de la réponse a occupé une bonne partie des recherches et travaux menés au "Centre de Recherche et d'Etudes Sociologiques Appliquées de la Loire", entre 1971 et 1975. Quelques titres : "Production de l'espace urbain et idéologie", "Le fonctionnement de la mobilité résidentielle intra-urbaine", "Les processus d'évolution des grands ensembles", "Les équipements socio-culturels et la ville".

Parmi d'autres productions, ces textes remontent jusqu'aux mécanismes les plus généraux qui donnent à l'habitat la physionomie qu'il prend actuellement.

- 3 - ... PARCE QUE L'HABITANT, DEFORME OU MAL EDUQUE, NE SAIT PLUS HABITER.

Cette réponse qui paraîtra outrancière et que profèrent des concepteurs interrogés dans le cadre d'une étude sur le discours idéologique des architectes (1) peut symboliser un état d'esprit diffus et jamais théorisé qui apparaît pourtant dans l'idéologie de la production urbaine proprement dite.

Formulée au passif, cette énonciation évite d'identifier plus précisément les origines causales de cet état de chose. Est-ce la civilisation, est-ce la culture, est-ce "la vie actuelle" ? Quoiqu'il en soit, les gens ne sauraient plus habiter. Le remède : réapprendre à habiter, apprendre à lire les formes nouvelles de l'urbain et de l'architecture. L'idée que l'artiste est toujours en avance sur son temps se dissimule à peine. Sa présence indique bien que ce type de réponse ne sort pas des lieux communs - ce qui n'équivaut pas à une insignifiance. Mais, que le mal d'habiter ne provienne que d'un défaut d'éducation sociale et culturelle, voilà qui conforte à souhait le système de production du bâti et ne saurait le remettre en cause.

- 4 - ... PARCE QUE L'HABITANT ECHOUE A INTERVENIR DANS LE PROCES DE PRODUCTION.

Les tentatives et échecs (2) de l'Advocacy Planning, ainsi que la thèse sous-jacente - à savoir qu'une intervention récurrente de l'habitant dans la production de l'habitat modifierait notoirement la

---

(1) *Françoise LUGASSY - Le discours idéologique des architectes et urbanistes - Doc. Action concertée des recherches urbaines - 1972.*

(2) *cf. Analyses et relations d'ouvrages in La production de l'Espace - Henri LEFEBVRE - p. 420.*

physionomie et les possibilités du produit, pour peu que le pouvoir des intervenants soit suffisant - posent le problème de la délégation de parole. Concrètement, il faut que les habitants soient représentés par qui peut se faire entendre et que, par ailleurs, les "représentants" manipulent les représentations et le code régnants dans la sphère de production urbaine. Or, les contraintes de l'"opérationnel" sont d'un autre ordre que les requisit des habitants ; elles se posent en terme de stratégie, de quantification géométrique et économique, d'"objectifs" globaux. Entre l'habitant parlant pour d'autres et le concepteur, une double distorsion s'insinue donc qui rend très hypothétique tout espoir d'intervention efficace susceptible d'assez d'envergure pour modifier notoirement les pratiques d'habitat.

Par cette réponse négative, l'habitant serait donc, à l'instar de Sisyphe, condamné à rouler perpétuellement le rocher de ses désirs qu'une puissance supérieure renvoie régulièrement au bas-fond des enfers du quotidien à supporter sans trêve.

- 5 - ... PARCE QUE LE MANQUE A REUSSIR L'HABITER, QUAND IL SURVIENT EN PARTICULIER SOUS FORME DE REGRESSION DANS UN ESPACE DOMESTIQUE, OU DE FUITE DE L'HABITAT, PROVIENT SOIT D'UN ECHEC D'AJUSTEMENT ENTRE LE DESIR ET LA REALITE, SOIT D'UN CONFLIT ENTRE EUX QUI PERDURE.

Ce type de réponse résumé schématiquement suppose comme essentielle, sinon suffisante, une explication à partir de l'histoire individuelle des "sujets" habitants. En bref, l'étude de la relation vécue à l'espace habité est insignifiante si elle ne se centre pas sur un décryptage "analytique" (interprétation psychanalytique d'interviews, tests, analyse factorielle) de l'espace phantasmatique. Il faut, donc, se référer à l'histoire de la première expérience de l'espace faite par l'enfant et toujours liée à l'image parentale. La structuration du corps propre en dépend à partir de quoi sera vécu l'espace quotidien ultérieur. Ce rapport à l'espace archaïque qui est un lieu autonome, orientera telle prévalence des modes quotidiens d'appropriation : possibilité de répéter ou non en le variant le premier rapport à l'espace. La prégnance de l'espace archaïque serait ainsi une cause essentielle des impossibilités de s'approprier les espaces habités. Par contre, sa résolution et son enfouissement réussi permettraient l'appropriation d'autres espaces d'habitat ; non sans que ceux-ci en soient marqués toutefois.

La psychologisation de la réponse et, par récurrence, de la forme de la question trouve de moins en moins une position aussi outrée qui charrie trop évidemment l'idéologie du sujet et de l'autonomie personnelle. Dans l'habitant, outre ce "sujet", il y a le consommateur, le membre de groupes et sous-groupes sociaux, l'individu "logé" par la force du mode de production du bâti. Aussi des formes plus nuancées et plus larges (1) d'une problématique de la relation vécue à l'espace habité, complètent le schéma précédent en intégrant les facteurs idéologiques au noyau phantasmatique de l'explication. Cette première expérience de l'espace, contemporaine de l'Oedipe, s'incorpore dans un logement précis et dans une famille donnée : on reconnaît en ce sens que les conditions économiques et historiques (collectives) ne sont pas indifférentes à la constitution de l'espace phantasmatique.

Alors, la famille serait par un certain aspect reproductrice de l'idéologie familiale en vigueur, mais par un autre échapperait à la spécificité de tel système éco-politique et jouirait donc d'une relative autonomie (fonction d'étayage : soins, survie, nourriture).

Que l'histoire individuelle fonctionne dans les relations à l'habitat, que l'espace phantasmatique participe à la formation des perceptions et des conduites, la pensée freudienne l'a bien montré. Mais, tant ce primat de la genèse individuelle, cause fondamentale des conduites d'habiter, que ce départage qui pose désir et réalité comme des instances certes susceptibles de se spécifier historiquement, mais persistantes dans leur essence et comme données en soi semblent, en fait, inséparables d'un certain discours probablement jamais innocent du champ historique qui en supporte l'efflorescence.

- 6 - ... PARCE QUE LE MODE D'ETRE DE L'ESPACE EST EXPROPRIATION, ET LE MODE D'ETRE DANS L'ESPACE, ALIENATION.

Au gré d'une réflexion, ou plutôt d'une méditation sur l'actuel état social à travers la vie quotidienne, l'existence de l'habitant

---

(1) Les travaux de la Compagnie Française d'Economistes et Psycho-sociologues (C.E.P.) portant sur la relation à l'espace habité peuvent faire comprendre en quel sens se formule théoriquement la forme élargie de ce type de réponse. Cf. La dialectique du logement et de son environnement, Contribution à une psychosociologie de l'espace urbain : la relation habitat-forêt, Les réactions à l'immeuble Danielle Casanova.

"logé" paraîtra effectivement une situation exemplaire de déréliction. Abandonné au système de la chalandise qui le fait aller et venir selon sa solvabilité, livré à la société de spectacle (1), l'"habitant" - nom alors dérisoire - effleure toutes choses ; et plutôt que lui-même (mais quel soi-même ?) joue de son mieux le double qu'une puissance économique et politique lui a impétré d'investir. Mensonger par essence, le système de conception-production de l'espace aménagé. Nulle, voire pernicieuse, toute recherche approchant le "vécu". Rien n'est vécu à la limite ; tout est dramatiquement reproduit.

Un tel type de réponse, s'appuyant sur la volonté de saisir la vie quotidienne mais finissant par l'exorciser trouve un exemple fort convaincant dans l'analyse de la vie quotidienne au Village Olympique menée dans le cadre d'une thèse assez récente soutenue à Grenoble (2).

L'induction de l'espace conçu sur l'espace habité s'y montre clairement. Mais, est-elle aussi totalement et absolument nécessitante ?

L'aliénation de l'existence habitante ne fait pas de doute. Mais, il ne suffit pas d'éclairer la nature de cette étrangeté du point de vue de l'absorption de l'exister par le produire et du change idéologique octroyé en contre-partie. L'aliénation comme scission et la manière dont elle s'opère dans le détail de la vie quotidienne, considérées en elles-mêmes, ont peut-être d'autres choses à dire et à faire voir, ou entendre.

(Une troisième question encore - car cette étude avoisinne la nôtre - l'interrogation du vécu devait-elle se faire au niveau des représentations ou sur un autre mode ?).

- Les à-côtés d'un "pourquoi ?"

Loin de prétendre à un bilan exhaustif et exact de toutes les tentatives de réponses faites à la question de l'habiter quotidien - chaque intuition véhiculée dans les milieux acteurs de la production urbaine (praticiens, politiques), chaque réaction organisée (associations,

---

(1) *Guy DEBORD - La société de spectacle - Editions Buchet-Chastel - 1967.*

(2) *MENERON A., CABOS M., VERDILLON C. - Habitat spectaculaire et misère de la vie quotidienne - Sciences Sociales - Grenoble - 1973.*

comités de défenses) ou spontanée de l'instance habitante devrait alors être citée - loin de fixer l'absolue assignation des exemples nominatifs proposés à chaque type de réponse suggérée, cette esquisse tend plutôt à convoquer différentes manières, imaginables dans le champ actuel du savoir spécialisé mais aussi commun, selon lesquelles la question : "pourquoi les habitants n'habitent pas bien ?" trouve un écho sensible et attentif.

Hormis le cas pratique d'intervention tentée auprès des organismes de production, les "réponses" se départagent nettement selon deux axes différents.

Soit on répond plus ou moins "scientifiquement" au nom du "Système" (selon le vocable, chargé de mana , couramment employé aujourd'hui), c'est-à-dire de la façon la plus argumentée, du côté et à partir d'un mécanisme de production économique et de reproduction sociale. Alors, les causalités fondamentales ainsi reconnues donnent une clé indispensable et que nous ne pouvons plus ignorer, ouvrant à l'explication de l'univers socio-économique qui nous entoure et nous "met en conditions".

Soit les réponses s'orientent du côté de la personnalité habitante saisie, de la manière la plus argumentée théoriquement, à travers une problématique marquée par le développement, remarquable depuis un siècle, des connaissances sur le psychisme.

De par : leur type de méthode, les catégories qu'elles utilisent, le langage qui articule leurs exposés, ces deux sortes d'investigation restent jusqu'à présent inaptes à toute réduction mutuelle ou rapport de complémentarité composée. Un saut qualitatif creuse l'écart de l'une à l'autre.

Une argumentation en terme de déterminations économiques et sociales arrive mal dans son élan à s'arrêter au microcosme des pratiques quotidiennes souvent complexes et contradictoires et peine à y pénétrer, fût-ce uniquement pour y observer la démultiplication vécue du fonctionnement idéologique. Il y a toujours un "reste" à l'opération de division analytique.

La saisie aux niveaux élémentaires - les instances individuelles - ne peut qu'isoler d'abord les individualités et particularités à interroger, isolements redoublés par une problématique bien spécifique, axée sur la prédominance des catégories psychanalytiques. Par le biais des sommations et comparaisons collectives ultérieures, cette approche peut bien témoigner d'un certain impact idéologique provenant du milieu économique et politique... Le retour à cette globalité reste esquissé hypothétiquement en fin d'analyse (1). Quant aux éléments analytiques de base, ils prêtent le flanc à une critique qui pourrait soupçonner d'avoir été pris pour comptants ces mêmes éléments que la valeur d'échange et la commercialisation de la valeur d'usage manipulent et font valoir pour eux-mêmes (personnalisation de l'objet-logement, nature des actions du choix individuel).

Deux axes d'investigation qui, en définitive, ne risquent guère de se rencontrer. Toutefois, ils caractérisent fort bien le climat actuel où se débat la question et dessinent un paysage d'essais d'explications articulé selon deux lignes de crête qui sont loin d'être "hors de la question". Car, d'une part, l'examen de l'habiter en tant que pratique usuelle perd tout intérêt s'il s'effectue hors des conditions de vie le pénétrant ici et maintenant : conditions historiques par lesquelles l'espace d'habitat est donné tel que nous le voyons. D'autre part, cet examen doit certes s'installer d'emblée dans la pratique quotidienne vécue par l'habitant, mais il ne nécessite peut-être pas un commencement obligatoire à partir de l'intimité psychique ; APPREHENDER LA RELATION A L'HABITAT DONNE TELLE QUE VECUE PAR L'HABITANT DOIT ETRE CHOSE POSSIBLE.

---

(1) *"L'habitat est perçu vécu comme traité de la même manière qu'une entreprise, comme l'univers de la production dont les habitants seraient les agents de production et l'habitat les instruments. Le produit de cette production échapperait aux sujets habitants ; il participerait au sens du devenir social qui leur échappe et qu'ils refusent. La conscience de la stratification sociale inscrite dans l'aménagement de l'habiter semble en être pour la majorité des interviewés un indice irréfutable. Il renforcerait le sentiment d'aliénation". Fin de l'étude exploratoire : La dialectique du logement et de son environnement - P.J. PALMADE, F. LUGASSY, F. COUCHARD - Publications de Recherches Urbaines - 1970.*

Peut-être faut-il aussi éviter le poids des inerties théoriques ? Dans l'un comme dans l'autre type d'approche, un "corpus" de savoir, si discret se maintienne-t-il, préside déjà à la démarche. L'entraînement des chaînes causales mises à jour soit par induction de déterminants vérifiés ensuite, soit par interprétation, empêche une appréhension de la pratique d'habiter saisie à la fois comme vécu quotidien et comme relation à l'espace donné. Car l'analyse en terme de causalité doit nécessairement remonter à un minimum de causes premières. La dispersion des causes interdirait toute cohérence d'un tel discours analytique ; on ne saurait plus "pourquoi...".

Or, pour s'en tenir à des élucidations argumentées du problème "habitant", il semble que la démarche s'appliquant à comprendre ce problème d'actualité ne puisse passer pour rigoureuse que dans la mesure où elle s'attaque au "pourquoi" des choses. Pregnance d'une scientificité modelée sur la démarche des sciences physiques, ou pregnance plus large d'une société axée sur la production technique ? La confusion entre l'exactitude (modèle mathématique) et la rigueur (argumentation pertinente) perdure, se scelle dans le règne de la causalité et le rêve productif de la maîtrise des causes. Voici qu'on se penche sur la question de l'habiter, voici qu'on interroge l'habitant, qu'on le laisse parfois donner son avis sur la conception du bâti ; on se dit qu'il habite mal et qu'il faudrait faire quelque chose. Mais qui est le maître de la question ?

Entre l'instance productive qui totalise et maîtrise selon certaines catégories où la causalité efficiente prédomine, et l'instance analytique (et souvent dogmatique) qui interroge l'habitant selon des "pourquoi", avec des catégories déjà en filigrane dans les interrogations et qui ordonne enfin les résultats selon l'une des variétés d'un schéma causal, il ne se manifeste pas de radicale hétérogénéité. Le système de production de l'urbain et l'univers des problématiques à propos de l'urbain ne paraissent pas étrangers l'un à l'autre. En ce sens, l'expression du malaise d'habiter devra-t-elle toujours confirmer soit l'état du système de production économique et de reproduction sociale, soit les savoirs organisés qui font autorité en sciences humaines et sociales ? L'expression habitante n'aura-t-elle rien à dire par elle-même ? Doit-on toujours en revenir à une totalité de savoir, ou une totalité factuelle ?

"Mais déjà ces prises de position en rebroussement constant avec les banalités du philosopheroccidental sont l'indice de la position rigoureusement subversive (je préfère ce mot à "révolutionnaire", ce dernier trop passible de toutes les compromissions et de tous les trafiquages occidentaux) que nous voulons prendre en face de ce que nous considérons comme les "mauvaises habitudes" de l'Occident" - Gilbert DURAND - Science de l'homme et tradition - Editions Tête de feuilles Sirac - Paris - 1975.

Peut-être ces retours inévitables à la totalisation sont-ils liés à la manière selon laquelle l'habitant se voit interroger à propos de sa pratique quotidienne de l'espace ? Peut-être la pratique habitante recèle-t-elle autre chose qu'une authentification de l'économie et de l'idéologie dominante, et qui n'apparaîtrait pas pour la raison que les modes de questionnement ne le laissent pas apparaître ? Quel est ce "reste", ce surplus irrécupérable par la machine à produire et situé hors des catégories scientifiques en vigueur ? S'il existe, seule une interrogation hors de l'univers de la représentation totalisante, hors du firmament des causalités et des "pourquoi" pourrait le mettre à jour.

Renverser les inquiétantes habitudes ; se situer en "position de rebroussement ". Périlleuse tentative, projet incertain ; la démarche pourrait toutefois se tenter et, quels que soient ses résultats, mériter des efforts.

- L'excursion de l'écrevisse

Dans la mesure où il s'agit d'approcher ce qu'il advient d'un espace donné à habiter quand il est vécu et de se situer du point de vue de l'habiter quotidien, le problème épistémologique qu'on vient de soulever se double d'un problème méthodologique global.

Ne pas entreprendre l'investigation sous le signe général de la causalité équivaut à s'aventurer en une véritable ex-cursion par laquelle on diverge de la voie où les inductions et déductions s'impliquant mutuellement ne prennent de l'expression habitante que le "contenu".

Quel angle choisir qui serait susceptible de faire apparaître l'expression habitante en elle-même ? Probablement celui qui la prendrait dans la diversité de ses manières d'être. Non plus commencer par demander "pourquoi ?", mais "COMMENT ?".

S'installer et séjourner suffisamment dans l'immédiateté de la pluralité des modes d'habiter dont on ne saurait par avance s'ils sont des causes, des effets ou autre chose. Retrouver des modes, des manières d'être, en oubliant heureusement la "substance".

"Chaque fois que l'on cherche *à faire une évaluation*, il est indispensable de tenir compte de l'influence que les rationnalisations techniques exercent sur les modifications de l'ensemble des conditions de vie internes et externes" - Max WEBER - in Essai sur la théorie de la science - p. 462 - Plon - Paris - 1965.

"Quand une chose normativement valable devient l'objet d'une recherche *empirique* elle perd en devenant un tel objet son caractère de norme : on la traite alors comme de l'"étant" (*seiend*) et non comme du "valable" (*gültig*)" - Id. - p. 463.

Alors, se produit un retournement de l'angle de saisie. Une déréalisation des catégories coutumières devait accompagner cette approche. Ne plus voir de but déjà dessiné devant soi ; avancer à reculons comme l'écrevisse et selon une prospection du sol tâtonnante plutôt que par une vision au loin.

La forme de la progression devait ainsi se modifier, s'organisant selon une prise progressive de recul, plutôt que par bonds et sauts en "avant". En conséquence, l'espace en tant que produit ne sortait pas du champ de la préoccupation.

En effet, s'il faut évaluer les modalités des relations vécues à l'espace habité, la convocation des qualités conçues de cet espace est indispensable. Telles formes, telles qualifications se présentent avec le bâti et l'aménagé avant que le premier geste d'habiter ne commence ; condition historique fondamentale. En ce sens, il a paru que l'analyse modale des pratiques d'habiter ne pouvait faire l'économie de la présentation de l'espace bâti tel qu'il a été conçu : non pour lui attribuer prématurément le statut de cause déterminante, mais parce que sans cette référence précise, l'examen du "comment" quotidien de l'habiter aurait saisi l'espace vécu comme un "donné" venu on ne sait d'où. D'où il vient, et le poids de cette origine, nous ne le vivons que trop quotidiennement pour pouvoir en faire l'abstraction lors de l'approche d'un "vécu".

Mais, il fallait aussi qu'une recherche empirique de l'habiter l'espace soit possible, c'est-à-dire qu'à un certain moment cet habiter ne soit plus affecté d'évaluation - habiter bien ou mal - qu'il soit considéré en lui-même, "comme de l'étant et non comme du valable" (cf. ci-contre) ou de l'évaluable. Sans quoi rien de plus ne s'exprimerait que ce qui est demandé par le maître ordinnaire de la question : l'univers du "pourquoi".

LA TENTATIVE POUR TENIR A LA FOIS TANT LA LIAISON PRATIQUE EXISTANT ENTRE ESPACE CONCU ET ESPACE VECU, QUE LA RUPTURE QU'ON SOUPCONNE ENTRE PROCESSUS DE CONCEPTION ET PROCES D'HABITER NOUS A LIVRE A CETTE PATIENTE INDUCTION SELON TATONNEMENTS ET RECTIFICATIONS. Une "conduite de l'écrevisse".

2 - LA FEUILLE DE ROUTE D'UN DEPAYSEMENT

Excursion, dépaysement... ce n'est guère au sens touristique ; plutôt au sens non usé (non usagé) de ces termes.

La tension quasi paradoxale qui accompagnait le moment de recueil de l'expression habitante et celui de leur lecture, l'achèvement du travail ne l'a pas annulée. Elle sera peut-être particulièrement signifiante dans la mesure où elle demeure. Il semble qu'une étude de la pratique collective d'un habiter quotidien, même si elle se situe délibérément du côté habitant, ne parvienne jamais à se défaire des permanences quantitatives et aussi qualitatives d'un espace qui dit sans cesse quel mode de production l'a engendré. Tout mode d'habiter implique un conflit constant et d'issue incertaine avec le mode de bâtir et d'aménager. Si certaine production urbaine fait fi de l'habiter et, l'abandonnant à lui-même, le compte pour nul, l'inverse ne se produit pas à l'échelle de la vie quotidienne des collectivités habitantes. La simultanéité sournoisement massive de l'ensemble ("grand ensemble" comme on dit si bien) n'abandonne jamais les actes d'habiter. Simultanément : l'espace en tant que bâti se donne en s'imposant et en tant que vécu se qualifie de temps quotidien.

Cependant, l'exposé en ces pages de l'itinéraire accompli se devait d'éclairer au mieux la lecture. Aussi bien l'examen suivi des tensions vécues dans l'habiter quotidien ne pouvait paraître sans modifications selon la succession de l'écriture. Plutôt qu'une succession de "parties" dont le découpage eût été étranger à notre projet, on lira l'articulation de trois "moments", chacun d'eux incluant selon un mode différent de contemporanéité : le donné conçu, l'agi-subi vécu ; le spatial et le temporel.

(1) *"Or la terre était vague et vide, les ténèbres recouvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux" - Genèse 1/2.*

(2) *"Ainsi donc, tout ce qu'il y avait de visible, il (le Dieu) le prit en main ; cela n'était point en repos, mais se remuait sans concert et sans ordre" - Platon - Le Timée - 30.a - traduction Léon ROBIN.*

(3) *"Or, l'Ame, si c'est maintenant, en second lieu, que nous entreprenons d'en parler, ce n'est point de même que l'a combiné le Dieu, seconde en âge ; (...) C'est nous plutôt, dont le hasard et l'aventure sont assez le partage, qui parlons un peu de cette façon ; mais, lui, tant par la naissance que par l'excellence, c'est première et plus ancienne qu'il a constitué l'Ame (...) Voici de quels éléments et en quelle façon : de la réalité indivisible et qui toujours se conserve identique et de celle qui au contraire s'exprime dans les corps sujette au devenir et au divisible, de ces deux il a tiré par mélange une troisième forme, intermédiaire, de réalité".*

Platon - Le Timée - 34.b sq.

(4) - *Il était. Son nom Taaroa.*
Il se tenait dans l'immensité.
Point de terre. Point de ciel.
Point de mer. Point d'hommes.
Il appelle. Rien ne répond.
Seul existant, Taaroa se change en Monde.
Le monde flotte encore : informe, vacilleux, haletant ainsi qu'un Plongeur au fond de l'abîme. Le dieu le voit et crie dans les Quatre espaces (...).

Tradition Maori - in Les Immémoriaux -
Victor SEGALEN - 1907 -
Col. 10/18 - Plon - Paris - 1956

- 1er Moment - *Où l'on voit la spatialité découper le temps et, dans son acte producteur, reléguer le vécu, cet embarassant accessoire.*

Au départ, il y a le donné, le plus "en vue", le plus évident, habile à se donner comme le plus familier :

L'ESPACE TEL QUE CONCU AVEC LA PRECONCEPTION DE L'HABITER QU'IL CONTIENT FORMELLEMENT.

La préconception d'un habiter, il fallait l'induire à partir d'une propre lecture analytique que nous aurions interprétée d'après les formes du bâti considéré : le quartier de l'Arlequin à Grenoble. Rien de plus hasardeux et insignifiant au gré de l'habiter collectif dont on tentait l'approche. A la suite d'un recueil des propos des concepteurs -mêmes qui produisirent l'ensemble soumis à l'examen, cette anticipation d'une certaine vision de vie sociale a pu être relevée plus exactement, et plus génétiquement liée au processus de conception et d'édification du bâti habité. D'où une généalogie de la logique de conception-production de l'aménagement architectural.

Au départ... "au commencement" devrait-on dire plutôt. Ce début donné comme déjà là à l'habitant n'apparaît ordonné qu'au regard savant du concepteur : celui qui a pouvoir de lier et pouvoir de nommer. L'ordre spatial proposé a scellé dans l'acte de production des contradictoires (cf. cit. 3) qui ne cessent d'exister comme tels selon le vécu des habitants au gré desquels les choses s'entrechoquent encore et toujours dans le "vague" (cf. cit. 1) "sans concert et sans ordre" (cf. cit. 2) ; sans l'exactitude de l'ordre conçu en tous cas. Et sur le mode des vacuités spatiales ; (cf. cit. 4) et souvent comme de l'immuable, du "vacilleux", de "l'haletant" (cf. cit. 4). D'emblée, espace conçu et espace vécu sont contradictoires.

Cosmos, ou microcosme se donnant pour totalité organisée à l'esprit concepteur, l'espace est d'abord chaos pour l'habitant qui survient. D'abord, "le monde est tout ce qui arrive" (1) ; ainsi l'ensemble bâti apparaît à l'habitant. Empruntant le terme à Witold GOMBROWITCZ, nous nommerons ce premier moment : un CHAOSMOS.

---

(1) 1ère Proposition du Tractatus logico philosophicus - L. WITTGENSTEIN.

- 2ème Moment - *Où l'on cherche si le temps a encore quelque puissance et comment une expression inouïe existerait encore.*

Et si le bâti ne s'habitait pas comme un contenant conçu ? Et si par dessous, ou à côté du discours qu'on pense entendre des habitants et qubn rationnalise en théories sociales, autre chose qu'un "remplir" l'espace aménagé se produisait ? Si, précisément, non pas en terme de discours habitant ou de représentation, mais selon la manière de vivre, l'édifice était d'abord un CHAOS ? Que signifieraient alors des parties agencées techniquement et une totalité littéralement conceptuelle, au grê de l'exister quotidien ?

Ces suppositions à poursuivre jusque dans leur réalité éventuelle ne risquent de prendre corps qu'au moyen d'une méthode d'approche bien particulière. Un "rebroussement", un renversement des habitudes d'enquêtes semble inévitable. Comment du "vécu" peut-il se manifester ? Quelle mémoire doit fonctionner ? Sous le signe de quelle instance faut-il interroger : le "Sujet", l'"Individu", le "Ménage", le "Groupe" ? Sur quelle pratique fallait-il plus particulièrement se pencher et pourquoi celle des cheminements a été choisie comme étant intermédiaire par excellence, comme permettant d'éviter au mieux les habituelles partitions entre logement/quartier, privé/public, travail/loisir ? Toutes questions qui se débattent dans le chapitre 4 et qui ont présidé à la manière d'interroger les habitants. Tant la relative importance que la place de ce chapitre correspondant à une première manifestation encore larvaire mais originaire de ce que pourrait être une "expression habitante".

Une fois cette investigation terminée que nous restait-il ? Un contenu apparaissant comme un nouveau "donné" susceptible de confirmer ou infirmer des hypothèses théoriques ? Mais, le mode d'interrogation aura rendu indissociables la matière et la forme, l'expression des habitants et ce qu'ils expriment. Voici, alors, de l'Expression qui non seulement ne peut se traiter de façon causale, mais encore appelle diverses lectures ou plusieurs auditions car le son des paroles résonne encore à nos oreilles (et les intonations sont transcrites autant que faire se peut). Il s'agit non plus d'un contenu qui se vide dans un discours d'analyse sûr de son fait, sûr de son but, mais au contraire de l'épuisement de plusieurs analyses par une expression qui résiste lontemps à se livrer d'un coup. Ainsi, trois lectures se succèdent, chacune des deux premières trouvant à un certain moment ses limites, mais ayant toutefois laissé entrendre quelque chose.

En première lecture, une exposition tente de mettre à plat, de rendre compte spatialement de la manière selon laquelle habitent les habitants. Toujours sur-exposés ou sous-exposés, ces modes d'habiter, loin de s'en tenir à ce qui pourrait être une fréquentation des aires piétonnières, manifestent leur propension à déréaliser, à déconstruire le bâti donné. Ecritures spatiales qui lisent "de travers", achoppant sur des "parties"du construit, sautant des pans entiers de l'édifié (chapitre 5).

L'expression habitante doit donc, en seconde lecture, se prendre comme un style : style d'habiter, style d'être quotidiennement dont nous avons tenté l'élucidation réthorique. L'habiter s'exprime selon des figures spatiotemporelles bien particulières (chapitre 6). Ce style ne s'attribue ni à de l'Individuel, ni à du collectif, mais à un mouvement qui met en jeu les deux concepts sociologiques à la fois et que nous nommons, faute d'autre expression, du nom de "Code d'appropriation" (chapitre 7).Apparaissent nettement, en effet, un certain nombre de "règles" d'une réthorique d'habiter l'espace comme un chez soi, ou d'en être rejeté. Pourtant, cette fois encore l'expression habitante a épuisé un discours s'articulant sur le rapport du signifiant au signifié et le renvoie à sa nature trop abstraite au gré des manières très particulières et concrètes selon lesquelles l'espace semble de plus en plus s'orienter selon le temps.

Ce qui est agi et ce qui est subi, ce qui est "produit" et "reproduit"tel qu'une approche réthorique du style d'habiter nous le montre, l'analyse en terme d'écriture-lecture d'un espace d'habitat ne réussit pas à en montrer la nature, seulement l'esquisse de la force : un "codage" qui ne rend pas encore compte de la pratique. Une troisième lecture devient nécessaire à laquelle s'ouvre le champ ultime d'un en-deçà, d'un auparavant, d'un à-côté du langage, de la perception et du "logos". Champ, ou plutôt temps, où se manifestent l'articulation du mouvement et du ressentir selon une corporéité qui n'a rien de "subjectif" - où est convoqué aussi bien l'individuel que le collectif - temps des rythmes quotidiens ; temps où l'on comprendrait l'importance inaperçue de la relation vécue aux climats d'un espace produit qui se découpe et se bouleverse ; temps inouï parce qu'inaudible, inconcevable pour le savoir formel et le pouvoir-construire. Comment s'excèdent les signifiants, comment se trouvent déjouées même, les assignations adéquates à un signifié repérable selon identités et différences bien ordonnées ?

Ce ne peut être le fait que d'une expression saisie au plus près de son surgissement quotidien. Le corps de cette expression : l'articulation sensori-motrice. Le fond de cette expression : un univers qui n'a plus rien à voir avec les totalités spatialisantes conçues, un fond éminemment actif dans les pratiques d'habiter, où règne l'imaginaire.

Ce deuxième moment aura donc suivi aussi loin que possible ce qu'on ne laisse pas ordinairement se manifester de l'expression habitante. Il tente, plutôt qu'un "vérifier", un laisser-être autant que possible cette expression selon l'unique présupposé qui aura présidé à cette entreprise, à savoir : l'appréhension des modes d'habiter en tant que vécus, est indissociable des modes d'expression qui manifestent ce "comment" de l'habiter.

- 3ème Moment - *Où le processus du construire au loger et le mouvement de l'habiter au bâtir ne résolvent pas leurs contradictions.*

Face à l'appareil conceptuel ordonnant la production du bâti, face à cette manière de produire-penser l'espace en termes de spatialité, face aux imposants produits d'habitat réalisés qui recèlent nécessairement une pré-conception de la vie et de la reproduction sociale, le second moment du périple oppose donc une certaine manière d'habiter où le temps organise l'espace, où l'imaginaire guide secrètement les pratiques d'habitat, où "partiel" et "total" prennent un sens fort différent de celui qu'impose comme "naturellement" le mode de production du bâti. Il semble que pour dominée, pour enfouie, pour quasi-inaudible, pour refoulée (1) qu'elle soit, cette expression insiste et subsiste ; elle enclôt ce qui reste de sens au terme "habiter", ultime résistance qu'ignore l'univers du produire le "se loger".

Un dernier problème : cette expression ne se "sait" pas elle-même (2). La voix de la colère momentanée, de l'insurrection domestique, de la revendication organisée n'arrive pas à se départir d'un discours dont l'expression est déjà donnée, peut-être déjà "récupérée". L'interrogation menée à la fin de la troisième entrevue avec les habitants laissait s'épancher ces jugements de valeurs, ces opinions, louanges ou critiques se situant au niveau du "général" et jamais exemptes d'idéologique.

---

(1) cf. La ville-censure - Alain MEDAM - chapitre V et VI - Editions Anthropos - Paris - 1971.

(2) cf. Chapitre 4. Pourtant, par des effets de retour, des habitants intervenant dans ce travail ont fait des découvertes partielles d'un démarquage entre un certain discours habitant qu'ils reproduisaient et l'observation banale de leurs pratiques d'habitat.

La vie quotidienne s'exprime en fait de deux manières : soit par une représentation dominée par l'ordre qui va du construire au loger avec les pratiques de reproduction qu'il induit - et alors le penser en termes de spatialité, de fonctionnalisme, de sectorisation est inévitable -, soit par une présentation des modes d'habiter à même leur expression propre qui suppose l'ordre allant d'un habiter au bâtir, mais que le savoir formel tente toujours d'exorciser. Cheminement obscur de l'expression dont nous avons tenté le suivi au cours du deuxième moment.

Deux tâches restaient alors à accomplir en guise d'aboutissement du "dépaysement"proposé .

1) Dans la mesure où l'expression recherchée a été celle d'habitants bien situés dans l'espace et le temps, il convenait de reconnaître comment une certaine représentation du loger reproduisant les pré-conceptions du pouvoir-produire recouvrait et faisait disparaître l'expression d'un temps de l'habiter ; comment, non seulement tout ce qui peut être représenté spatialement du vécu s'absorbe dans le processus de conception du bâti, mais encore comment tout ce qui n'en est pas exprimé par l'habitant en langage concevable se tient pour nul.

Ce constat d'une scission produite par le paradigme spatial d'un mode de penser dominant nous le laisserons apparaître dans les termes favoris de ce penser : un tableau spatialisé de ce qui a, littéralement, "droit de cité" (urbanité d'un savoir policé) et, en opposition, de ce qui se rejette comme irrationnel, poétique et barbare. Scission instituée capable de clore notre travail d'une première manière : par une véritable et détaillée "table des matières", où tout se fixe.

2) Si, dans la première conclusion, l'expression habitante, après la brève excursion de mise à jour opérée dans ce travail, paraît devoir retourner dans sa géhenne quotidienne comme un Tantale toujours déçu, le savoir qui constate et scelle cette scission rend bien compte d'un état de fait quotidien et actuel. L'"Habitant" redevient un universel abstrait, unité de la valeur d'usage et de consommation. Conclusion à la fois réelle et tranquillement dramatique ; mais aussi dérisoire quant à l'expression habitante.

En effet, quoique les observations soient menées à propos des pratiques d'habiter un quartier précis, au fil des analyses, cette

"La description la moins réductrice n'est pas seulement une chance accordée à l'imaginaire, la volonté de laisser les lieux se déployer en toute liberté. Elle tend aussi à magnifier l'homme capable de vivre encore et d'arracher un peu de bonheur à son inhumanité : une esquisse de libération alors que l'aliénation paraissait extrême, un commencement de réappropriation quand l'expropriation s'était installée partout" - Pierre SANSOT - La poétique de la ville - p. 420 - Editions Kleincksieck - Paris - 1961.

(2) *Le rapprochement est inévitable entre deux productions qui, sans utiliser les mêmes voies méthodologiques, ont vu le jour sur un terrain commun et sous un horizon de préoccupations analogues. La symétrie initiale, d'un côté la recherche imaginaire de la ville, de l'autre la recherche urbaine de l'imaginaire, aidée par la convocation d'un objet urbain commun, la Villeneuve de Grenoble, nous a conduit au terme de ces deux démarches à en comprendre la complémentarité. Plus encore - et malgré des circonstances de travail indépendantes - les aboutissements des cheminements théoriques de chacun ont laissé se dessiner une circularité indéniable.*

Un travail partant d'une production imaginaire dans une ville concrète par le médium du texte poétique aboutit à l'élaboration de modes hypothétiques du rapport imaginaire. Un autre travail, partant d'une appréhension de la manière selon laquelle un espace construit est vécu à travers les cheminements quotidiens en vient à découvrir la place centrale de l'imaginaire dans la constitution des modes d'habiter. Le terme du premier confine à l'orée d'une saisie du vécu que constitue le second, tandis que celui-ci réclame l'élaboration indépendante d'un imaginaire qu'il n'a qu'esquissé et que lui propose le premier. La rencontre doit donc se faire entre un imaginaire produit de soi et un imaginaire dont l'essence dynamique se manifeste dans le développement de situations vécues. Définition par soi-même dans le premier cas, définition en creux dans le second cas.

Dans la mesure où une thèse de 3ème cycle ne saurait prétendre à épuiser une question de cette nature, il nous a semblé opportun de faire jouer des éclairages orientés sur les deux profils du même objet. L'indépendance de nos itinéraires est peut-être d'ailleurs un facteur favorable à la saisie à la fois d'un objet urbain en sa totalité supposée et de l'imaginaire tel que l'implique la réalité sociale d'aujourd'hui. Dans cette perspective, la circulation du lecteur de l'un à l'autre travail devrait lui permettre une approche diversifiée de l'urbain dans l'imaginaire et de l'imaginaire dans l'urbain (note rédigée avec A. PELLEN et H. TORGUE).

expression vécue des modes d'habiter semble, avec ces caractères, pouvoir prendre valeur d'universel concret. Au sens où des modes d'habiter semblables se vivent probablement dans tout habitat collectif contemporain ; au sens, surtout, où quelque chose d'inaliénable insiste discrètement comme une force certes privée de pouvoir et rejetée dans les limbes du monde de la production marchande, mais traversant toute la quotidienneté et résistant à la puissance de réduction bien propre à un savoir formel.

Du côté d'une rhétorique proprement habitante, du côté d'une certaine manière de créer un espace propre malgré l'omniprésence de la spatialité organisée, du côté du temps vécu non chronométrique, il reste certainement beaucoup à dire ; et à faire. En ce sens, il ne s'agit guère de clore, mais plutôt d'inviter au déploiement. Et avant tout : ouvrir à l'imaginaire ; parce que les relations vécues à l'habiter, même dans leurs expressions les plus spatialisantes ne cessent d'y renvoyer ; parce que la force (actuellement contrainte et enfouie par les préconceptions du bâti) dont cet imaginaire est capable apparaît comme l'antagoniste le plus dédaigné par le concept producteur, mais peut-être justement le plus menaçant. On peut au moins présager le renversement d'un certain nombre de valeurs du savoir sur la ville si devient effective cette "possible rencontre en un terrain spécifique entre l'imaginaire et la ville" selon l'expression d'Alain PESSIN et Henri TORGUE (1).

De ce côté, donc, la recherche de l'expression habitante à travers ses relations vécues à l'habitat apparaîtrait comme "une recherche urbaine de l'imaginaire" (2) et aboutit ainsi à l'appel d'autres travaux plutôt qu'à une conclusion.

---

(1) Alain PESSIN, Henri TORGUE - Villes imaginaires - Introduction à l'imaginaire urbain - Thèse de 3ème cycle - décembre 1975 - U.E.R. d'urbanisation - Grenoble. p. 316

(2) cf. note page 20 - v.

"Elle (l'objectivation) ne suppose pas, en bref, que l'observateur reste juché en haut d'un point de vue se prétendant absolu (en fait, institutionnellement - et épistémologiquement - confortable) car le travail d'objectivation sous-entend un processus tout inverse. Il entend, pour déconstruire sur un mode critique, les apparences trompeuses de tel objet - pour expliquer, par exemple, les termes de l'objet-ville derrière es phénomènes et les idéologies qui les recouvrent - que l'observateur aille à l'objet ; qu'il s'y implique ; qu'il se mette donc lui-même en question. Qu'il mette en question sa propre position investigatrice ; qu'il relativise, en somme, cette position au risque de la compromettre. Comprendre ainsi n'est pas se protéger ; à vouloir protéger, dans l'acte de comprendre, un quelconque pouvoir scientifique, tout observateur est conduit à châtrer sa propre capacité de compréhension. Il reste au dessus de l'objet, il le décrit et il l'inventorie ; mais pour en faire quoi, et à quel titre".

Alain MEDAM - Sens et connaissance de la Ville
p. 482 - Thèse d'Etat - mars 1974.

Au terme de ce "dépaysement" dont on donnait la "feuille de route", la succession des trois moments tels qu'esquissés paraît donc ne pas trahir le paradigme du "chemin de l'écrevisse". Au fil de la lecture, rien de ce qui précède n'aura été perdu de vue, en même temps que le procès de différance s'institue. Rien ne s'enchaîne de manière nécessairement prévisible et aucune prétention causale ne se propose à l'inférence (1). La succession comme en-"dents de scie", ou par résonnances d'un moment à un autre semblera revenir en arrière, recommencer différemmment, dissoudre ce qui paraissait certitude trop figée, conserver ce qui restait épars mais appelait d'autres élucidations. Elle manifeste fidèlement les tentatives successives, les tâtonnements, les découvertes imprévues qui ont jalonné l'entreprise. La force de l'expression habitante recueillie nous a interdit de "rester juché en haut d'un point de vue". Se jouant à excéder le sens de telle analyse, elle nous appelait ailleurs, et pour finir laissant en arrière ce qui la déguise en représentation concevable du vécu, nous a ouvert à un autre dépaysement : du côté de l'imaginaire.

Comme tel, ce compte-rendu s'inscrit donc délibérément du côté du "vécu" et se donne comme "relation" au sens de journal de voyage, dans l'espoir qu'au moins ses erreurs qui sont errances inquiètes n'auront pas mené nulle part.

---

(1) *cf. David HUME - Essai sur l'Entendement humain - p. 79 - Editions Aubier - Paris - 1965.*

INDICATIONS ANNEXES

a) Deux tables de repérage sont présentées. La première ne consiste qu'en un sommaire "balisage" et se situe, selon la commode coutume, en tête de ces pages. Une seconde plus détaillée et plus adhérente au projet entrepris se donne comme une véritable "table des matières". Récapitulant ce qu'il est advenu de l'espace conçu donné à habiter, elle semblait propre de surcroît à réconforter le voyageur éventuellement dérouté par l'itinéraire proposé. A ce double titre, elle prend place vers la fin du chemin qu'on propose de suivre (chapitre 11).

b) La pratique d'écriture se propose dans la mesure du possible de partager en deux l'espace d'un livre ouvert. D'un côté, le texte qui suit son cours ; de l'autre, des citations d'entretiens, parfois d'ouvrages. Outre l'allègement de l'ensemble de l'écriture et les rythmes différents de lecture ainsi rendus possibles, cette disposition contrapunctique peut tisser un rapport plus ouvert et plus dynamique entre les expressions convoquées et les expressions proposées.

c) Un terrain d'élection - Tout milieu urbain contemporain pouvait se proposer comme champ d'investigation. Allait-on se donner une ville toute entière ? Mais, la quantité incommensurable d'habitants qu'il eut fallu interroger pour qu'un minimum de recoupements soit possible sortait du cadre de ce travail. On ne peut se contenter de sondages ou de brefs questionnaires quand il s'agit de vie quotidienne. Le récit d'un seul voyageur urbain qui parcourt la ville avec une attention flottante, mais curieuse, et la raconte en se racontant, apporte un "donné" plus riche et plus cohérent que le compte-rendu des réponses à un simple questionnaire sur le vécu. L'ouvrage de Pierre SANSOT - La poétique de la ville[1] - ne laisse pas d'être convaincant en l'occurence.

Un groupement d'habitations plus réduit et bien circonscrit dans les représentations communes des habitants paraissait plus apte, tant à référer chaque mode d'habiter interrogé sur un espace commun qu'à permettre l'expression de différences cohérentes entre chacun de ces modes.

---

(1) Ed. Klincksieck - Paris - 1971.

A l'époque du déroulement des entretiens avec les habitants, la physionomie quantitative de l'Arlequin était la suivante : (juin-décembre 1973 et 1974).

- Quartier de l'Arlequin construit entre 1969 et 1972 sur la Commune de Grenoble dans le cadre d'une Z.U.P. - Ville-Nouvelle.

- Organisme aménageur : Société d'Aménagement Départementale de l'Isère (S.A.D.I.) - section Ville-Neuve.

- Nombre de logements : 1 800
  locatifs : 1 363 propriétés de l'O.P.H.L.M. et de la S.D.H.L.M., le reste constitué de co-propriétés et foyers

- Nombre d'habitants : 5 657

- Nombre de ménages : 1 657

- Catégories socio-professionnelles remarquables des chefs de ménages :
  - Professions libérales et Cadres supérieurs : 16,4%
  - Cadres moyens 23,7%
  - Employés, petits commerçants 17,3%
  - Ouvriers, personnel de service 24,3%
  - Inactifs 18,3%

- Ages : 40% de la population a moins de 20 ans

- Nationalités : un habitant sur 6 est d'origine étrangère - 608 hab. d'Afrique du Nord, 148 italiens, 97 espagnols : pour les catégories les plus représentées.

Le quartier de l'Arlequin I doit se prolonger par deux autres : "Quartier 2" (en cours d'édification) et "Quartier 3", plus un centre commercial complexe que les concepteurs souhaitent, grâce à des compléments culturels et à des services publics, devenir un "centre de vie.

Il était enfin important que l'ensemble d'habitat choisi ait été conçu comme une totalité ; et bien conçu. Conçu comme une totalité, il serait le paradigme d'un type d'espace aménagé de plus en plus courant, dont la production se fait sous nos yeux et ne va pas sans poser de problèmes : le grand ensemble. Ensemble reconnu comme particulièrement "bien conçu" ; non pas au sens où l'objet produit satisfait tout le monde, mais au sens où la production s'est donné d'autres intentions que de couler un fructueux béton. Le choix d'un de ces ensembles promotionnels où la "conception" se réduit à l'agencement de procédés techniques et où l'inventivité s'est portée essentiellement sur la pratique de vente eût permis l'exhibition facile d'un espace remarquablement insignifiant et indifférent en face duquel l'habitant pouvait paraître comme le seul détenteur du sens des choses. Il est évident, dans un tel cas, que le minimum d'invention et de remodelage que l'habitant pratique sur l'espace prend une dimension remarquable et semble démontrer immédiatement l'inanité de l'espace conçu.

En fait, l'édification de l'urbain n'est probablement jamais vide d'intentions sociales, même s'il ne s'agit que de la reproduction élémentaire et implicite du modèle de la société marchande.

Pourtant, le choix d'un ensemble d'habitat particulièrement chargé d'intentions explicitées dans un discours non indépendant d'un projet politique municipal précis rendait plus ardue la recherche de ce qu'il y a de spécifique dans les modes concrets d'habiter. Il obligeait à suivre avec plus de soin et de minutie les pratiques d'une vie quotidienne qui peut sembler de prime abord reproduire sans plus l'idéologie localisée dans le quartier. A partir d'un tel terrain, les conclusions éventuelles sur la spécificité des modes d'habiter devraient être plus convaincantes.

Le quartier de l'Arlequin a paru satisfaire à l'ensemble de ces conditions et en particulier à la dernière.

PREMIER MOMENT

UN MONDE TROP CONSTRUIT : LE "CHAOSMOS"

0.1 - Le plus évident au sens où on le voit de suite, c'est la forme d'édification de ce quartier de l'Arlequin choisi comme champ d'investigation.

Plusieurs possibilités se présentaient pour rendre compte de l'état de fait de cet espace bien précis ; présentation indispensable pour que l'étude de l'habiter proprement dite ne soit ni a-topique, ni intemporelle. De même, pour montrer en quel sens cet espace fut conçu.

Possibilité de décrire dans le détail ; mais comment ne pas projeter ses propres catégories, ses propres perceptions ? Possibilité de faire une analyse de presse et de divers documents d'information ; mais le discours à tendance trop idéologique et parfois mythique ne laisse pas transparaître les mécanismes techniques et économiques du processus de production.

Surtout, il convenait de préserver une homogénéité de la nature des phénomènes confrontés ; que si l'espace habité s'appréhendait de manière modale, la conception de l'espace apparaisse sous des modalités. Savoir donc :

COMMENT CEUX QU'ON APPELLE LES "OPERATIONNELS" DE L'URBANISME APPREHENDENT LES PHENOMENES URBAINS PRODUITS ; ET SOUS QUELS MODES S'EFFECTUE CETTE APPREHENSION ?

Réutilisant la précieuse occasion, survenue de manière adjacente, par laquelle les producteurs directs du quartier de l'Arlequin ont pu être interrogés, nous pouvions faire porter l'analyse sur les représentations que les concepteurs urbains se font de leur activité professionnelle. La production de l'espace concerné se saisirait alors de manière doublement concrète. Concrète au sens où il ne s'agit pas du bâti et de l'aménagé en général, mais d'un ensemble identifiable, limité et bien qualifié. Concrète, dans un sens hégélien, c'est-à-dire de totalité effectuée et effective, dans la création de laquelle composent les trois instances du faire, du savoir et du pouvoir (entendu au sens le plus général).

Dans la mesure où l'appréhension contient ces trois instances, dans la mesure où il s'agissait d'un examen modal, aucune grille

Codage des entretiens

1, 3 — *urbanistes*

2, 4, 5 — *sociologues d'équipe d'aménagement*

6, 7, 8, 9 — *animateurs et professionnels ayant participé à la conception des équipements et de leur fonctionnement.*

catégorielle n'a présidé à l'analyse de ces entretiens (1), ni grille spécialement technique ou économique, ou politique, ou idéologique ; chacune d'elles eût privilégié et ordonné selon son but à atteindre une partie seulement des phénomènes. Bien qu'on puisse, après coup, en tirer librement des conclusions ou en amorcer des prolongements, rien de définitif ne sera probablement énoncé en chacune de ces optiques. Là n'était pas le propos, mais plutôt laisser se manifester le comment "concret" d'une conception de l'espace et d'une préconception de l'habiter.

D'où une démarche nécessairement lente qui va patiemment son chemin d'une approche empirique et foisonnante au dégagement progressif des caractères remarquables de cette appréhension de l'espace sous forme d'un urbain destiné à l'habitat.

0.2 - Le choix des concepteurs qui ont aménagé le quartier et organisé son édification se limite à l'équipe de la Société d'Aménagement responsable de l'opération. On sait bien que les mécanismes de décision et de production impliquent bien d'autres intervenants : institutions administratives, règlementations légales, politique locale entre autres, dont la série et la présence plus ou moins diffuse confine sinon à l'infini, du moins à l'indéfini et dont l'étude dépassait le cadre de ce travail. Toutefois, ces intervenants de nature diverse apparaissent dans le discours des opérationnels interrogés et on pourra évaluer plusieurs fois la représentation qu'on se fait de leurs rôles respectifs.

0.3 - La conception de l'Arlequin portant sur un projet délibéré d'adjoindre à la création de pures formes architecturales des inductions propres à préformer une certaine "vie sociale", il a paru nécessaire de cerner les pratiques d'un groupe d'urbanistes et d'animateurs de diverses spécialités qui ont en commun la production et la création continuée d'un même objet urbain. Les uns et les autres ont effectivement collaboré à certains moments de la programmation et de la réalisation, selon une symbiose dans les grandes orientations. A ce titre, et du point de vue du produit réalisé, les concepteurs-animateurs avaient aussi à manifester leur opinion. Ce qui a été fait.

---

(1) Un simple guide d'entretien s'orientait dans les trois directions : faire, savoir pouvoir. Mais, les intervenants pouvaient soit suivre ce canevas, soit raconter librement leurs expériences professionnelles.

"Ça correspond à la phase préconstruction, programme à peu près ficelé, objectifs à peu près correctement définis, avant même que les idées avancées dans le projet aient pris la moindre forme de béton, d'équipements, de vie sociale" (3).

"Les gens ont réfléchi et pas mal projeté leurs espoirs. Ils ont pas mal rêvé et nous avec" (6).

"... Une force vive : la force créatrice et spontanée des habitants dont certains avaient envie de modifier quelque chose dans leurs rapports sociaux" (7).

"On se retrouve dans une période où la réalité a un peu cassé les pattes, dans un moment de scepticisme presque systématique.... On a les pieds dans le fumier !" (3).

"Y a quand même une modification avec l'affrontement de la réalité à quoi se heurte le projet... Il a fallu faire machine arrière sur un certain nombre de chose" (6).

"Il est probable qu'après les désillusions, y aura moins de militants qui viendront rêver sur le quartier" (6).

"Il y a une grande distorsion entre le projet et la stratégie de réalisation" (8).

"Actuellement, on a l'impression d'être seuls et attaqués de toutes parts" (8).

CHAPITRE I - CONCEPTION ET REALISATION

1.1 - Un processus évident...

De la lecture de chacun des neuf entretiens ressort d'abord un processus essentiel que chaque interviewé a relevé dans son vécu professionnel, et qui apparaît dans les compte-rendus, soit sous une forme explicite et liée, soit sur le mode d'une référenciation à un moment ou à un autre du discours.

Ce processus est le suivant :

- Il y a un moment de création, de conception, le moment heureux de la mise sur pied d'un projet. Pendant cette période qui peut durer, dans les cas les plus favorables, jusqu'au terme de la phase préconstruction pour les urbanistes, ou jusqu'au moment de l'affrontement avec les administrations pour les animateurs-concepteurs, il y a toujours une volonté de réussir et, dans le même sens, l'espoir d'une maîtrise suffisante pour que le conçu devienne réel.

- Arrive le moment de réalisation, (moment d'institutionnalisation dans le cas de l'animation et des équipements de quartier) qui est marqué immédiatement du signe de la contrainte ; moment de déhiscence d'un certain nombre d'éléments ou de pans entiers du projet; moment de lutte pour sauvegarder tout ce qu'on peut. Cette phase de "retour au pragmatique" provoque des sentiments amers qui peuvent aller jusqu'au septicisme, à la mise en doute, parfois, des propres capacités à maîtriser le projet. On reconnaît que cette phase a au moins le bénéfice de pouvoir amorcer une réflexion critique.

1.2 - ... sous deux formes de représentation

Le rapport dialectique de ces deux moments de production d'un objet urbain n'est pas présenté de la même manière. Les entretiens, dans leur ensemble, ont rapporté le vécu professionnel selon deux styles d'expression. Première forme : expression narrative, riche d'exemples et de descriptions des moments vécus, où se mêlent, au fil de la discussion, des essais d'analyse et de jugements. Seconde forme : expression délibérément analytique et critique enveloppant le vécu qui apparaît ainsi doublement distancié, dans le discours par nous recueilli. Tant le groupe des animateurs concepteurs que celui des urbanistes se répartit à peu près également entre ces deux formes de représentation.

La différence provient, soit de la position professionnelle, - les sociologues de la société d'Aménagement se retrouvent dans la seconde forme -, soit du type d'instance socio-urbaine dont on est spécialiste : selon les intentions sectorisées qui l'informent, la matière n'a pas la même manière de renvoyer l'image du degré de perfection obtenu. Le secteur de formation pédagogique et audio-visuelle induit plus à l'optimisme, le secteur médico-social au pessimisme, ou au "réalisme critique". Mais, encore une fois, la différence joue sur des accents. Chaque professionnel de l'urbain se réfère bien à un même modèle de production.

Ce modèle qui apparaît dans les représentations de tous nos interlocuteurs comme une opposition projet-contraintes, nous proposons de l'examiner selon trois angles de vue, en partant de la forme d'opposition dialectique qui a été la plus unanimement argumentée dans les entretiens.

1.3 - Entre le conçu et le réalisé

Le processus de production, auparavant retracé, a été illustré de diverses manières qu'on peut toutes ramener à trois cas de figure. Se distinguent ainsi trois positions du concepteur en face des contraintes de la réalisation.

- *"Période où cette espèce de... j'allais dire "prosélytisme", existe".(3)*

- *"I. - Par rapport à la période du quartier 1, il vous manque quelque chose ?*

  - Je dirais pas... nostalgie... je dirais : un manque... à devoir voir nuancer des projections et des idées. Je voudrais bien retrouver les lignes directrices, même si elles sont moins marquées".(3).

- *"La caractéristique majeure de la réalisation du quartier de l'Arlequin est peut-être la permanence de la volonté initiale, basée sur une réflexion peut-être sommaire, mais suffisamment simple et cohérente pour passer dans les faits". (Etude menée par un responsable de la SADI) (1).*

- *"On pouvait craindre, à ce moment, l'absence dans le quartier, des couches les plus défavorisées, ce qui aurait rendu le projet trop facile. Le projet n'aurait pas eu tout l'intérêt social que nous voulions lui attribuer". (6).*

- *"Il n'y a pas mauvaise conscience s'il y a confiance dans ses capacités. Il faut sentir les choses en croyant qu'on les sent justes"(2).*

- *"Nous n'étions pas innocents quant aux difficultés, mais le projet élaboré pouvait rassembler, ici, des conditions bienplus favorables" (6).*

- *"(suite de la phase précédente) La réalité montrerait que les choses possibles n'étaient pas aussi accessibles que ça" (6).*

- *"Y'a eu une véritable trahison du projet par la politique d'attribution de l'O.P.H.L.M. absolument catastrophique" (6).*

- *"Je caricature un peu, mais quand on voit ce qu'on avait raconté sur la simultanéité de mise en service : des logements, des équipements du parc, et des espaces extérieurs, en 1967, 1968, et qu'on voit comment ça s'est passé concrètement, bon ! On peut se donner toutes les excuses qu'on voulait, là n'est pas la question, techniquement parlant, on n'a pas maîtrisé le phénomène" (3).*

- *"A la Maison Médicale, on était décidé à faire une modification qualitative... concrètement, on n'arrive pas à se dégager du quantitatif" (9).*

- *"On ne peut s'abstraire de la réalité politique décisionnelle"(5).*

- *"Ce qui a été un échec, c'est de ne pas pouvoir contraindre politiquement les organismes à aller dans le sens du projet de brassage (social)" (6).*

1.3.1 - Premier cas de figure : le projet pregnant

C'est le cas de la production du Premier Quartier de l'Arlequin, actuellement terminé et habité depuis trois ans.

Il y avait, de la part des aménageurs et urbanistes, une volonté de réussite et de démonstration. De même, pour l'équipe de la conception socio-éducative. Les acteurs en parlent comme d'une période dynamique et exceptionnelle, tant par les conditions de réalisation qu'on prévoyait favorables, que par la ferveur -"militante", disent certains -, et l'espoir de concevoir quelque chose de nouveau. Le sentiment de maîtrise perdure plus longtemps que dans les autres cas. Un de nos sujets a même précisé que son équipe avait recherché la difficulté.

Le passage à la réalisation a modifié ou focalisé les intentions de départ, soit par des contraintes de type interne : manque de précision ou de réalisme dans les objectifs, mauvaise définition des objectifs (dit-on après coup), soit des contraintes dues au cadre de production du bâti, à la mise en forme institutionnelle, à l'appropriation spécifique des logement par les offices publics.
On est frappé par le ton sévère des fragments cités à ce propos. En fait ce n'est pas le projet, lui-même, qui est mis en cause (sauf dans deux entretiens où sont analysées les contradictions internes au projet, comme nous le verrons plus loin en détail), mais plutôt le manque de maîtrise au niveau du réel. L'illusion a été de croire qu'on aurait un pouvoir suffisant. Cette perte de maîtrise est attribuée à des causes externes politiques et technocratiques, sur lesquelles on a peu de prises.

- *"Maintenant, nous, équipe de conception, on est sorti du tunnel, après avoir analysé et écrit notre scepticisme dans un dossier donné aux élus. On a retrouvé une certaine tranquillité d'esprit" (3).*
- *"Le type de relation était, au début, très positif (avec les habitants). Après, ça a été l'invasion. Maintenant, il me semble qu'il reste entre les gens un petit quelque chose de ça... on a tenu bon" (6).*

- *"On a trouvé la tranquillité d'esprit quand on a pris conscience que le processus économico-technique serait foncièrement différent que sur le premier quartier. Sur le second quartier, le processus est bien moins maîtrisé,... maîtrise beaucoup plus faible sur le promoteur immobilier. On s'est dit : "il faut se donner des objectifs à la mesure de nos moyens" (3).*
- *"On pouvait se demander si, sur l'Arlequin 1, on ne protège pas l'originalité de ce qui a été fait, en creusant sur les quartiers 2 et 3 ce qu'on va faire plus tard. Ce n'est pas évident dans cette équipe qui produit. On le sent peut-être, quand même, chez un certain nombre de gens et on peut se poser au moins la question. Ce recul a, en tous cas, une rationalité forte : ne pas créer quelque chose qui puisse contester la pratique mise en route sur le premier quartier" (4).*
- *"Peut-être, fallait pas être utopique ?" (8).*
- *(A propos des écoles du quartier 2) "On cherchera, de toutes manières, un personnel correspondant à la moyenne, pas seulement des gens d'avant-garde. Il y aura une sollicitation souple due à la présence du quartier 1. On a réuni les conditions d'une progression lente avec une transfusion des caractères positifs du quartier 1" (6).*
- *"Pour le premier quartier, on se croyait beaucoup plus libres de concevoir un certain visage, une certaine philosophie... Pour le second quartier, on a dû, d'emblée, nuancer nos idées, sachant les difficultés à venir. Notre rôle a été relativisé..., le produit n'était pas notre enfant unique... Je parle un peu pour moi, mais ça s'est exprimé dans notre attitude de travail" (3).*
- *"Je dirais que le premier quartier a été conçu comme un système de rapports sociaux, le second quartier comme un système de rapportsde force. En fait, c'est un entre-deux pour les objectifs généraux" (3).*
- *A propos d'une restructuration de la société d'aménagement au moment de la préparation du deuxième quartier : "de toutes façons, on rentre dans un système de réussite" (4).*

Aussi, le premier type de positionnement des concepteurs, s'appuie sur une pesée des responsabilités propres. Une fois la phase sceptique passée dans ce qu'elle a de plus éprouvant, cette évaluation permet de remettre à distance le réel et de sauvegarder la valeur de l'intentionnel projeté au départ. Ainsi, le projet, en lui-même, du premier quartier de l'Arlequin peut rester presque exemplaire. Par ailleurs, historiquement, ce retour "à une certaine tranquillité d'esprit" correspond à la prise en mains de la suite du projet d'ensemble. Cette deuxième phase de la réalisation des trois quartiers est l'exemple de notre second cas de figure.

1.3.2 - Deuxième cas de figure : le projet contraint

Entre le premier et le second cas, il n'y a pas qu'une différence formelle, il y a un rapport dialectique diachronique. D'une part, la forme du passage au réel, par laquelle est passé le premier projet, réagit sur la conception même du second projet ; d'autre part le second projet tend à creuser la différence entre le produit réaliste et le produit utopique - et en ce sens remarquable -.

Le "projet" se compose alors d'éléments pris dans le premier quartier et réemployés, d'éléments critiques recueillis dans le premier quartier, le tout adapté délibérément aux contraintes dont on souligne la présence imposante. Ainsi on garde un "cheminement linéaire" dont les segments seront hétérogènes au gré des opérations qui se font par fractions. On disait pour Arlequin 1: "équipements regroupés", on dit pour Arlequin 2 : "équipements éclatés", puis enfin : équipements éclatés coordonnés". On a essentiellement opéré un retour à une"moyenne".

La mouvance de ce processus pourrait donner lieu à une interprétation psychanalytique : le désengagement comme mécanisme de défense. Ainsi, il y a une défense et une fortification par avance de la valeur créatrice des concepteurs pouvant être mise en cause. Au "faire" se substitue un relatif laisser-faire, ou plutôt un laisser-être, une production qui ne peut que subir la loi ordinaire et la forte pression, - courante dans le cadre bâti- des impératifs commerciaux. On sait que ce déplacement protecteur par anticipation ressort d'un

- *"On est à côté de l'Arlequin et on y va. On a eu des échecs critiqués par le pouvoir politique, des revendications des habitants. On a appris à voir comment fonctionnait cet objet. Comme on commençait le second quartier, on a paniqué. On a tourné, cherché puis, on a reporté l'énergie sur le Centre Commercial qui n'avait pas de précédent. On voyait beaucoup mieux ce qu'on voulait faire sur le Centre" (3).*
- *"Actuellement, on avance cybernétiquement, oui, non, oui, non. (A propos du deuxième quartier) On avance dans une situation informelle avec tous les risques de se faire piéger" (4).*
- *"Le deuxième quartier a été pensé en termes de recherche de la solution technique permettant de réaliser tel objectif avant que l'avant-projet ne soit fait" (3).*
- *"Une bataille au coup par coup !" (3).*
- *"(A propos des équipements du deuxième quartier et des consultations mises en route)" On ne peut même plus se demander : "fallait-il concevoir autrement ?"... Trop tard pour changer les endroits. Il est déjà impossible d'intervenir sur l'espace" (4).*

- *"Le Centre Commercial a sa propre rationalité. Quant au vécu, on le maîtrise assez mal ; les formes, mieux" (4).*
- *"C'était une transposition pas très réfléchie de l'image qu'on véhicule tous de ce qu'était un centre ville : agrément de la complexité, de la variété, etc..." (3).*
- *"Lors de la confrontation avec les investisseurs immobiliers, en 1969, on a rammassé une pelle ! De confrontation avec la réalité, y'en a pas eu !" (3).*

- *"On avait envie de réaliser quelque chose, donc on a transigé. Mais ça a posé des questions à l'intérieur de l'équipe" (3).*

travail de l'inconscient sur le sentiment de puissance.(cf. Françoise LUGASSY :"Le discours idéologique des architectes et urbanistes). Cette explication est pertinente en tant que lecture d'un discours, d'une réthorique qui prophétise le demi-échec pour préserver l'image de soi pouvant être en cause plus tard.

En ce qui concerne la présente pratique de conception du second quartier, nous préférons souligner le déplacement d'un intérêt objectif qui se reporte sur la stratégie, poussé encore cette fois par la volonté de réussite inhérente au système de production, même si l'idée de succès a été écartée. Il y a non pas opposition selon le temps du conçu et de la réalisation comme dans le premier cas, mais injection du réalisable dans le concevable, c'est-à-dire anticipation dans le projet lui-même des conditions de réussite minimale. L'Arlequin 2, c'est un "système de rapports de force". Ainsi, la seconde figure de production que cet exemple illustre induirait un désengagement assez net lors de la phase préconstruction, avec report de l'intérêt concepteur sur la conception d'une autre opération (dans ce cas : le Céntre Commercial) et l'attente des conflits que la programmation provoquera au rythme de ses échéances.

1.3.3 - Troisième cas de figure : le projet renversé

Un exemple majeur est celui du projet du Centre Commercial (cf. : Villeneuve de Grenoble-Echirolles - Objectifs et réalisations (1961-1973) - Publication de la S.A.D.I. - paragraphe 61 : "le beau projet").

Un projet concernant le Centre Sud de la Villeneuve Grenoble-Echirolles prend forme en 1968. S'y insère l'idée de réaliser un Centre Commercial élargi à l'image d'un centre-ville. Le parti urbanistico-architectural y est valorisé en particulier par la fonction unificatrice qu'il devrait inscrire dans l'espace ("réunir les parties Nord et Sud de la Ville-neuve" ; contiguité entre des logements, des bureaux, des équipements publics).

Le projet n'a jamais été confronté avec la réalité. A travers les refus des investisseurs, c'est une forme de distribution économique qui tue le projet dans l'oeuf.

Ce troisième cas est l'inversion totale du premier cas cité. Le projet de base devient l'intention commerciale incorporée dans une série d'impératifs absolus. Les aménageurs négocient "au coup par coup".

La position du concepteur, qui est plutôt aménageur dans ce cas précis et au sens littéral, est alors d'essayer de contraindre tactiquement l'intentionnalité centrale du projet, dans la mesure où c'est possible.

Il a paru intéressant de citer ce troisième cas de figure à titre liminaire. On n'a en effet recueilli qu'un seul exemple de ce type, ce qui souligne le caractère relativement exceptionnel de la situation grenobloise actuelle des productions urbanistiques où la municipalité est impliquée. On trouverait certainement d'autres cas de ce type plus abondants ailleurs, en particulier lorsque l'aménageur est contraint au rôle d'exécutant fidèle des intentions d'un pouvoir local, ou des volontés des investisseurs dans la mesure où le pouvoir politique n'a aucune prise sur eux.

1.4 - Une première forme d'appréhension : la manipulation

Nous nous sommes attachés à décrire succinctement les trois formes de rapport entre la conception et la réalisation d'un objet urbain précis. Dans le sens où ces rapports ont été diachroniques, la parole a été surtout aux urbanistes et animateurs-concepteurs qui ont préféré une expression plus narrative, très précieuse croyons-nous, et dont nous avons suivi le cheminement. Point commun à toutes ces relations, le positionnement du concepteur est toujours articulé sur une instance de maîtrise, c'est pourquoi nous avons amorcé une diversion analytique sur ce point. La dynamique de la production urbaine, dans cette étude de cas, trouve son énergie motrice soit dans la volonté et l'espoir de maîtrise, soit dans les tentatives pour conserver une maîtrise minimale. Il y a toujours présence d'une appréhension au sens originaire du mot : contrôler comme par la main.

- *"Y'a qu'une chose qui intéresse le plus souvent les enquêteurs : on cherche toujours à nous faire dire que nous recherchons le pouvoir !" (3 - pré-entretien).*

- *"L'opération urbanistique, elle-même, n'est qu'un instrument de pouvoir. Les décideurs sont en fin de compte les politiques. Il y a des impératifs électoraux" (5).*
- *"Nous ne sommes pas Dieu le Père !" (3).*
- *"Si on connaît l'aménageur, c'est lui qu'on va voir ! Recherche du père pour le fusiller ! Suffit de voir comment se passent les réunions !" (3).*

- *"L'idée de réussite,... ça correspond à la phase...où les idées avancées dans le projet n'ont pas encore pris la moindre forme de béton, d'équipement, de vis sociale" (3).*
- *"Les urbanistes d'ici sont conscients de tous les problèmes sociaux, des problèmes de communication, etc... En passant au projet concret, ils ne peuvent plus penser que : mètres carrés" (8).*

- *Dans le contexte où l'équipe se considère au service de la collectivité locale, l'équipe cherche le pouvoir indirectement, c'est-à-dire : faire des propositions et faire en sorte qu'elles soient adoptées par le pouvoir (local)".*
- *" C'est absolument essentiel de connaître la stratégie du pouvoir politique. Savoir à quel moment tu peux t'insérer. Très bien connaître les mécanismes, c'est vital" (2).*

- *"On essaie de travailler autrement avec l'Animation Jeunes. (Projet du second quartier) Or, j'ai pas le temps ; ma charte de travail englobe bien d'autres choses". (4)*

Est-ce à dire qu'il y ait manipulation pour une recherche de "pouvoir" ? Interprétation tentante mais qui donnerait ainsi la cause dernière du mécanisme de production urbanistique opéré par les concepteurs et fermerait toute possibilité d'investigation plus poussée pour ce qui concerne les modalités précises d'appréhension des phénomènes urbains par ces pseudo-démiurges. S'il y a idéologie à se positionner en termes de maîtrise, il y a bien plus encore idéologie à poser le problème en termes de responsabilité individuelle. Un de nos sujets a bien énoncé cet alibi inspiré de la psychanalyse. (3)

On aura remarqué dans les représentations examinées un mouvement général de renvoi de pouvoirs. Le problème se pose en effet, pour les opérationnels, au moment où il est question de contraintes. Le pouvoir est perçu d'abord négativement, comme un décomposeur d'intentions créatrices. Mais quelles sont les formes de ces contraintes-manifestations de pouvoir ?

Dans le secteur urbanistique proprement dit :

- contraintes d'une opérativité technique : pouvoir diffus d'un système qui impose des modes de faire selon le spécifique, le divisé, le spécialisé, l'institutionnalisable ;

- contraintes stratégiques correspondant à la reconnaissance d'un pouvoir politique local qui a ses propres objectifs et qu'il faut convaincre, ou à l'affrontement avec un pouvoir financier et commercial (cas du Centre Commercial en particulier).

- contraintes dues à la rentabilisation du temps pour des fins financières ou politiques.

- *"Quand on est arrivé, le projet de la Ville-neuve était déjà défini architecturalement ainsi que l'idée de déségrégation et d'équipements intégrés. On a eu qu'à adjoindre l'idée d'école ouverte... Mais le projet était déjà figé dans une structure scolaire habituelle (découpage). Venus plus tôt, on aurait pu infléchir la conception" (6).*

- *"On a limité les étapes - I. Fallait réussir vite ?*
  R - Oui. Il fallait aller vite ; il fallait des preuves que ce qu'on avait pu dire peut se réaliser concrètement et que c'est vers ça qu'il faut aller" (7).

- *"Y'a des échéances électorales !" (5)*
- *"C'est quelque chose d'avoir affaire à cinq Ministères différents, pas toujours compréhensifs et dont il faut coordonner les impératifs" (7).*

- *"Il s'agit d'une responsabilité globale et pas seulement d'une responsabilité professionnelle. Notre pratique est engageante à fonds. Les risques sont à la fois limités, - car personne ne décide seul -, et immenses : car les conséquences et la portée sont inconnues"(1).*
- *"Cette responsabilité existe, elle n'est pas individuelle, ni les risques. Les techniciens sont comme les autres : agents de la production urbaine, fruits de la société. La responsabilité de leur existence se transfère 1° - au corps politique, 2° - au corps social. L'équipe de conception n'est pas Dieu le Père" (3).*
- *"La conscience me tracasse beaucoup. Il s'agit d'ailleurs de mauvaise conscience. Elle s'établit dans la mesure où tu ressens des lacunes dans ta pratique professionnelle et où, malgré ces lacunes, il faut prendre des décisions... Il faut observer tes lacunes devant les responsabilités et il faut observer la démarche des prises de décision... Ca rend plus lucide" (2).*

Dans le secteur de la conception des équipements et de l'animation :

- contraintes dues à l'antécédence de l'architectural sur la conception sociale spécifiante : pouvoir diffus du général et du massif ;

- contraintes dues à l'exigence de réussite démonstrative : renvoi au pouvoir politique local, ou à la recherche d'un pouvoir de progrès socio-culturel ;

- contraintes dues aux cadres institutionnels : renvoi aux pouvoirs administratifs.

Pratiquement, quand on demande à l'opérationnel de parler de sa pratique, dans le cas où il est capable d'esprit critique - ce qui a été trouvé chez tous nos sujets -, les limites et disfonctions d'un conçu devenu réel sont attribuées aux-unes et aux-autres de ces contraintes. On dira que le concepteur dégage ainsi sa responsabilité individuelle ou qu'il la limite. Mais ce sont pourtant bien les circonstances objectives de la production du bâti qu'on retrouve ici. Derrière les représentations des contraintes, il y a bien des rapports de force.

Le caractère idéologique du discours type que nous essayons de dégager apparaît plutôt avec l'ambivalence de la notion de maîtrise. On parle de responsabilité globale, non individuelle. L'opérationnel participe en effet à un processus de production et participe d'une responsabilité de l'ensemble producteur présenté sous trois formes : le corps politique auquel on renvoie le plus souvent, le corps social qui est tout et personne, enfin l'équipe de conception. En ce sens, il peut bien y avoir lucidité et mauvaise conscience, il y a une limite dans le fait qu'on

- *"On a peu le temps de réfléchir" (1).*

- *"On passe beaucoup de temps pour une vision "macro", pas assez sur la manière dont les gens vivront ça journellement (...). Maintenant on a commencé à y penser par un cahier d'analyse sustématique : je suis piéton, où je vais passer ? Mère de famille avec une poussette, ça passera ou pas ?" (3).*
- *"Y'a une véritable trahison du projet par la politique d'attribution de l'O.P.H.L.M." (6).*

n'hérite que d'une fraction du pouvoir de décision. Cette part professionnelle peut être même retournée en arme tactique contre les autres pouvoirs. En même temps, "l'immensité des risques" reconnue ressort d'une prise en charge de l'importance du rôle joué. Si cette immensité est inconnue, c'est faute d'un plus grand savoir, faute d'un manque de temps pour préparer et concerter le projet suffisamment : faute de la "pression à produire". Le schéma ambivalent serait celui-là :

- en tant qu'agents de la réalisation, notre responsabilité est globale, mais pas assignable ; droit de réponse dans la limite de la fonction exercée.
- en tant qu'agents de conception, nous prenons des risques immenses, mais ils sont inconnus ; droit de réponse total en tant que le projet potentiel, non pas réel.

Cette ambivalence induit un déplacement : les praticiens de l'urbain parlent volontiers des contraintes que la réalisation impose à leur projet, convoquant alors les pouvoirs qui leur sont "supérieurs" dirons-nous; ils parlent moins des retombées que la production du bâti fait peser sur les modes d'habiter quotidien. S'il est question quelquefois des disfonctions découvertes dans l'espace créé et mis en service, ou dans la figure de vie sociale préconçue, ces "erreurs" ne sont perçues que dans leur utilité rétro-active, c'est-à-dire à titre de critique du projet initial et en vue de modifier le projet suivant. Plus souvent, on renvoie la responsabilité aux contraintes de réalisation.

Ambivalence et déplacement, deux mécanismes fondamentaux de l'idéologique, caractérisent la nature des représentations du positionnement propre qu'expriment les concepteurs. Cette position est située clairement dans la chaîne des pouvoirs en cascade, en tant qu'il y a contrainte ressentie, c'est-à-dire en amont. L'aval est perçu beaucoup plus confusément et n'est apparu nettement que sous la provocation de notre questionnement. Il y a simplement référence au système technocratique, et non pas saisie de la totalité du système par-delà la position professionnelle spécifique. Il y aurait donc une tendance à utiliser une problématique de rapports de forces plutôt défavorables comme expression idéologique tronquée

- *"Oui, on a un pouvoir, on est un pouvoir. On a un pouvoir parce qu'on a eu l'initiative ; nous, c'est les culturocrates, les technocrates qui avons mis en place un outil qui n'existait pas(...) Mais tout dépend pourquoi on utilise le pouvoir, c'est ça le problème" (8).*

- *"...On peut se donner toutes les excuses qu'on voulait, là n'est pas la question. Techniquement parlant, on n'a pas maîtrisé le phénomène" (3).*
- *(ton ironique) "Le planificateur n'a pas de volonté de maîtrise, il exécute les ordres des élus" (1).*

du rôle concret et complexe tenu dans le processus de production. Quoi qu'il en soit, on ne trouve pas chez les concepteurs urbains interrogés un important masquage idéologique d'une recherche de pouvoir qu'on supposerait effective mais cachée. On découvrirait plutôt, dans certains entretiens, une expression très patente de reconnaissance du pouvoir possédé qui ressort tout à fait de l'idéologie militantiste.

Ainsi, ce qui apparaît le plus facilement dans le discours, ce qui s'illustre le plus abondamment est aussi le plus ambivalent. En ce sens, le rapport du concevoir au réaliser sur le même fonds de maîtrise à degrés variables, n'est pas le dernier mot de l'analyse des modes d'appréhension de l'urbain pour les concepteurs.

En effet, s'il faut caractériser ce premier mode d'appréhension, ce ne peut être que comme un manque à bien appréhender. Pour les aménageurs et animateurs concepteurs, les phénomènes urbains se saisissent à même une déformation, une dépossession. Anamorphoses éprouvantes auxquelles on ne voulait pas trop croire mais que renvoient les objets inscrits dans l'espace réel. Pourtant, il s'agit bien d'objets produits dans leur forme techno-urbanistique par ces professionnels de l'urbanisme, eux-mêmes. Cette manière immédiate et presque connaturelle de parler essentiellement des conditions de possibilité de la production plutôt que de la genèse professionnelle du produire nous rapproche peut-être de la situation concrète d'un mode général de production ; mais encore, a-t-on souligné que la référenciation à ce mode reste fragmentaire. Par contre, elle nous éloigne du concevoir lui-même et rend problématique sa caractérisation.

Pourquoi nos interviewés reconnaissent-ils que la maîtrise des phénomènes urbains leur échappe dans la phase de réalisation alors qu'ils continuent à se battre pour d'autres projets ? Ne serait-ce pas que la partie conceptrice leur reste plus particulièrement en partage et que les échecs plus ou moins marqués d'une véritable maîtrise du pouvoir-faire n'entame pas les capacités d'un pouvoir-concevoir ? Chaque fois qu'il a été question d'un passage du conçu au réel, le conçu n'a été abordé que de manière vague et dans les termes même des publications municipales : citation d'"objectifs" ou descrip-

tif des avatars de ces objectifs lors de la confrontation avec les décideurs.

LA MANIERE DE REPRESENTER UNE PRODUCTION CONCRETE D'ESPACE BATI SELON UN RAPPORT D'OPPOSITION ENTRE CONCEPTION ET REALISATION ET SELON DES RAPPORTS DE FORCE ENTRE LES INTERVENANTS PRIVILEGIE DONC D'UNE PART L'INTENTIONNALITE DES CONCEPTEURS QUI SE DONNENT VOLONTIERS COMME "RESPONSABLES" DU POUVOIR-CONCEVOIR, MAIS BEAUCOUP MOINS DU POUVOIR-FAIRE, D'AUTRE PART, UNE DIFFERENCE DE NATURE ENTRE ESPACE PROJETE ET ESPACE REALISE ; POUR LE MOINS, L'ESPACE PROJETE SERAIT DENATURE PAR LA REALISATION.

On ne sait en quel sens la constatation de non-maîtrise pourrait induire un désir de maîtrise qui doit bien exister puisque le concept s'emploie. Ni comment l'espace se conçoit ; ni si le passage du possible intentionnel au réel effectif s'opère selon la rupture ou selon le mouvement fondamental du système "contraignant" de production.

L'élucidation de ces incomplétudes n'apparaît en fait qu'en évoquant l'aval de la production : le rapport à l'usage et les représentations que les concepteurs en ont donné.

CHAPITRE 2 - CONCU ET VECU

Comment se fait-il que l'énoncé de l'essence du concevoir en matière d'urbanisme et de "vie sociale" apparaisse là où l'on ne l'attendait pas ?

Quand l'usager, l'habitant est évoqué, presque aussitôt la représentation de la genèse des "objectifs", des "projets", apparaît à son tour.

Toutes les représentations recueillies à ce sujet s'articulent selon deux moments :

1 - L'intérêt porté aux usagers est évident. Si les impératifs de production gênent l'exercice de cette attention, l'effort se

portera de plus en plus, à l'avenir, sur la recherche des commodités quotidiennes et l'écoute des besoins perceptibles ;

2) - l'injection des impératifs de l'usage, en tant que vécu quotidien, dans la définition de l'objet urbain en voie de création reste problématique. On peut établir une liste d'aménagements pratiques d'après les observations négatives effectuées sur les réalisations précédentes, relever les disfonctions d'un équipement, les erreurs de la préconception d'une vie sociale de quartier. Mais sous quelle forme compatible avec la logique de la production peut-on recevoir le discours des habitants en personne ? Comment faire entrer des éléments critiques faits sur un produit en service, dans un projet non encore réalisé et forcément toujours différent, que les opérationnels ont la charge professionnelle de mettre en oeuvre ?

On en revient toujours à la spécificité d'un certain processus de conception. En fait, quel est le degré d'incompatibilité entre le conçu et le vécu ? et comment ?

On a pu relever un certain nombre de raisons propre à la structure interne de la conception dans le cadre de l'étude de cas concernée. D'autre part, on donnera les positions explicites énoncées par les opérationnels interrogés à propos de la possibilité de prise en compte du vécu.

2.1 - Genèse du conçu

2.1.1 - Une création ?

Dans son ouvrage : "Le discours idéologique des architectes et urbanistes"[1], Françoise LUGASSY relève chez les sujets qu'elle a interrogés une forte prégnance de la composante artistique. La conception en matière d'architecture et d'urbanisme est représentée par les concepteurs comme un acte véritablement créateur et ludique qui valorise le

---

(1) Doc. Action Concertée des Recherches Urbaines - 1972.

- *"Il y a finalement une espèce de martelage. On dit, c'est merveilleux, ça déstabilise. (...) Que le fait d'avoir pu marteler cette image, peut-être un peu optimiste de ce qu'on souhaitait faire ait empêché une période d'autocritique ultérieure, je ne crois pas". (3).*
- *"Les gens ont pas mal rêvé, et nous avec" (6).*
- *"Beaucoup de gens sont venus projeter et rêver dans les réunions qu'on a eues en 1970, 1971" (6).*
- *"On ne peut démarrer que sur des idées globales" (5). "La seule possibilité d'injection, c'est au début : plan masse et programme"(5).*
- *"On admet maintenant que la confrontation sociale toutes catégories relève d'un rêve fou, utopique, voire dangereux !" (3).*
- *"La Charte (socio-éducative) est devenue, pour certains, un texte sacré à utiliser en tout" (6).*
- *"Il y a un peu d'appréhension du phénomène urbain en tant que tel, de la réalité sociale, mais la réalisation d'un projet qui primait" (7).*

(*) - *"(A propos des "pôles" d'animation et de rencontre où personne ne s'arrête)"Ca prouve bien un vice vachement profond dans l'analyse où on a projeté un concept et, finalement, on n'a pas été capables de prendre le processus inverse, c'est-à-dire, se mettre dans la peau très directe et très concrète de n'importe quel usager pour voir qu'est-ce que ça veut dire concrètement que ce lieu pour lui" (3).*

côté démiurgique par delà les inévitables contraintes technicistes qu'impose le système de production du bâti.

Pour notre part, n'ayant pas poussé l'interrogation dans la direction de l'imaginaire, rien d'aussi net et général ne nous est apparu. Toutefois, un certain nombre de paradigmes relevant de la production artitistique sont apparus ici et là.

En particulier, lors de la création du premier quartier, sont apparues des intuitions fortes, des idées globales portées par le dynamisme volontaire d'une intention de renouvellement du mode de vie. On parle encore maintenant d'une véritable "mythologie" exprimée dans la thématique des objectifs investis sur la Villeneuve de Grenoble, et née de la conjonction d'occurences politiques et de personnalités progressistes. Quoiqu'il en soit, des images artisanales et oniriques sont présentes dans les entretiens, de même que la représentation d'une irruption quasi lyrique d'idées-forces et d'utopies.

Que ces représentations soient insérées dans un discours critique tenu actuellement, ne fait qu'authentifier la portée de leur convergence. La dernière citation (*) est lucide en ce sens, qui laisse voir que les modèles représentatifs de création ressortent plutôt du souvenir d'un climat particulier et exceptionnel que de la réalité d'un processus "artistique". Il y a eu comme une création, dans le sens où la conception a été un phénomène conjoncturel étonnant. Il y a eu gratuité dans le sens où il y a eu composition de caractère aléatoire et pré-éminence de l'intentionnel sur l'analytique. On le montrera par des exemples de la conception urbanistique et socio-culturelle du premier quartier et du second quartier en cours de réalisation.

1er exemple : *Le cheminement du premier quartier*

- I - *"Quelle est l'origine de ces "objectifs" ? Les cheminements par exemple ?*

- R - *Des sacrés conjonctions... c'est compliqué ...! L'intention c'est de créer un lieu de passage obligé pouvant induire des possibilités d'information, passer à côté du CES, etc... Sur le premier quartier, le projet de cheminement linéaire tendait, à la limite, à la rencontre et à la constitution de vie sociale. On a vu que ça se faisait pas comme ça. Cet élément du discours tombe. Mais le phénomène rue, aire de jeu demeure et n'est pas plus mauvais qu'une solution à maille unique où la multiplicité de chemins favorise l'isolement : Village Olympique (...)."*

- I - *"Comment sont nées ces idées ?*

- R - *Des motivations négatives. Par volonté de ne pas créer des espaces indifférenciés comme dans les ZUP avec des barres. Les objectifs ont été définis plus par ce qu'on ne veut pas faire que parce qu'on veut faire. L'équipement ouvert est venu plus par refus de l'équipement fermé que par référence d'un objectif très essentiel d'ouverture d'équipement. Cette volonté a été celle des élus, des architectes, des urbanistes.*

Dans un deuxième temps, on a cherché à savoir le contenu positif : un cheminement où tout le monde doit passer parce que les ascenseurs y sont, on mettra les équipements dessus. Une justification fonctionnelle. En fait, on va systématiquement greffer des trucs dessus en postulant, même sans observations préalables -impossibles, parce qu'y en a pas- sans avoir fait une analyse autocritique de ce qui avait été projeté. Et c'est aller tellement loin, qu'après avoir dit que le cheminement serait un lieu de rencontre, de passage obligé de tout le monde, on s'est pas posé la question, trente secondes, si ce cheminement serait confortable, c'est dingue, quoi ! C'est extraordinaire !

Quand on regarde les endroits, où dans les avant-projets, on aurait placé les pôles, c'est-à-dire, les lieux où il devait y avoir des animations, c'est quand même curieux de constater que c'est des endroits où tout le monde se taille ; ça nous a pas effleurés" (3).

2.1.2.- La composition et l'aléatoire

Un certain nombre d'exemples et de remarques cités dans les "versos" des pages qui suivent permettent de caractériser la pensée de la conception des Arlequins. On se trouve, comme en bien des endroits de ces entretiens devant des expressions à la fois narratives et critiques qui permettent par décalage d'exhausser le mode de conception effectif et la nature des représentations de ce mode de conception.

On peut lire d'abord les "versos" mis en regard du paragraphe 2.1.2 , puis reprendre l'analyse transversale des "rectos" de manière à pouvoir mieux reconstituer l'ensemble du processus que nous avons essayé de dégager à partir des représentations fragmentaires et des points de vue individuels.

Le croisement des caractères remarquables de ces textes avec leurs "absences" permet de dégager les points suivants :

1) - On notera, d'abord, la nature impersonnelle des sujets des actions. Il y a production collective survenue lors de contacts et de réunions. Le surgissement des intentions et de la conception n'est probablement pas assignable de façon très précise. L'emploi du "on", ou de sujets objectaux non seulement distribue globalement la paternité à l'ensemble (élus, architectes, urbanistes, experts socio-culturels), mais de surcroît, accentue le caractère incontrôlé et un peu spontané de l'irruption intentionnelle. Ce type d'expression favorise l'impression d'un renvoi à des temps mythiques. Il y a quelque chose d'épique dans ces relations de processus "créateurs" . Forme de réthorique indicatrice et peut-être particulièrement connaturelle au climat de la naissance du premier Arlequin. Il y a déjà composition en un premier sens : multiplicité d'acteurs.

Autres exemples : *A propos de la conception du bâti et des équipements des premier et deuxième quartier de l'Arlequin.*

- *"La critique à propos des équipements du premier quartier, c'était que le regroupement marqué et centralisé des équipements coupe la tête à tout groupe spécifique. On a traduit au premier degré : "faut éclater les équipements".*

- *I - "Voilà une équipe qui souhaiterait comprendre, contrairement à beaucoup d'équipes en France peut-être. Ici, il y a des questions sur le travail, sur le produit. Pourquoi ça va pas plus loin ?"*

  ♯ - "On vit les mêmes phénomènes d'une pression à produire qu'ailleurs. Exemple : pour le quartier 2, sur le plan-masse il y a un emplacement "Crèche 40 places". Puis, il y a apparition d'un centre médico-social et P.M.I., une halte-garderie, une crèche 80 places, une crèche familiale, une maternelle. Entre les deux, il y avait eu des réunions avec élus et intervenants-experts. Pratiquement, il y a eu court-circuit d'une réflexion au niveau de l'analyse en projetant immédiatement l'idée d'un Centre de Petite Enfance en termes d'"équipements" qui rentrent difficilement dans l'emplacement initial. Mais comment ça va fonctionner ? Quelle pratique communautaire ? On ne peut plus se demander : "fallait-il concevoir autrement ? " Quelque chose nous échappe dans le processus. L'outil sera fait trop tard pour intervenir dans l'espace ! Les élus, aussi, ont eu le sentiment que l'équipement leur échappait" (4).

- *"Si on est relativement armés pour dire ce qui nous paraît pas souhaitable, ou enregistrer ce que les élus ou les habitants estiment pas souhaitable, au niveau de la définition du souhaitable, on se sent vachement plus faibles parce qu'on ne sait pas, et qu'on n'est pas investis du rôle de savoir ce qui est souhaitable" (3).*

- *"Notre fonction professionnelle nous enferme dans une pratique spécifique et nous perdons la dimension de la vie sociale d'une unité de voisinage. Sur l'Arlequin 1, c'est une dimension qu'on a pas du tout intégré. On verra le quartier 2 ! Mais il y aura sûrement tellement de distorsion " ! (7).*

- *"S'il y a une intervention de nature sociologique à faire, c'est de mettre le plus possible les urbanistes en contact avec la réalité sociale. Mais, c'est une chose très crainte par les professionnels" (4).*

- *I - "Alors quand il y a création, il n'y a pas maîtrise ?"*

  ♯ - "Boh... je ne serais même pas optimiste à ce point-là ! Je ne crois même pas qu'on soit capable de maîtriser ce qu'on reproduit

- *I - "Quels sont les moments clés de la conception ?*

  ♯ - "Je sais pas, je sais pas. A un moment, la mayonnaise prend ...

2) - Composition en un second sens. Pour reprendre les termes même proposés par le premier exemple cité, il y a d'abord une création en creux par "motivations négatives", soit volonté de refus de formes globales, soit mouvement de balancier qui fait sauter par exemple la notion d'équipements intégrés concentriques à celle d'équipements éclatés. Le second moment : recherche d'un contenu positif ne satisfait pas les acteurs, eux-mêmes. Il pâtit peut-être de la forte certitude collective investie dans le temps initial de refus qui tient lieu de ligne de conduite selon laquelle tout devrait aller de soi dans la suite du processus. Il y aura alors l'excuse de la nouveauté in-appréhendable en soi parce qu'encore inconcevable en tant que contenu. Plutôt qu'une inventivité créatrice, c'est plutôt une réorganisation nouvelle d'éléments spatiaux connus qui convergent sur une forme intentionnelle vide.

3) - Deux absences capitales à relever. Il y a, la plupart du temps, court-circuit d'une réflexion analytique élaborée ; passage brusque de l'intention globale à la manipulation de mètres carrés, de formes architecturales, d'équipements. C'est la mise entre parenthèse de la prévision rationnelle des formes de sociabilité que le bâti va induire concrètement. Ce qu'on prévoit, dans les meilleurs des cas, ce sont les commodités, les éléments d'usage. En général, on reconnaît qu'il n'y a pas eu véritable appréhension des conduites sociales, et même pas rationnalisation de l'ensemble des usages concrets dans le temps. Il y a juxtaposition de fonctions. Par cette absence de la réflexion liant l'ensemble du processus de conception et par celle de l'appréhension de la réalité sociale, le projet reste littéralement abstrait par rapport à la destination concrète de l'objet à bâtir. Ceci grève lourdement le rapport du conçu au vécu.

4) - La composition est marquée d'un caractère aléatoire, qui semble présider à l'ensemble du processus, depuis les premières intuitions jusqu'à l'établissement du plan-masse et du programme. A quoi se réfère ce "sens exact d'aléatoire" ? Probablement à une théorie des jeux. La conception ne va pas jusqu'à la définition d'une compossibilité exclusive de tout ce qui pourrait indéterminer, en quoi que ce soit, le projet. On reste devant un certain nombre de possibles dont la combinaison définitive est remise à un jeu de probabilités. C'est ici que le rapport de coupure entre les motivations négatives et la com-position d'éléments

(suite interviews page précédente)

...mais vraiment tu sais pas pourquoi (... autres exemples que le cheminement et en d'autres programmes...). Y'a un processus qui est vachement aléatoire, au sens exact d'aléatoire" (3).

- *I - "Dans ce projet socio-éducatif, quelle prise en compte de la réalité sociale ?"*

  R - "On ne peut pas dire que le projet l'ait été au sens phantasmatique...(citation des réunions qu'il y a eues, regroupant des militants et des gens conscients de l'enjeu du projet du premier Arlequin)... On a analysé des expériences, anglo-saxonnes en priorité. L'idée d'un plein emploi des équipements a été prise là. Celle d'intégration des équipements a été plutôt inspirée de l'équipement intégré d'Hyères. Les échecs du Village Olympique nous ont servi aussi... Sur l'anti-ségrégation..; on ne peut pas mesurer l'impact de l'architectural seul, parce qu'il y a eu un tel investissement idéologique que, une couche de militants paraît beaucoup plus importante que dans d'autres quartiers" (6).

- *"C'est facile de définir sur du papier un équipement, c'est très difficile de le faire correspondre à ceux qui vont intervenir dans la stratégie du projet. Grande distorsion entre le projet et la stratégie de réalisation. Il me semble que déjà au stade du projet, il y a beaucoup d'intervenants, techniciens, élus municipaux, spécialistes, etc... (8).*

spatiaux fonctionne comme catalyseur d'indétermination. On a relevé ainsi des exemples où les esquisses sont rejetées par les décideurs, ou bien discutées et renvoyées à un examen ultérieur, ceci plusieurs fois. Ou bien ce sont les consultations d'intervenants qui commencent tard et risquent de bousculer les intentions initiales alors que l'espace est déjà informé de manière irréversible. Ce sont les délais d'échéance qui rempliront le rôle d'un destin sonnant l'heure fatale de la décision et figeront le projet dans sa forme définitive. On saisit mieux alors la pertinence de l'emploi de sujets impersonnels dans les représentations de l'acte de conception.

2.2. - Le point médian.

Au moment où notre interprétation d'ensemble prend des inflexions décisives, il est temps de faire le point ; c'est-à-dire de réajuster et de ré-évaluer les caractères de l'appréhension des phénomènes urbains par les opérationnels qui nous étaient apparus dans un premier temps ; c'est-à-dire aussi de ramasser les nouveaux caractères découverts en indiquant les chemins où ils nous conduisent.

1) - La constation de l'absence de maîtrise pend dorénavant une nouvelle signification. Cette absence n'est pas un accident dû à des contraintes de réalisation comme l'utilisation dirigée d'une problématique de rapports de forces pouvait le laisser entendre, à propos d'un passage du conçu au réel (cf. 1.3.4.). Elle est un mécanisme fondamental de la conception en matière d'urbanisme. Elle n'est pas à rapporter strictement au poids d'instances décisionnelles supérieures et scotomisantes. Elle ressort du système global de délégations technocratiques.

Entendue en un sens absolu et permanent, cette absence connote la nature essentielle de la production urbanistique ; exprimée en forme contraignante, elle dévoile la fonction idéologique des représentations que les professionnels font de leur appréhension de l'urbain. D'une part, les contraintes sont déjà présentes dans le moment de la conception ; d'autre part, il y a idéologie à parler de "contraintes". Ces

"contraintes" représentées comme telles sont en fait les vecteurs même du mode de la conception urbaine effective. Déplacement de sens typiquement idéologique.

Le redoublement de cette représentation par le discours probabiliste permet de figurer de manière moins oppressive le nécessitarisme de la dynamique productive, mais il est peut-être aussi une tentative pour sauvegarder la personnification des rôles dans le processus de conception et la consistance d'une image de professionnel spécialiste "qui fait pour le mieux". En tant que le mode réel de production est nécessitant, on le perçoit en le diffractant (les "contraintes") ; en tant qu'il est système global donc diffus, on le transforme en ensemble ouvert à l'aléatoire.

2) - Dès lors, on peut reconnaître que du point de vue de l'"opérationnel", conçu et vécu correspond à une distinction seulement modale. Les deux instances obéissent aux mêmes lois, aux mêmes impératifs de production appelés "contraintes". Cette distinction exprimée dans le discours des opérationnels permet de valoriser la fonction : spécialiste de la conception.

3) - Les circonstances particulières de la production de l'Arlequin et l'image exemplaire du produit ont un effet rétro-actif sur la représentation du statut professionnel des producteurs. L'image publicitaire d'une "vie nouvelle" a induit la représentation d'un produire original. Les professionnels concernés nous laissent effectivement une image singulière d'eux-mêmes, et surtout spécifique par la générosité des intentions générales et la capacité critique indéniable, même si cette critique est utilisée pour distinguer nettement les intentions initiales à part du produit effectivement inscrit dans l'espace.

4) - C'est donc à la fois par une certaine représentation du statut professionnel, et du processus de production que la dichotomie conception-réalisation s'établit et se superpose à la véritable hétéro-

- *"Les gens qui ont participé (à l'élaboration de la haute socio-éducative) ne l'ont pas fait à titre représentatif. Sauf l'A.S.F. qui a accepté d'emblée le projet et s'est efforcée de le faire aboutir"(6).*

(Mais plus loin :)

- *"Il est probable qu'après les désillusions, y'aura moins de militants qui viendront rêver sur le quartier".(...)*
  Les gens qui étaient là, pour le premier quartier, étaient sympathisant"(6).

nomie conçu-vécu. Cette seconde scission de nature structurelle n'est pressentie que très confusément, et encore, les praticiens de l'urbain interrogés estiment-ils ce simple pressentiment être déjà remarquable vu leur charte professionnelle techno-fonctionnaliste.

2.3 - Le vécu : un absent-représenté, présent-évacué

2.3.0 - La question sur une substitution éventuelle à l'usager après avoir provoqué un détour par l'énoncé des caractères spécifiques et inéluctables du mode de conception qui apparaît comme une sorte d'excuse techniciste, ramenait au problème de la prise en compte du vécu des usagers. D'autres causes de l'hétéronomie entre conçu et vécu se manifestent alors, attribuables à un rapport de positions individualisées de professionnel à usager. Or, si cette substitution en terme de personne ressentie avec un accent accusateur a été reconnue comme plus ou moins pertinente, le discours a toujours tenté de rationnaliser et d'expliquer la difficulté des rapports à l'usager. Cette reconnaissance nuancée de la quasi-incommunicabilité entre concepteur et habitant a marqué, en fait, une substitution beaucoup plus fondamentale qui s'opère en terme de processus.

2.3.1 - La fausse substitution

En un premier temps, obéissant à une réaction défensive, les praticiens de l'urbain, soit font état des efforts faits pour ne pas se substituer à l'usager, soit désamorcent ce qu'ils ressentent d'outrancier dans le terme "substitution".

1er type de réaction

Les "gens" ont été participants dans le cas de la conception socio-éducative. Mais au fil du récit, on voit apparaître trois catégories : les professionnels, les militants, les habitants. Seules les deux premières catégories ont travaillé au projet. Quant à l'animation elle-même, on renvoie historiquement à l'échec de plusieurs

- *"Les habitants sont toujours très méfiants sinon injurieux pour les professionnels" (6).*

- *"Le discours de la participation, c'est un discours de la classe moyenne... dans le sens large ; classe progressiste qui peut se payer le luxe de tenir ce discours. Pour une fraction de classe populaire et ouvrière, c'est un discours qui ne tient pas et... une pratique qu'ils n'ont pas" (7).*

- *"Pour le premier quartier, qubst-ce qui s'est passé en fait de rapports avec les usagers ? Il n'y a pas eu de véritable concertation avec eux. On a fait un listing. Tout s'est passé avec des médiateurs qui d'ailleurs ont été consultés, pas concertés" (5).*

- *"C'est le problème de la poule et de l'oeuf. Faut bien commencer un jour" (6).*

- *"Pour finir, plus on a de liberté et plus on aura mauvaise conscience après" (2).*
- *"Asupposer qu'il y ait substitution, ce phénomène devient sensible, actuel, difficile à admettre dans la mesure où c'est un phénomène massif, ça me paraît claire. L'architecte d'un pavillon individuel se substitue tout autant à l'usager. Le caractère sensible de la substitution vient du fait que l'on crée un produit nouveau qui est massif. L'habitat ancien est tout aussi massif quantitativement que les nouveaux quartiers (Berriat, Saint-Bruno) mais avant, c'était au coup par coup. La différence, ici, c'est que la création a un responsable. Si on connaît l'aménageur, on ira le voir(...) Suffit de voir comment se passent les réunions. Celui qui parle devient le responsable de ce problème. Recherche du père pour le fusiller!" (3).*

prises en charges : Bar, animation, Journal de l'Arlequin. Cet échec montrerait la nécessité d'une présence professionnelle dans la création continuée de la vie sociale d'un quartier. En ce qui concerne le moment de conception, la remarque d'un concepteur animateur est très éclairante.(5)

Il semble qu'il n'y ait pas eu véritable recherche d'un contact avec l'usager parce qu'elle n'était pas possible. Il y avait les usagers, c'est-à-dire un éventail de groupes sociaux différents, et les équipes de conception portés par un groupe social spécifique comprenant concepteurs et usagers se référant à une même forme d'idéologie que nous nommerons globalement idéologie d'une "vie nouvelle". Il n'y a pas eu confrontation, il y a eu confortation par des futurs habitants déjà gagnés à la cause.

De la part de l'équipe de conception urbanistique, pas de revendication d'une volonté initiale de contact avec les usagers hypothétiques. Un seul membre de cette équipe signale qu'il n'y a rien eu de semblable, mais simplement consultation de spécialistes du "social".

2ème type de réaction :

a) - les animateurs-concepteurs reconnaissent qu'une sorte de substitution se produit, mais qu'elle n'est pas voulue. Tout est rapporté à un processus génétique factuel : il faut bien que quelqu'un commence. Renvoi immédiat à une substitution au niveau des processus.

b) - Du côté des urbanistes, la conscience d'induire un certain vécu est peut-être plus aiguë, en particulier dans le cas du premier quartier où la liberté de conception a été plus large. Nouveau retour à une position de responsabilité assumée. L'usager qui se plaint a raison de chercher remède en protestant. Mais il se trompe souvent de responsable, ou bien il concentre toute la responsabilité sur l'urbaniste qui reste sur le lieu de son produit et qui en parle. Cette argumentation très fine qu'on peut lire dans la citation (3) voisine ne manque pas de justesse. La surrection d'un nouveau quartier crée toujours un choc et si le phénomène est massif c'est bien le mode de production actuel de l'habitat industriel qui en est"responsable": L'habitant mécontent a le curieux privilège

- *"Le promoteur, lui, est suffisamment habile pour disparaître quand il a vendu ses locaux" (3).*

- *"Les responsables de l'Arlequin, c'est jamais les H.L.M. en tous cas !" (3).*

- *"A la limite, on se méfie de ces missions intermédiaires. Exemple : ce qui s'est passé à l'Arlequin avec le parc, au moment de l'intervention du C.L.A.J.(...) alors que le parc actuellement réalisé a subi peu de modifications et paraît bien accepté, bien vécu par l'ensemble des habitants" (3).*
- *"On peut toujours rencontrer l'habitant, mais si on ne greffe pas une démarche d'animation on en restera à un stade de contestation ou de satisfaction. L'intéressant serait un certain recul de la part des habitants. Le danger peut être de retomber très vite dans une institutionnalisation d'un pouvoir. Il y aurait des élus des habitants, etc..."(4).*
- *"Comment travailler avec les habitants ? Ils ont très peu d'information sur leur quartier et encore moins sur ce qui va se faire. Alors c'est difficile de leur demander d'entrer dans un processus de définition sur le second quartier" (4).*

---

* *On peut rapporter en ce sens un extrait d'une lettre, du Maire de Grenoble, adressée à la rédaction de "l'Arlequin démasqué" (8).*

"Je voudrais plutôt encourager à développer cet apport de communication entre les habitants dans un esprit constructeur, en souhaitant, cependant, que celui-ci serve davantage l'expression du quartier dans sa diversité que celle d'un groupe restreint".

de ne pas hanter encore un univers Kafkaien, dans le cas qui nous intéresse. Pas de fuite à l'infini des répondants comme dans la sphère de la promotion immobilière. A ce petit privilège concédé à l'habitant par la volonté des concepteurs de rester en contact avec leur produit, correspond un petit espoir de voir les protestations converties en modification de commodités dans les futures réalisations. Question de degré. A la nuance près, il n'y a pas lieu de mettre en cause ni la générosité des concepteurs, ni leur résponsabilité qu'on reconnaître être effectivement partagée. La désignation peut être aléatoire.

Ce sont bien plutôt les conditions de possibilité d'une concertation avec l'usager qu'il faut interroger. Les exemples sont beaucoup plus frais alors. Notre questionnement a été ressenti comme inducteur de préoccupations présentes (les quartiers en voie de production).

- La première question aboutit à une première aporie : qui intervient ?

Un certain nombre d'exemples convergent dans la même constatation : on risque toujours en voulant prêter l'oreille aux habitants de laisser dominer une voix militante ou politique qui annexera les revendications ou les informations et les récupèrera dans le sens idéologique de son combat. La crainte d'une institutionnalisation de la voix usagère n'est gère développée.
Mais les échecs de l'"advocacy planning" peuvent aller en ce sens.

En fait, la position de l'usager n'a aucune communauté de sens avec celle du processus de conception qui réapparaît très vite. Ici, on a un glissement transitoire qui est une substitution d'un seul terme du rapport (cf. 2)

$$1 : \frac{\text{position de l'usager}}{\text{position du concepteur}} \longrightarrow \underline{2} : \frac{\text{position de l'usager}}{\text{processus de conception}} \longrightarrow \left(3 : \frac{\text{processus d'habiter}}{\text{processus de conception}} \right)$$

- *"Ce que je vais dire va être retourné contre moi à toute allure. Je crois que la préparation des ingrédients de la mayonnaise est tellement difficile, longue, ardue que, à la limite, on a peur que des ingrédients nouveaux non prévus dans la mayonnaise, empêchent la mayonnaise de prendre. En faisant venir des gens de l'extérieur, ou bien il faut recommencer toute la genèse de l'explication, faire apparaître des contraintes que nous avons dû accepter comme irréfutables, mais que d'autres peut-être ne prendraient pas comme telles. On sent qu'on va arriver à une décision et on a peur de mettre des facteurs supplémentaires qui rendront la décision moins proche. Enfin... c'est mon interprétation" (3).*

- *"Faut-il faire entrer les habitants dans un processus de définition du second quartier ? Ou faut-il induire un processus dynamique par rapport à leur propre quartier ? A partir des critiques on arriverait à des conclusions positives? Mais c'est faux de dire:comment faire le deuxième quartier ? Ce serait plutôt mettre les concepteurs sous le feu des questions des habitants à propos du premier quartier" (4).*

- *"Il ne s'agit pas d'un produit fini. Si on considère qu'un quartier est un produit fini, à ce moment, il est logique de considérer que les gens qui ont produit cet ensemble se sont substitués aux autres. En fait, on n'est qu'une usine d'assemblage dont les sous-traitants font les pièces qu'ils veulent (...). Ce terme de substitution est peut-être un peu outré. Mais, je comprends fort bien qu'en l'état actuel de la production urbaine on dise : "les gens qui font la production urbaine se sont substitués aux autres" (3).*

- Seconde question évoquée par les urbanistes et fermée en même temps ; que posée : Comment un habitant peut-il intervenir dans le processus de conception ?

Un premier obstacle se dresse, structurel et synchronique : il y a incompatibilité entre la logique d'un processus de conception et de décision, et l'intervention irruptive d'un corps étranger. Plutôt que d'être "retournée" contre son auteur, une telle invalidation de condition de possibilité indique plutôt la direction où le vrai problème doit se poser. Le système de conception urbanistique ne peut admettre aucun évènement qu'il n'ait lui-même suscité.

La dimension diachronique de cet obstacle, évoquée par un autre membre de l'équipe d'aménagement, redouble l'enfermement de ce système. L'appel à l'intervention de l'habitant-usager n'est qu'un cercle vicieux. En effet, l'habitant arrive toujours après coup. A supposer qu'il intervienne dans la conception d'un autre quartier, il ne s'agira pas d'un territoire livré à sa propre appropriation.

- Il ne reste qu'une issue : celle de déclarer qu'on abandonne à l'usager le produit inscrit dans l'espace. Les producteurs urbains ont posé spatialement un objet ; les habitants y adjoindront le temps, la vie, l'usage et l'usure de l'appropriation. Est-ce une démiurgie démocratisée, ou tout simplement la réapparition du vieux paradigme des cosmogonies antiques (1) ? La création n'est pas un produit fini... tant que l'homme n'y est pas. Le concepteur d'espace peut s'en tenir à cette élégante sortie. Mais, outre qu'il serait difficile de soutenir que les formes du bâti d'un quartier sont absolument ouvertes, neutres et disponibles à toutes sortes d'appropriations imaginables et sans qu'il y ait rémanence de l'intentionnel du projet, on a affaire

---

(1) -"Dieu créa l'homme à son image, homme et femme. Dieu dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel(...) Dieu dit :"Je vous donne la terre verte..." Genèse 1-28 - cf. encore Platon : Le timée (41); - cf l'Epopée de Guilgamesch, etc...

de plus, dans le cas de l'Arlequin, à une conception objective de vie sociale (l'animation) par laquelle la création est une création entretenue manifestement (cf. "la création continuée"- DESCARTES - 3ème méditation). L'"Animation" pourrait bien s'entendre ici comme un animisme organisé et institutionnalisé. L'objet prend vie dans le temps au gré du vécu de son habitant, sous la houlette discrète des concepteurs-animateurs.

Interprétations gratuites et culturelles? Il faudrait interroger la logique de la conception, y creuser profond dans le temps pour retrouver les racines mythiques et gnoséologiques où la conception dans l'espace et la conception du discours prennent ensemble leur sève. Qu'il suffise de noter pour l'instant que l'usage réthorique de l'expression, "produit non fini" est loin d'être fortuit. Comme représentation d'un obstacle fondamental à la rétro-action de l'habitant sur le concepteur (postériorité obligée de la position de l'habitant), elle conduit vers d'autres obstacles qui donnent des formes de substitution entre processus globaux.

2.3.2 - La substitution fondamentale

Les précédentes substitutions pouvaient être infirmées ou refusées. Elles étaient, en effet, ou bien non généralisables car liées à des contacts personnalisés dans un lieu et un moment donnés, ou bien en porte-à-faux car l'opposition d'individu à processus quoiqu'indicatrice d'obstacles insurmontables invite facilement à une utilisation réthorique par le biais d'un discours en terme de responsabilité et de fatalité. Or, plusieurs remarques et relations d'exemples récents faites dans les entretiens montrent qu'il y a incapacité positive de l'habitant à surmonter la dynamique de cette "création continuée". En fait, le produit urbanistique apparaît ni comme fini, ni comme non fini, mais comme indéfini. L'usager est incapable de saisir et de maîtriser ce produit. En définitive, Il y a pure contiguïté entre un processus de conception-production et un processus d'habiter-user.

- *"Aucune prise en charge par les habitants ne remplacera les professionnels. Le bénévolat ne réussit pas, il a d'ailleurs été dénoncé. Voyez le cas du Bar-Animation qu'on avait prévu surtout pour les adolescents. En fait la venue massive d'immigrés a coloré nettement ce bar. Une association de 1901 l'a pris en charge et le faisait fonctionner. Des conflits graves sont survenus avec des adolescents, conflits résolus plus ou moins heureusement. Le déficit s'est très vite installé. Une tentative auto-gérée par des non-professionnels s'affrontant à des problèmes à l'échelle du quartier a échoué" (6).*
- *On ne connaît pas le réalisme, au niveau sociologique, de nos intentions. Ainsi le cas du Bar-Animation, où on se dit maintenant : "Par manque d'autorité, les responsables se sont fait bouffer. Un patron aurait tenu". (4)*

- *I - "Et le journal"?*

  R - "On a joué le jeu d'un instrument mis au service de l'expression des gens. Il y a eu en fait appropriation par une certaine couche des instruments mis à la disposition de tout le monde. Ceux qui politiquement accusent les professionnels d'être des technocrates, quand ils ont les moyens de s'approprier un pouvoir, ils ont un langage particulier et constituent un pouvoir parallèle qui se substitue autant que les professionnels à l'expression collective" (6).

- *"Mais encore maintenant, le C.E.P.A.S.C. apparaît comme douteux, technocratique, à certains groupes politiques. On a en tous cas évité une prise de pouvoir par les notables de la parole et pris plus de temps pour favoriser les autres expressions" (6).*

D'une part, l'intervention non représentative de l'usager, qui est la plus souhaitée, n'amène rien de bien signifiant puisque l'information apportée ne peut être que rétro-active et portant sur un produit déjà terminé, sinon "fini". Ce que l'habitant peut faire, c'est user, consommer le plus intelligemment possible, (ce sont les voeux de l'animation qui parle d'une "reprise en mains" par les habitants), mais en tant qu'usager singulier. Ce qu'il peut faire, c'est apporter des remarques sur des commodités urbanistico-architecturales transposables en tant qu'éléments dans d'autres programmes, mais, là encore, à titre d'usager singulier et non comme pouvoir d'habitants. En effet, d'autre part, toute intervention organisée est relatée et conçue comme détournement, perversion du désir de l'"habitant" seul authentique, ou bien comme vouée à l'échec.

Sitôt posé, le rapport du processus de conception au processus d'habiter est invalidé ; on le présente comme contigu et sans jeu dialectique possible.

Plusieurs interviewés ont cité, en ce sens, le cas de l'échec de la gestion du Bar-Animation et du Journal de l'Arlequin. Le Bar-Animation a échoué parce que le groupe d'habitants qui le gérait manquait de savoir-faire. Le journal a été repris à temps par l'Animation sous l'explication que le payeur doit être le responsable ; mais on dit aussi qu'il fallait éviter l'annexion d'un moyen d'expression par quelques groupes qui parlent haut. Le journal revient ainsi aux mains du Maître de la distribution équitable (paradigme démiurgique du Producteur-Distributeur - cf. PLATON : Le Timée) qui fait les répartitions au niveau individuel et protège le singulier contre l'inorganisé et contre le chaos. Notons en tous cas que la différence perceptible entre les numéros auto-gérés du journal et ceux produits par le C.E.P.A.S.C. ne joue pas tellement sur une annexion politique du papier. La différence porte sur le ton et le contenu d'ensemble. Actuellement, on voit apparaître des prises de position générales, communautaires, des opinions "moyennes", des sujets d'intérêt général sur la vie du quartier. Avant, le journal était essentiellement hétéroclite, le violent y côtoyait le poétique, la gauche effrénée pouvait y provoquer la droite débridée, et quoiqu'on en dise, des expressions toutes autres que "notables" pouvaient s'y lire. On est revenu à la mesure, toujours présupposée comme

- *"Je préfère beaucoup plus le mot "médiateur" au mot extrêmement ambigu d'animateur. On a la possibilité de mettre en relation des gens avec un outil technique. Pour moi, je ne veux pas être animateur. On devient beaucoup plus écrivains publics que médiateurs pour finir. Je ne me sens pas du tout animateur au sens où on décide d'organiser quelque chose parce que les gens s'embêtent, ou j'sais pas quoi ! On est à 80 % techniciens" (8).*

- *"D'abord les gens ils viennent toujours après quelque chose. Quand tu arrives dans un quartier y'a déjà des gens, des activités. Y'a un C.E.S. avant et personne ne t'a demandé ton avis pour qu'il soit construit" (8).*

- *"On est jamais, nous urbanistes, qu'une usine d'assemblage dont les sous-traitants font les pièces comme ils veulent (...). Le processus de production actuel de grands ensembles met en jeu une multiplicité d'acteurs. Ce qui est produit est l'enfant de la Société du moment" (3).*

- *"Notre fonction professionnelle ici nous enferme dans une pratique spécifique" (7).*

l'expression du consensus collectif. C'est un exemple remarquable de l'absorption de l'hétérogène par l'homogène. On trouvera des formes variées de ce principe de l'homogénéisation.

Ce que nous appelons le "processus global de conception-production" se caractérise nettement comme réducteur et assimilateur de tous les éléments hétérogènes qui entrent dans sa dynamique de composition et deviennent homothétiques par transformation et abstraction. Ainsi, l'instance usagère et habitante se voit ignorée dans sa spécifité collective concrète et réduite à l'individualité abstraite plus commodément manipulable et intégrable au système de production. La représentation et la pré-conception d'un habiter abstrait se substituent à la réalité sociale habitante.

Protéiforme est la machine hétérophage. Mais sous la diversité des dénominations, le système fermé fonctionne de la même manière. Précisons en ce sens la nature de plusieurs figures relevées dans nos entretiens.

Le rouage professionnel : on a pu lire déjà ce type de positionnement qui trouve ici sa raison fondamentale : l'argumentation : " à chacun sa place et sa fonction ; il faut bien que quelqu'un commence un jour". Le rôle des experts en animation et des concepteurs d'espace à habiter, c'est de concevoir. Eux-seuls peuvent garantir les conditions de production qui mettront à jour une réalité. Position défensive qui veut repousser la mauvaise conscience latente. La meilleure expression en est technocratique. Les manipulateurs de l'audio-visuel y sont portés plus immédiatement que tout autre concepteur. Ecrivains publics, instruments techniques et de la technocratie (car la parcelle de pouvoir possédée est reconnue) : tous les concepteurs se représentent eux-mêmes de cette manière, en définitive. Producteurs d'une écriture urbanistique et sociale inscrite dans l'organisation de l'espace. Mais ils ne peuvent pas répondre du fonctionnement systématique qui les englobe dans son mouvement propre, ni intervenir de manière à détourner l'essentiel de l'orientation de ce mouvement. Un espoir seulement dans le cas précis de l'Arlequin : faire quelque chose d'un peu différent. Dans cette figure du système : aucune

- *"Il y a une réalité technique institutionnelle et professionnelle extrêmement lourde qui use bien souvent un énergie considérable à son seul profit ; temps et énergie. On a substitué aux institutions anciennes une seule institution : le C.E.P.A.S.C. dans laquelle on investit tout autant que les institutions concurrentes traditionnelles. Ce qui a pour effet de donner une image d'institution très lourde et complexe où les responsabilités sont diluées à de multiples niveaux où seuls les initiés peuvent retrouver le chemin, s'y retrouver dans cette arcane (...). Maintenant, grosse recherche sur la place qu'on peut faire à l'habitant dans cette structure" (7).*
- *"La structure du centre médical est trop grosse. Il faut passer du temps pour son fonctionnement et c'est du temps pris sur les horaires de travail médical" (9).*
- *Je reste très étonné de la façon dont on promet et institue une série de services pas toujours jusqu'au bout. On est dans l'impasse. Pour être un peu dur, je dirais que les services sont ressentis même comme de mauvais services. Exemple : la crêche, l'information. Pour tirer un petit tract faut cavaler partout. C'est un peu dingue avec le déploiement de services qu'il y a !"(7)*[a]
- *"Je ne suis pas persuadé du bien-fondé de cette démarche qui consiste à intégrer à une structure, et quelle structure !, les habitants qui pourraient alors peser sur les choix. Il seront pris alors vraisemblablement dans un circuit de contraintes budgétaires et institutionnelles qu'ils seront bien forcés d'assumer. Je crois plutôt qu'une structure externe, non intégrée aurait un poids de contestation et de remise en cause beaucoup plus fort" (7*[1]*).*
- *"Je crois qu'il y a un potentiel fantastique de créativité sociale à l'échelon du quartier, mais qui est stérilisé...où dont on n'a pas pu permettre qu'il donne toute sa dimension. Un des éléments qui l'a stérilisé c'est la première année de vie, notre activisme ou celui des gens soutenus par nous. C'était très riche en discours et bavardages ; c'est-à-dire qu'on a fait parler les gens. Comme par ailleurs le dispositif était déjà en place, y'avait réponse à tout" (7*[2]*)*
- *"La prise en charge des services par les habitants, c'est un discours d'animateur- (...). Le discours de la participation c'est un discours de classe moyenne "(7).*
- *"Est-ce que l'équipement institutionnalisant, découpant la vie quotidienne ne va pas à l'encontre de ce qu'on peut développer dans notre philosophie communautaire ?" (4).*

saisie de la loi générale de la production reconnue comme fatale et comme magique en quelque sorte. L'utilisation désirée par plusieurs concepteurs-animateurs, du mot "médiateurs" qu'ils préfèrent à "animateurs" ne va pas dans le sens d'une intégration d'extrêmes hétérogènes : le système global - l'habitant, mais sert au contraire à restreindre la portée de la fonction exercée (cf. citation 8 page 51 - v -).

L'appareil institutionnel. Figure citée dans le cadre de fragments d'entretiens où apparaît une conscience critique. On reconnaît alors que la pré-conception et la représentation du vécu à venir a été extrêmement réductrice, abstraite et monolithique comme peut l'être une édification utopienne. Que le produit soit considéré fini ou non, l'imposition d'un modèle de vivre a été tellement massive et pèse tellement sur les institutions d'entretien de la vie de quartier que la réaction de l'usager ne peut être qu'extrêmiste : tout ou rien. Le clivage, cité plusieurs fois, entre les militants - sympathisants, et"les gens" a été certainement accentué par l'irruption de cet étrange et énorme météorite qu'est l'institution centrale d'animation et dont on se demande de quel firmament il a bien pu tomber. On souligne aussi que l'institution absorbe pour son fonctionnement la majeure partie du dynamisme qu'elle produit et montre une tendance à la tautologie et à l'ésotérisme.

Cette seconde figure du processus de conception s'applique plus spécifiquement à la conception de l'animation. Les formes de l'institution organisée au moment du concevoir se prêtent mal à l'usage, même dans le sens strictement fonctionnaliste. Pour des raisons de taille, de complexité ajoutées à la volonté de forte cohérence du modèle projeté, le système d'animation résiste au temps de l'usage-usure, se crispe et se fige dans une fermeture homéostatique qui le fait percevoir comme un corps étranger et étrange. Rapport d'étrangeté réversible de la perception à la conception : il est attribuable aux conditions de la genèse de l'appareil institutionnel. Le système admet mal une irruption hétérogène. Ne sont admises que les questions dont les réponses sont préformées, (cf. citation 7)[2] littéralement et aussi structurellement. Deux animateurs renvoient précisément au moment de la création initiale. L'état actuel relève d'une contradiction antérieure posée dès l'origine du "Projet". Ceci apparaît clairement dans les propos sur l'animation. Mais cette redécouverte

-"*Bien sûr, plus on avance, plus l'éventail de choix rétrécit. Mais quand même c'est pas une fusée ! On peut encore débattre un tas de points. Ca devient une guerrilla. Quel champ de bataille de choisir, lequel ne pas pénétrer "(3).*

-"*C'est pas une fusée qui part, hein ! Y'en a des médiations. On peut dire ça autrement... mais je crois que c'est vrai Chacun retrouve assez vite sa spécialité. On essaie de défendre son point de vue.Y'a une tactique possible" (5).*

- "*J'ai la conscience de maîtriser de moins en moins ma pratique opérationnelle. Et pourtant, je sais mieux calculer, faire des programmes,... travailler sur des quotas, à quoi ça sert ?".*
- "*Je me suis rarement senti responsable...vraiment. Y'a une proposition d'équipe, des connivences. Et... on n'a pas tellement la trouille. On est porteurs du projet et quand on décide, on dit "on a fait le mieux". Et c'est toujours comme ça. C'est vécu comme une rationnalisation pour nous. Nous on renvoie aux élus. C'est eux qui peuvent avoir le sentiment d'angoisse. Une fois que c'est lancé, nous on met en chiffres, les chiffres qui sécurisent. Voilà la réalité du développement d'une ville. La dernière parole est aux chiffres !" (5).*
- "*Quand on passe au projet concret, on parle de mètres carrés"(8).*
- "*Il y a un court-circuit au niveau de l'analyse en projetant immédiatement, en termes d'équipements"(4).*
- "*Quand on est passés à l'opérationnel, chacun a retrouvé sa spécificité, sa spécialisation"(7).*

critique induit à chercher aussi dans les formes de conception urbanistique de l'habitat, la présence d'une contradiction contemporaine de la phase "créatrice". Un certain nombre de propos dans nos entretiens se comprennent en ce sens. Le poids de l'institution permet de mieux appréhender la proximité des signes revélateurs du système dans chaque production socio-spatiale.

La dynamique interne

La question, qui était posée quant à une hypothétique "logique interne" du projet qui pourrait se substituer à toute autre action et donner son propre rythme à tout le processus de production, a été en partie déniée. Chose curieuse, on retrouve plusieurs fois le terme de "fusée" charriant avec lui l'idée du compte à rebours inexorable ; et on refuse ce paradigme techniciste absolu. Les urbanistes et animateurs font état alors des possibilités d'intervention possibles à différentes étapes de la décision. Il y aurait outrance à comparer le processus de conception-production à une pure machine qui, une fois lancée, suit ses lois internes. Le projet lui-même, en tant que conçu par des professionnels, est effectivement une fausse machine. Mais quelles sont les interventions possibles sur un processus qui se compose d'autres lois encore que celles des intentionnalités conceptrices ?

Les interventions citées ont toutes trait à la stratégie, à la tactique possible pour défendre un point ou un autre du projet. Mais en même temps un retrait se produit. Chacun retrouve sa spécialité. Une fois la phase initiale du projet passée, quand on veut rendre ce projet "opérationnel" l'animateur pense selon sa spécialité, l'urbaniste pense "mètres carrés" et chiffres, le sociologue "équipements". Retour au rouage professionnel spécifique, qui n'a rien d'étonnant dans le mode actuel de production. C'est la superposition des plans de représentation qui est intéressante. On retrouve ici la même réthorique que dans l'allégation d'une maîtrise/non-maîtrise où il y a une certaine conscience critique de la position professionnelle mais en même temps valorisation des intentions de production par delà les contraintes qui sont les signes de la pression du système global du produire. Ainsi, on repousse le spectre

- *"Ici, on vit les mêmes phénomènes de la pression à produire qu'ailleurs. Un projet trouve sa propre rationnalité et nous impose son rythme ; on ne peut guère intervenir" (4).*
- *"On avance cybernétiquement; oui, non, oui,non" (4).*
- *"Y'a une mécanisation du projet, y'a une logique interne, un timing, des échéances... là, c'est fini" (5).*
- *"L'opérationnel a une certaine inertie, une tendance à produire indépendamment de ce que vivent les gens ou même du pouvoir local"(4).*

- *"Il y a eu contradiction complète entre les intentions (projet d'animation) et la volonté de faire approprier les équipements par les habitants. Tout ce discours-là, avec la mise en place d'un corps professionnel(...) très important et un potentiel très lourd qui ne pouvait avoir qu'une attitude très volontariste, c'était contradictoire. Attitude volontariste en contradiction avec ce qui doit être une lente prise en charge, par les gens du quartier, de réalités qui sont les leurs, et non pas la projection des désirs des animateurs sur une réalité (...) Mais la dynamique du projet une fois en route, on doit suivre"(7).*

d'une machine fatale, en représentant des aggrandissements de micro-mécanisme qui font oublier l'ensemble et relativisent le nécessitarisme.

Le mouvement d'une véritable dynamique interne n'apparaît que par bribes, au détour des réponses le plus souvent. Dans trois cas on trouve quand même une reconnaissance de ce phénomène et chaque fois lors de récit sur la genèse des projets. Seule une généalogie peut effectivement dévoiler les ressorts de ce mouvement général de la conception-production. L'analyse, non pas des intentions créatrices en elles-mêmes, mais des conditions de leur mise à jour et de leur acheminement dénonce une véritable mécanique dont nous pouvons rappeler les aspects déjà apparus. Perçue sous le mode d'un sentiment de fatalité, et d'aléatoire, représentée partiellement par l'énumération de l'extrême complexité des intervenants tout au long de la réalisation, citée confusément dans l'aveu d'un manque à bien maîtriser les phénomènes urbains en cours de production, cette dynamique globale se caractérise plus précisément par ce que les "opérationnels" nomment : la pression à produire, les échéances, les lourdes chartes de travail, le manque de temps pour réfléchir.

L'image mécanique comme la représentation toujours un peu fictive d'une généalogie cernent au plus près ce fonds peu saisissable (Umgrund) du processus de production. C'est essentiellement une rationnalité et un rythme. On a vu que les opérationnels souffrent de ne pas maîtriser ce rythme et renâclent à identifier cette rationnalité. Ainsi, dans les moments les plus lucides et auto-critiques, il y a tentative pour trouver soit une cause première, soit des causes adjacentes, ceci toujours avec un accent de relative culpabilité. Incessante tentative pour personnaliser ce qui déborde pourtant l'incarnation professionnelle.

Première forme de reconnaissance voilée d'une rationalité interne : les difficultés actuelles viennent du fait que les idées générales projetées au départ n'ont pas été critiquées en elles-mêmes. Une contradiction initiale introduit un processus perverti irrécupérable qui appelle à la limite un renversement complet, mais inconcevable pratiquement.
L'absence de critique préalable des projections conceptrices elles-mêmes, peut

- *"On a dit que le cheminement linéaire serait un lieu de rencontre et on s'est pas posé la question trente secondes si ce cheminement serait confortable. C'est dingue quoi !"(3).*
- *"A la Villeneuve on a discuté pour subventionner tel décorateur, telle troupe, pas pour savoir s'il fallait animer ou pas. Finale ment, faut peut-être pas animer, j'sais pas ? Le problème est bien amont, pas aval" (5).*
- *"Il y avait eu des études dès 1969-70, mais les notes ont été squizzées par urgence opérationnelle, je pense. Un problème posé en 1971 reste urgent aujourd'hui. On dépense des sommes importantes en réalisation et équipements ; on pourrait pas produire autrement. Mais il y a le problème numéro un : qu'est-ce que veut dire l'équipement ?" (4).*
- *"Les équipes opérationnelles sont fonctionnalistes, elle ne prennent jamais la variable "temps" "(5).*
- *"On pense par priorités; y'a pas de conception d'ensemble (...) Y'a aucune prévision à long terme"(4).*
- *"Dans la conception urbaine, y'a pas de conception. Il y a des impératifs et puis des idées globales sans analyse du contenu social. On met la forme avant, on travaille contenant avant contenu, parce que c'est difficile, parce qu'on n'a pas le temps...c'est vrai"(5).*
- *"(Dans un projet)... le vécu on le maîtrise assez mal ; les formes mieux" (4).*
- *"Un projet trouve sa propre rationalité et nous impose son rythme ; on ne peut guère intervenir. Globalement, c'est un contexte où même si on cherche à relativiser la production qu'on fait, on ne peut pas arriver à maîtriser le processus production de manière à faire entrer l'auto-critique dans le processus lui-même" (4).*
- *"De toutes façons, on ne connaît pas le réalisme, au niveau sociologique, de vos intentions" (4).*
- *"On est bâtis de telle sorte que, on aime discuter quand on apporte des éléments logiques, des éléments de rationnalité, des éléments un peu certains. Notre... le produit qu'on fabrique, lui, il a pas de certitude.(...) Je rajouterai qu'on est jamais totalement convaincus du bien-fondé de ce qu'on avance. La matière sociale, économique, c'est certain, mais en matière urbanistique et architecturale, encore plus" (3).*

donner une ultime explication de cette surprenante apparition d'intentionalités vides (motivations négatives).

Il y a enchaînement d'une création dont le"remplissage"n'est pas contrôlé dans son ensemble (et abandonné à l'aléatoire), à la force rythmique de la rationnalité productive. La représentation dissociée du processus de création en une composition selon contenant-contenu, signale bien la réalité d'une dynamique fondamentale qui suit sa propre loi et ne se laisse pas maîtriser. Concrètement les praticiens de l'urbain ont l'impression de pouvoir maîtriser relativement de l'espace. Est-ce une sorte de ruse du mode de production comme cette ruse de la Raison, dont parle HEGEL, qui laisse croire qu'elle ne mène pas le monde ? Simultanément, la rationalité productive qui contraint à concevoir en termes d'espace ne laisse pas maîtriser le temps. Cette autonomie du rythme de conception-réalisation est l'essence même de la dynamique interne fondamentale.

En une deuxième représentation, ce caractère tautologique apparaît dans des propos fragmentaires. Aucune injection d'auto-critique n'est possible en cours de déroulement du processus, aucune intervention radicalement hétérogène. L'absence de maîtrise du temps du produire interdit autre chose qu'une "pensée cybernétique". Il y a oui, puis non ; jamais les deux en même temps. Seule une figuration généalogique pouvait dévoiler la nature fermée du système de conception opératoire de l'urbain. Les opérationnels reconnaissent facilement que bien des choses du déroulement d'un programme ne sont guère maîtrisables ; la fin du produit, ils l'abandonnent aussi. Restait l'élan, la production intentionnelle initiale. En poussant plus loin, on voit que même le départ est mal maîtrisé ; si les finalités se chargent d'incertitude, c'est bien une carence de définition initiale qui est en cause, et cette carence ressort du processus de production.

Un point de vue plus spécifique à l'animation peut être distingué. Le concepteur-animateur qui vit actuellement avec les habitants devrait avoir une appréhension du développement temporel et actif du "Projet". Or ici les réactions sont extrêmes et se colorent fortement

- *"Une institution très lourde qui use bien souvent une énergie considérable à son seul profit (...). On n'a pas respecté le rythme de constitution d'une vie sociale. On a limité les étapes (...). Maintenant, comment faire avancer ça ?" (7).*
- *"Mon point de vue est un peu utopique, mais je crois que dans ce quartier on a 25 ans d'avance. Nous on ne pose déjà plus le problème en termes de besoin. Dans la tête de ceux qui ont produit, il y a eu pensée en terme de processus" (8).*
- *"On a donné une impulsion au projet qui ne va pas dans le sens d'une institution qui doit rester identique. Les unités peuvent être remodelées. J'ai un optimisme modéré en ce sens" (6); "Il est apparu qu'on ne peut pas s'animer soi-même comme ça. Il faut des professionnels" (6).*

- *"La technocratie c'est ça : une délégation de pouvoir pour réussir quelque chose" (4).*

- *"On n'a pas le temps de réfléchir" (1)*

d'affectivité. Pessimisme des uns qui reconnaissent la quasi tautologie de la machine institutionnelle qui a annexé le temps et absorbé le changement dans la tendance à se répéter elle-même. Optimisme modéré des autres, qui soit, sautent d'emblée dans le futur pour minimiser les contradictions présentes, soit observent que, dans la conception, le changement à partir de la forme même du système institutionnel a été intégré. Mais il n'y a rien de différent, en ce sens, d'un système autorégulé et perfectionné qui a la capacité interne d'évoluer. Le changement s'opère toujours à partir d'une structure professionnelle. Souplesse et adaptation qui sont deux caractères importants de ce qu'on appelle "l'animation". L'institution n'en insiste et persiste pas moins.

Les trois représentations mécaniques (et nous entendons "mécanisme" au sens originaire de dispositif organisé) du rouage professionnel, de l'appareil institutionnel et de la dynamique interne, convergent en une même définition approximative d'un système de production urbanistique, lui-même conforme aux lois générales du mode actuel de production. Comment peut fonctionner concrètement cette machine à produire ?...

... 1) - Par une échelle de délégation diluée de pouvoir concordant avec la division des tâches et permettant la fonction idéologique de personnification du travail. *Notons à ce propos que dans le cas précis et typiquement "local" de nos entretiens, nous n'aborderons pas dans le sens où les opérationnels, faisant effort de lucidité et de conscience critique exagèreraient leur culpabilité et leur responsabilité. Il faut faire ici le départage entre les représentations spécifiques et la situation globale de la production dont participent opérationnels ou praticiens de l'urbain interrogés et qu'ils ne peuvent pas remettre fondamentalement en question. Il y a une simple graduation entre les libertés variables ou impressions de plus ou moins grande liberté en matière d'innovation urbanistique. Simple graduation aussi dans la "responsabilité" réelle qui est supportée. L'exclusive mise en cause des institutions et personnels locaux serait un redoublement idéologique de notre part.*

... 2) - Par une organisation qui s'approprie le temps, l'abstrait, impose son rythme à chaque processus de production (les"échéances": car le temps, c'est une valeur économique) contraint à poser les formes

- *"Y'a un timing, des échéances... là, c'est fini" (5).*

- "Le système clos est un système qui, en réalité ou par définition, n'est pas dans un rapport de réciprocité à un environnement. Il y a pseudo-feed-back. Système et environnement sont un même système" - (Anthony WILDEN - article dans : "L'Evènement" - Numéro 5 de "Communications").

- *"Il n'y a jamais possibilité de s'intéresser à d'autre appréhension que celle qui concerne immédiatement l'opérationnel" (5).*

- *"Le but n'est pas de connaître, mais de transformer" (1).*

avant le contenu social sans qu'il soit possible d'appréhender ce contenu, et, enfin, conditionne fondamentalement le mode d'appréhension que les opérationnels peuvent avoir du phénomène urbain. Les praticiens de l'urbain n'"ont" pas le temps, parce qu'il appartient à un processus de conception-production dont ils subissent la loi.

... 3) - Grâce à l'implication totalisante dune production-conception urbanistique des grands ensembles où système et environnement se superposent et se confondent. L'organisation spatiale à grande échelle se pose par nature comme un environnement du point de vue de l'usage quotidien. Le produit est homothétique au processus qui le secrète ; autrement dit, il y a immanence de l'objet créé à sa création, ou renforcement de la dépendance de l'un à l'autre quand il existe une création entretenue (animation). Que les irruptions hétérogènes, inabsorbables sans importante modification du système (par exemple : cheminement non-linéaire, non-animation, surrection d'une contestation de tout un groupe, ou contestation non encadrée) soient repoussées, c'est un mécanisme nécessaire à l'intégrité du processus de production. Il n'y a ni feed-back, ni dialectique réels. En pratique, dans le cas des opérations promotionnelles, le producteur se désintéresse du produit qui devient objet commercial indifférent. Alors, seul le processus producteur est organisation systèmatique. Mais pour l'Arlequin, tant par la relative volonté manifestée de s'intéresser aux valeurs de l'usage, à la promotion d'une vie sociale, -fût-ce en des intentions vides ou floues-, tant par l'institution d'une création continuée, le produit devient indissociable du processus de conception-production de la globalité de l'Arlequin.

2.3.3 - <u>De ce dernier caractère adjoint aux précédents découlent plusieurs conséquences capitales</u> :

1) - LA GENESE PARTICULIERE DE LA CONCEPTION DE L'ARLEQUIN N'A PU SE FAIRE SANS UNE PREOCCUPATION ET UNE PRECONCEPTION DE L'HABITER ET DU VECU-USAGER PLUS POUSSEE QUE DANS LES AUTRES PRODUCTIONS DE BÂTI. COMME LA REDONDANCE DU SYSTEME DE PRODUCTION N'A PU ETRE EVITEE, LES MARQUES BONNES OU MAUVAISES DU PRE-CONÇU PESENT PLUS LOURDEMENT QU'AILLEURS SUR LE VECU QUOTIDIEN.

$$R1 \quad \frac{\text{position de l'usager}}{\text{position du concepteur}} \qquad R2 \quad \frac{\text{position de l'usager}}{\text{processus de conception}}$$

2) - POUR LES MEMES RAISONS STRUCTURELLES, LA REALITE SOCIALE A ETE PEU APPREHENDEE ET LE VECU RESTE UN ABSENT-REPRESENTE ET PRESENT-EVACUE. L'IMAGE SOCIALE S'EST SUBSTITUEE A LA REALITE SOCIALE.

3) - IL N'Y A PAS DE DIALECTIQUE VERITABLE ENTRE LE CONCEVOIR ET LE VIVRE L'ESPACE. LA SUBSTITUTION FONDAMENTALE EST UNE ABSORPTION - UNE TRANSPOSITION DANS LE CODE DU PROCESSUS PRODUCTEUR - DU PROCESSUS DE VIVRE ET D'HABITER.

Le schéma précédent (p.43) aboutit donc à cette dernière substitution de nature structurelle :

$$R3\ \frac{\text{processus d'habiter}}{\text{processus de conception}} \quad R4\ \frac{\text{représentation pré-conçue du processus d'habiter}}{\text{processus de conception}}$$

On aperçoit, d'ores et déjà, l'assignation définitive des représentations de "maîtrise". Entre l'atomisation d'une responsabilité noyée dans le mouvement titanesque d'une structure de production et l'idée d'une volonté de pouvoir individuelle qu'on cherche volontiers du côté de l'inconscient, il faut d'abord reconnaître comment la conception aussi bien que la réalisation ressortent d'un même processus de mise en forme de l'espace qui en préconçoit l'usage ; ce processus, les concepteurs le rejouent nécessairement à chaque opération, non pas seulement dans la technique de production, mais aussi dans la manière de représenter l'espace et la production de l'espace.

Les modalités d'appréhension de l'urbain par les concepteurs semblent indissociables du processus de production de l'urbain. Le produit peut être dit "non fini" ou faisant appel à l'Usager, il se réalise pourtant comme une totalité cohérente qui absorbe tout dans son propre code, pour la raison que ce produit n'était concevable que de cette manière. Le rapport entre représentation et production dépasse la simple instrumentalité ; une liaison organique semble fonctionner entre eux. Comment ? Et depuis quand ?

Comment, aussi, devions-nous dire : "Conception et Réalisation", "Conçu et Vécu" alors que la pratique de production englobe et absorbe ?

CHAPITRE 3 - DU CONCEPT D'ESPACE A L'ESPACE DU CONCEVOIR

La confrontation de l'instance du conçu à celle de la représentation du vécu fait apparaître un fonds commun à l'appréhender et au produire qui permet de montrer d'une part le caractère unitaire des divers moments de la production de l'espace et, d'autre part, dans quelle mesure ce processus de production n'inclut du vécu que ce qui en est transposable et intégrable par avance : du représentable anticipé.

Il convient de poursuivre l'analyse de ce "fonds commun" pour en chercher les caractères premiers et si possible l'origine.

3.1 - Caractères fondamentaux de l'appréhension de l'espace utilisé par les praticiens de l'urbain

Ecrire "modes d'appréhension" au lieu de "modes de connaissance", est-ce indifférent ; y a-t-il équivalence ? Cette différence démarque l'accentuation spécifique de tout l'ensemble de cette analyse menée au fil des réponses faites par les praticiens de l'urbain interrogés. Retrouver l'épistémologie d'un certain "connaître" à travers les représentations des pratiques concrètes menées sur le sociétal et l'urbain, ce n'est pas avoir achevé une véritable critique de la raison opérationnelle ; quel est l'opérativité de ce connaître ? Est-il jamais donné sous la forme pure que l'analyse catégorielle lui suppose ?

L'examen, sur un cas concret, de la pratique opérationnelle a montré que :

- d'une part il appert que le produire l'urbain produit en même temps un certain savoir implicite sur l'urbain : production d'information dans les deux sens du mot. Mais y a-t-il production seulement, ou aussi reproduction de ce savoir ?

- d'autre part : la production urbaine se représente comme la concrétude d'un certain nombre d'intentions et de connaissances présupposées à la pratique manipulatoire de l'urbain. Mais, quelle est la nature de cette antériorité ?

"Le découpage entre la théorie et la pratique est artificiel" (1).

"Si un éveil de conscience est possible, c'est peut-être par la découverte du manque de liaison entre la théorie et la pratique" (2).

"Drame des équipes d'urbanisme : on ne peut que répéter la chose sue. Quinze ans d'études urbaines ne nous ont rien appris" ! (1).

Des interrogations symétriques et circulaires résument assez bien la mentalité praticienne qui se représente elle-même comme la capacité d'un savoir-faire, doublée accessoirement d'une conscience de ce savoir-faire, graduée, selon les cas, de zéro... à l'infiniquand elle bute sur la reconnaissance angoissante de cette circularité sans issue. C'est que chez tous les "opérationnels", que nous avons rencontrés, il y a référence à une scission entre théorie et pratique, même si on la juge (une fois) artificielle. Aussi faut-il interroger la logique même qui produit ces distinctions et scissions sur lesquelles nous nous sommes arrêtés nous-mêmes.

Dans la pratique, les récits qui ont été recueillis montrent qu'il y a toujours une part importante de répétition de savoir quand on produit un objet urbain, et que presque toujours il y a des inductions du produire de l'espace sur les caractères du vécu quotidien, inductions qui ne sont analysables qu'après coup. Le savoir théorique est toujours encore présent dans la pratique du produire ; il est toujours déjà présent, aussi.

Cette saisie de l'urbain, on l'appelle appréhension

1 - parce qu'elle englobe, sur un même fondement : la production, ce que les représentations appellent "théorie", "savoir", "savoir-faire","pratique", tous concepts mis en état d'opposition et posés comme a-priori logiques alors que cette antéposition est de nature idéologique en ce qu'elle permet un discours volumineux qui masque les conditions réelles de la pensée : produire-reproduire ;

2 - parce qu'en tant qu'englobée dans le système de production-reproductions, cette appréhension inclut nécessairement une participation à un "pouvoir-faire" et "savoir-pouvoir" que l'idéologie pervertit en un simple rapport de "maîtrise" de l'opérateur sur l'objet (cf. 233 - 1ère condition p.59).

3 - parce qu'à travers le terme d'"appréhension" on peut relier les distinctions : savoir, pouvoir, pratique, et trouver le fil de leur communauté de sens qui peut mener à l'orée de leurs genèses culturelles respectives.

A partir des caractères épistémologiques dégagés auparavant et de cette dernière ouverture qu'offre la dénomination d'appréhension des phénomènes urbains, on peut découvrir que la logique de la conception et de l'organisation de l'espace à usage social ne se distingue pas du fonctionne-

ment général de la représentation de l'espace. Le praticien de l'urbain produit des phénomènes urbains sous les conditions d'un certain aménagement de la représentation de cette production. Il n'y a ni antériorité, ni postériorité entre une "connaissance"et une "pratique" ; il y a identité de processus dont le fonctionnement s'articule selon les caractères suivants.

3.1.1 - Une destructuration du temps

Si les deux éléments : répétition et induction repérés dans les processus de production d'espace à habiter peuvent annuler la scission théorie/pratique, c'est qu'ils dénotent tous deux la fonction fondamentale d'une certaine appréhension du temps.

Dans sa forme la plus coutumière aux débats urbanistiques : le fonctionnalisme, cette appréhension apparaît d'abord comme le rejet de la forme la plus quotidienne du temps, le temps du vécu, le temps de l'usure, celui aussi de l'évènement imprévu. Un système doit pouvoir "compter" sur les fonctions qu'il organise. Plusieurs urbanistes et animateurs ont reconnu cette éjection en la déplorant : "la variation de l'usage quotidien nous échappe ; le temps par lequel et dans lequel s'auto-structure une réalité sociale convoquée dans un nouvel espace aménagé, nous ne pouvons en tenir compte". A la limite on ne peut que répéter l'identique ou induire une différence inconnue. En effet, la fonction spatiale, en tant que cohérente ne peut être que répétitive, considérée comme répétable, indifférente aux accidents individuels, explétive dans sa redondance d'un collectif pré-conçu. Aussi, à la limite, la forme d'une fonction spatiale, dans le cadre de la production contemporaine du bâti peut être appropriable n'importe comment dans le vécu ; sa propriété essentielle est marquée définitivement : appropriation achevée déjà effectuée dans le processus de production. Il y a bien une sorte de demi-reconnaissance de ce phénomène dans les "modes d'emplois" que certains promoteurs commencent à donner à l'habitant, comme dans le "style de vie", promu par l'animation dans les créations "d'avant-garde", telle l'Arlequin . Toutefois, l'évacuation du temps vécu ne reste qu'une tentative jamais définitivement achevée, d'autant que ce qui importe n'est pas tant de pré-concevoir,

explicitement toute une vie collective, ce qui est la préoccupation de l'utopiste, que de réussir une production spatiale.

L'impératif absolu est celui de trouver un temps propre à l'organisation du processus de production. Un temps morcelable, quantifiable, compatible avec la simultanéité spatiale.

3.1.2 - Une quantification de l'espace

Un certain nombre de concepts énoncé dans les entretiens que nous avons eus convergent sur une même nécessité. Pour produire un espace à habiter il faut avoir un espace manipulable selon les impératifs du mode de production actuel. On peut "injecter" sur un projet, sur un programme, sur un plan masse ; ensuite, on organise selon des chiffres. Les nombres n'ont rien de secret ; ils dépendent de l'impératif économique, le même impératif qui transforme le temps en "échéance". Mais quel est cet espace d'organisation productive où l'on "injecte" ?

On notait, dès l'analyse de la "création urbanistique", que tout semblait revenir à une composition. Composer, de l'urbain ou autre chose, c'est rassembler sur un fonds commun d'homogénéité un certain nombre variable d'éléments qui peuvent être d'origine hétéroclite, mais sont mis dans un rapport combinatoire homogène qui permette la commutabilité, la sommation, la mise en fonction. Le fonctionnement concret de la création spatiale du cas analysé plus haut ressort exactement de ce processus. La forme intentionnelle vide assure ce fonds d'homogénéisation sur lequel l'occurrenceet la disposition des éléments peut être très variable, relever même du bricolage, c'est-à-dire d'un réemploi d'éléments de structures brisées. (cf. Le début de"La Pensée Sauvage" Lévi-Strauss). L'aléatoire, dont il était question à propos de la composition, n'est que ce jeu combinatoire opéré à grande échelle, lorsque la maîtrise du

- *Dans les traités de logique du Moyen-Age et de la Renaissance les suppositions (suppositio) sont les acceptions selon lesquelles un terme est pris et signifie ; en particulier dans les taxinomies.*

- *Dans le "Traité d'Harmonie" de Jean-Philippe RAMEAU, la supposition est l'accord tonal de référence jouable tant que la mélodie reste dans le champ de compatibilité avec cet accord. En même temps, sous une seule note, on peut substituer un certain nombre de "suppositions", en nombre limité.*

- *"L'espace abstrait est un produit de la violence et de la guerre. Il est politique".*
  (Henri LEFEBVRE. La production de l'espace)

- *"L'espace abstrait n'est pas l'homogène, il a l'homogène pour but, pour sens, pour objectif. Il l'impose" (Id.)*

champ des intéractions échappe à l'emprise individuelle.

Mais quelle est la nature de ces fonds vide, intentions floues, motivations négatives rencontrées dans le processus de conception ? Il s'agit d'une "supposition" au sens de l'histoire de ce concept. La supposition n'est jamais que l'énoncé organisé d'une homogénéité à quoi peut se référer une variété d'éléments donnés. En ce sens elle est toujours abstraite. Henri LEFEBVRE dans son ouvrage "La production de l'espace", analyse bien cette homogénéité toujours abstraite qu'une société politique économique moderne (depuis la naissance du capitalisme marchand) présuppose conceptuellement et dogmatiquement, pour que la classification, le comptage rationnel, le quantifiable, les similitudes et les différences distinguées par raison soient données pour vraies. Présupposition, car le processus de production spatiale opère par fragments classés, dispersion, ségrégation, fonctionnalisme. L'espace est homogène en tant qu'idéologique; morcelé en tant que production effective. Chaque fragment peut être maîtrisé en tant que tel, et sa rationnalité peut être justifiée au nom de l'homogénéité globale supposée.

Pour être quantifiable, l'espace doit être à la fois conceptuellement homogène et réellement fragmenté. En ce sens, il n'y a d'espace absolu que dans le concept. Chaque société a l'espace qu'elle a le pouvoir de produire.

3.1.3 - Une structuration du temps par l'espace

La fixation du temps sur le cadran des horloges qui sonnent l'avènement de la société économique est un lieu commun (cf. Lewis MUMFORD, Henri LEFEBVRE), mais une belle figure de la subjugation du temporel vécu par l'espace conçu. Inscription quantifiée d'un temps chronométrique au nom duquel : "le temps devient de l'argent". Littéralement, depuis la création des cadrans d'horloges, le chronométrage est un signe "des temps". Métaphore essentielle aux impératifs de la production économique. Aussi, le processus de production de l'urbain et d'appréhen-

sion des phénomènes urbains se fonde-t-il sur cette structuration du temps par l'espace conçu quantifié et quantificateur : programmation, échéances, planning.

Mais le produit, une fois livré à l'usage, ne se départit pas pour autant des caractères essentiels dont le produire l'a marqué. Tel qu'il est donné à l'habitant, l'espace habité induit une structuration du temps par l'espace. Le temps vécu ne garde jamais sa belle intégrité. L'habitant tombe sous la loi du temps chronométrique de la production dans son milieu de travail. Dans son milieu d'habitat il retrouve un temps du même type, quoi que plus fluide, un peu moins contraignant, mais qui impose toujours des découpages, des fragmentations. Henri LEFEBVRE, dans le même ouvrage, exprime bien le rapport de force ; les représentations de l'espace dominent dans une société : l'espace conçu tente d'absorber l'espace perçu et vécu, ainsi que la temporalité ; ce qui est dominé ce sont les espaces de représentations : espaces vécus ou décrits.

Or, une certaine conception spécifique de l'espace domine non seulement dans chaque société, mais dans notre société, le modèle spatial abstrait fonctionne comme modèle de référence majeur dans la formation du langage et de la pensée.

La production de l'urbain n'apparaît à travers les analyses économiques qu'un cas parmi d'autres du mode de production actuel. Les phénomènes de concentration et de monopolisation surviennent même plus tard qu'en d'autres secteurs (1). Par contre, la conception de l'urbain, non seulement se réfère à une certaine représentation de l'espace, mais bien plus : c'est sous ce modèle métaphorique de l'édification et de l'organisation architecturale qu'une certaine manière de penser a pu devenir opérante.

3.2 - LE PARADIGME SPATIAL

L'histoire économique désigne l'époque de la Renaissance comme le moment où le capitalisme marchand apparut de manière organisée. Etablissements bancaires d'influence européenne, mouvements de plus en

---

(1) cf. François ASCHER - Contribution à la critique de l'économie urbaine - op. cit.

"Je suis de plus en plus convaincue qu'en Occident, la grande rupture de l'aménagement urbain s'est produite à la fin du XV° siècle. Avant... pas de planification. Non pas que l'espace urbain ne comportât d'organisation, mais celle-ci était le produit de l'ensemble des pratiques sociales et non celui d'une pratique spécifique, fruit d'une coupure opérée par la réflexion sur l'objet urbain" - Françoise CHOAY - Revue METROPOLIS - n° 6.

"Notre dessein n'est pas d'instituer une méthode pour les choses, mais pour les significations des choses ; dans ces significations, ils découvriront aisément être sise la capacité de produire toutes les choses, ceux qui, même médiocrement, contemplent la voix et les caractères de la nature qui de toutes parts proclame et décrit les espèces des choses" - Giordano BRUNO - De imaginum, signorum et idearum compositione - I/1 - (autour de 1560).

plus repérés et répétitifs des marchandises, spécialisations d'échanges commerciaux ; mais aussi innovations techniques tant en matière de production que de communications. Et, en même temps, une autre manière de saisir l'univers selon des significations moins "verticales" (l'ordre théologique), mais pas encore exclusivement "horizontales" (croisement de l'ordre humain et de l'ordre divin). Une période de mutations qui développe comme des valeurs ce que l'époque précédente tenait pour utilités et circonstances inévitables (l'ordre du sensible sous le signe de la faute originelle).

Ces bouleversements ne se déroulèrent pas sans d'importantes modifications dans la pensée. Il a été trop longtemps d'usage de faire apparaître le méthodique et le rationnel avec l'âge cartésien, donc après les changements économiques et sociaux, pour qu'on ne doute pas à notre tour et qu'on n'examine pas de plus près ce qu'il advint au XV° et XVI° siècles, époque que le cartésianisme fit rejeter dans l'obscurantisme. Cette imagination (phantasia) taxée de "folle du logis" et source de confusion fonctionna en fait dès le XV° siècle comme la pierre angulaire permettant une transformation profonde de la "raison" aristotélicienne et médiévale qui, de la scholastique où elle se perdait, redevint "pratique" et opératoire.

La pensée Renaissante produit deux sortes d'expressions :

- des traités de métaphysique où se débat l'articulation nouvelle à trouver entre les significations de l'ordre surnaturel et celles de l'ordre naturel qui devient plus qu'une docile image de l'autre ;
- mais aussi, en quantité abondante, des traités méthodologiques, les "Ars Magna" ou Arts de Penser trop longtemps assimilés à des productions de confuse magie. Leur propos vise à donner les clés permettant de maîtriser la production des choses à partir des signes dont elles s'affectent. Ces méthodes se fondent, en effet, sur un statut de la signification clairement défini et sur l'utilisation intensive des fonctions imaginatives suivantes : symboliser, figurer, relier. L'ouverture que le Savoir donne au Pouvoir n'a rien de "magique" au sens péjoratif donné depuis ; elle est rendue possible par la manipulation d'un code et d'un savoir-organiser susceptibles d'applications.

"Non ha l'ottimo artista alcun concetto
C'un marmo solo in sé non circonscriva..."

(Il n'y a pour l'éminent artiste aucun "concept" qu'un marbre ne puisse contenir à lui tout seul).

(Michelangelo BUONAROTTI - Sonnet CLI)

L'architecture : (...) "totalité de l'environnement rendue visible" - Suzanne LANGER - cit. in K. LYNCH - L'image de la cité - Dunod - 1963.

Ces deux axes de la production intellectuelle Renaissante forment les deux versants de la Science de l'homme de l'époque : ce que l'homme peut savoir et ce qu'il sait de lui-même. Autour du principe de Similitude : penser, connaître, faire renvoient l'un à l'autre dans un même mouvement Artistique et Poétique, de même que l'"Ars" et la "Natura" trouvent leur secret commun dans la coïncidence des contraires (Coïncidentia oppositorum) (1).

Or, la nouvelle forme de penser qui se constitue par des courants discrets depuis le XIII° siècle et s'affirme au XV° siècle, voici que l'âge cartésien en disloque la cohérence, rejette toute l'"âme" de cette entreprise inouïe, et ne conservant que l'aspect logique : une manière spatiale de penser, transmute l'Art de Penser en Discours de Méthode.

En ce sens, les évènements qui firent irruption dans la pensée à l'époque de la Renaissance, réifiés et hypostasiés par la suite, n'ont pas encore fini de retentir dans l'univers qui nous est familier.

Comment une certaine représentation de l'espace se fond-elle dans cette nouvelle manière de penser ? On le retrouve dans le noeud remarquable d'un ensemble de notions fondamentales, d'abord toutes inclues dans une certaine acception du "concevoir".

3.2.1 - Concetto et concevoir

Les termes de "conception" et de "concept" s'affectent à la Renaissance d'accents caractéristiques qui s'estomperont par la suite pour la notion de concept, mais resteront toujours inscrits dans le modèle du concevoir.

Le mot latin "concepire" charriait déjà l'idée de réception. La réalité de ce que nous appelons un concept, s'appelait durant le moyen-âge "intuitus", terme où la prégnance du visuel était déterminante. A la Renaissance, le terme se substantifie, prend un accent positif et signifie alors production visualisable d'un plan, d'un projet,

---

(1) *Jean-François AUGOYARD - Imagination et Nature chez Giordano BRUNO - Mémoire de Maîtrise - 124 p. - Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lyon - novembre 1968.*

d'un dessin porteur de desseins. Le "concetto", terme que VASARI emploie tout au long de son ouvrage : "Vite de più eccelenti pittori, scrittori, scultori ed architetori", contient toujours le sens de plan possible, dessin d'une composition de formes spatiales en puissance. Le concept commence par être une figure, image modelée et inscriptible, qui symbolise quelque chose. En ce sens, il est demi-abstrait ; un paradigme archétypique imaginé. A la fois pensé et projetable sur un espace sensible, le "concetto" en tant que dessin et dessein se substitue à "science", "notion", "forme", "idée" conformément à l'osmose de la théorie de la connaissance avec la théorie de l'"Ars" (compréhension pratique, pratique signifiante) qui se produit à la Renaissance (1). Concevoir équivaut alors à figurer comme en un dessin, ou à préfigurer sur un fonds d'espace imaginaire. Le dynamisme créateur et expressif lié dans un même projet le "concept", depuis son état préformel quand il n'est que puissance en surgissement jusqu'à sa réalisation singulière, en passant par la phase moyenne où il a une figure concrète mais aussi une capacité d'application universelle.

La conception semble alors ne plus pouvoir se passer de l'espace et devenir simultanément conception dans l'espace et conception de l'espace.

3.2.2 - Un espace à voir

Or, cet espace se saisit prévalamment comme espace vu ou visible. Le visuel devient à la Renaissance le référent sensoriel privilégié. On connaît les recherches faites sur la perspective en architecture et en peinture. Les perspectives inversées de l'art médiéval qui faisaient appel à la présence motrice "dans" la peinture, et les perspectives hiérarchiques de l'art byzantin perdent leur sens. La rationalisation géométrise un ordre de la vue selon la proportion représentée du plus proche au plus lointain. L'espace à voir se trouve gradué dans son ensemble et selon une proportionnalité qui convoque la totalité visible. Le même processus apparaît en architecture. Combien de plans, de

---

(1) cf. Robert Klein - L'imagination comme vêtement de l'âme chez Marsile FICIN et Giordano BRUNO - in CHASTEL et KLEIN - L'Europe de la Renaissance - Editions des Deux Mondes - Paris - 1963.

projets dessinés par les VASARI, ALBERTI, MICHELANGELO, LEONARDO DA VINCI, et qui ne passèrent jamais au stade de l'édification ; tracés et calculés autant ou plus pour le plaisir de la maîtrise de l'espace que pour l'éventuelle commande ?

L'oeil lui-même devient symbole de la connaissance ; soit oeil qui voit autre chose mais non lui-même : c'est notre effort d'intellection de la signification de l'univers ; soit oeil qui voit autre chose en se voyant lui-même : c'est le symbole du principe fondateur de l'univers (1). L'oeil comme symbole retrouve l'oeil comme réalité sensitive ; et à ce double titre peut-être dit "le plus spirituel de tous les sens" (2).

Cette prééminence du visuel, loin d'avoir été infirmée dans les siècles suivants, se confirme plutôt et continue son règne. Par delà les rationnalisations plus abstraites du "concept" et du "plan", elle scelle une origine commune indubitable et persistante qui se développait dès la Renaissance dans la technique de COMPOSITION.

3.2.3 - Composition pour un espace

L'art d'organiser en com-posant, c'est-à-dire en mettant en situation commune un certain nombre d'éléments avait été esquissé déjà par CICERON dans ses essais de mnémotechnique (3), puis repris plus largement dans le projet de "Grand Art" de Raymond LULLE (XIV° siècle) avec cette idée qu'une langue combinatoire bien pensée pourrait servir de langue universelle, projet dont LEIBNIZ s'est souvenu (Mathesis Universalis). De fait, plus qu'une simple technique de mémorisation, ces projets portent sur une manière de penser qui soit efficace et capable d'ordonner n'importe quel type d'objet pourvu qu'il soit signifiant.

---

(1) Alexandre KOYRE - Jacob BOEHME - Editions Vrin - Paris - 1929.

(2) Giordano BRUNO - De imaginum ... compositione - op. cit. - I/4 - p. 100.

(3) cf. De oratore - Réthorique à Herennius -

La liaison des significations s'établit à des titres très divers (contiguïté, implication générique, indexation, caractérisation, délimitation, similitude, proportion..) ; si l'univers est cohérent, tout peut renvoyer à tout. Mais, il faut surtout noter les trois conditions que nécessite la composition ou combinatoire :

1) la disposition d'éléments quelconques convocables sur l'unité d'un tableau implique la présence d'un "topos", champ d'ensemble, lieu commun capable de contenir ces éléments ;

2) l'ordonnance des relations selon une contiguïté topologique implique une logique de contenu jamais purement formelle ;

3) la figuration implique l'usage des symboles dynamiques et éloquents (alphabets polysémiques, arbres, images, figures tournantes...).

La logique se "topologise" en quelque sorte. Savoir une chose revient à pouvoir relier les significations sur le fonds d'un lieu commun. Espace imaginaire, simplement pensé, ou espace métaphorique de l'inscription, du tableau, de la carte, du plan, la spatialité informée pour les besoins de la maîtrise des significations finit par fonder la pensée sur l'univers et l'univers lui-même. Il s'agit alors d'un nouvel espace susceptible de répartitions, de proportionnalité, d'agencement ordonné, de quantification ; toujours, car c'est la condition de son emploi, il doit être unificateur, c'est-à-dire totalisateur.

Quantité d'importants phénomènes culturels et techniques se donnent pour substrat (suppositio-subjectum) la position fondamentale de cet espace ré-imaginé et faisant concorder les conditions de penser avec les conditions de produire. A cette époque, tout est "Ars", toute l'activité humaine consiste à produire ou reproduire des significations à l'instar de la Nature (1). On donnerait entre autres comme

---

(1) Au sens Renaissant la "Natura" se connote le plus fréquemment d'un accent panthéiste plus ou moins prononcé parce que guère toléré. Mais, l'intention ne laisse pas d'être claire.

exemples remarquables : la constitution de cartes géographiques comprises comme équivalents transposés de l'espace "réel" fréquenté dans les voyages ; le goût prononcé pour les tables et tableaux ramassant le savoir ; les formes de la Mécanique et de la Géométrie selon lesquelles la réflexion mathématique commence d'abord à se développer ; l'essor universel de l'expression graphique permis par la nouvelle technique de l'imprimerie ; les desseins utopiques dessinés en des villes.

La maîtrise par composition finit par faire coïncider l'espace avec le composable. Le paradigme spatial s'installe profondément. Autorisant les développements ultérieurs des techniques, des sciences, du discours, il sera autonomisé dans les siècles suivants et rendu impérieux, il marquera définitivement un certain produire dans l'espace qui reste fondé sur ce modèle, ce paradigme (exemple devenu modèle). La logique se "topologise" et l'espace commence à se géométriser.

3.2.4 - L'espace de la pensée ; l'espace de la production

Si l'histoire ultérieure de la pensée s'articule parfois sur un effort pour se départir de la spatialité, si les méthodes du savoir donnent l'impression d'avoir rejeté tout ce que la Renaissance y avait inscrit d'imaginaire (de "phantastique") - telle la théorie des lieux -, ou d'artistique (au sens global de l'Ars) - telle l'expressivité reconnue en toute signification (le monde parle) -, on ne voit pas disparaître des processus fondamentaux introduits à la Renaissance et restant communs à toute production et reproduction de pensées ou de choses :

1) Pré-éminence des catégories de la perception (identification et reconnaissance de la chose par son sens) et surtout du visuel ; la similitude, la distinction, la "clarté" pourtant si "cartésienne", la proportionnalité (parties et tout, contenant et contenu), la simultanéité et la succession elle-même si souvent représentée spatialement, autant de catégories fondamentales qui se souviennent toujours plus ou moins de leur origine nouée dans un certain rapport du visuel à l'espace composable.

Un fort courant idéologique (qui tient fortement à sa propre scientificité) exprime, de façon admirablement inconsciente, les représentations dominantes, donc celles de la classe dominante, peut-être en les contournant ou détournant. Une certaine "pratique théorique" engendre un espace mental illusoirement extérieur à l'idéologie. Par un inévitable circuit ou cercle, cet espace mental devient à son tour le lieu d'une "pratique théorique" distincte de la pratique sociale, qui s'érige en axe, pivot, ou centre du Savoir(..). Que cet espace mental se rapproche singulièrement de celui où opèrent, dans le silence des cabinets, les technocrates, on y reviendra plus loin" - Henri LEFEBVRE - La production de l'espace - p. 13 - Editions Anthropos.

2) Statut métaphorique du penser-produire - Dans la mesure où le saisissable, le manipulable, le composable ne peut l'être que sous forme de signe, dans la mesure où l'organisation du savoir et du savoir-faire est impensable sans la préfiguration d'un espace de supposition, l'ensemble de l'activité humaine se fonde sur un statut métaphorique qui deviendra de plus en plus "artificiel" (l'Ars comme toute activité humaine). Alors qu'à la Renaissance l'Art se posait comme symétrique de la Nature ou de l'odre divin inscrit dans le monde, l'âge ultérieur de la Représentation coupera cette similitude au profit de la distinction, métaphorisant ainsi radicalement l'ordre du penser-produire pour le donner comme phénoménalité représentée. La représentation, forgée quant à son principe dans le savoir Renaissant, est reconnue ensuite pour l'instrument par excellence du savoir.

En effet, dire "re-présentation" équivaut à perpétuer la conscience du métaphorique, poser le redoublement comme répétition dans la différence des modes d'être. Mais, en même temps, tout se pense et se pratique par représentation. "Champ" du savoir, "champ du savoir-faire", le "théâtre du monde" va devenir un monde théâtre donné pour vrai en tant que les phénomènes sont bien liés par le discours. Chaque pensée et chaque chose s'élabore, s'organise, se rationnalise sous la condition de son juste rapport à la totalité. Fragment maitrisable d'une totalité pensable (représentée).

Métaphoriser, totaliser tels apparaissent en définitive les deux processus fondamentaux de maîtrise raisonnée du penser-produire nés d'un certain espace de représentation institué et devenu comme tel représentation de l'espace.

NOTA - *La pensée "a" un espace, semble-t-il, dont les caractères sont les mêmes qui permettent un certain mode de production. Mais l'espace n'est devenu "chose mentale", champ imaginaire pour la combinatoire et la représentation que pour être mieux maîtrisé et convenir à une pratique sur la spatialité. En fait, du moment important de l'histoire de la pensée (XVIe siècle), de la pratique et technique d'aménagement de la production et de la vie sociale, lequel a modelé l'autre? Par quoi une certaine manière de regarder et de penser par le regard a-t-elle commencé ? Par la représentation géométrisante, ou par la perception des agencements urbains et domiciliaires de l'époque ? Si les caractères de cette représentation typique de l'espace apparaissent mieux dans les bouleversements du mode de penser, c'est que les livres sont plus aptes à nous le dire que le mode de produire qui ne raconte guère ce qu'il fait. Il s'agit d'une concomittance indissociable qui donne justement un espace à penser (rationnaliser) et une pensée à spatialiser d'une certaine manière (représentation totalisante). Il n'y a ni un "espace de la pensée" en soi, ni l'espace n 'est "chose mentale" en soi. Ils ne peuvent précisément se dire ainsi que depuis la fin de la Renaissance et jamais innocemment.*

3.3 - LE "DONNE" ET SES PROPOSITIONS

La production urbanistique reste le lieu privilégié où l'espace de représentation et la représentation de l'espace coexistent sur le même mode. La conception urbaine reproduit encore la même production d'un espace propre à supporter le bâtir et l'aménagé selon le métaphorique, le visuel géométrique, le totalisant. Espace pour concevoir une production de l'espace compatible avec la représentation générale de l'espace inscrite dans le mode de penser-produire en vigueur.

C'est pourquoi il semble parfois indécidable d'attribuer telle pratique, telle modalité des "projets" à un procédé technique de production ou à un climat socio-culturel typique de l'Occident. Cette indécision causale autorise le jeu d'une rhétorique stratégique des concepteurs de l'urbain, aussi bien que les déplacements idéologiques que leur discours charrie. Pouvoir ou non-pouvoir sur les stratégies, maîtrise ou non-maîtrise des objets à produire, en tous les cas il y a utilisation d'une puissance de manipuler l'espace tel que productible, de totaliser et de répartir ; puissance de métaphoriser. Dans la mesure où l'espace à produire s'appréhende essentiellement comme programme, dessin, plan, maquette, sans lesquelles conditions il ne verrait pas le jour, la métaphore indique aussi bien la puissance de l'espace de représentation que celle de la représentation de l'espace ; elle caractérise aussi bien l'art ou la technique de produire que la reproduction des conditions spatio-géométriques.

D'où les trois conclusions que nous pouvons proposer parce qu'elles se pro-posent à même le bâti et l'aménagé comme leurs marques et leurs caractères, quand un espace d'habitat est livré à l'usage.

1) L'ESPACE BATI EST LA MANIFESTATION CONCRETE D'UNE MEME PUISSANCE QUI DETIENT LA CLE METAPHORIQUE PAR LAQUELLE L'ESPACE SE PRODUIT ET SE REPRESENTE. Production de l'urbain, production des représentations de l'urbain et de son usage : partout les mêmes catégories opératoires prédominent, instruments d'une puissance entendue en tant que capacité de manipuler concepts et objets, en tant que réussite fondamentale d'un mode de production qui parvient à se perpétuer par delà les formes variées et malgré les sentiments d'échec des individus ou organismes.

2 - L'ESPACE BATI RESTE MARQUE PAR UN CERTAIN RAPPORT DU PARTIEL AU TOTAL QUI A PRESIDE A SA PRODUCTION. LA TOTALISATION REND POSSIBLE LA CONCEPTION-PRODUCTION DU CADRE BATI QU'ELLE DONNE COMME HOMOGENEITE REPRESENTEE incluant la représentation par concept, la représentation graphique (métaphore au second degré du dessin, du plan, du schéma, de l'organigramme, du programme) et la représentation d'un code global d'usage. LE PARTIEL SE MANIPULE EN TANT QU'ELEMENT COMBINABLE ET SE PRODUIT MATERIELLEMENT COMME DIVISION FRAGMENTAIRE - division particulièrement accentuée par l'accroissement de la taille des "Opérations" et par l'apparition récente des techniques modulaires. L'USAGE DU PARTIEL S'APPREHENDE SOIT COMME DU REPRESENTE REPRODUISANT LES GRILLES FONCTIONNELLES, SOIT COMME DE L'IMAGINE[1]. EN CE SENS, IL Y A TOUJOURS ANTICIPATION, PAR LES FORMES EDIFIEES, DES PRATIQUES SOCIALES PRE-REPRESENTEES.

3) Par le jeu dominant de la distinction rationnelle qui produit les divisions entre tout/partie, contenant/contenu, production/usage, et celui de la représentation qui totalise et annexe selon son code, L'USAGE QUOTIDIEN SE TROUVE REJETE DE LA PRODUCTION EN TANT QUE "VECU", ET ABSORBE EN TANT QUE REPRESENTE.

On saisit dès lors que même pour l'habitat produit et représenté ce soit fondamentalement que L'ESPACE STRUCTURE LE TEMPS.

x x

x

Le donné à habiter, ce "donné" qui s'impose d'emblée à toute approche des modes d'habiter en situation collective, le voici bien dif-

---

(1) Dans ce cas, l'imagination créatrice en jeu n'est pas indépendante des modalités du penser-produire selon le paradigme spatial. Elle prévoit certains rapports de la forme à la fonction qui consistent soit en de simples "ratio" que l'habitude architecturale fait reproduire (sens de l'ouverture d'une porte, espace de dégagement minimum), soit en des variations selon un canevas limité par les normes de construction (disposition des pièces, accès aux immeubles...), soit enfin en des innovations dont le quartier de l'Arlequin offre d'assez nombreux exemples, mais où la réussite est plus aléatoire (cf. les citations de la page 41-v 2.1.2 - Les cheminements lieux de rencontre, reconnus à l'usage concret comme trop ventés, les "pôles" d'animations "d'où tout le monde se taille"). Quelle que soit la part variable de création dont s'affecte cet imaginer, la pratique d'usage reste convoquée sur le mode abstrait - Sur l'imaginaire des concepteurs cf. 3° Moment - chapitre 12 - (3 - Irréductible Imaginaire)

férent de cette innocence, de cette neutralité inévitable mais muette qu'on pouvait attribuer au béton pétrifié et lisse. Dans le cas de l'Arlequin, n'est-on pas allé jusqu'à dire que par l'opposition des couleurs, le bâtiment devient "lisible" et les formes "perméables" (1) ? N'a-t-on pas déjà pré-formé le cadre "animé" pour une certaine qualité de la vie ? Dans tous les cas, la représentation de l'espace se trouve convoquée et l'organisation des formes livrées à l'habitat pré-contient déjà de l'usage tout ce qui a pu en être représenté ou imaginé par avance. Représentation et imagination anticipatrice de la vie quotidienne ; sous cette forme : tout ce qui du vécu peut être assimilé et récupéré devient utile à la production et bien souvent à la commercialisation ; les manipulations publicitaires ne s'en privent pas en général.

Il y a bien une réthorique du concevoir et produire le bâti. Un certain mode de produire et d'user se dit implicitement dans l'édifié ou explicitement dans les discours des praticiens de l'urbain. Quelque accent politique qu'on y trouve, cette réthorique métaphorisante ne laisse pas de se fonder sur une même représentation de l'espace.

Une fois le produit laissé à l'habitant, que se passe-t-il ? La représentation globale de l'espace continue à fonctionner sur un mode dominant. Cette prédominance risque de toujours apparaître comme le seul mode d'habiter, comme une simple et répétitive reproduction. L'habitant reproduirait perpétuellement, quoique sous des variations diversifiées en tel temps et tel lieu, la même manière de métaphoriser, c'est-à-dire qu'il n'aurait d'autre pouvoir que celui de répéter. Répétition d'un ordre (cosmos) vécu pourtant dans le chaos.

Mais, peut-être, ces évidences indéniables ne se donnent-elles pour péremptoires et totales qu'à partir d'une certaine interrogation. Qu'advient-il de l'usage vécu que le produire et le représenter l'espace comptent pour négligeable, illisible ; non évaluable parce qu'inassimilable à la théorie de la valeur ; irrationnel parce que rétif au code de la Représentation ; insignifiant parce que trop expressif ; inassignable objectivement (vision-conception claire) parce que trop "subjectif", parce qu'agi d'une manière où l'individuel et le collectif ne se départagent pas clairement ?

---

(1) M. CORAJOUD - E. CIRIANI - R. HUIDOBRO - cités dans la Brochure de la S.A.D.I. - Ville-Neuve de Grenoble-Echirolles -

DEUXIEME MOMENT

DE LA TRACE A L'EXPRESSION : LES CHEMINS DE L'HABITER

Ein Pilger wolt aůßspůhren
der Erd Metallen geist,
da hieß man ihn spatzieren
ins Bergwerkh man ihn weist ;
da fuhren ihre Schriht
Vier Männen mit zweÿ Weibern
die trügen in den leibern
Woraůf sein hertz gericht.

("BERGLIED" - Disciple anonyme
de PARACELSE) (1)

Un pèlerin voulut un jour retrouver la trace de l'esprit des terrestres métaux. Tu dois, lui dit-on, cheminer ; et on lui indiqua le chemin de la caverne. Quatre hommes qui allaient leur chemin, et deux femmes. Ils tenaient enclos dans leurs corps le trésor que désirait en son coeur le pèlerin.

---

(1) *cf. L'ouvrage bilingue - BERGLIED - Canto della Montagna - Editions Fussi - Collection "Il melagrano" - Firenze - 1947.*

Partir à la recherche de ce "reste", de ce reliquat que la conception et la production du bâti laissent pour compte, que le savoir tient pour trop fugace et trop polymorphe au regard d'une scientificité qui aime désigner, assigner et définir : aucune voie n'y introduit facilement. Comme ce pélerin alchimiste de l'école de PARACELSE cherchant la "vraie voie", il nous faut tenter la recherche d'un "objet" qui ne se donne pas d'un coup, mais ne se manifeste que peu à peu à même l'investigation qui le poursuit. L'expression habitante est déjà là et, précisément, elle n'a rien d'un objet. Déjà présente dans ces hommes et dans ces femmes habitants qui "vont leur chemin", il faut la faire apparaître selon le temps et la patience.

Et de quelle manière commencer ? Il n'y a même pas l'entrée d'une mine, d'une caverne où serait le "trésor" désiré. Seulement quelques sentiers vite effacés. Seulement deux orientations cardinales pour guider les pas ; à savoir :

qu'une observation de la vie quotidienne dans un ensemble bâti et aménagé opère constemment à même cette situation produite, à même ce paysage créé qui en dessine l'horizon de tous côtés ;

que l'examen envisagé ne porte pas sur une expérience singulière, mais sur une pluralité d'usagers fréquentant le quartier.

En ce sens, il s'agit d'approcher une relation vécue par l'habitant à un espace qui a été conçu, et aussi une pratique agie par des habitants à ce même espace qui les rassemble nécessairement, ne serait-ce que sous le mode d'aggrégat accidentel.

Il faut trouver une contemporanéité entre ce que le mode général de produire et de penser distingue comme le conçu et le vécu et une contemporanéité entre ce que les habitudes des sciences humaines nous ont fait bien discerner comme le fait individuel et le fait social.

La question de méthode apparaîtra donc inévitable et même fondamentale ; car, dans la mesure où l'approche projetée cherchait une autre voie entre l'analyse quantitative et la simple description, une réflexion détaillée et circonspecte de la manière selon laquelle se peut recueillir une pratique vécue était nécessaire.

Quant à l'examen de cette pratique, il s'opèrera selon un dépaysement progressif : partant du plus spatial - sans quoi aucune communauté initiale de sens n'apparaîtrait entre le texte et le lecteur, ni entre chacun des relevés les plus immédiats des pratiques d'habitants interrogés sur leur vécu d'un espace qui leur est donné uniment à habiter - pour trouver ensuite ce qui se départit de la spatialité et désorientera peut-être nos idées pré-conçues.

Les manières successives tentant de comprendre COMMENT habitent les habitants pourront buter sur des apories, exiger un retour en arrière et le choix d'autres processus d'élucidation. Chaque reprise n'aurait pas oublié les expériences du précédent effort et, les conservant, dépasserait d'une autre manière l'obstacle qui fixe et pétrifie.

Itinéraire bien brisé au gré de la représentation spatiale, de la belle continuité du penser dogmatique et probablement décevant au gré d'un souci d'efficacité théorique aimant aller "droit au but". La cohérence du mouvement résidera alors dans le temps ; temps des errances curieuses, temps perdu mais chargé de mémoire, temps d'une analyse méandreuse qui, par tropisme, finit à ressembler à l'expression dont elle mène la quête et peut-être en ce sens : le temps même d'un habiter propre qu'on peine à reconnaître ; d'abord, simple temps du soupçon.

Et, en dessous, ou à côté des établissements édifiés et pensés de l'omniprésente spatialité, dire un autre habiter l'espace : "il est temps".

CHAPITRE 4 - UNE TECHNIQUE D'APPROCHE

Cômpta te cambé et to pas
Dien lo violets qu' te cognâis pas
(Dicton savoyard)

Evalue tes enjambées et tes pas
Dans les sentiers que tu ne connais pas.

D'une modalité à une autre

Un texte méthodologique. Son exposition vise habituellement une explicitation des méthodes appliquées à un contenu analysable. Pour le cas présent, il est apparu très vite que, non seulement la méthode devait être soigneusement choisie, mais qu'il fallait en trouver une qui soit comme une instance déjà inscrite dans la matière à interroger. Refuser la polyvalence d'un corpus méthodologique dit "scientifique" toujours prêt à s'appliquer à n'importe quoi en matière de sociologie urbaine ; mais aussi éviter au maximum de déformer dans la cueillette les fleurs fragiles qu'on cherchait. Plutôt que de couper tout au même tranchant, laisser refleurir les plants vivants selon leur mode spécifique d'apparition avant de les naturaliser avec leurs racines.

Que se propose la récolte ?

Savoir comment des habitants habitent un espace qu'on leur a donné à habiter.

Or, l'accentuation délibérément portée sur une interrogation de type modal et circonstanciel - la "manière d'habiter - ne prend sens que si on laisse être d'abord l'expression de cet habiter selon le temps propre de sa manifestation. Alors commencent les difficultés. Au lieu d'édifier en préliminaire une grille conceptuelle impliquant une combinatoire vide dont le remplissage, au fil des questionnements se distribuera selon les divisions pré-organisées, au lieu de faire correspondre un contenu à un appareil conceptuel déjà posé, il s'agit de laisser d'abord s'épanouir un donné où forme et contenu sont indissociables dans l'immédiateté de leur expression. Est-ce la suppression de tout présupposé ?

Il n'y a pas de recherche sans présupposés. Rien n'empêche, pourtant, de les passer au crible. De plus, dans une interrogation de type modal, la réduction de l'appareillage conceptuel a-priori peut s'amenuiser jusqu'à une extrême pauvreté. Le seul présupposé qui a été accepté à l'orée de cette recherche est le suivant : l'appréhension des modes d'habiter en tant que vécus, est indissociable des modes d'expression qui manifestent ce comment de l'habiter. La visée trop empressée d'atteindre un "contenu", un signifié informés et déformés d'emblée par l'appareil conceptuel questionneur, manque inévitablement la forme de l'expression, le signifiant, le rythme d'apparition ; en même temps, elle a déjà présupposé la scission contenant-contenu. Il va falloir trouver des types d'interrogation qui respectent les formes de constitution de l'expression de cet habiter vécu. Mais, encore ne pourra-t-on énoncer la spécificité de cette méthodologie avant que d'avoir éclairci l'objet auquel elle doit être adéquate et qui la nécessite. Essentiellement, c'est la notion de vécu qui doit être mise en question ; par quoi commencera l'examen critique de notre présupposé.

1 - LE VECU : LES AVATARS D'UN PARTICIPE

L'usage qui va croissant de la notion de vécu pose une question d'usure. Le terme devient-il plus imprécis parce que son emploi prolifère ou bien n'a-t-il jamais été un véritable concept ?

Quelques caractères toujours inclus dans l'usage de la notion sont à souligner en même temps qu'à interroger. D'abord le vécu est toujours ce à quoi on renvoie comme à quelque chose d'inneffablement concret, en deça des débats du discours savant. Il a un statut éminemment référentiel parce qu'il serait toujours marqué du sceau de l'authenticité. Il y aurait, en fin de compte, un vécu brut dépouillé de la parole et des idées, ou pas encore déguisé sous leurs espèces, dont l'essence littéralement indiscutable résiderait dans une facticité empirique où fait et vrai coïncident à même une concrétude scellée par la dimension historique. Satisfaction de pouvoir dire : "Ca c'est du vécu !". En ce sens, la convocation du vécu est l'échappatoire exemplaire. On l'évoque bien souvent pour fuir les circularités du discours et les spécularités idéologiques. Elle n'est pas loin cette fascination que provoque la belle banalité du reportage sans commentaire.

Un usage flottant a probablement réifié le "vécu". De participe verbal qu'il était, impliquant en cela une instance active, il s'est minéralisé en participe substantif. Sort étrange d'une notion déviée grammaticalement qui retourne dans un statut de réalisme : le fait du vécu, la chose du vécu. Inavouable mais incoercible tentative pour délimiter, fixer et abstraire en concept un objet pourtant essentiellement fluide. L'apparition de la notion correspondait pourtant à une critique du réalisme objectal, à la réintroduction d'une manière temporelle de penser, contre le paradigme trop spatialisé des beaux édifices conceptuels de la métaphysique. Dès le XIX° siècle, se dessine un mouvement qui aboutira aux actuelles préoccupations qu'on manifeste pour l'étude de l'ordinaire et du quotidien. Il s'agit pour la pensée d'opérer un retour à la chose et de ressaisir plus originairement ce qui est déjà là mais oublié parce qu'évident. Ce sera un simple moment du périple de la conscience hégélienne. C'est un mouvement fondamental du projet phénoménologique husserlien.

La réintroduction de la temporalité effective, ainsi que la remise en situation concrète des objets dans leur espace propre induisent immédiatement une dimension paradoxale dont la notion de vécu ne pourra jamais se départir. A l'époque de la genèse de cette notion, comme maintenant, se posent les mêmes questions qu'on ne peut élucider quand on se préoccupe du vécu :

- quelle adéquation peut-il y avoir entre le concept de vécu et la réalisation effective d'un vivre dans l'espace et le temps ?

- y a-t-il un vécu en général ? Est-ce un concept et sous quel statut ?

- de quel droit peut-on attribuer de l'universel au vécu et comment peut-on le dire au singulier : le vécu ?

En tant que tel, le vécu n'a d'être que dans la singularité et l'immédiateté. Comme immédiateté sensible, il n'a aucune permanence dans l'identique, mais fugacité dans la différence. Ce vécu ici et ce vécu maintenant échappent à toute saisie conceptuelle. Le temps de dire un "maintenant", il est déjà un autre et celui que je dis est du passé. De même l'énoncé d'un ici est indéfini car toujours référable à une

"On nous montre le maintenant, ce maintenant-ci. Maintenant, il a déjà cessé d'être quand on le montre ; le maintenant qui est un autre que celui qui est montré et nous voyons que le maintenant est justement ceci : de n'être déjà plus quand il est (...). De même l'ici indiqué, que je tiens fermement, est cet ici qui en fait n'est pas cet ici, mais un avant et un arrière, un haut et un bas, une droite et une gauche". - HEGEL - Phénoménologie de l'Esprit - Trad. Hyppolite - Editions Aubier - p. 88 et 89.

"Si d'une façon effective, ils (ceux qui affirment vérité et certitude de la réalité des objets sensibles) voulaient dire ce morceau de papier qu'ils visent, et s'ils voulaient proprement le dire, alors ce serait là une chose impossible, parce que le ceci sensible qui est visé est inaccessible au langage qui appartient à la conscience, à l'universel en soi. Pendant la tentative effectivement réelle pour le dire, il se décomposerait" - Id. - p. 91.

com-position avec d'autres. Ainsi, quoique le terme de vécu n'apparaisse pas nommément dans le premier chapitre ("La certitude sensible") de la "Phénoménologie de l'Esprit", HEGEL y désigne déjà clairement les éléments fondamentaux de la notion. Cette manière de commencer au niveau de l'immédiateté sensible du ceci que je vise dans un ici et un maintenant annonce une nouvelle prise en considération de l'être du vécu, désigné par "l'étant". On sait bien que HEGEL ne fait point entreprendre à la conscience un voyage dans le quotidien - ce qui serait pour lui une errance - mais bien le périple du savoir. Pourtant le statut paradoxal du vécu est déjà clairement dessiné : le vécu ici et maintenant ne se peut appréhender que métaphoriquement et métonymiquement. Cette métaphore fondamentale est le fait du langage. La vérité de la certitude glisse de la chose sensible à la visée dirigée sur la chose et à la parole qui la dit sur le mode de l'identité et de l'universel : deux caractères indispensables au fonctionnement du langage. Ainsi : ou bien je dis la chose, mais comme une autre d'elle-même, ou bien je l'indique, je la prends (Nehme ich wahr), mais je n'en ferais jamais un objet de savoir.

Il apparaît dès lors que l'universel ne se peut attribuer au vécu que sous la condition d'une extrême abstraction, la plus aliénante peut-être de toutes les abstractions. L'énonciation : "le vécu", faite au singulier, confine à la vacuité d'un rien de ce qu'est chaque vécu concret en lui-même. Insignifiance d'un discours qui parlerait d'un Vécu en général. Quoique la multiplicité des vécus soit incommensurable, quoique les vécus ne se puissent dire, puisque par essence ils se vivent, une approche par le langage n'est pas impossible. Plusieurs conditions s'avèrent nécessaires : reconnaissance du statut métaphorique quand j'énonce le vécu ; abandon d'une prétention à trouver une objectalité du vécu, c'est-à-dire une identité cernable et marquée de vérité du vécu en soi ; reconnaissance que tout vécu n'a de sens qu'en tant que vécu d'un quelque chose et vécu par quelqu'un. Il faut bien redonner au vécu les marques généalogiques qui lui sont propres et qu'un usage déviant cherche à effacer par la substantification factuelle. Cette origine verbale n'a pas échappé à HUSSERL qui a si fortement contribué à redécouvrir l'action dans la compréhension philosophique de notre manière d'être dans l'espace et le temps. Quand on trouve le terme de "vécu" tout seul dans le texte des "Idées directrices pour une phénoménologie", c'est bien souvent au pluriel et

"L'essence du vécu lui-même n'implique pas uniquement que le vécu soit une conscience, mais aussi de quoi il est une conscience et en quel sens déterminé ou indéterminé il est tel" - HUSSERL - Idées directrices pour une phénoménologie - Trad. Ricoeur - Gallimard - p. 117.

toujours de manière elliptique. Le concept fondamental est celui de "vécu de conscience" auquel tout autre usage de "vécu" se réfère. La recherche de la vérité du concept de "vécu"de quelque chose par la conscience" aboutit à cette découverte que la consistance de l'immédiateté d'un moment du vivre réside dans le mouvement qui vise cet ici et ce maintenant. Aussi tout le projet phénoménologique pourrait-il bien se symboliser par la substitution fondamentale du verbe au substantif dans les formes de la pensée philosophique. Et c'est de ce statut "verbal" que la notion de vécu tire sa figure paradoxale. Le verbe grammatical est un terme indispensable au mouvement du discours ; mais en emploi isolé, il est pauvre ou bien souvent insignifiant. Ainsi, tout vécu n'est signifiant que comme vécu de quelque chose selon une "intentionnalité".

Cette succinte archéologie de la notion de "vécu" apporte à notre projet quelques éclaircissements :

1) l'apparition de la notion de "vécu" dans le champ du savoir n'est que le signe indicateur d'une plus fondamentale rédécouverte de la temporalité après l'hégémonie de la rationnalité spatiale qui continue pourtant à marquer l'urbain.

2) le vécu n'a de sens que comme activité. Le saisir comme objet factuel, c'est ne rien saisir. Ainsi, le vécu d'un rapport à l'espace n'a de sens qu'en tant qu'action de vivre dans l'espace.

3) si tout vécu est fondamentalement visée de quelque chose, on ne peut en tenter une approche qu'à même la saisie des modalités particulières et concrètes de l'ici et maintenant vécus. L'énonciation d'un vécu concret ne peut se faire correctement que sous la forme attributive ou complémentaire. Par exemmle : "l'espace vécu", "le vécu du logement".

4) ou bien "le vécu de..." peut être entendu comme la globalité de notre expérience dont l'explicitation de "contenu" est interminable. On n'en tirera, par généralisation, que des lois formelles. Ce serait le propos d'un travail théorique. Ou bien, les "vécus de telles choses" sont une pluralité inachevée, une suite dans le flux du devenir seulement désignable par segments approximatifs. On peut bien établir des rapports entre plusieurs vécus de dates différentes, mais il n'y

"On oublie que le rapport de contenant à contenu emprunte sa clarté et son universalité apparentes à la nécessité où nous sommes d'ouvrir toujours devant nous l'espace, de refermer toujours derrière nous la durée" - H. BERGSON - Matière et Mémoire - Ed. P.U.F. - p. 165.

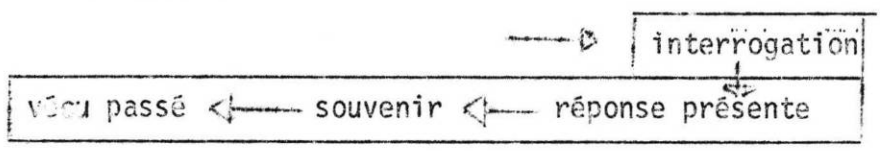
aura relation que d'expérience particulière à expérience particulière. Ainsi dans notre projet on chercherait en vain l'édification d'une rationnalité, d'une quantification, d'une généralisation scientifique.

5) En ce sens, l'interrogation portant sur un mode de vivre l'espace ne peut prétendre affecter de vérité et d'objectalité le "contenu" des vécus qu'un habitant relate par la parole. Que peut signifier cette visée d'un "contenu" enfoui dans le récit du vécu, sinon la multiplication de métaphores en cascades qui diffracteront l'objet recherché jusqu'au méconnaissable ? Métaphore d'un contenu en agi ; métaphore temporelle d'un vivre en vécu passé ; métaphore mnémique d'un vécu en présent parlé ; métaphore formelle d'une parole en réponse informée par une question qui cache le présupposé métonymique fondamental : dans le contenant, un contenu. Alors, la rationnalité investigatrice ne trouvera probablement que les miroirs qu'elle a disposés et un furtif éclat de vécu. La recherche toujours plus poussée d'objectivité ne fait qu'accroître la distanciation.

6) L'appréhension des modes d'habiter vécus peut supprimer la plupart de ces métaphores si elle saisit l'objet de sa recherche dans la forme où il apparaît : un vécu parlé. Seule la métaphore du vivre présent en vécu passé est irréductible. Ainsi dit, le vécu d'un habiter se confond avec le corps de son expression. Mais, peut-être la relation qu'il y a entre expression et vécu de quelque chose est-elle encore métaphorique ? Nous devons chercher la nature de cette relation.

2 - RECIT DU VECU ET VECU DU RECIT

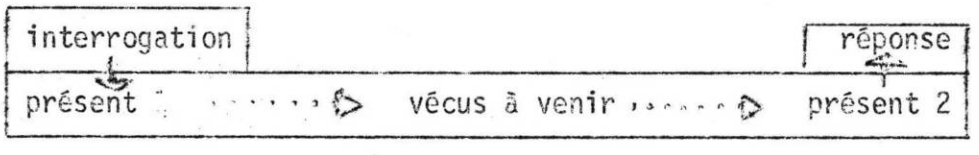
Quand on se propose d'interroger des habitants sur leurs pratiques quotidiennes, il faut bien se demander à quelle mémoire on fera appel. Le schéma suivant est trop évident pour qu'il ne provoque pas une mise en question :



Il fait appel, dans le cadre d'une psychologie des facultés, à la réorganisation du souvenir. Il y a représentation de représentation

à travers la parole présente. Cette reconstitution du passé dont on voudrait évaluer aussi précisément que possible la vérité et l'authenticité préforme un certain type de questionnement par lequel ce qui apparaîtra le plus fréquemment et le plus clairement sera le plus "habituel". L'attitude de l'enquêteur est alors la suivante : "Racontez-moi, maintenant, en une séance, quels sont vos trajets habituels". Tout se subsume déjà sous la bannière de la re-présentation : répétition et présentification, généralisation et factualisation légiférables. Le questionné fait preuve de bonne volonté en général ; il relatera en les synthétisant et en abstrayant ses trajets quotidiens. Il en résultera une abstraction d'espace fréquenté. Une théorie psychologique tenace fait ainsi obstacle à une approche des pratiques quotidiennes vécues en situation concrète. En effet, elle suppose que la mémoire vient toujours après le percevoir, le sentir et l'agir de tel moment vécu. La mémoire, ce serait quelque chose toujours en référence au passé ; d'où la facilité avec laquelle tout ressouvenir se voit connoter d'instances circulaires et répétitives, de composantes narcissiques et régressives.

Il y a, pourtant, une autre manière d'envisager la mémoire. Que se passerait-il si, au lieu de considérer référence au vécu, souvenir et récit comme des accessoires instrumentaux destinés au prétendu essentiel "recueil de contenu", l'interrogation se posait avant les vécus à venir et ne séparait pas le vivre du raconter ? N'y aurait-il pas comme une mémoire du futur ? Le schéma précédent (p. 84) se modifierait ainsi :



La réponse est différée dans le temps. Entre interrogation et réponse se déroule la série des vécus dont on tente l'approche. Artifice expérimental dira-t-on. Pourtant, les cas de réponse différée abondent dans la vie quotidienne bien plus fréquemment qu'on ne pense. Ils marquent même d'un signe capital la spécificité de la conduite humaine. Deux modes de réponse se doivent distinguer. Lors des automatismes animaux et humains, à la sollicitation provenant du milieu ambiant, répond une conduite immédiatement adaptée. Quant à la conduite

"La mémoire a pour but de triompher de l'absence et c'est cette lutte contre l'absence qui favorise la mémoire" -

Pierre JANET - L'évolution de la mémoire et de la notion de temps - Ed. Chabine - 1928 - P. 221

"L'attente est une conduite qui vise à rendre le présent absent et l'absent présent. Il s'agit toujours de modifier une conduite future" -

Id. - P. 163.

"Nous prétendons que la formation du souvenir n'est jamais postérieure à la perception ; elle en est contemporaine. Au fur et à mesure que la perception se crée, son souvenir se profile à ses côtés comme l'ombre à côté du corps" -

BERGSON - L'énergie spirituelle - p. 137.

de réponse différée, elle est peut-être le fonctionnement le plus spécifique par lequel l'homme se distingua de l'animal. En tous cas, elle implique et nécessite l'usage de la mémoire et du langage. Une situation concrète, bien éclairante en ce sens, peut se lire dans la série de conférences intitulée : "L'évolution de la mémoire et de la notion de temps" que fit Pierre JANET en 1927.

Cet exemple de la sentinelle se décompose en deux moments. La mise en faction d'une sentinelle correspond à la délégation d'une présence du groupe qui veut se protéger. Chez les chamois, la sentinelle reste présente au troupeau : on peut la voir et l'entendre. Par contre, dans le cas de tribus, entre autres, la sentinelle n'a pas de présence sensorielle au groupe. En cas d'attaque, elle fuit vers le camp et dit : "les ennemis sont là !". Elle parle, car son rôle n'était pas de répondre à l'attaque mais de différer sa réaction en introduisant cette maîtrise du temps qu'est l'attente et de transformer cette réaction en parole. Pierre JANET imagine une suite à cette histoire exemplaire. Le chef peut commander : "va dire à l'autre bout du camp ce que tu viens de raconter". Il lui donne une commission. C'est le début du transport d'un récit susceptible de réplication. Le déploiement de ces deux moments de l'exemple illustre complètement la nature de l'acte de mémoration.

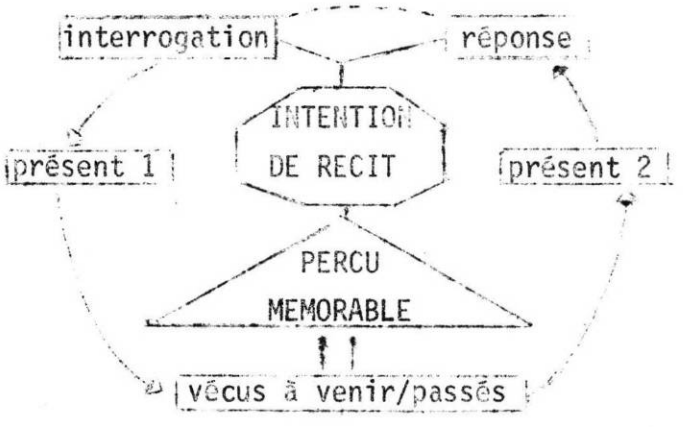
L'effort tenté pour reprendre l'analyse de la mémoire à travers les conditions concrètes, c'est-à-dire actives de sa constitution, permet de rompre avec les habitudes doctrinales que reproduisait une psychologie des "facultés mentales". La décomposition de l'agir en segments analytiques donnés pour réels disjoint la perception d'avec le souvenir et d'avec la remémoration ; d'où ensuite d'énormes difficultés pour rétablir leur cohérence mutuelle. La mémoire ne peut plus être alors qu'un passé de la perception vécue autrefois. Mais, en fait, c'est-à-dire dans le présent, la mémoire est le demain du "vécu" actuel. Encore use-t-on en ce sens d'un mode de représentation linéaire du temps; c'est-à-dire marqué d'images spatiales ; en est témoin l'équivocité des expressions : "plonger dans le passé", "rechercher les couches profondes" où l'archéologique et le géologique ne se démarquent guère du présupposé substantialiste.

"L'oubli n'est pas seulement une "vis inertiae" comme le croient les esprits superficiels, c'est bien plutôt un pouvoir actif (...) ; faire silence, un peu, faire table rase dans notre conscience pour qu'il y ait de nouveau de la place pour les choses nouvelles (...) - voilà, je le répète, le rôle de la faculté active d'oubli. (...). L'homme chez qui cet appareil d'amortissement est endommagé et ne peut plus fonctionner est semblable à un dyspeptique (et non seulement semblable) - il n'arrive plus à en "finir" de rien..." -

Frédéric NIETZSCHE - La généalogie de la morale - Mercure de France - p. 65.

Paul VALERY conteste bien, en le désorientant, l'a-priori géologique appliqué à la connaissance de l'homme quand il remarque que "le plus profond, c'est la peau". De même faut-il peut-être désorienter l'axe du temps, le faire tourner sur lui-même, pour comprendre que la temporalité est multidimensionnelle. De quoi est fait le temps vécu, sinon des actes qui l'incorporent et le marquent ? Actes de sentir, actes moteurs, actes perceptifs, actes mnémiques, actes d'expression. Le temps se confond avec l'organisation de tous ces actes et le système de leurs articulations réciproques. Quand on le saisit sur le fait, dans l'action présente, on n'a plus alors à demander comment la mémoire a pu s'adapter à l'organisation perceptive, mais sous quel statut la mémoire est-elle inclue dans la perception ? En effet, l'oubli, loin de présenter un caractère accidentel, a un rôle très actif. Il permet que chaque présent se termine et fasse place au suivant, sans quoi nous n'en finirions avec rien. Si une perception devient mémorable, c'est qu'en elle l'intention d'une mémoire était présente. La situation exemplaire de la sentinelle montre bien que l'organisation qui rend possible cette insertion du mnémique au centre du perçu, c'est l'organisation du récit à devoir raconter. Alors, le percu en tant que saisi comme mémorable, c'est le narrable. Passé et futur, perception et mémoire sont en rapport, non plus de successivité, mais d'organisation commune sous l'instance de l'intention d'un récit à rendre présent.

Le schéma proposé précédemment - anecdote graphique qui peut aider l'imagination - se modifie et s'incurve :



(toutes les liaisons circulaires et transversales sont le fait de l'organisation du récit).

Il n'y a pas de relation métaphorique entre un vécu et "son expression". Le vécu se constitue déjà comme une expression. C'est une raison structurelle qui permet de découvrir maintenant que les vécus de l'habiter ne peuvent avoir sens qu'à condition qu'on les appréhende d'emblée pour ce qu'ils sont en eux-mêmes : des expressions. Plus largement, parce que l'organisation de la perception est inséparable d'une organisation de la mémoire - implication qui rend compte de la constitution de notre temps vécu -, ce que Pierre JANET appelle la "conduite de récit " risque bien de ne pas être un cas particulier, mais le régime même de la constitution du communiquer et du "faire savoir".

Ainsi, il appert que le récit de vécu se réfère structurellement à un vécu de récit qui en est le contexte indispensable et originaire en tant qu'acte chargé d'intention. Mais, d'une part, si l'organisation de la mémoire déborde celle de la perception, il importe de savoir les limites de leur congruence ; d'autre part, les conditions d'apparition de cette intention de récit n'ont pas été encore élucidées. Aussi faut-il rendre explicites tant les conditions psycho-linguistiques que les conditions sociales de la conduite du récit.

3 - LES CONDITIONS PSYCHO-LINGUISTIQUES : AUTOUR DES TRACES VERBALES

Si le domaine de la perception ne recouvre pas tout le domaine de la mémoire, il est important de reconnaître le territoire où leur articulation mutuelle s'organise. A quelle mémoire s'adresse-t-on quand on entreprend d'interroger quelqu'un sur son vécu quotidien ? Quel rapport y a-t-il entre cette mémoire perceptive et la mémoire non impliquée dans l'acte perceptif ?

On remarquait que le territoire commun au percevoir et au retenir correspond à tout ce que recouvre l'instance psycho-linguistique qui est précisément le matériau véhiculaire fondamental de toute relation instaurée entre un questionneur et un répondant. Cette relation se manifeste toujours dans le présent, c'est-à-dire à travers le système conscient. Pourtant, quand la réponse est différée, ce qui est le cas archétypique de toute rétention d'expérience et de savoir, quel est le statut d'existence du perçu-mémorable ?

"A la question : "Comment quelque chose devient-il conscient ?" On peut substituer avec avantage celle-ci : "Comment quelque chose devient-il préconscient ?". Réponse : grâce à l'association avec les représentations verbales correspondantes" - FREUD - Le Moi et le Ça - in Essais de psychanalyse - Editions Payot - pp. 187-188.

(cf. aussi la lettre à Fliess du 6/12/1896)

"Les traces verbales proviennent principalement des perceptions acoustiques, lesquelles représentent ainsi comme une réserve spéciale d'éléments sensibles à l'usage du préconscient" - Id. - p. 188.

" (...) On peut dire que la pensée visuelle se rapproche davantage des processus inconscients que la pensée verbale et est plus ancienne que celle-ci, tant au point de vue phylogénique qu'ontogénique" - (Id. - p. 189).

Chaque fois que nous percevons en conservant, nous le faisons sous le régime du présent ; mais comment ce présent se maintient-il quand il devient absent, c'est-à-dire un passé ? Il persiste sous une forme inconsciente. FREUD nous apprend que l'inconscient en tant que tel est justement ce qui n'apparaît jamais, sauf par le travail analytique. Si un passé vécu a la capacité de s'aprésenter, de revenir à la conscience quand il le faut, c'est qu'il ressort d'un système inconscient particulier que FREUD appelle : "le système préconscient". Aussi le vrai problème est-il de savoir, non pas comment quelque chose devient conscient, mais comment quelque chose peut être inconscient en pouvant se manifester à la conscience quand on le convoque, c'est-à-dire : "comment quelque chose devient préconscient".

Si le système inconscient procède par enregistrement de traces visuelles qu'il conserve de manière permanente et profonde, l'enregistrement mnémique du système préconscient diffère en nature. Il fixe essentiellement des traces acoustiques investissables en tant que représentations verbales. Système inconscient et système conscient font appel à deux "mémoires" distinctes. Ce que le pré-conscient retient, c'est du parlé-entendu que FREUD nous dit provenir principalement des "perceptions acoustiques". Est-ce à dire que dans le préconscient ne sera mémorisé que ce qui a été prononcé à propos de chaque objet ? Ou bien cette mémoire particulière est-elle formée par l'instance linguistique et ne conserve-t-elle quelque chose qu'en tant que prononçable ?

Le problème est connexe à celui d'une distinction tranchée entre système inconscient et système préconscient. Affirmer que ce départage se connote d'une répartition exclusive entre le visuel et le verbal, ce serait abonder dans le sens d'une territorialité topique propre à réifier ce qui est dynamique par essence. Une remarque généalogique de FREUD (cf. ci-contre) assure en même temps que la distinction de nature une complémentarité des deux types d'enregistrement. La mémoire verbale correspondrait à l'introduction du langage comme un progrès dans la genèse du Moi individuel et aussi dans l'histoire de l'apparition de la pensée. Ainsi les traces visuelles n'engendreraient qu'un conglomérat lexical ; la syntaxe serait un phénomène plus élaboré ressortant de l'enregistrement des traces acoustiques. En témoigne le cas du rêve où les matériaux essentiellement visuels n'apparaissent pas cohérents parce qu'ils ne sont pas reliés selon la syntaxe de l'expression consciente.

(Suite de la précédente citation)

"Si, pour en revenir à notre sujet, telle est la voie qui conduit de l'inconscient au préconscient, la question : "Comment pouvons-nous amener à la (pré)conscience des éléments refoulés ?" reçoit la réponse suivante : "En rétablissant par le travail analytique ces membres intermédiaires préconscients que sont les souvenirs verbaux". C'est ainsi que la conscience reste à sa place, de même que l'inconscient n'a pas besoin de quitter la sienne pour aller rejoindre la conscience" - Id. - p. 189.

"Nous croyons maintenant tout d'un coup savoir en quoi une représentation consciente se distingue d'une représentation inconsciente. Ces deux représentations ne sont pas, comme nous l'avons pensé, des inscriptions différentes du même contenu dans des lieux psychiques différents, ni non plus des états d'investissements fonctionnels différents au même lieu : la représentation consciente comprend la représentation de chose - plus la représentation de mot qui lui appartient, la représentation inconsciente est la représentation de chose seule" -

FREUD - Métapsychologie - article L'inconscient - Editions Gallimard - Idées - p. 118.

En fait, il n'y aurait pas vraiment une rencontre entre le verbal du préconscient et le visuel de l'inconscient, ce dernier n'ayant pas à se manifester, mais plutôt comme une sorte de surimpression qui peut soit articuler le visuel perçu sous forme de racontable, soit marquer les traces visuelles inconscientes par le mécanisme du refoulement, l'instrument pré-conscient par excellence qui procure au percevoir une réceptivité toujours disponible ; indispensable oubli. FREUD parle de "ces membres intermédiaires préconscients que sont les souvenirs verbaux" (Le Moi et le Ca - p. 189 - Ed. Payot). Il amorce ainsi le passage d'une hypothèse dynamique - où sont distingués investissement préconscient et investissement inconscient portant sur la même chose - à une hypothèse économique.

"Intermédiaire", tel est bien le rôle que les traces verbales remplissent dans le fonctionnement du fantasme par exemple. Dans le célèbre "Cas du Président Schreber" (FREUD : Cinq psychanalyses), le fantasme laisse apparaitre nettement son origine acoustique. Les voix hallucinatoires qu'entend Schreber sont, en fait, un symptôme secondaire de sa paranoïa. Ces mots entendus et originairement non compris ne se rapportent pas à l'incident primaire. Ils ressurgissent dans une situation différente qui détermine leur signification par détournement. Ce type d'organisation délirante à support verbal se maintient et s'amplifie comme la syntaxe d'une nouvelle structuration du monde du psychopathe. Le "Cas Suzanne Urban" de Ludwig BINSWANGER serait une autre illustration remarquable de cette médiation qui dissimule et réorganise en même temps.

La nature du fantasme révèle bien deux éléments essentiels du statut préconscient. D'une part, le système préconscient est un médium entre le parlé et l'endentu ; il fonctionne dans les deux sens : entendu → parlé, parlé → entendu. Il est le lieu d'apparition de l'axe du langage. Est mémoré et remémorable ce qui peut être exprimé en parole. D'autre part, si le fantasme masque c'est qu'il ne porte que sur de l'entendu-parlé à signifiant flottant. En dissimulant quelque chose qui n'est pas verbal, non seulement il ne remplit plus son rôle d'intermédiaire, mais il amorce une déréalisation du perçu et une destructuration du langage dont la concomittance est très significative. Il fallait donc préciser encore les rapports qui s'instaurent entre inconscient et préconscient. FREUD le fait dans la "Métapsychologie"

(article : "L'inconscient"). Si la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation verbale, c'est qu'il se produit une opération additive : celle par laquelle le système pré-conscient surinvestit ce qui est investi dans le système inconscient (hypothèse économique). Le surinvestissement pré-conscient assume ainsi le rôle de mise à jour de quelque chose à la conscience par l'intermédiaire des traces verbales qui lui sont propres.

Les dinstinctions apparaissent nettement désormais qui permettent de clarifier le domaine que notre interrogation se propose de toucher :

1) Perception et Mémoire sont à la fois contemporains et de nature différente.

2) Il y a deux formes de mémoire. Une mémoire-enregistrement propre au système inconscient qui ne se prête pas à la remémoration sauf par travail analytique et interprétation. Une autre mémoire proprement pré-consciente est la condition de tout percevoir. L'enregistrement et la restitution se font par l'instance du langage.

A quelle mémoire nous adresserons-nous ?

Une interrogation qui viserait la première forme devrait procéder par analyse strictement individuelle : convocations de conduites quotidiennes confrontées avec des tests projectifs qui les éclaireraient. Sous le langage qui n'est alors qu'un filtre, le travail analytique viserait un signifiant latent et profond susceptible d'interprétation. S'agit-il d'étudier les pratiques d'habiter ? On obtiendra alors une collection de résultats individuels contigus les uns aux autres. La mise au jour du refoulé se réfèrera surtout à des traces mnémiques visuelles. En toute cohérence, dans un tel projet, l'étude des fantasmes, par exemple, dans laquelle le verbal serait considéré, n'aura de portée que si elle fait se manifester ce que dissimule le fantasme.

Choisir de s'adresser à la seconde forme de mémoire c'est d'abord tenir compte de la nature de la conduite de récit et viser l'acte de percevoir-retenir, non pas en tant que signifiant secondaire d'un signifiant profond, mais bien en tant que vécu d'un présent, en

"Robinson, dans son île, n'a pas besoin de faire un journal. S'il fait un journal c'est parce qu'il s'attend à retourner parmi les hommes" - Pierre JANET - L'évolution de la mémoire et de la notion de temps - p. 219.

"La mémoire est un acte social. Un homme seul n'a pas de mémoire et n'en a pas besoin. Les animaux ont l'habitude qui est bien suffisante et qui n'est pas la mémoire" - Id. p. 220.

""Tu l'as déjà fait une première fois, mais **tu** l'as fait à toi tout seul spontanément. Tu vas refaire l'acte de mémoire une seconde fois par commandement". Voilà la conduite élémentaire que j'appelle la mémoire" - id. - P. 218.

tant qu'expression de soi. Faire non pas une archéologie de la conduite, mais appréhender le mémoré comme ce qu'il était originairement : une conduite du futur. On dira que c'est se limiter à de l'"intermédiaire", à du modal. Effectivement, on ne prétend plus atteindre le "pourquoi" (qui serait en l'occurence un pourquoi psychanalytique), mais le "comment". Tel est bien notre propos et notre choix.

En effet, la convocation de cette seconde forme de mémoire prise pour elle-même rend compte immédiatement d'une instance que la première voie ne peut appréhender que par sommation de résultats individuels. Il s'agit de l'instance collective sans laquelle mémoire verbale et conduite de récit n'ont pas lieu d'être. Dans chaque présent, dès que la réponse motrice est éludée, c'est une conduite de récit qui apparaît en tant qu'archétype de toute perception mémorable. S'il y a conservation mnémique pré-consciente, c'est bien toujours selon le mode d'une intention, même implicite, même non reconnue, d'avoir à dire plus tard... à quelqu'un.

Comment l'instance collective est-elle l'autre condition de possibilité d'une conduite de récit ?

4 - L'INSTANCE SOCIALE ; INSCRITE AU CŒUR DE LA MEMOIRE RACONTABLE

On se souvient du cas exemplaire de la sentinelle. La réponse motrice était éludée, la réponse verbale différée. Une telle contention ne va pas de soi. D'une part, il faut bien qu'existe une autre présence à qui raconter le perçu mémoré : première condition sociale afférente à la constitution du langage et de la mémoire pour le futur. D'autre part, il y a mémoration parce que la présence sociale concernée par le récit est momentanément absente, mais attend cette narration et l'a peut-être même commandée. La rétention du perçu et la reproduction du récit mémorable constitutives de l'intention de récit se voient affectées d'une véritable nécessité. Seconde condition sociale : au fond de toute restitution mnémique, il y a une situation d'impératif, de contrainte, par laquelle sera perçu attentivement ce qui devra être mémoré et raconté. Qui donc contraint, et comment ?

"Comment à l'homme-animal faire une mémoire ? Comment sur cette intelligence du moment, à la fois obtuse et trouble, sur cette incarnation de l'oubli, imprime-t-on quelque chose assez nettement pour que l'idée en demeure présente ?"... Ce problème très ancien, comme bien l'on pense, n'a pas été résolu par des moyens précisément doux ; peut-être n'y a-t-il même rien de plus terrible et de plus inquiétant dans la préhistoire de l'homme que sa mnémotechnique" - NIETZSCHE - Généalogie de la Morale - Editions Mercure de France - p. 70 - Deuxième dissertation.

"Le sentiment du devoir, de l'obligation personnelle a tiré son origine, nous l'avons vu, des plus anciennes et des plus primitives relations entre individus, les relations entre acheteur et vendeur, entre créancier et débiteur : ici, la personne s'opposa pour la première fois à la personne, se MESURANT de personne à personne (...) Fixer des prix, estimer des valeurs, imaginer des équivalents, échanger, tout cela a préoccupé à un tel point la pensée primitive de l'homme qu'en un certain sens ce fut la pensée même ; ..." - Id. - p. 82.

"Le mot de "mana" dans les langues malayo-mélanéso-polynésiennes désigne non seulement le pouvoir des substances et des actes magiques, mais aussi l'autorité des hommes. Il désigne également les objets précieux, les talismans de la tribu, dont on sait de quels échanges, de quelles batailles, de quels héritages ils furent l'objet" -

Marcel MAUSS - Communication sur les origines de la monnaie - Oeuvres 2 - Editions Anthropos - p. 111.

La première condition vaut théoriquement ; c'est l'essence sociale du langage. Mais, elle n'a de sens effectif que par la seconde condition qui apparaît comme l'archétype de toute situation concrète d'un acte mnémique. La manière généalogique d'analyser l'acte de mémoire restitue le climat originaire de la conduite du récit. On a vu Pierre JANET tenter ce type d'approche qui éclaire le caractère structurellement social de la mémoire du futur. Même découverte chez NIETSZCHE à partir d'un autre cas extrême. Celui qui ne peut jamais se permettre d'oublier, c'est celui qui doit rendre des comptes, celui qui a été rendu exactement "responsable". Il doit répondre de quelque chose à quelqu'un et sur lui pèse l'ordre d'une menaçante et permanente "question". Paradigme de la structuration sociale où chacun se voit fixé dans un devoir et des obligations : bien obligé de percevoir ce dont il doit se souvenir, bien obligé de se souvenir pour avoir à répondre sous peine de sanction. Pourquoi la contrainte ? Parce que l'homme est "cet animal nécessairement oublieux, pour qui l'oubli est une force et la manifestation d'une santé robuste" (NIETSZCHE - cf. ci-contre .). Pourquoi devoir se souvenir ? Parce que sans mémoire il n'y a pas cette permanence dans le temps de la distribution des responsabilités qui, autour des jeux de présence et d'absences individuelles, garantit la cohérence d'un corps social.

Le messager-sentinelle et le débiteur : deux exemples "primitifs", archaïques, peut-être extrêmes. Mais toute la structuration de la mémoire racontable est déjà là ; celle de l'intention perceptive en même temps. L'instance sociale modèle jusqu'à notre mode de percevoir. L'ethnologie abonde de ces exemples d'"objets à mémoire" perçus de manière très spécifique. Cadeaux d'"obligation", objets sacrés, objets de "valeur" s'échangeant ou circulant et leurs translations symbolisent et fixent mnémiquement les relations dans une société, selon perdurance temporelle, selon contrainte aussi, qu'elle soit matérialisable directement en sanction ou intériorisée. Les développements, les perfectionnements ultérieurs suivront l'histoire des pensées et des sociétés. En même temps que le récit s'assouplit et s'enrichit en récitation puis en narration, enfin en fabulation épique pour arriver jusqu'à la rationnalisation, la mémoire se perfectionne et l''obligation sociale tendra à l'intériorisation. Le devoir-percevoir selon le racontable s'instituera en exigence de savoir et en procédés d'apprentissage-enseignement qui recèlent toujours une construction au moins imaginaire de la question.

Ainsi, cette présence de l'obligation sociale au coeur même de l'intention perceptive et mémorielle devrait nous être extrêmement précieuse. Elle fonde la qualité collective de ce que nous avons à saisir. Le présent projet porte sur un ensemble de pratiques quotidiennes dont la collecte se fait principalement dans des récits individuels. Problème classique (et probablement recéleur de l'idéologie du "sujet" dans la manière dont on le pose) : comment arriver au "collectif" ? Ou bien on extrait d'un "contenu" des rapports à l'espace un certain nombre de variables traitées statistiquement, ou bien, en convoquant une mémoire archéologique, on observe les fréquences de similitude dans l'interprétation de motivations "profondes" et si possible inconscientes. Il y a sommation quantitative ; les identités qualitatives doivent être construites théoriquement. Par contre, si le questionnement s'insère au niveau d'une mémoire protensionnelle et se fond dans l'organisation de la conduite de récit, le vécu expressif relaté par quelqu'un est déjà rempli de l'instance collective. La cohérence de l'explication d'un habiter de l'espace n'a plus qu'à être appréhendée et analysée selon les modes diversifiés de sa manifestation. Qualitativement, le vécu raconté est déjà du collectif.

5 - PRATIQUE D'INVESTIGATION

5.0 - Orientations concrètes de la méthode d'approche

L'examen critique du modeste présupposé : "le vécu saisissable ne peut être que de l'expression", a pu paraître un peu long. Il permettait de fonder les orientations méthodologiques à partir de réflexions et de lectures tentant d'éclairer autant que possible ce qui n'est qu'un retour à la situation courante de l'information par la parole. Rien de plus laborieux et de plus interminable que ces redécouvertes du banal qu'un certain type de culture rationnalisatrice nous a désappris de goûter. Notre projet ne se propose rien de plus que les retrouvailles et un séjour dans l'INGENUITE au sens philologique (genuus) de naissance, d'origine. D'où l'attention portée au commencement, à la source de ce par quoi nous pouvons appréhender un habiter quotidien ; d'où l'intérêt donné à la situation originaire dans laquelle cet habiter s'explicite.

Un tel type d'approche a semblé être nécessaire dans la mesure où il ne s'agit pas de porter l'effort essentiellement sur les causes (pourquoi ?) par lesquelles le rapport des habitants à l'espace habité apparaît tel qu'il est (des études de qualité se multiplient en ce sens qui approfondissent les causalités économiques, sociologiques, psycho-sociologiques, politiques, idéologiques), mais de suivre plutôt comment se déroulent selon le temps quotidien les modalités d'un habiter.

La technique de récit ayant été choisie en raison de sa connaturalité avec toute mémoire d'habiter vécus, il fallait fixer concrètement les caractères pratiques des entretiens projetés. Ce sont les suivants :

1) L'interrogation d'un "comment" de l'habiter quotidien n'ayant de sens qu'à propos d'un vécu spécifié (ici et maintenant), l'appréhension de ces modalités ne peuvait se faire que par des <u>récits individuels</u>.

2) Pour respecter au maximum la proximité d'un vécu-exprimer à un vivre effectivement inexprimable en soi, il fallait limiter au maximum le charriage de représentations abstraites et de jugements de valeur que la coutume de plus en plus courante de l'interview tend à induire sinon à provoquer ; d'où :

a) <u>l'appel à une mémoire agie et protensionnelle</u>,

b) <u>qui favorisât l'observation du sentir et de la motricité les plus banales et leur expression</u>,

c) <u>selon un vécu de la situation de récit non exempt d'une certaine obligation</u>.

3) La conduite de récit est reconnue et acceptée pour ce qu'elle est par nature : <u>une relation orale à caractère socialement contraignant</u>. Ce faisant, l'instance affective est réintroduite entre questionneur et questionné, contre l'hypothétique et illusoire position de l'observateur abstrait. Mais, peut-être cette acceptation de l'affectif dans la "relation" du vécu garantit-elle - en tant que plus fidèle au

climat originaire de la conduite de récit - une meilleure rigueur que la neutralité observante. Ainsi, la méthode d'entretien est-elle "directive" absolument dans le sens où s'instaure un devoir-raconter. Mais aussi, non directive en ce que la seule obligation est de raconter ; on laisse apparaître à son gré et à son rythme le récit du vécu de l'habiter. Il semble alors que les catégories de "directivité" et "non-directivité" ne sont pas pertinentes en ce cas parce que, ou bien elles mettent indûment entre parenthèses la relation nécessairement sociale et contraignante d'une situation d'interview, ou bien elles hypostasient un "contenu" prédécoupé par les inclusions catégorielles dissimulées dans les questions.

Telles ont été les orientations qui ont présidé à l'organisation concrète de notre questionnement auprès des habitants. Avant d'en rendre compte, il faut signaler pourquoi une forme particulière d'habiter a été choisie et proposée comme thème de récit.

5.1 - Le Pourquoi des cheminements

Parce que l'habiter en tant que vécu n'existe pas abstraitement - il y a tel habiter tel espace ; parce que l'étude devait porter sur une des formes de l'espace donné à habiter plutôt que sur plusieurs dont on n'eut pu assez largement rendre compte, on a choisi un mode d'être de l'espace qui soit intermédiaire, c'est-à-dire qui investisse la totalité d'un ensemble d'habitat et, en même temps, se vive selon une pratique bien spécifiée. Ainsi, l'espace de circulation et de communications prêtait à l'étude un mode général d'habiter à la fois très quotidien et très dynamique : le cheminer. Espace médiateur, les cheminements le sont par excellence. En effet :

1) ils vont de logement à logement ; de logement à espace collectif. Ils relient le lieu domiciliaire aux lieux de loisirs et aux lieux de "consommation" ;

2) le temps de cheminer, c'est le temps de la promenade, de la "sortie", mais c'est aussi celui de l'empressement. L'interrogation du cheminer permet de ne pas reproduire les coupures d'activité auxquelles un certain mode de production nous a trop bien habitués. Convocation

dans le même trajet : du travailler et du repli domestique, du public et du privé, du collectif et de l'"individuel" ;

3) le cheminer convoque tout sur le mode de l'activité. Un trajet n'est pas que la succession stroboscopique d'une série de positions et de postures qu'un "moduler" abstrayerait et figerait. Il est peut-être nécessaire, parce que rigoureux, de tracer une cartographie collective des investissements spatiaux. Ce ne serait que la "trace" du vécu de ce cheminer, le sillage des appropriations. L'étude des cheminements doit pouvoir dire plus que cela et en particulier tout ce qu'il y a entre la dynamique motrice et la dynamique sociale ;

4) parce que l'acte de cheminer est un intermédiaire, il prête à l'indifférence, au sentiment de banalité. Objet précieux dans l'optique de notre projet ; il est à la fois senti et agi sur le mode d'une quotidienneté oublieuse que seule une interrogation contraignante peut réveiller.

Ainsi donc, le choix de la pratique des cheminements nécessitait fortement la méthode d'approche dont nous avons développé les considérants théoriques.

5.2 - Mode pratique du déroulement des entretiens

Suite aux options prises au départ de ce travail, l'entretien ne pouvait se faire ni en une seule fois, ni sans contacts personnels préalables. Le mode de déroulement a donc été le suivant :

1) - 1ère entrevue : Discussion avec l'intervenant éventuel. La notion de "devoir" est nettement dévoilée, ainsi que la durée du travail demandé. En même temps, on laisse l'intervenant très libre d'accepter ou de refuser, sans pression aucune, même affective. On lui demande d'avoir à observer quels sont les trajets qu'il fera dans le périmètre de l'Arlequin durant une semaine ou dix jours. Il pourra écrire, dessiner..., l'essentiel est qu'il puisse raconter le plus précisément possible ; littéralement : qu'il 'rende compte'.

2) - 2ème entrevue : 1er entretien enregistré

L'intervenant commence à raconter ou donne ses notes. Le

mode d'expression préféré est respecté. Notre intervention se fait alors dans le sens de précisions en ce qui concerne les trajets et le plus possible dans le fil du récit.

En fait, on a souvent trouvé chez l'intervenant des silences qu'on a "laissé-être" comme signes de blocages ou d'épuisement du récit sur telle pratique spatiale ou telle autre. Nous attribuerons ces blocages à la sollicitation idéologique habituelle qui est pratiquée sur l'habitant. L'expérience a montré que l'habitant est d'abord déçu par ce qui lui est demandé. Le récit de la plate quotidienneté lui paraît sans intérêt. (Cette attente sera satisfaite dans la deuxième phase d'entretien). Mais en première phase on a insisté sur la phénoménalité la plus immédiate à laquelle l'intervenant finit par prendre goût au bout d'une heure d'entretien en général : une certaine redécouverte de la pratique sensori-motrice.

On a noté en ce sens : l'acceptation de prolonger ce genre d'interrogation dans le second entretien, les remarques favorables faites à propos de la conduite d'entretien menée en première phase, les récits sans réticences d'une enfant de onze ans sur lesquels les contraintes idéologiques d'un quartier n'ont pas encore trop pesé, enfin, la "relance" de certains intervenants qui désirent apporter des précisions sur la phénoménalité de leurs trajets, une fois que le cycle d'entretiens a été terminé, au hasard d'une rencontre dans la galerie ou dans l'ascenseur.

Sur la fin du premier entretien, l'intervenant est interrogé sur les évènements qui ont pu marquer son existence dans le quartier ; interrogation faite au titre d'une "mémoire du passé" cette fois. L'introduction de l'évènementiel permet d'avoir un indice explicite du rapport du vécu à la collectivité concrète et historique ayant habité et habitant le quartier. En même temps, l'appel à des représentations plus abstraites et plus générales amorce le retour aux jugements de valeur sollicités lors du second entretien. Surtout, entre ces derniers et les récits de vécu, l'appréhension de l'évènementiel favorise l'apparition du jeu dialectique qui rythme le temps de l'habiter entre l'habituel et l'imprévu ou le nouveau.

A la fin du premier entretien, on demande à l'intervenant

d'avoir à noter, pendant une période d'environ une semaine :

1) les évènements nouveaux éventuels,

2) les éléments du vécu des cheminements qui auraient pu lui échapper et que le premier entretien a pu faire apparaître.

On intègre donc en ce sens un rapport pédagogique et l'effet de feed-back que nous croyons produit par tout interview, de quelque style qu'il soit. L'irruption d'un enquêteur chez quelqu'un ne doit jamais être tout à fait abstraite. C'est peut-être après coup que l'interviewé aurait plus de choses à dire. En témoignent plusieurs de nos entretiens où la discussion s'est prolongé après la conclusion décidée en commun (cf. les post-scriptum : "remise en route du magnétophone").

3) - Troisième entrevue : Deuxième entretien enregistré

La première partie de ce second entretien fait raconter les évènements nouveaux intervenus et les éléments du vécu des cheminements découverts après le premier entretien.

En seconde partie, l'entretien devient très "classique". On injecte brusquement l'intentionnalité des concepteurs du quartier pour en savoir le degré de perception, le jugement qui est fait sur ces intentions et les critiques apportées.

Cette seconde partie a paru nécessaire à plusieurs titres :

1) on ne peut pas mettre indéfiniment entre parenthèses les jugements de valeur et les conduites de transmission idéologique qui s'insinuent dans la vie quotidienne et les pratiques collectives. En ce sens, on reconnaîtra très volontiers l'effet de "récompense" vécu par l'intervenant qui peut énoncer : "ce qu'il a à dire à propos de ce quartier",

2) on voit apparaître le statut différentiel qui régit les rapports du représenté au vécu. Plus largement on y lira le jeu dialectique inégal où l'on voit comment la dynamique agie de l'appropriation d'un espace est recouverte presque totalement par une réthorique des représentations collectives dominantes. Quel degré de participation a-t-il au "vécu" conçu par les créateurs du quartier ?

PROMOCA RHÔNE-ALPES
Section Régionale
10, Galerie des Baladins
38100 GRENOBLE

On lira dans les citations d'entretiens enregistrés puis retranscrits un certain nombre de signes visant à "rendre" sinon la corporéité de la voix, du moins les articulations des plus frappantes :

1) *(...) indique un arrêt de l'émission sonore, quoique l'intention d'expression puisse perdurer. Un arrêt de plus de deux secondes est noté (ex. : 5") ,*

2) *(/) "l'interviewé" a coupé la parole à l'"intervieweur",*

3) *(⟩) indique un accent brusque sur une syllabe,*

4) *(⟵) indique une progression de l'intensité sonore sur un mot ou plus,*

5) *(⟶) indique une chute de l'intensité sonore,*

6) *(<u>très chaud</u>) mots soulignés où toutes les syllabes ont été accentuées. Si une forte intensité sonore s'y adjoint, les lettres sont écrites en majuscules,*

7) *(JA-MAIS) syllabes séparées nettement et martelées.*

3) Cette sollicitation à dire les représentations qu'on a de la conception et du vécu collectif du quartier devait provoquer l'énoncé de prolongements ressortant de l'imaginaire. La lecture des entretiens confirme cette supposition. On voit apparaître les "rumeurs" protéiformes, les désirs sans réponse, les projections phantasmatiques, à travers les représentations claires et distinctes.

Les seconds entretiens se terminent par une invitation à parler du possible non réalisé dans le bâti et l'aménagé : ceci en vue de corroborer explicitement les traces de l'imaginaire relevées auparavant et de doser la part d'utopie éventuellement présente dans la vie quotidienne des intervenants.

Il a toujours été dit aux intervenants qu'ils avaient droit de regard et de correction sur leur expression.

Technique d'enregistrement

Les entretiens ont été enregistrés au magnétophone. Peu de réactions à ce sujet. On a toujours justifié la présence de l'appareil par le souci d'une meilleure fidélité à l'expression propre de l'intervenant.

Les entretiens enregistrés ont été ensuite écrits et aussitôt que possible de manière à réduire au maximum l'écart métaphorique que la transcription inflige à l'oral. Pour ce faire, une série de signes phonétiques ont pris place dans le texte écrit, visant à rappeler les articulations remarquables de la parole, ses intonations, ses silences et, quand la chose est possible, son climat. Il va de soi que toute l'expression recueillie a été transcrite intégralement sans aucun "raccourci".

NOTA : Pour la codification des signes phoniques, se référer aux "Notes préalables aux entretiens" déposées avec chaque exemplaire des entretiens à la documentatinn de l'U.E.R. d'Urbanisation-Aménagement de Grenoble.

5.3 - Choix des "intervenants"

Ni "sujets", ni "interviewés", ce qui serait signifier une passivité qu'on refuse de leur prêter, les habitants sollicités l'ont été dans le sens d'une participation à un travail sur leur vie quotidienne. Ils sont intervenus dans le processus d'explication des modes d'habiter un espace qui caractérise leur vécu quotidien.

Le nombre de 16 entretiens a paru être un maximum au vu des impératifs suivants :

1) le souci de recueillir une expression suffisamment riche et développée,

2) le temps d'entretien pour chaque intervenant, avec deux séances successives, qui varie entre quatre et six heures, plus l'entrevue initiale, d'une durée d'une demi-heure,

3) la quantité de récits recueillis qui, une fois transcrits, occupent près de 400 pages manuscrites (1).

Quel compte a-t-on tenu des catégories socio-démographiques?

Le travail ne vise pas un résultat quantitatif et statistique. De plus, quand on aura considéré que les prélèvements à faire dans chaque catégorie socio-professionnelle devaient être diversifiés selon les âges et les sexes, et, de surcroît, croisés avec les numéros de montée de résidence (puisqu'il s'agit de cheminements), le nombre alors obtenu s'avèrerait sans commune mesure avec celui de 16 auquel on s'est arrêté.

Toutefois, on a pris soin :

- d'une part, de varier le profil des intervenants en ayant chaque fois "une C.S.P.", un "sexe" ou "un âge" nettement différent : ainsi les âges et C.S.P. les plus représentés dans le quartier ont été les plus sollicités.

---

(1) Des exemplaires sont déposés à la bibliothèque de l'U.E.R. d'Urbanisation-Aménagement de l'Université des Sciences Sociales de Grenoble.

- d'autre part, de choisir dans le territoire d'ensemble une ou deux montées plus sollicitées que les autres, et ceci de manière concentrique (fig. 1). De cette façon, on pense obtenir une figure d'ensemble, et un noeud plus particulièrement spécifié.

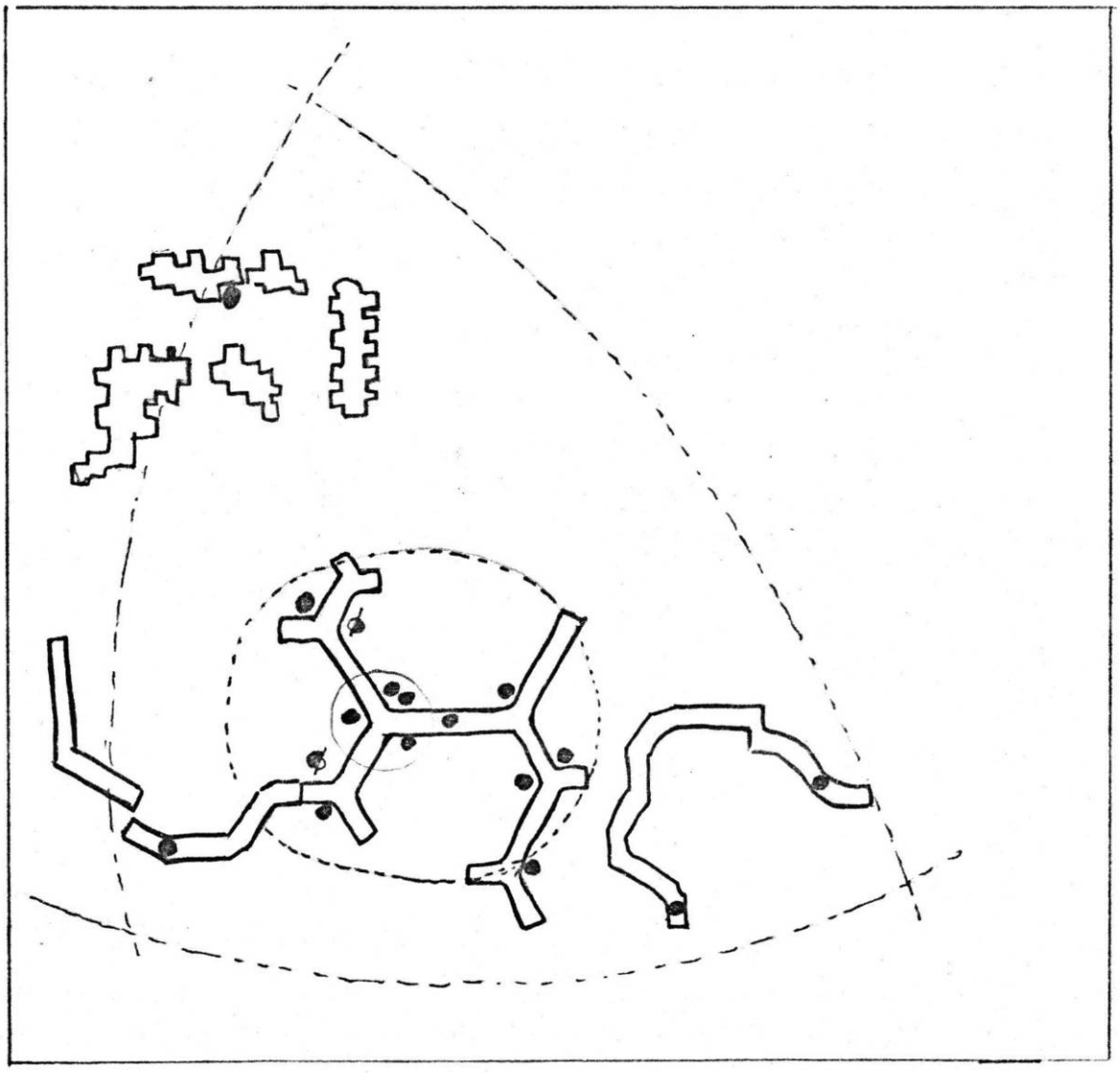


Figure 1 : Topographie des lieux résidentiels des intervenants

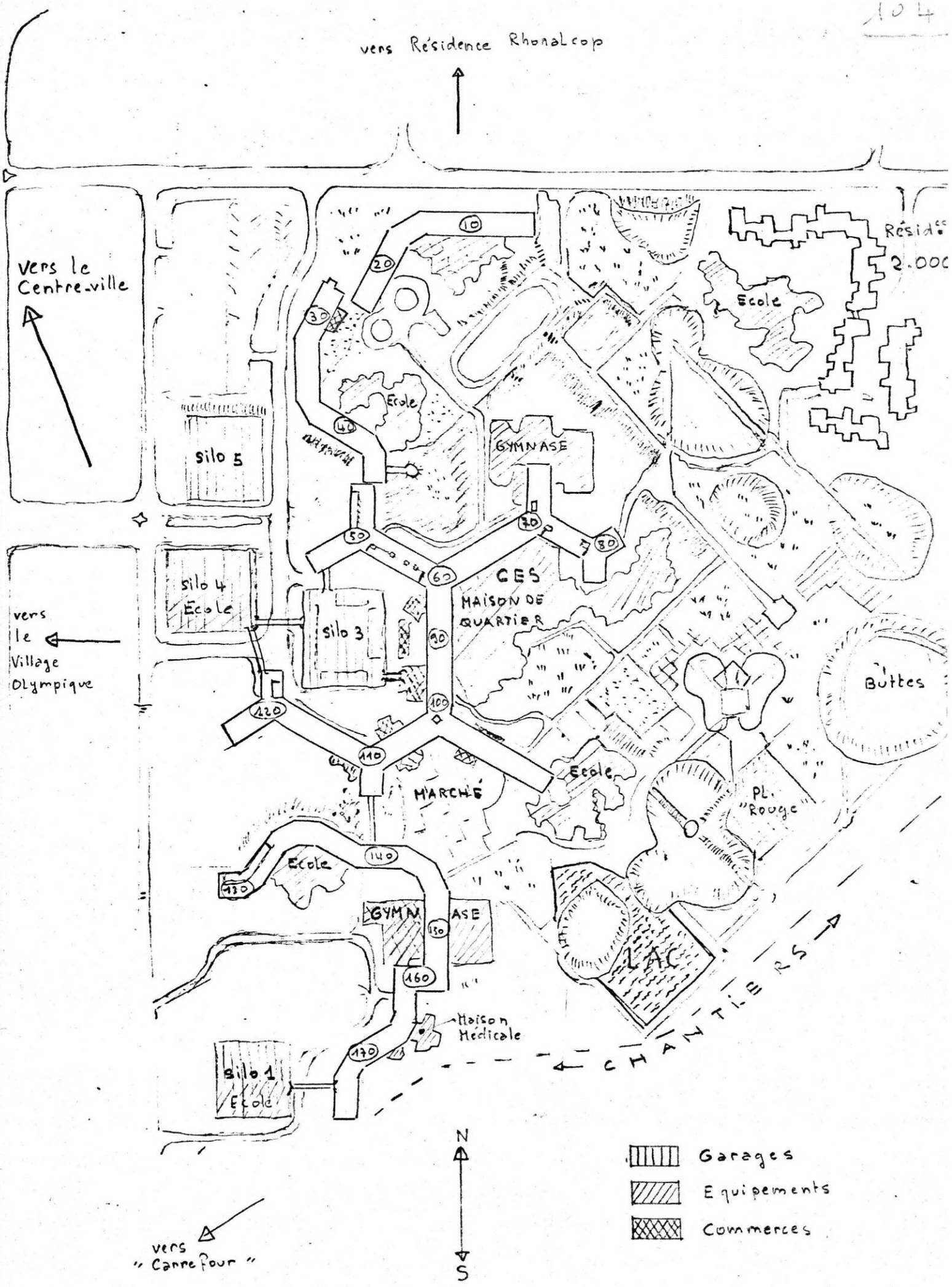
CHAPITRE 5 - EXPOSITION...

... sur exposition, sous-exposition.

Quel sort peut bien attendre un volume de transcription manuscrite d'entretiens qui sommeille sur les rayons d'un temple du savoir sur l'urbain ?

Hypothèque en dépôt authentifiant de loin un nouvel appareil théorique, ces amas de papier enclosent trop souvent dans leur sarcophage une expression qui vécut, dont l'interprète distilla quelques phrases et qui, à la fois déjà trop vieille au gré d'un présent et trop jeune au gré d'une science "sérieuse", ne tentera jamais aucune archéologie. Ce temps obligeamment consacré par les intervenants, leurs efforts scrupuleux d'auto-observation et d'expression parfois laborieuse, ont-ils jamais eu un poids décisif sur une balance dont la production de théories sociales se réserve la mesure de l'étalonnage et de la tare ? Il y a un savoir anthropophage qui a même désappris à bien digérer et non indemne d'une certaine atmosphère de consommation quantitative. Parce que la somme importante d'expression recueillie doit mériter un autre destin que celui d'une manducation gloutonne, une autre fin que celle d'une digne décharge d'excédents déguisés, parce que l'approche du "comment" de l'habiter un espace bâti ne saurait faire fi du compte-rendu des particularités et singularités telles que vécues et racontées, l'EXPOSE l'un après l'autre de chacun des modes de cheminer est indispensable pour qu'entre le donné et l'organisation théorique qui en sourd, il y ait d'autres rapports que celui de l'allusion.

Exposer, mettre en vue, mettre à plat, laisser se développer un processus, comment le faire sans renvoyer chacune des singularités cheminatoires à un même plan de référence sans lequel aucune cohérence n'apparaîtrait au lecteur qui n'habite pas le quartier examiné ?
La base commune des présentations volontairement monographiques de ce chapitre consiste donc en un plan du quartier sur lequel se dessinent les investissements territoriaux propres à chacun des intervenants.
Code de lecture le plus familier à l'urbaniste, le tracé topographique et son commentaire immédiat ont l'avantage d'être clairs et tangibles.
Ainsi visualisés, les cheminements retracés se repèrent pré-


vers Résidence Rhonalcop
vers le Centre-ville
vers le Village Olympique
vers " Carrefour "
Résid.ce 2.000
Ecole
Ecole
GYMNASE
silo 5
silo 4 Ecole
silo 3
CES MAISON DE QUARTIER
Buttes
MARCHÉ
Ecole
Pl. "Rouge"
Ecole
GYMNASE
LAC
Maison Médicale
silo 1 Ecole
CHANTIERS
N
S
Garages
Equipements
Commerces

- Fig. 1 -

cisément selon formes et dénominations de l'espace conçu où ils se meuvent effectivement tous les jours et auxquels les intervenants renvoient, au moins partiellement, dans leurs récits.

On a utilisé un fonds de plan qui donne à la fois l'ensemble du quartier et une lisibilité optimale dans un format 21x29,7 (cf. figure 1).

Dans la mesure où sont visées les pratiques de cheminement et non l'évaluation d'une fréquentation d'aires piétonnières, cette exposition nécessaire mais non suffisante risque de donner à ces transcriptions de trajets une figure ou sur-exposée ou sous-exposée. Sur-exposition induite par l'apparence trop claire, trop homogène des graphismes continus et superposables de plan à plan où le détail des sens différents, des variations, des intersections de sous-ensembles de trajets deviennent trop "blancs" et indiscernables. Sous-exposition d'un autre point de vue, car dans l'opacité d'un espace représenté comme une totalité pleine, ce qui n'est plus ou'une lointaine trace de chemin ne laisse entrevoir ni la temporalité, ni la dynamique collective sur lesquelles se fonde les mouvements d'appropriation différentielle agis à chaque pas.

Plutôt que de la correction d'un cliché exposé incorrectement, il s'agit de produire plusieurs épreuves successives qui tentent de mieux approcher en diverses manières la réalité à cerner. Aussi, chaque compte-rendu topographique se prolonge-t-il d'une série de commentaires portant sur la nature des investissements territoriaux d'abord fixés graphiquement. A propos de chacun de ces derniers, se posent des questions au travers desquelles apparaît peu à peu la figure singulière des pratiques de cheminement observées. C'est une conduite du cheminer qui se manifeste ainsi derrière les trajets, comme c'est un certain mode d'habiter que les cheminements auront à exprimer.

L'aspect minutieux et apparemment répétitif d'un tel exposé pourra décourager la lecture. Mais, outre l'intérêt possible d'éviter l'irruption dogmatique occultante, cette patiente exposition de l'expression recueillie tente de trahir le moins possible la nature même des récits de cheminements quotidiens. Est-ce trop de demander d'entrer dans le détail, comme nous y avons longuement séjourné : selon la ma-

nière dont nous avons appréhendé les chemins des autres et comme, enfin, chaque habitant ne possède pas d'emblée une totalité territoriale mais la parcourt et l'investit peu à peu ?

NOTE : Codage graphique des trajets :

: emplacement du logement

: pôles d'attrait ou de ponctuation d'un trajet tels que les récits les accentuent

--------- : trajet effectué épisodiquement

-·-·-·-·- : trajet effectué en voiture

-··-··-·· : trajet effectué en vélo

(-)(-)(-) : trajet effectué aux niveaux o

: limites de fréquentation ordinaire

: limites territoriales extrêmes.

E - 1 -

E . 1

OCCUPATION TERRITORIALE

PROFIL DE L'HABITANT

Mme B.- 32 ans. Epouse de cadre supérieur. Au foyer.
- 2 enfants (10 - 12 ans)
- Habite aux "Résidences 2000"
- Résidence précédente : Lyon (Part-Dieu).

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Figure générale nettement unilinéaire (N.E/S.W) et tendue sur 2 pôles : domicile
l'ensemble Maison de Quartier et Commerces
Les trajets occasionnels soit suivent les chemins rationnels ou construits, soit divaguent dans le cas unique de la visite du parc
Un tracé original : la traversée de la Maison de Quartier sans qu'il y ait usage socio-culturel.

LIMITES DU TERRITOIRE

Limites ordinaires - au Nord : Avenue la Bruyère
- au Sud : les derniers commerces (110)

Limites absolues : - au Nord-Ouest : le 40
- au Sud : Maison Médicale

Exclusions : - la "crique" Nord
- tous les terminaux de la Galerie
- la Galerie proprement dite, du 130 au 170
- les mezzanines.

HEURES-FREQUENCES

PROFIL GENERAL

Le trajet ordinaire (gros tracé) est pratiquement quotidien. Il a lieu durant la journée et plusieurs fois certains jours ; il est le fait d'une fréquentation typique de la "femme au foyer" : entre 9h et 12h, entre 14h et 19h. Rarement le soir.

"On passe pour être plus rupins peut-être... Ca ne correspond pas à l'image qu'on se fait de l'Arlequin... Les Résidences 2000, ça trouble un peu" - B 13

"L'Arlequin... j'y vais pour me sortir d'ici" (A 3) "... pour consommer, pour m'intégrer" (B 1).

"(La Maison de Quartier).. j'appelle ça un lieu de passage ; on peut y flâner un peu, c'est tout, autrement ce serait invivable. On ne peut pas considérer la Maison de Quartier comme un endroit" - B 10

"Y a des endroits qui sont réconfortants. Ou y a des endroits où je ne m'arrêterais pas euh... où je me dis : j'habiterais pas. Des endroits où justement je vais jamais" - A 7

NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Aujourd'hui un passage : demain, le séjour ?)

Sens unique : La traversée de la Maison de Quartier se fait dans le sens Nord Est-Sud Ouest, c'est-à-dire uniquement en quittant le lieu de résidence. Pourquoi ce sens ?

Polarités : Les deux pôles : domicile, centre culturel et commercial sont de nature très différente.

Le logement prend une valeur de strict habitat. Le contexte local immédiat n'est jamais valorisé. Aucune promenade dans les Résidences 2000, aucune valorisation dans les représentations (ceci renverra plus loin à une recherche de position idéologico-sociale). L'ensemble Maison de Quartier-Commerces apparaît fortement valorisé. Mais, les dénominations hésitent et varient. On retrouve dans une sorte d'équivalence globale : "l'Arlequin", "la Galerie", "la Maison de quartier". Cette dernière pourrait sembler le centre véritable des désirs. Pourtant, elle n'est en définitive qu'un passage attrayant. Elle prend valeur symbolique. Deux questions à ce propos : par quel code s'organisent ces métathèses qualitatives dans la désignation de la dynamique des trajets, et quelle est la forme d'appropriation qui s'applique à la Maison de Quartier ? Car il y a bien pourtant appropriation cheminatoire. De plus, ce sont des "climats" différents qui sont évoqués. En quel sens ?

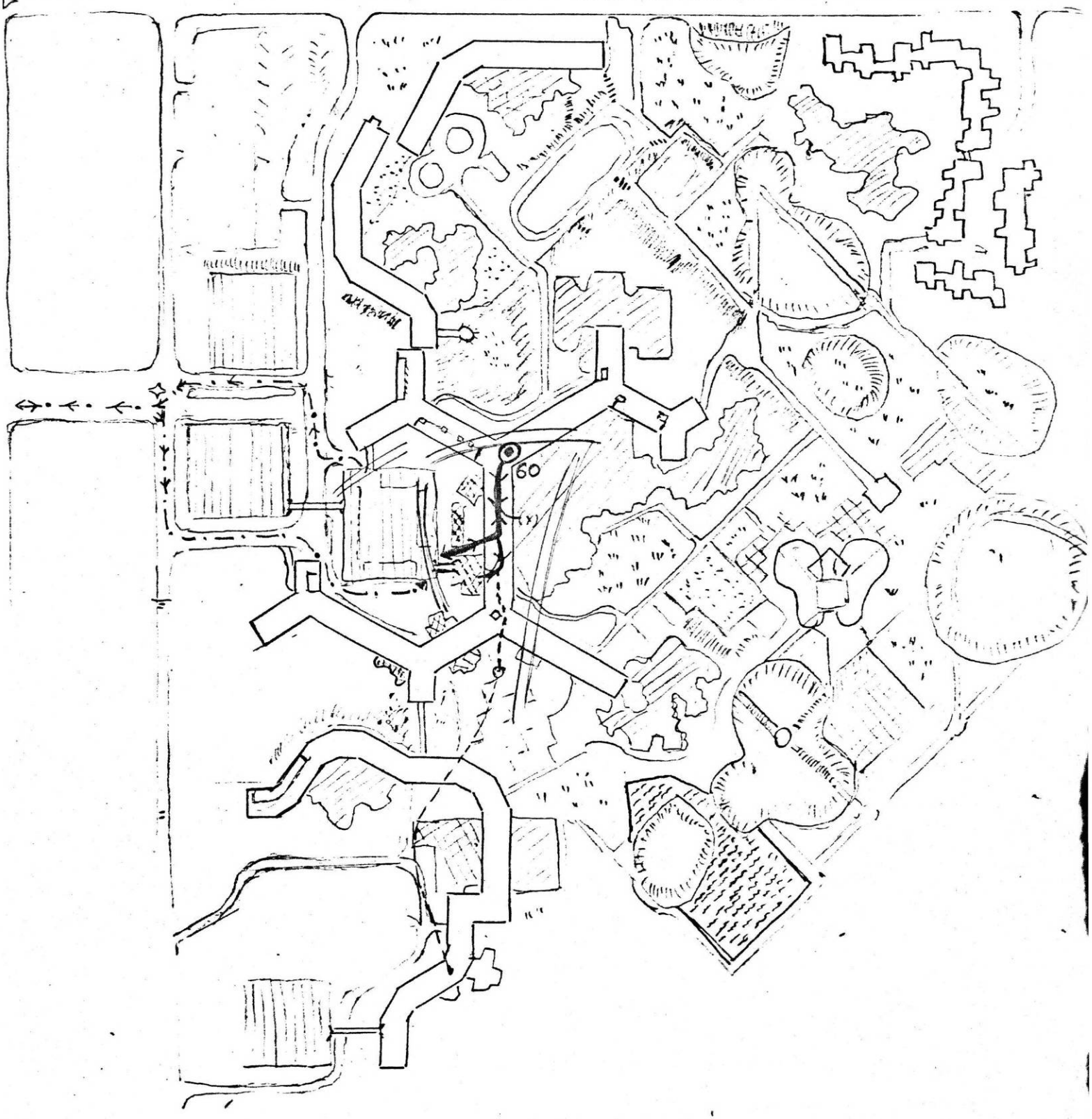
Trajets occasionnels : Le récit de la "visite" du parc est tellement empreint d'imaginaire qu'il demande un développement spécial des accents stylistiques utilisés (A3 et 2-B3). Cette "escalade" des Buttes est plus qu'un "trajet", elle est une promenade-rêverie.

Limites et exclusions : Elles apparaissent convoquant l'imaginaire en trois sens différents. Il y a des limites transgressibles concrètement, dans les cas de prolongement du trajet familier vers un segment moins coutumier dont l'atmosphère n'attire

pas, mais qu'une nécessité commande d'emprunter. Il y a des limites et exclusions transgressibles en direction de secteurs sans attrait et sans nécessité. On n'a rien à y faire mais leur investissement n'est pas impensable. Des limites intransgressibles enfin parce que l'au-delà s'imagine comme "inhabitable". Mais "l'au-delà" est-il vraiment impossible ? Comment l'impression d'atmosphère et la motricité sont elles mises en jeu dans ce régime des limites ?

Nature des traces : Le récit retrace très diversement ces cheminements qu'un trait dépeint et fige uniformément. La qualité des cheminements s'évalue et s'éprouve à la possibilité de l'arrêt. Certains trajets sont rapportés télégraphiquement. D'autres prêtent à l'arrêt, à l'atermoiement, à la flânerie. Ils durent, parce qu'ils sont accueillants à un séjour, à un habiter. Comment fonctionnent ces appropriations différentielles ?

E. 2.



E . 2
OCCUPATION TERRITORIALE

PROFIL DE L'HABITANT

Mme V. - 38 ans
- 2 enfants (12 et 14 ans)
- V.R.P. en congé de maladie
- Habite au 60 depuis 8 mois
- Résidence précédente : villa individuelle dans la campagne grenobloise
(a écrit 9 pages de "journal" de ses trajets).

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

L'espace occupé est remarquablement restreint, nettement articulé sur deux pôles très voisins (domicile, garage) plus un pôle secondaire (les magasins) tous trois en proximité immédiate. Pas de fantaisies, pas de variantes. Les trajets occasionnels se superposent dans leur linéarité.

LIMITES DU TERRITOIRE

Limites ordinaires : au Nord : le 60
à l'Est : l'entrée de la Maison de Quartier
à l'Ouest : la porte du garage
au Sud : les commerces

Limites absolues : Nord, Est : idem
Ouest : la sortie voitures
Sud : la Maison Médicale.

EXCLUSIONS

Les trois-quarts du territoire de l'Arlequin.
Tous les cheminements hors-galerie sauf le marché et le chemin très "urbain" de la crique Sud (130-170) emprunté rarement.

"Avant je vivais dans un brouillard..., je voyais personne, j'avais mes soucis. Maintenant, je découvre le 60, mais... c'est encore bien limité hein ? ... Je vous dis, c'est assez pauvre" (E2-A2).

"I - A droite et à gauche de ce trajet ? ... Ca ne vous intéresse pas ?

E - Ah mais ça, c'est à découvrir ! ... Plus tard ! ... Quand j'irai partout... ben ... je serai moi, quoi !" (E2-A5).

"Moi, j'aime énormément le coin de la galerie, le pied du 60, jusque... mon coin quoi ! Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! C'est mon coin que je me suis fait !" B7.

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Quelques mètres et toute une vie)

NATURE DU TRAJET : A la frappante brièveté du trajet, ne correspond pas une effectuation susceptible de ne jamais changer. Durant la semaine d'observation, la répétition semble avoir été immuable. Pourtant, ce très court trajet est riche en aventures et en détails. Il est fortement investi et dynamisé ; tout un univers habité et taillé à la mesure de la situation globale vécue durant cette période où divers problèmes individuels rendaient difficile et besogneuse l'appropriation territoriale. L'intervenante dit plusieurs fois son espoir de voir s'étendre et croître cet investissement territorial. (qui s'est fortement accru effectivement depuis mai 74, selon les contacts que nous avons gardé). Pauvre en étendue, ce cheminement est riche de possibles.

Question : La mesure quantitative du rapport d'un espace effectivement parcouru, à l'espace total d'un ensemble suffit-elle à montrer la manière dont se fait un habiter ? Les comparaisons quantitatives entre ce trajet et d'autres ne renseigneront guère que sur les états de remplissement variables que le territoire est susceptible de contenir.

POLARITES : Deux pôles seulement, mais chacun fondamentaux dans la vie quotidienne de l'intervenante, parce qu'ils tendent son dynamisme entre deux instances chargées de valeur imaginaire et symbolique : soit retraite domiciliaire dont l'intervenante ne sort pas facilement, soit mouvement de "sortie" toujours en avance sur les pas. Toujours il y a surinvestissement du cheminer par la qualité et la force de l'un et l'autre pôle que le trajet ne fait que prolonger - car en lui-même il est troué d'oublis, de non-existences, de parenthèses. Comment une occupation territoriale si restreinte et si concentrique peut-elle être vécue et racontée avec à la fois une telle densité et un telle marge pour le possible et le différent ? Comment l'enjeu - capital pour l'intervenante - d'une réussite dans l'appropriation de sa nouvelle

"Comme chaque jour je prends la Galerie pour me diriger à mon garage" E2-Ao1.

"La Galerie est calme quelques dames qui vont ou qui viennent de faire leur course. Il y a quelques rayons de soleil qui s'infiltrent par-ci par-là" E2-Ao2.

"Nous visitons les Galeries, les petites boutiques et en passant mon frère me montre où il avait garé sa voiture" E2-Ao3-v.

"Vous savez... Je ne sais pas si mon compte-rendu vous sera utile... Je ne suis pas encore sortie de ma coquille. Seulement j'habite là, puis je descends... J'ai essayé de faire une petite tentative, mais... je me rends très bien compte... J'ai envie d'aller visiter le parc. Je n'y vais pas. J'sais même pas par où on passe pour y aller. C'est simple,... c'est très simple hein ! J'sais pas !" E2-A1.

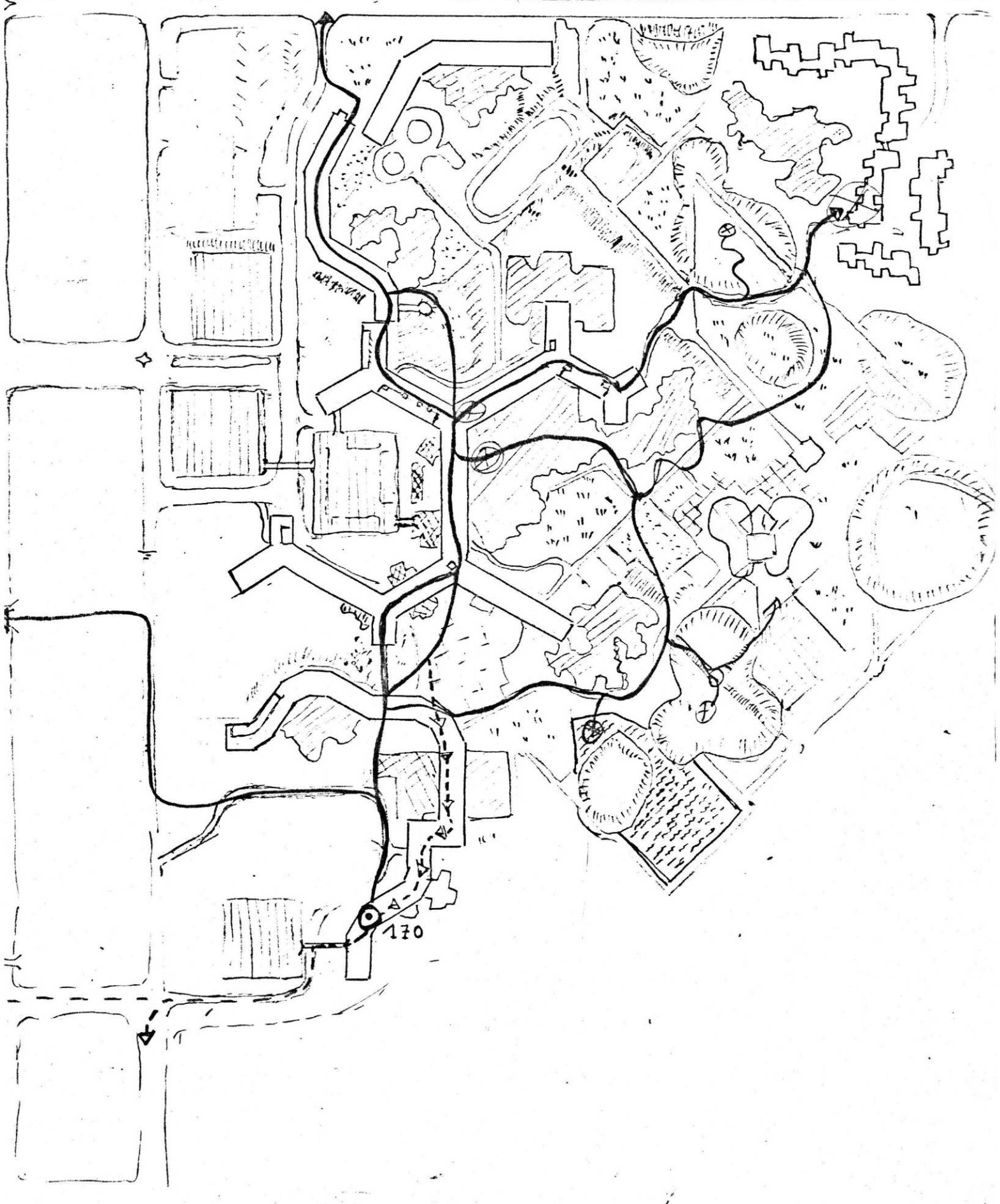
résidence prend-il cette forme d'incomplétude saturée ? Quand dans les pages du "journal" d'un si petit trajet (cf. Ao1 à Ao5 et A1), toutes les désignations propres perdent leur caractère singulier et deviennent un nom commun approprié (cf. les termes soulignés ci-contre) : la Galerie, mon garage, ma porte, sans aucune précision de répérage codé, quel rapport du langage au vécu de l'espace doit-on dégager ? De même, entre l'absence de véritables arrêts dans le cheminement, et l'écriture du journal très peu ponctuée, n'y a-t-il qu'une coïncidence insignifiante ?

LIMITES : Territorialement distinctes, les limites Ouest ordinaires et absolues se confondent dans le récit de l'effectuation du trajet de sortie. Dans le sens contraire, en arrivant, la limite absolue de la Ville-Neuve commence avant la jonction avec l'avenue Reynoard, dès la perception des murs colorés. Qu'est-ce que cette anticipation qui ne correspond pas à la trace arpentée ?

EXCLUSIONS : Plus que des lieux objectivement désagréables, ce sont certains climats, certaines atmosphères qui provoquent la fuite. Comment rendre compte des exclusions sans parler de tout ce qu'il y a de pathique et d'imaginaire dans la relation à l'espace habité ?

Par ailleurs d'autres zones encore inconnues s'ouvrent simplement au projet, à la possibilité présentement inassumable de les investir. Le cas du parc paraîtra exemplaire. Sous les tracés d'un territoire parcouru maintenant, d'autres appropriations ne se font-elles pas pressentir pour demain ? Alors, le plan des cheminements présents n'est-il pas déjà abstrait et mort en lui-même ?

E. 3.



E . 3

PROFIL DE L'HABITANT

Isabelle - 11ans - Elève au C.E.S. Arlequin en 6ème
- Mère profession liberale
- Habite au 170
- (a écrit un journal dessiné de ses trajets).

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

- Etendu quasiment à tout l'ensemble de l'Arlequin ; l'axe en est plutôt longitudinal mais débordant largement la Galerie proprement dite. Il s'effectue en passages nombreux et rapides de chemins très divers dans une seule journée. Forte consommation de l'espace propre à l'activité empressée des enfants.

POLARITES

Les pôles sont nombreux et diversifiés mais moins nombreux que les segments de traces qui mènent dans la variété et le changement à des points identiques. Les trajets sont interchangeables.
Pôles principaux : le domicile (170), le C.E.S., les Résidences 2000, le 60, le parc dans sa globalité et surtout pour les Buttes et le Lac.

EXCLUSIONS

- du 20 au 10
- au delà du 170
- exclusion relative:(elle y passe mais voudrait ne pas y passer) la Galerie du 140 au 170.

LIMITES

A l'Est et au Sud : les limites mêmes de l'Arlequin ; au Nord : la Crique Nord n'a pas été parcourue durant la semaine d'observation ; à l'Ouest : tout ce qui est hors Galerie, sauf le trajet transversal en direction du Village Olympique (où il y a une "copine").

Lundi matin, entre 8h. et 12h. (début du journal)

"Je suis partie des Résidences 2000 pour aller au C.E.S.. J'avais peur d'arriver en retard. J'étais avec une copine. Il faisait très chaud. Je suis sortie du C.E.S. pour aller chez une copine au 60. Je suis rerentrée au C.E.S. en passant par le 90 avec 5 copines et j'en suis sortie avec une copine pour aller chez moi au 170. Nous étions tristes pour une fois. Je suis passée sur la place du marché pour couper et pris la Galerie de la Rampe jusqu'au 170. Je suis rentrée au C.E.S. sans enthousiasme. J'en suis sortie, j'avais mal au ventre d'avoir vite mangé. Je suis rentrée chez moi et sur le chemin j'ai rencontrée une amie à ma mère" (E3-Ao1).

(1) *"I - Pour aller donc (aux Résidences 2000)... ?*

Is - Ca dépend... Oh, par la Galerie... Le 60. Et maintenant qu'il y a le marché, je coupe et je passe par le... 100 ; c'est plus court. Ou je peux couper par la cour du C.E.S., au 100... Ou bien d'habitude, je longe le terrain jusqu'au 60 et le 70 et après les Résidences 2000".

(2) *"Quand j'ai la flemme, je passe à côté (de la Galerie)... je coupe tout. Autrement dessous..." (E3-A2).*

(2) *"Ah ! Je ne passe pratiquement jamais par la Galerie pour aller chez moi, à partir du 140... je coupe tout jusqu'au 170. Je ne passe pas par la Galerie, même quand il pleut" (E3-A3).*

"I - Tu ne te sens pas chez toi au C.E.S. ?

Is - Non..., pas tellement. C'est l'école quand même !

I - On dit aussi que c'est la Maison de Quartier...

Is - ? ? .. Hum !" (E3-A3).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Sauts de puce ou De l'inconsistance d'un tracé)

NATURE DES TRAJETS : L'ampleur de l'investissement spatial peut laisser à penser que l'ensemble de l'Arlequin est bien approprié, d'un confins à l'autre et dans tous les sens. On lira ci-contre un fragment de cette appropriation quasi fébrile. Plusieurs remarques toutefois qui appellent une évaluation qualitative plus fine sur la nature du cheminer de cette enfant :

1) Les trajets effectués rapidement ne laissent guère de traces précises dans le récit. Il y a des sauts d'un point de repère à un autre. Représentativement, la carte des trajets aurait été plus fidèlement dessinée par des noirs et des blancs à fréquence variable.

2) Les variantes équivalentes ne sont pas toujours ludiques (1). Souvent elles suivent l'humeur ou les impératifs inhérents au but (2).

3) Le dynamisme accompagnant un trajet est presque toujours animé par des rencontres ou accompagnements de "copines" ou de "gens". La dimension sociale de ces cheminements apparaît nettement à la lecture des entretiens. Cheminer n'est pas tant parcourir un espace qu'effectuer une partie essentielle du monde de l'activité quotidienne.

Il faut donc savoir comment l'occupation d'un territoire s'articule en appropriations variables et quelles en sont les figures.

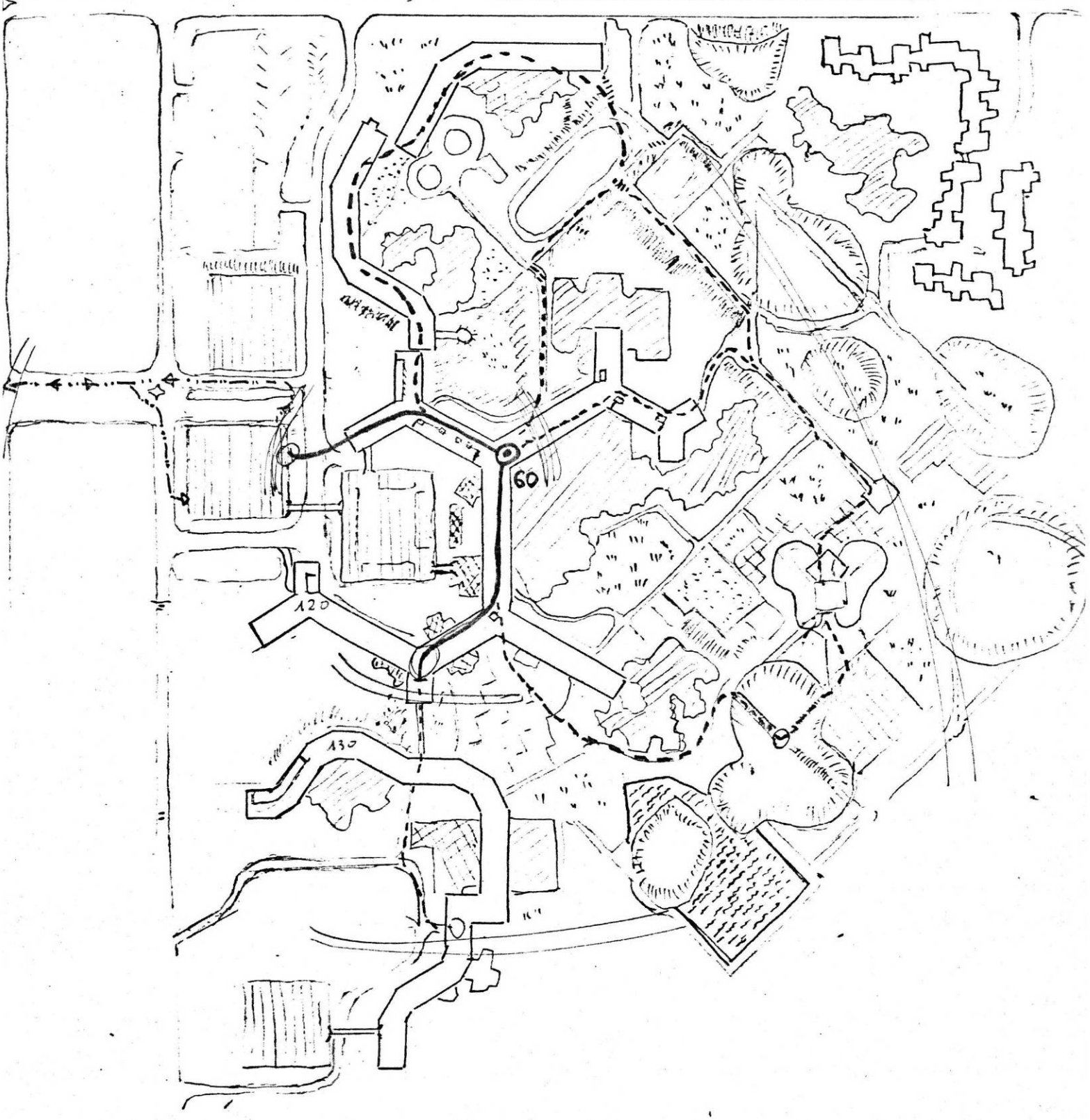
POLARITES : La fréquence de citation nominative des pôles n'induit pas nécessairement le degré de leur valeur dans la vie quotidienne. Ainsi, le C.E.S. si souvent traversé ou occupé dans les trajets est un lieu obligé, mais nullement valorisé en fait. Par contre, le domicile qui semble simplement un terminal des trajets racontés ("le 170", ou "chez moi") pour cette enfant si souvent "dehors" est affecté d'une valeur fondamentale dans la dernière partie des entretiens (R2).

LIMITES ET EXCLUSIONS : Dans l'approche qualitative des trajets, on est loin de trouver la franche physionomie que propose le plan. Cette quasi absence de limites est trompeuse. Certains trajets s'excluent à demi : dans un seul sens. Ainsi, Isabelle ne va du 140 au 170 par la Galerie qu'en montant la rampe de cet endroit. La nuit provoque d'autres exclusions.

Quant à la zone Ouest apparemment exclue, peut-on parler d'évitement ou d'exclusion alors que pas un mot n'en est dit ? (le récit saute comme naturellement de la Galerie à la passerelle de l'Avenue Reynoard E3-A4). Autant dire que les silos et parking n'existent pas dans ce style d'appropriation tout entier tourné vers la Galerie et le parc.

Comment parler des limites et des évitements sans les rapporter au mode d'organisation des divers lieux que les cheminements révèlent selon la variété de leurs mouvements et de leurs moments ?

E.4.



E . 4

PROFIL DE L'HABITANT

M. Le..- 33 ans - Célibataire
- Habite au 60
- Famille nombreuse : mère et frères et soeurs
- Travaille à Caterpillar comme magasinier
- Résidence précédente : La Luire.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

(trait particulier : l'intervenant a écrit un succinct carnet sur ses trajets pour aller au travail)

La figure générale de cet investissement se fonde sur une dualité tranchée :

1) un trajet assez court empruntant les voies tracées et régulièrement répété : c'est le trajet pour aller au travail et en revenir. Il tend à la linéarité,

2) Des trajets plus errants, couvrant une large zone, trajets effectués quelquefois en temps de loisir. Ils tendent à la circularité.

POLARITES

Essentiellement le domicile et le garage, puis la zone commerciale. Le "Bar-bu", l'atelier-bois, le lac, la butte du lac ponctuent les trajets occasionnels en leur servant de repères.

LIMITES

- Ordinaires, elles forment le trajet quotidien d'Est en Ouest (domicile-garage)
- arrêtant le trajet ordinaire de loisir, du Nord au Sud, ce sont le domicile et la fin des commerces
- extrêmes : ce sont les zones moyennes du parc et le Centre Médical.

EXCLUSIONS

En fait, le Centre Médical se trouve dans une zone toujours évitée, sauf nécessité.
Ne sont pas fréquentés: les espaces verts du 130 au 120, la Crique Ouest (Gro), et le 80 où l'habitant allait pourtant autrefois.

VARIETE D'USAGE DES CHEMINEMENTS

Les trajets de travail se font pour moitié en mobylette.

"Bon. En partant, je passe le long de la Galerie, jusqu'au 50. Et puis là, je suis au garage (...) Après... Après, je file hein !" (A2-3).

"Pour revenir, je suis toujours pressé. Ca se comprend hein ! (rire)" (A7).

"Mais, des fois, je me ballade dans la Galerie, j'aime bien quand je ne travaille pas... comme ça ! (...) Je fais ça tous les mois quoi ! Une fois... D'abord j'ai pas souvent de temps" (A5).

"Ah ben... je passe devant le bar, enfin je regarde... Y'a des choses, des ateliers... Je suis beaucoup plus attiré par ce côté-là... Ce côté-ci..." (A3)

"Je suis allé vers le parc, surtout vers le lac, là-bas... oui... parce qu'il y a des choses qui sont attirantes quoi !" (A4).

"Voyez, je dépasse très rarement le lac ; je vais jamais dans le bout, là-bas, la fin du parc à peine finie... Ca se pourrait bien que j'y aille hein ? (rire)... Mais pour l'instant" (A4).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

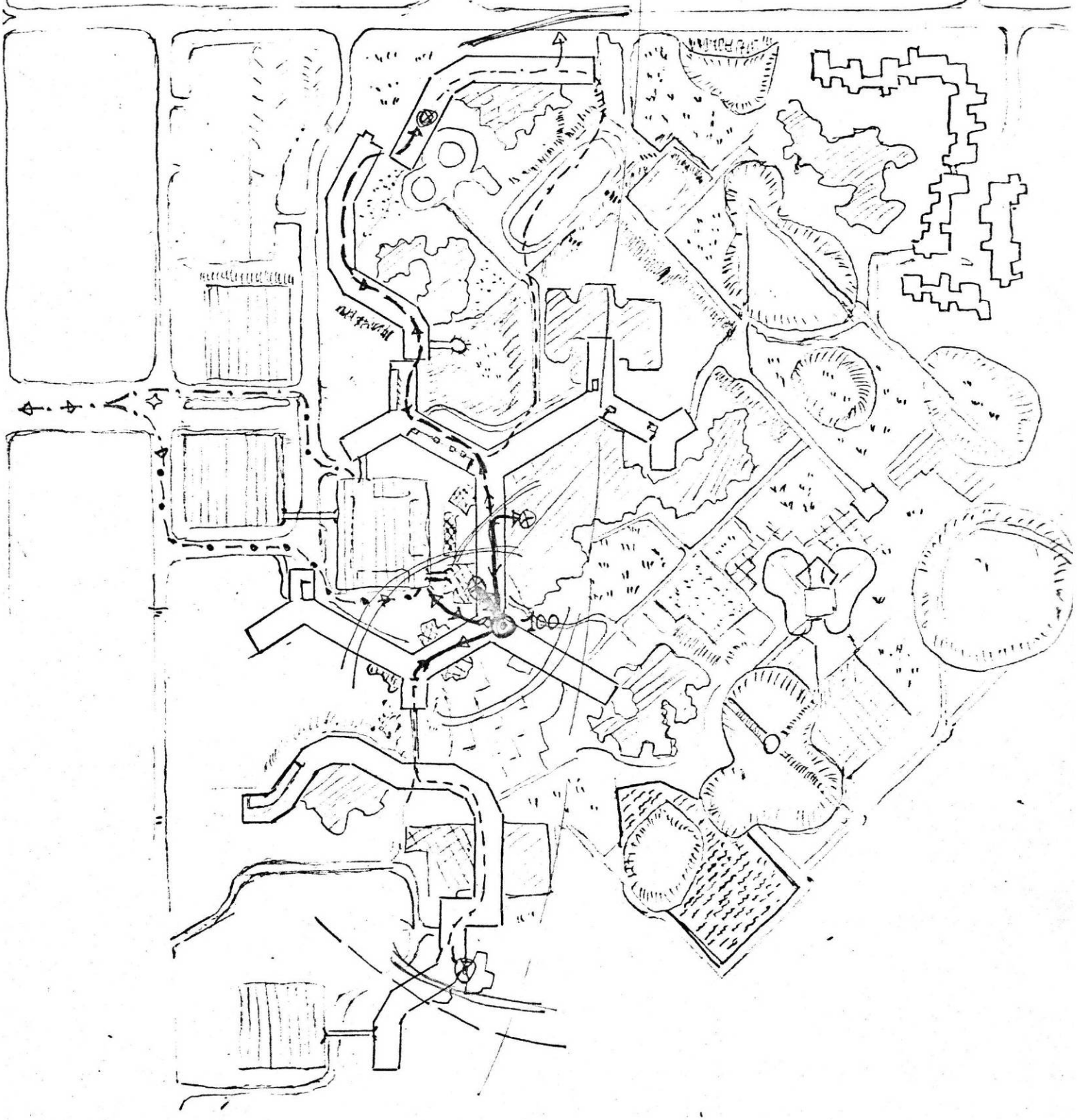
(Le temps de la ligne droite et le temps du cercle)

NATURE DES TRAJETS : La variable fondamentale qui départage ici les différents types de trajets n'est pas de nature spatiale mais temporelle. Le découpage en temps de travail et temps de loisir, nettement présent dans ce cas modèle le type de cheminement (préoccupation, allure, absence ou présence à l'espace). De plus, la rotation des horaires professionnels (les trois8) d'une part installe un procès cyclique dans l'investissement de l'espace parcouru pour aller au travail, d'autre part permet ou non les promenades et les courses flâneuses dans le territoire de "temps libre". Certaines semaines, ce territoire n'existe pas ; l'Arlequin, c'est alors un bout de galerie entre le domicile et le garage, fragment brumeux inconststant, perdu dans "l'aller au travail". C'est le paysage qui "file" et fuit, qu'on n'a le temps que de côtoyer.

Quel sens peut prendre le relevé d'une occupation territoriale dans un ensemble habité, quand l'activité de travail n'est pas considérée ? Pas d'autre portée que celle d'une publicité immobilière, peut-être.

POLARITES :Le petit nombre des pôles articulant les cheminements fait illusion, surtout en ce qui concerne les trajets de temps libre. Certains pôles, tels le "Bar-bu" et "l'atelier-bois" ne sont jamais des arrêts réels ; le fait de "passer devant" est même accentué dans le récit. Toutefois, non seulement ils ponctuent un trajet, mais de plus ils se chargent de désir et d'imaginaire. Un trajet de loisir peut effectivement ne comporter que des pôles très "secondaires". En fait, ils ne sont même pas comparables à ceux du trajet de "travail". Leur nature diffère. Moins importants dans les représentations de but objectif, ils induisent une description beaucoup plus détaillée et rêveuse en même temps. Absence de buts obligés comme ceux du trajet de travail, mais présence d'un projet global : faire autre chose, ou laisser-être autre chose.

LIMITES : Certaines limites répétitives démarquent le trajet de travail, comme des "passages" quasi automatiques (Péages ?). D'autres se confondent avec le tracé-même de la flânerie quand les cheminements de loisirs par opposition aux autres s'affectent selon un projet de marginalité. Les vraies limites de la promenade se confondent alors avec les exclusions délibérées. Aussi le processus de limitation est-il loin d'avoir un sens univoque. L'exemple présent nous en offre deux formes très différentes : la limite démarquant territorialement la fin ou le début d'une appropriation ; la limite s'instituant entre le réel, le possible et l'impossible, mais peut-être toujours susceptible de transgression et de mouvance.



E . 5

PROFIL DE L'HABITANT

Madame C.. - 40 ans- Femme d'un enseignant technique
- Au foyer - 2 garçons et 2 filles entre 6 et 13 ans
- Habite au 100 (co-propriétaire)
- Résidences précédentes : nombreux changements dans toute la France au gré des mutations. Belle expérience des habitats collectifs urbains.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Il est essentiellement gradué. Pour cette "femme au foyer", toute la vie quotidienne se déroule sur le territoire de l'Arlequin. En fait, l'investissement territorial n'apparaît guère étendu au vu de cette présence constante dans l'ensemble. La longueur et la fréquence des trajets s'organise selon une hiérarchie bien découpée :
- très courts trajets des courses (entre 20 et 50 mètres)
- trajets réguliers mais moins fréquents pour aller en ville, via le garage (codé graphiquement -.-.-)
- trajet particulier pour les réunions de l'A.S.F. (— — —)
- trajets rares et irréguliers (-------)

L'ensemble des trajets dessine une figure radiale

POLES

Les deux principaux semblent être le domicile et les commerces. Vu l'extrême proximité, les commerces se diversifient en pôles satellites ; tout près aussi : le garage et le C.E.S. Dans un lointain horizon, deux pôles occasionnels : le 20 et la Maison Médicale.

LIMITES

Très réduites si l'on considère les trajets habituels, elles se rejoignent circulairement pour délimiter un micro-univers d'activité quotidienne.
Les autres limites confinent aux termes Nord et Sud du tracé de la Galerie proprement dite.

EXCLUSIONS

Evitements récents : Rhonalcop qui était un des pôles de "courses" ; le 80 (autrefois entrée du C.E.S.).
Exclusion délibérée : la zone des silos derrière Gro.
Non fréquenté : le Parc.

"Tout de suite, quand j'arrive à l'ascenseur, je vais automatiquement à la fenêtre qui est en face, parce que le point de vue est agréable. Et puis, je m'aperçois qu'y a beaucoup de gens qui font ça en attendant l'ascenseur. On reste pas là planton. Hop ! on va à la fenêtre, parce que le point de vue est agréable. C'est très joli comme petit coin.

Bon, après je prends l'ascenseur... euh... y marche plus ou moins bien des fois on reste coincés... bon. Après, puisque le magasin Gro se trouve immédiatement sur la gauche... je ... C'est ce que je prends. Mais, il y a là ce fameux petit passage rempli de courants d'air et on passe à toute vitesse, voyez. C'est pas agréable, ce petit passage où il y a même des autos qui passent, voyez" (A2).

(*) *"I - Là, vous traversez la Maison de Quartier ?*

C - Oui, carrément euh... carrément. Je...je pense pas que n'importe quelle femme aurait l'idée de le faire, parce qu'il faut déjà bien connaître le bâtiment par lui-même, hein !" (A4).

(*) *"C - (Depuis le garage)... On a calculé si on mettait moins de temps en passant par Gro, hein, ou alors (...rire...) en passant par la mezzanine. En passant par le bas on a cinq pas en moins que par le haut (rire...) ! Alors là, c'est plus une question si on est chargé ou pas ! Mais de préférence on passe par le bas quand même, parce que pour avoir l'ascenseur en mezzanine, c'est plus difficile..." (A5)*

(*) *I - Pour finir, c'est le coin autour de votre montée que vous préférez ?*

C - Oui... Ben, c'est tout là, à côté, hein ! c'est toujours là que je vais (...)" (A9).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

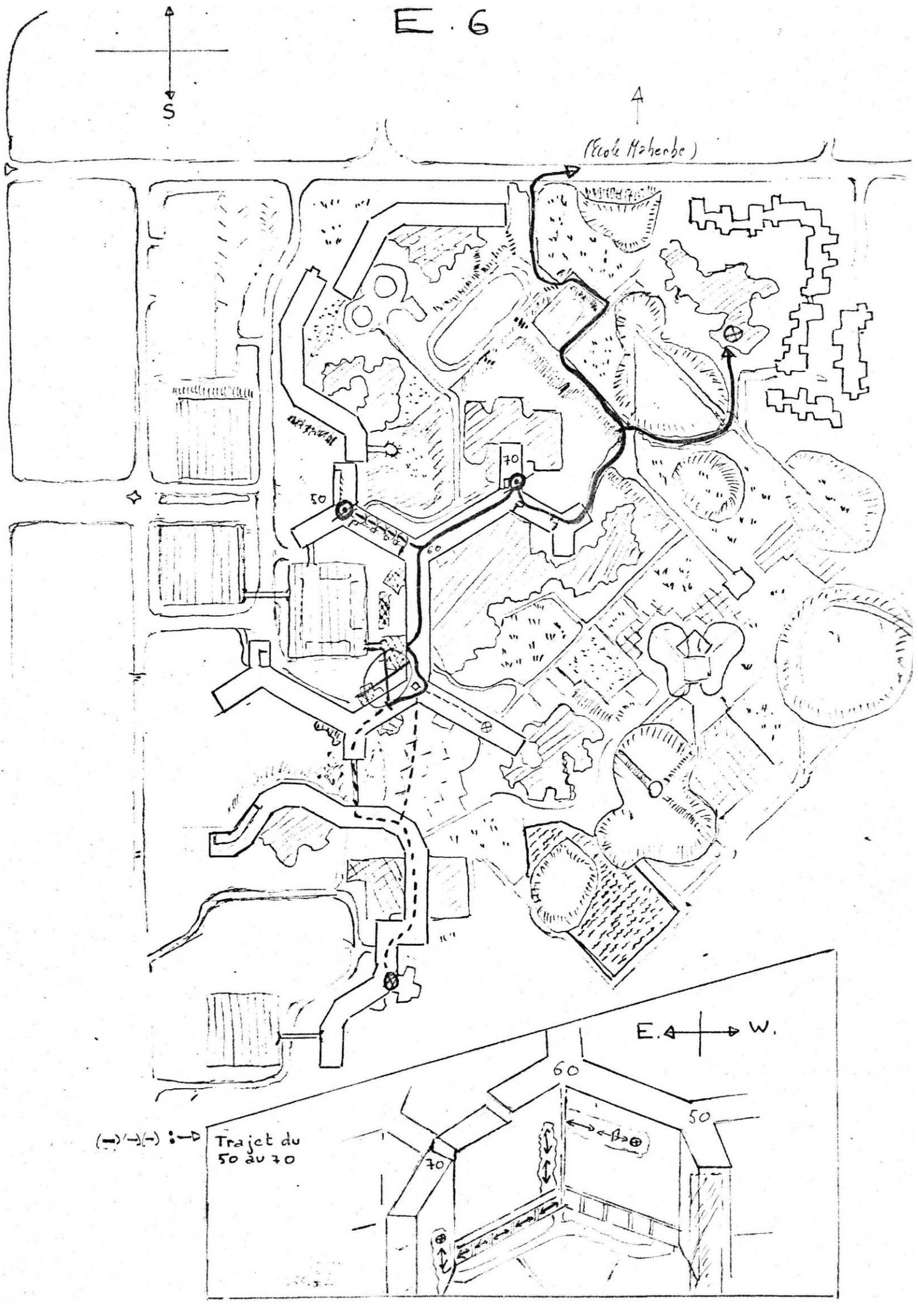
(Il n'y a qu'un pas... un faux pas)

NATURE DES TRAJETS ET POLARITES : En ce qui concerne le trajet vers les commerces, le récit montre combien prend d'importance le segment qui comprend la "descente" par coursive et ascenseur jusqu'à la sortie du 100. Chronométriquement, il est deux fois plus long, aussi vaut-il une description détaillée et chargée d'indices climatiques et moteurs (la pause à la fenêtre, l'odeur de la coursive) ; de même la brève traversée de Galerie est remplie par le choc du vent souvent violent à cet endroit et qui la fait paraître plus longue. Ainsi la mesure d'un trajet ne préjuge en rien de la densité qualitative de son vécu.

L'organisation des pôles montre bien que s'il y a hiérarchie fonctionnelle dans les usages variés de la Galerie, du point de vue de l'activité cheminatoire la distinction ne s'applique pas de la même manière. D'abord, les différentes sortes de trajet se superposent partiellement. Le segment du 100 au C.E.S., par exemple, n'est pas marqué spatialement d'une seule manière. Il est perçu et vécu différemment lors de l'entreprise d'un trajet vers le 20 ; les aspects inquiétants en sont soulignés sur tout le parcours. Ensuite, la figure radiale des trajets articulée sur le domicile indique une relation à l'espace habité, fortement monocentrique ; centrement qui se confond de surcroît avec le centre de la Galerie et de l'Arlequin tels qu'ils sont appréhendés. Aussi, entre la zone très réduite habituellement fréquentée et le reste de l'Arlequin, le rapport de surface à surface n'exprime-t-il pas grand'chose en lui-même.

LIMITES : En effet, le territoire habituel apparaît beaucoup plus riche en variantes (*), en possibles (*), en passages pour initiés (*) et en dimension collective que tout le reste de l'Arlequin. La valorisation de l'espace le plus souvent approprié exprimé dans l'imaginaire par l'extra-polation de ses confins, rend ceux-ci très proches des limites extrêmes du secteur rarement fréquenté.

E.6



E . 6

PROFIL DE L'HABITANT

Mme G. - 60 ans - veuve retraitée
- Habitant au 50, elle passe le plus clair des jours ouvrables de la semaine chez sa fille au 70 où elle s'occupe des enfants et du ménage
- Habitait auparavant le quartier des Alliés.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Il est d'aspect longitudinal pratiquement orienté Nord-Est et Sud-Ouest, traverse la quasi-totalité de l'Arlequin. Dans le détail, les trajets s'organisent selon des figures en T ou en H, avec toujours arrêt ou passage par le 70.

Une curiosité : le trajet du 50 au 70 se fait toujours par l'ascenseur du 60, la 4ème coursive du 50 au 60 fonctionne donc comme ruelle intérieure (cf. schéma en élévation).
En fréquentation : la zone Centre/nord est la plus régulièrement investie.

POLES

En nombre et en variété, ils semblent étonnants, vu l'âge et le trottinement apparemment peu rapide de l'habitante. Les pôles centrifuges de l'Ecole Malherbe, de l'Ecole des Buttes et des commerces sont quotidiennement fréquentés.
Occasionnellement : Foyers des personnes âgées et Maison Médicale. La gravité de polarisation s'organise selon un schéma bi-centrique, le 50 étant le domicile, le 70 pouvant se considérer comme le lieu de travail quotidien.

LIMITES DU TERRITOIRE

Au Nord : dépassement des confins du quartier, dans cette direction.
Au Sud : limite ordinaire : la zone commerciale
limite absolue : la Maison Médicale

Au Nord-Est : la diagonale 80-Résidences 2000 limite l'occupation du parc
A l'Ouest : pas de dépassement du tracé principal de la Galerie.

EXCLUSIONS

- La Galerie du 60 au 50 et au-delà
- Tout le parc sauf les Buttes Nord.

"I - *Vous pouvez me raconter les trajets de cette semaine ?*
G - *Et bien voilà, c'est toujours pareil hein ! Toujours la même chose. Moi, je vous dis hein... mon travail se borne à ça*" (A1).

"*Oh ben, vous savez, de toutes manières, je vois très mal ; j'ai une vue pas bonne. Je regarde droit devant moi et pas en haut, ni sur le côté. Comme ça et comme ça (elle imite les oeillères) je vois pas, alors je ne peux regarder qu'en face de moi ; ou alors il faut que je me retourne, que je me relève ; alors, vous savez !*" (A14).

"*Peut-être que cet été j'irai me promener dans le parc, parce que mes enfants partent en vacances et moi je vais rester toute seule. Mais, moi, je vous dirai, j'aime bien rester chez moi ; je tricote, on se met à son aise. On a un balcon, on respire l'air. Vous savez, on est aussi bien que d'aller d'un côté et de l'autre*" (A12).

"*Ils tuent des moutons, ils tuent des chèvres. Ils font comme ça chez eux et ici ils continuent. Ils ont raison. Nous on le fait pas. On serait habitués, on ferait comme eux. Alors, vous savez, on veut essayer d'<u>intégrer</u> les gens, mais je ne crois pas qu'on y arrivera ! Pourquoi ils changeraient ? Moi j'ai une voisine...*" (B2).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(L'autre vie d'une grand'mère)

NATURE DES TRAJETS : Ils sont essentiellement marqués par une répétition à la limite de la componction et toujours tendus vers l'action à faire. L'intervenante n'a accepté qu'à demi le dessein d'auto-observation. Elle a toujours parlé au présent d'habitude. Traits peut-être particuliers à l'âge ainsi qu'à la génération, mais cependant non sans parenté avec les caractéristiques du mode de cheminer des enfants (cf. E3). D'une part il y a toujours anticipation des buts (à peine sortie, elle est déjà là où elle doit aller) ; va en ce sens la posture de marche pré-déterminée en l'occurence par un rétrécissement latéral du champ visuel qui marginalise l'appréhension des bords du chemin parcouru et privilégie la direction de sens antéro-postérieure. D'autre part, plus qu'une plénitude dans l'appréhension du paysage urbain fréquenté, c'est l'atmosphère diffuse qui impressionne un trajet en le singularisant. A la relative absence du trajet en lui-même que le récit montre plein de "trous", correspond une présence continue d'un climat donné.

Ce cas de cheminement indique particulièrement l'importance qu'on doit donner à la corporéité et à l'imagination (sensible et imaginaire) dans l'investigation d'un cheminer quotidien et non pas seulement à la fonctionnalité des occupations qui provoquent le déplacement spatial comme on serait tenté de le faire en la circonstance.

POLARITES : Deux pôles de premier ordre a-t-on noté (50, 70), mais de nature radicalement différente. Il y a une existence à partir du 50 et une autre à partir du 70. Le 50, c'est le domicile de retraitée d'où l'habitante sort très peu les jours où elle ne va pas au 70. Le 70, c'est un lieu de séjour actif, d'entrées et sorties fréquentes inhérentes au travail d'une "grand'mère au foyer". Or, cette différence qualitative induit une distinction entre deux régimes d'appropriation. Selon l'"existence du 50" : peu d'investissement territorial mais reconnaissance sans agressivité d'autres modes d'habiter pour-

"I - *Pourquoi ne passez-vous pas par l'ascenseur du 50 ?*

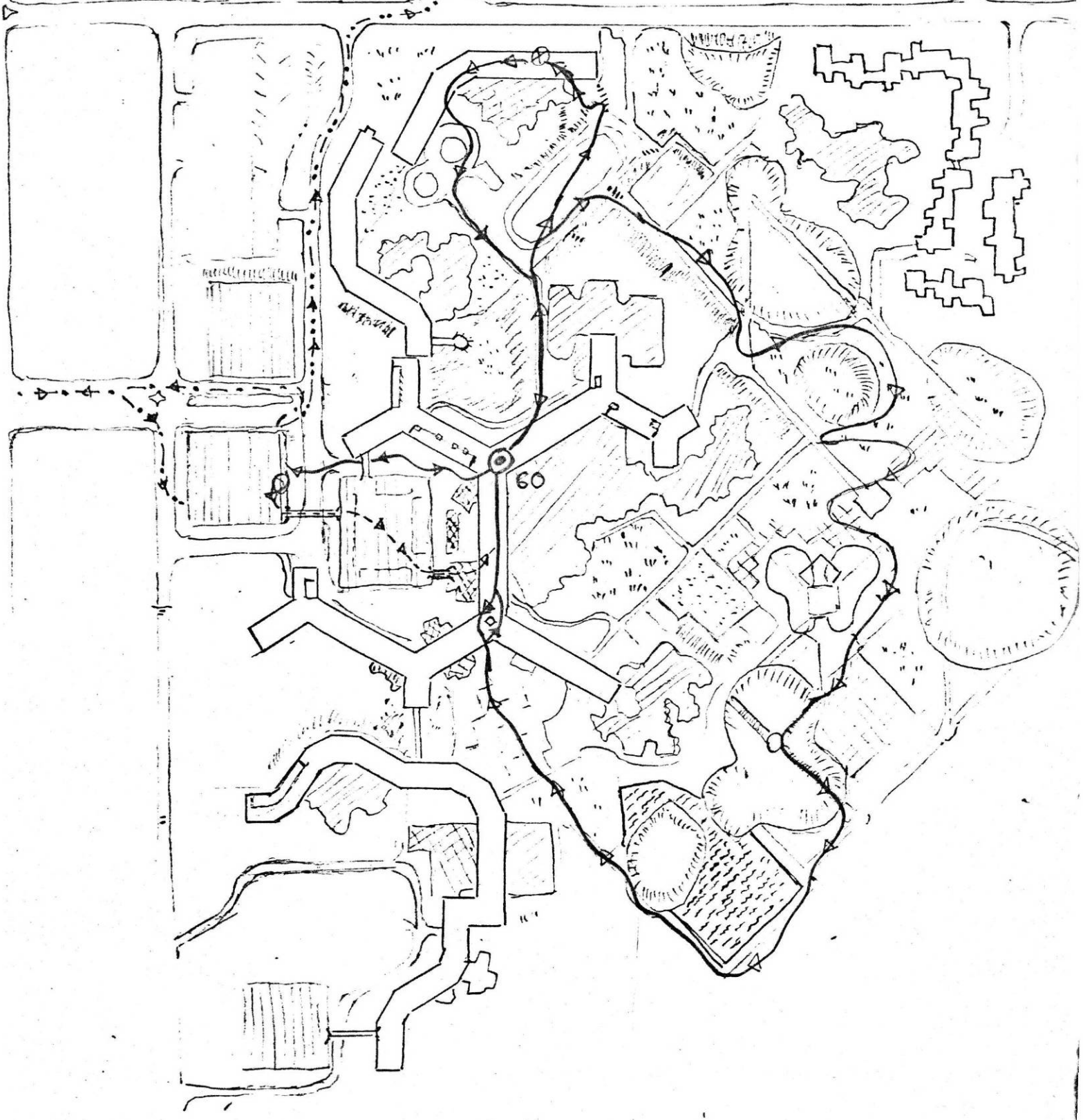
G - *Oh ben... par la Galerie, y fait froid, y'a du vent. J'ai pris l'habitude de passer là l'hiver et alors je passe là* (A3).

tant très différents du sien (ses voisins immigrés) et ouverture à des appropriations territoriales possibles. Au contraire, selon l'"existence du 70", il y a des cheminements étendus et en même temps presque toujours malgré d'autres appropriations ressenties comme des contraintes (les gosses dans la Galerie, les chiens, les bousculades d'ascenseur). Ainsi, alors que le séjour au 50 se vit selon une dimension ouverte et qui pourrait être protensionnelle s'il y avait plus de mouvement, le vécu à partir du 70 se fait sur un mode rétensionnel : c'est-à-dire que la motricité s'objective sur des fonctions univoques dans leur succession et que les diverses atmosphères sont plutôt subies que vécues.

EXCLUSIONS ET LIMITES : Leur nature est définie très immédiatement par les manières d'habiter et cheminer décrites auparavant. A partir du 50 : bien peu d'espace pratiqué, mais peu d'exclusions délibérées. A partir du 70 : l'heuristique colle comme une ombre à l'activité cheminatoire (marges latérales, contre-appropriations ressenties tout au long des trajets).

Ces différents modes d'habiter renvoient tous à une même organisation dont la mise à jour ne peut se faire sans l'appel à ce que nous nommerons et expliciterons plus loin comme le "pathique" et la "motricité".

E. 7.



trajets quotidiens
trajets en voiture
trajets en vélo

E . 7

PROFIL DE L'HABITANT

M. B..- 28 ans
- Enseignant (mathématiques)
- Marié - 1 enfant
- Habite au 60
- Résidence précédente : expérience de grands ensembles HLM en d'autres villes et vieux Quartier de Grenoble.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

L'ensemble des trajets s'exprime dans une des plus vastes figures d'investissement que nous ayons rencontré. Cet habitant fait quotidiennement le tour de Villeneuve. L'organisation est soit circulaire, soit linéaire selon que les trajets sont à droite ou à gauche de la Galerie.

POLES

Peu nombreux (atelier-bois, garage) ils s'articulent chacun séparément sur celui du domicile. Tout le reste est passage, ralentissement (commerces, Maison de Quartier), jamais séjour. Un cas particulier, l'ensemble du parc se peut considérer comme un pôle global puisqu'il n'y a aucune focalisation qui oriente particulièrement le trajet.

LIMITES

Nord, Est, Sud : les confins de l'Arlequin
Ouest et Sud-Ouest : l'axe 100-place du Marché-lac
Limite intérieure : toute la zone 70, 80, C.E.S. et abords.

EXCLUSIONS

Toute la Galerie du 170 au 130
La part de Galerie du 50 au 20.

"Alors, en vélo, c'est pas tout à fait pareil" (A4)

"Cette semaine, il y a eu quelque chose de particulier. J'ai aidé un ami à faire un métier à tisser, alors je suis allé très souvent à l'atelier-bois" (A1).

"Phil. - Pour revenir (de l'atelier-bois), euh... un réflexe idiot. J'ai toujours fait un crochet. Un réflexe : je prends à droite. Ensuite, c'est le tour par la coursive (...)

I - C'est marrant !

Phil. - Ah oui, ces réflexes là ! Quand j'ouvre la porte, en face, j'ai un mur. Il faut que j'aille à gauche ou à droite, et comme je sais que le 60 c'est à droite, le premier réflexe, c'est à droite. J'ai l'impression qu'en faisant le petit détour à gauche, ce serait plus court, mais... mais le réflexe, c'est à droite. Je crois quand même que le mur est déterminant" (A2).

"Oh ! De toutes manières, j'aime pas les parcs. Dès qu'il y a beaucoup de monde, je suis extrêmement gêné ; j'aime bien être seul dans la nature. Aller promener ma fille dans un parc, c'est une vraie corvée !" (A4).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(La conduite du chien et le retour du Petit Poucet)

NATURE DES TRAJETS : Le vaste investissement territorial recèle quelques surprises qu'un examen qualitatif met à jour. Différences et variations prolifèrent dans ces cheminements.

1) Tous les jours, s'effectue le grand tour de parc qui donne à la figure d'ensemble cette remarquable ampleur. Or, cet habitant n'aime pas les parcs. C'est la promenade matinale du chien qui occasionne ce cheminement obligé, à sens unique et méandreux dans son parcours.

2) Les trajets vers le travail s'effectuent soit en voiture (—·—·—), soit en vélo (— ··— ··—). Les voies diffèrent alors, mais il s'agit toujours de rechercher le plus court.

3) Un trajet tel que celui du 60 à l'atelier-bois ne s'explique pas sans la variation temporelle et la variation dans l'espace. Durant la semaine d'observation, il se faisait plusieurs fois par jour. Trajet cyclique pourtant qui n'existe pas en d'autres périodes. Par ailleurs, il y a cette anomalie remarquable que l'intervenant dit "un réflexe", de ne pouvoir passer que par le 20 pour le retour. Le Petit Poucet ne retrouve jamais ses cailloux.

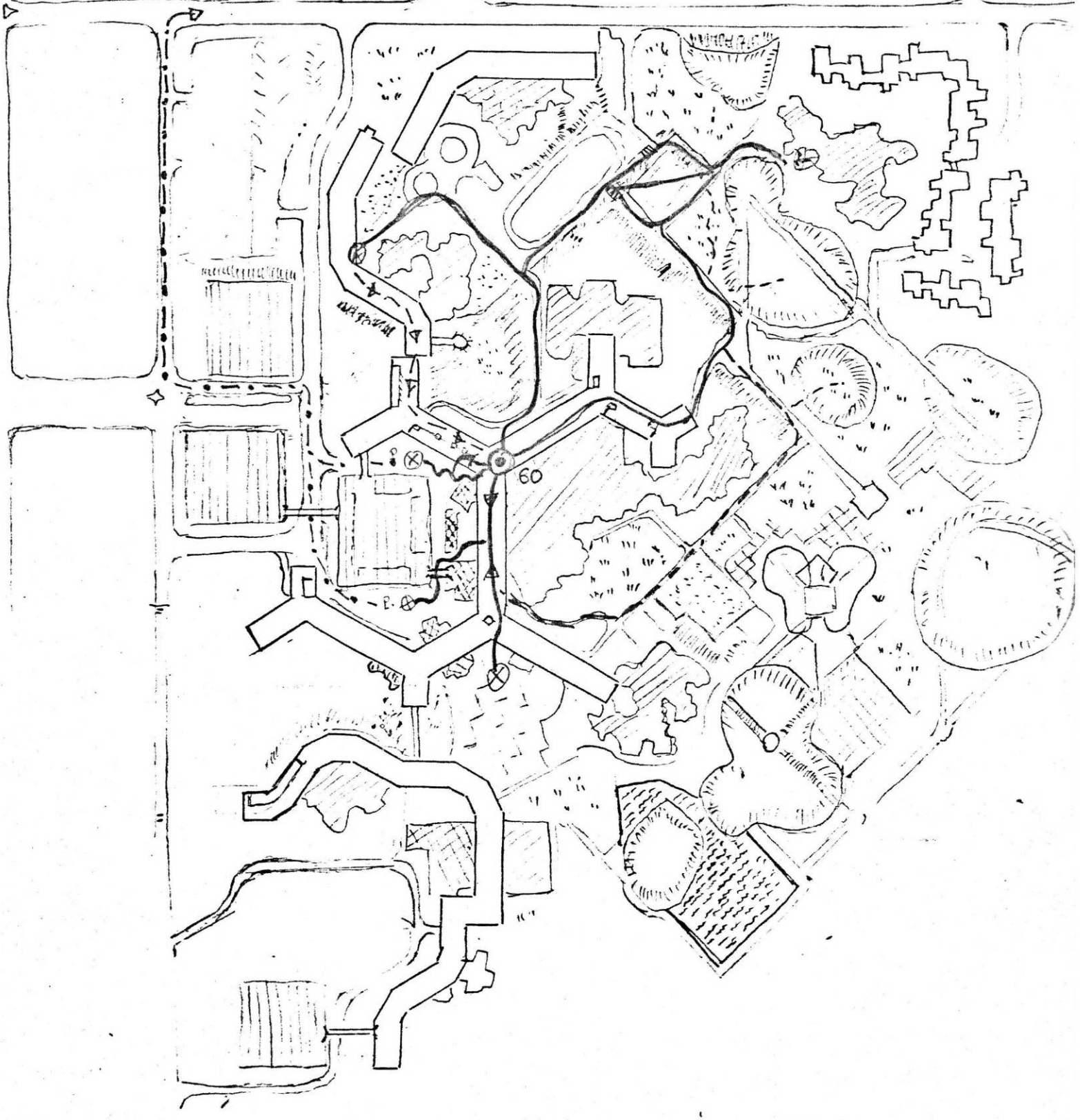
Voici apparaître de nouveau les exigences d'éclaircissement évoquées auparavant :

- nécessité de considérer le temps dans les trajets ;
- sens des trajets ; de quelle nature est cet "automatisme" qui fait varier le cheminement selon l'orientation du sens de la marche ? (un cas similaire se présente à un autre moment des trajets de cet habitant, au niveau d'un pilier planté au milieu de la Galerie (n° 100) ;
- rapport non quantitatif entre l'ampleur du territoire circonscrit et la valeur du cheminement dans le vécu quotidien. L'examen qualitatif des limites et exclusions montre combien la carte des trajets peut être trompeuse.

NATURE DES LIMITES ET EXCLUSIONS : Hormis les trajets pour aller au travail et ceux effectués dans la Galerie, tous les autres dénotent une appropriation ou saisonnière ou refusée. La limite

Ouest du territoire véritablement approprié, c'est le Centre de la Galerie. En effet, le parc serait évité et exclus s'il n'y avait pas le chien : cet habitant ne va même pas volontiers y promener son enfant. (Intérêt tourné vers la montagne et l'espace vert non urbain). De même, la crique Est (silo) n'existe dans le vécu du cheminement que lors d'une visite où l'on "fait voir la Villeneuve" à des amis (trajet...◊).

Dans ces deux exemples d'appropriation indifférente, l'instance sociale se combine avec le moment temporel pour rendre possible, impossible ou inutile l'investissement territorial. Si la promenade dans le parc semble possible le matin, c'est qu'à 6 heures il n'y a personne. Quelle est la portée de ces figures de combinaison entre le temps et la collectivité dans l'étude des appropriations d'un espace habité ?


60

E . 8

PROFIL DE L'HABITANTE

Mme G.. - 38 ans - Origine allemande
- Secrétaire
- Vit seule avec une fille de 4 ans
- Habite au 60, T2, côté Nord
- Ancienne résidence : quartier de la Préfecture.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Les trajets s'organisent selon des ramifications divergentes greffées sur une même nervure centrale qui recouvre partiellement l'axe le plus fréquenté de l'Arlequin. Investissement tendant à la symétrie et à la régularité dans l'équilibre. Toutefois, on observera plusieurs chemins sortant des tracés en particulier pour accéder aux parkings ou couper la complexité des sentiers aménagés dans le parc.

Dans l'ensemble de la figure, il y a une zone couvrant la moitié de la surface du quartier dont la maille d'investissement est assez complète, et une autre complètement délaissée.

LIMITES ET EXCLUSIONS

Les limites tendent donc à une circonférence englobant la zone habitée et qui suivrait les points de repère suivants : le 30, le stade et l'Ecole des Buttes, la partie médiane du parc, le marché, la zone des silos. Une transversale perce du côté de la sortie de la Villeneuve (trajet automobile). Plusieurs trajets réalisés le jour sont exclus la nuit (50, 60 par exemple).

POLARITES

A partir du premier pôle : le domicile, se disposent plusieurs pôles, de manière assez radiale : - pôle des parkings
- le marché
- la boîte à lettres du 30
- l'Ecole des Buttes.

"Je prends le chemin le plus court, c'est-à-dire que je me faufile entre les voitures parce qu'il n'y a rien de prévu à part la Galerie, pour se rendre à son domicile" (A1).

"Ah, je..., si y faut, je saute, je me penche, je me faufile, je trouve que c'est très mal fait parce qu'on a pensé que les gens allaient emprunter la Galerie ; ils ne le font pas parce qu'ils sont pressés, parce qu'il y a des barrières où on se cogne le nez dessus ; il y a des voitures partout, il n'y a rien de prévu, on est obligé de soulever ses pieds pour passer, et pour finir on attrape des contraventions" (A3.

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

("A côté d'mes pompes, à côté ;
A côté d'mes pompes : mes pieds" (1))

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Le recit des trajets fourmille de verbes d'action colorés et évocateurs (sauter, se faufiler, se pencher, éviter). Le plat graphique qui permet de situer les lieux de passages est bien loin de rendre la vérité de la manière selon laquelle les cheminements sont agis. Il y a chez cette habitante un véritable parti pris : faire semblant de suivre les cheminements tracés et aménagés en étant toujours prête à les trahir, à bifurquer, à les court-circuiter comme pour les tourner en dérision. Exemple : du GO au petit parking voisin, la voie "normale" contourne le pilier par la droite ; bifurcation possible : sauter le trou voisin du pilier. Vu la brièveté du trajet, cette incartade n'est d'aucun profit. Insignifiante du point de vue "circulation", elle prend une toute autre val ur en trois dimensions. Le repérage en coordonnées cartographiques du tracé d'une circulation s'arrête à l'évaluation de l'usage d'un espace aménagé. La saisie du vécu d'un cheminer pose la question dans l'autre sens. Quand quelqu'un chemine qu'advient-il des chemins aménagés ?

L'exemple du trou sauté donne des indications intéressantes pour toute analyse des cheminer. Plutôt que d'un raccourci, il s'agit ici d'un plaisir moteur à rompre selon la dimension verticale la répétition d'une marche plate, plaisir doublé d'un autre : celui d'effectuer un frayage, au lieu du suivi et du laisser se conduire. Il faut parler d'un style de cheminement propre à chacun où varie la part du subi et de l'agi et qui s'effectue selon de véritables figures dont le dynamisme nait du jeu entre ce qui est ressenti et ce qui est mouvement.

Ainsi à partir de simples plans se précisent peu à peu les directions analytiques qu'il conviendra de développer.

NATURE DES LIMITES : Dans le récit de cette habitante, apparait nette-

---

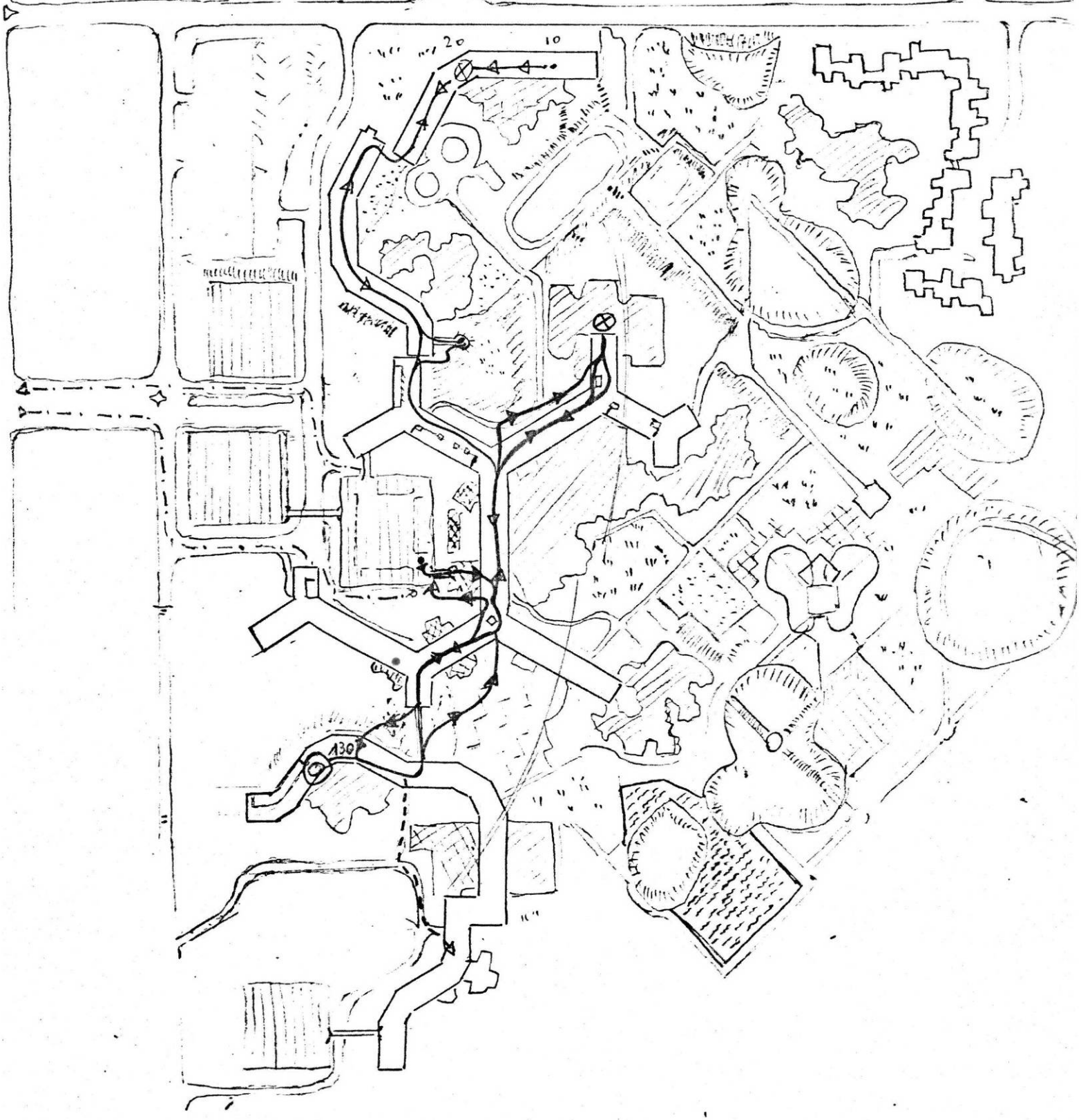
(1) Stéphane REGGIANI

"I - *Vous m'avez dit tout à l'heure qee vous "coupiez" pour raccourcir vos trajets ; vous aimez prendre des "chemins sauvages" ?*

Ing. - *Entre les Buttes, oui. J'aime assez. Par exemple, quand je vais à l'Ecole, je quitte la grande pelouse et j'aime bien marcher sur l'herbe, ça me fait plaisir. S'il y avait des fleurs, je ferais attention ! (rire) Il y a aussi des escaliers qui empêchent de descendre dans la boue, mais quand il fait sec, je coupe directement" (A15).*

ment un nouveau type de limites dont on n'a encore peu parlé. Outre les limites extrêmes d'un territoire investi, outre les limites insignifiantes et les limites qui prennent sens selon le régime du possible, il existe des limites apparaissant comme contraintes, au fil même des cheminements : limites intérieures en quelque sorte et inhérentes aux formes de l'aménagement spatial (barrières, murs, piliers, détours obligés). Ces limites invitent à une transgression plus ou moins directe (sauter ou contourner) par laquelle se spécifie et prend figure une appropriation spatiale plus dynamique. Se dessinnent ainsi des sortes de chemins sauvages pas plus dénués de plaisir qu'exempts d'imaginaire (marcher sur l'herbe, sauter la barrière).

E. 9



E . 9

PROFIL DE L'HABITANTE

Mme R.. - 25 ans
- Professeur de danse
- Vit seule avec un enfant
- Au 130
- Résidence précédente : Lyon

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Remarquablement linéaire dans son ensemble, la forme de cet investissement territorial recouvre presque exactement le tracé de la Galerie proprement dite qui est parcourue quotidiennement et plusieurs fois par jours du 130 au 70.

POLARITES

- 2 pôles essentiels recouvrant le domicile et le travail (gymnase) entre lesquels se tend le trajet principal
- Pôles secondaires : garages, commerces, le 20.

LIMITES

Au Sud : le domicile (rarement : le Centre Médical)
Au Nord : ordinairement le lieu de travail
quelquefois : le 20 (et le 10)
A l'Est et à l'Ouest : les abords immédiats de la Galerie, exceptée la sortie automobile 2 ou 3 fois par semaine.

EXCLUSIONS

La Galerie du 140 au 170, le 120, le 80, l'ensemble du parc.

" (...) En gros, je marche assez régulièrement... je marche sans me hâter, ni traîner" (A8).

"Oui, y a une barrière où on peut passer dessous. Oh... mais y a des chemins qui coupent là... des chemins faits par les piétons...(4")... On arrive au niveau de l'Ecole de la Rampe... Alors... euh... Donc, en partant de chez moi je vais par le chemin goudronné. Tout de suite y a le bar ; je regarde tout de suite s'il y a des gens dedans... Je regarde les affiches... (5"). Ensuite, y a les magasins. Pour moi, là, ça change d'aspect. Sous le 130, le 140, c'est calme, y a rien... Y a moins d'enfants qui jouent là. Après, c'est plus animé.

I - Alors... on appelle tout ça : la Galerie de l'Arlequin...

R - Moi, je crois qu'on pourrait diversifier, hein. La... la Galerie 130-170, c'est vraiment différent des autres, à mon avis... différent des autres trajets que je prends. Je n'y passe pas du tout de la même façon... ouais (air rêveur)..." (A2).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(De l'inattendu dans la placidité coutumière)

NATURE DES TRAJETS : Le compte-rendu des trajets racontés par cette habitante pourra sembler bien pauvre, au moins d'un point de vue quantitatif : et le relevé de son investissement territorial, tout aussi ordinaire et docile à suivre les chemins tracés. Qu'on relise son récit, et l'on découvrira ce que cachent les innombrables silences et atermoiements de son expression où tout est concentré dans les verbes. Bien que les deux heures durant lesquelles s'est déroulé le premier entretien aient été plus remplies de silence que de paroles (la transcription ne compte que 9 pages) - indice d'un décollement particulièrement difficile du vécu sensori-moteur et d'une rétive métaphorisation verbale - ce qui est dit suffit à restituer la manière selon laquelle l'espace investi se parcourt.

1) Sans en avoir l'air, ces cheminements s'effectuent très activement. Le style en est précis. Chaque frayage d'un espace pourtant très habituel mérite le temps qui lui est justement nécessaire, comme de la dégustation toujours renouvellée d'un plat quotidien. Ni découverte factice (on peut aussi penser à autre chose), ni lassitude oublieuse. Entre le temps pris pour raconter et le temps pris pour cheminer, même style, r même réthorique.

2) Le dynamisme qui anime les trajets se manifeste particulièrement dans la polarisation affectant le sens d'un cheminer. En règle générale, c'est le bord droit du trajet qui est recréé à chaque passage et marque de ses repères la progression des pas.

3) Le vécu d'un cheminement apparaît très nettement dans ce cas comme n'étant ni un trait d'un point à un autre (le plan), ni la stricte et présente pose d'un pas, mais un certain mouvement toujours un peu en avant de lui-même. En ce sens, la configuration en trois dimensions des formes de l'espace habité est déjà dans le cheminement, ainsi que l'absence

"Bon, quand on a un trajet octogonal, sur un plan visuel, on voit avant... par exemple, avant de prendre le virage, tu vois déjà le garage, ou ce qui va se passer... Mais quand tu as un virage à angle droit, tu t'arrêtes déjà là, quoi ! tu es bloqué par quelque chose qui t'arrête devant. Et alors... pour les gens, c'est pareil ! C'est important... de voir un espace plus large devant soi, de voir venir les gens" (A11).

ou la présence des autres habitants. Un cheminer semble n'être jamais une exécution pour soliste. L'espace ouvert devant soi est-il vide ? Ce qui importe, c'est de prévoir, de pressentir ce que cache l'angle suivant et quel temps resterait-il pour se préparer à rencontrer quelqu'un. Le phénomène d'anticipation sensori-motrice, exprimé fort bien dans le cas présent, n'est probablement absent d'aucun cheminement. Qu'il apparaise selon une expression esthétisante, ou une expression psychologisante, toujours il indique la présence possible d'autrui comme un possible toujours présent. Quel degré de familiarité et de présence collective peut-on vivre dans un cheminer selon une forme orthogonale ? Qu'est-ce que la conception de ce type de forme a induit, qui dépasse le conçu-prévu, et que chaque cheminer recrée et transforme peut-être selon ses variations spécifiques ?

NATURE DES LIMITES : Tant les positions liminaires des pôles principaux que la qualité du cheminer mettent l'accent sur des limites de type interne ; pas seulement longitudinales comme dans le cas précédent - encore qu'ici elles soient alternatives selon le sens de la marche - mais encore transversales. En effet, dans le temps du trajet, voici apparaître des limites antérieures liées à la mesure de l'anticipation possible de ce qui concernera le trajet immédiatement à venir, soit sur le mode de la pré-vision quand on est loin de la bifurcation, soit pré-imagination quand on s'apprête à changer la direction des pas. Les limites disparaissent au moment où elles s'atteignent pour être remplacées par d'autres, rythmant de place en place la continuité du cheminer. Plus diffuses, mais au moins aussi importantes que les pôles d'intérêt, elles organisent fondamentalement le dynamisme coutumier d'un cheminement selon détente et tension, c'est-à-dire en métaphore visuelle : avoir le temps de "voir venir" les formes et les "gens", ou se rapprocher de l'inattendu. Comment saisir alors la qualité d'un cheminer sans convoquer la corporéité : et sous la forme d'une posture toujours présente ou représentable dans les récits recueillis, et sous la forme des synthèses permanentes où l'imagination contracte le ressenti pour le préparer au se-mouvoir ?

"I - Oui... plus loin que le gymnase vous y êtes déjà allée ?

Chris. - Ah, quand il y avait l'entrée du C.E.S., au début. Mais là, je trouve que c'est affreux. Y a rien de... rien d'étudié pour... Je pense qu'il n'y a rien d'agréable là (...) On a l'impression d'aller dans un trou... un trou... comme... parce qu'y a des bâtiments tout de suite ; ... un trou ! Et puis en plus, c'est sombre, et le plafond est peut-être plus bas ?" (A4).

"J'ai eu envie de passer... en grimpant sur le béton, là...

I - Le béton ?

Chris - Oui, où il y a une masse de béton, là, vers l'école. Et j'ai essayé de faire du toboggan (rire)..." (A5).

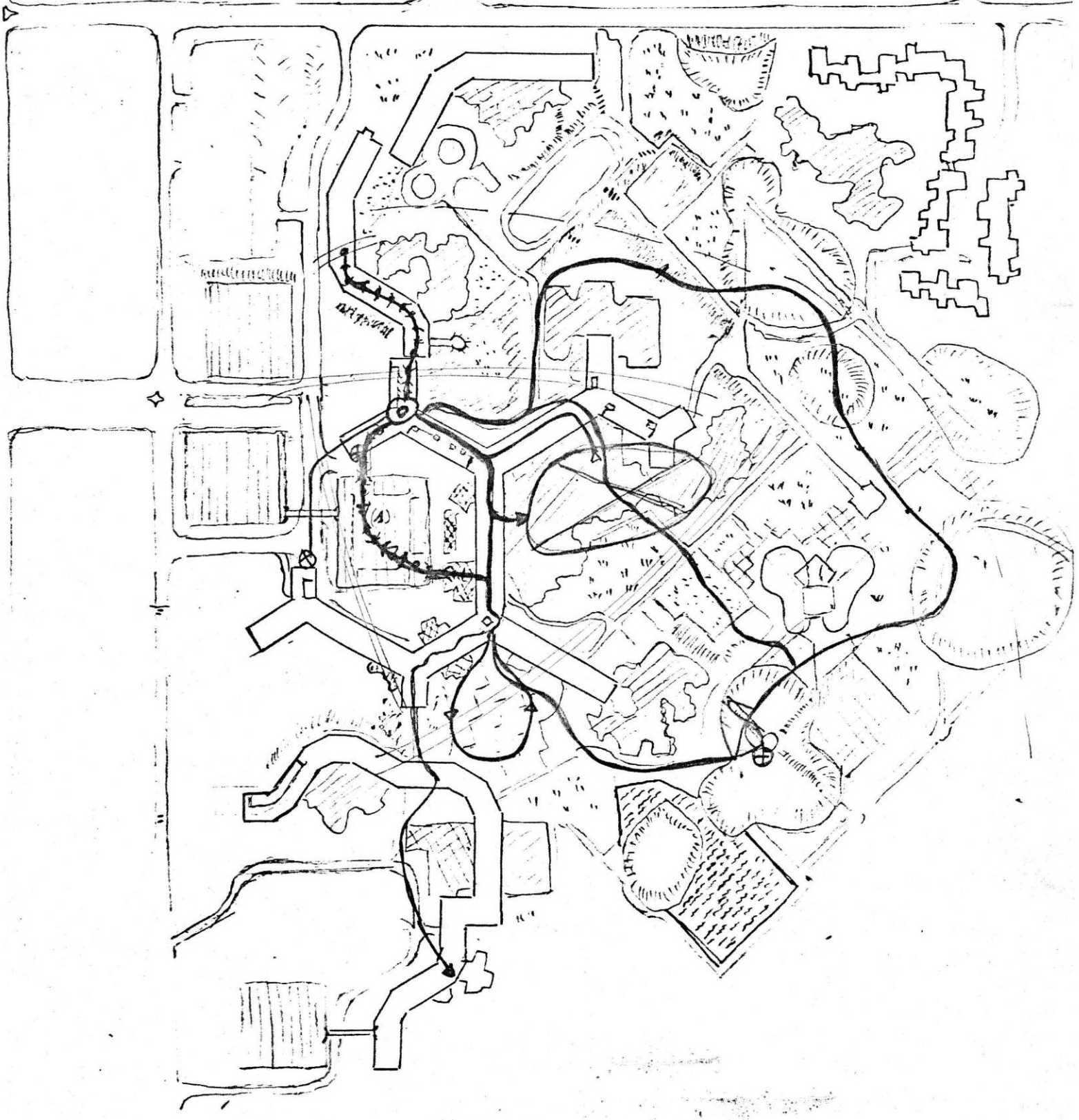
"Y a un endroit, là, du 10 au 20, je connais des gens là, mais... je ne suis jamais arrivée à me repérer dedans. Je suis toujours redescendue par le 10, alors que je voulais descendre par le 20" (A5).

"Dans ce sens-là (en sortant) je passe toujours par ici (passage goudronné entre le 140 et le 110), mais je prends toujours par les arbres en revenant... (...) Quand je rentre, je coupe" (A1).

"Alors... Y a quelque chose là... (rire) j'aime bien passer par le trou, le trou dans le mur à la sortie du gymnase" (A4).

NATURE DES EXCLUSIONS : Aucune des exclusions que le plan démarque n'est ressentie explicitement comme telle dans le récit de cette habitante. Il y a pourtant des évitements, telle l'atmosphère écrasante et vertigineuse qui enveloppe le trajet, autrefois fréquenté, du 70 au 80. Dans une appropriation de ce type essentiellement répétitive et centripète tout se parcourt et s'entrevoit selon le possible. Les variations qui peuvent sembler infimes, indiquent cette ouverture à un cheminer capable de différer son itinéraire. Fantaisie gratuite effectuée sur le glacis tout aussi gratuit édifié pour accéder à la mezzanine entre le 40 et le 50, variations parallèles à la Galerie, magie de ce retour du 20 au 130 irréalisable sans une descente par le 10, chemins demi-sauvages où la trace a usé l'herbe, ou tout à fait sauvages (hors de toute trace), tout concorde à montrer comment un ensemble de cheminements relativement courts peut être riche de nouveauté . Il semble par là-même, que d'une part la présence ou l'absence du lieu de travail sur le quartier ne préjuge en rien de la longueur ou de la brièveté des trajets, que d'autre part, et de nouveau, les différences véritables entre les types de cheminement doivent se juger plus à l'aune du qualitatif que du quantitatif.

E 10



(⟶⟶⟶) trajets effectués au niveau "Mezzanine".

E . 10

PROFIL DE L'HABITANTE

Mlle N.. - 17 ans - Tunisienne - en France depuis 5 ans
- Habite au 50 - Père employé
- En 3ème au C.E.S., mais prend une part importante à la marche de sa famille (père, mère et 5 frères et soeurs)
- Résidence précédente : Saint Martin d'Hères

INVESTISSEMENT TERRITORIAL, LIMITES ET POLARITES

Deux types de trajets sont effectués qu'on a essayé de traduire en densités de trait ; ils concernent soit une zone de fréquentation quotidienne où les chemins sont faits plusieurs fois dans la journée (50-C.E.S., 50-Cro et commerces), soit une zone où les trajets sont faits une fois par semaine en moyenne : 50 + 40, 50-parc, 50-arrêt de bus. La superposition de ces deux zones de fréquentation établit un régime de limites différentiel : limites quotidiennes et limites absolues.

Les premières se placent symétriquement de part et d'autre de l'axe le plus animé de la Galerie (50-100) et se confondent à l'Est et à l'Ouest avec deux polarités importantes (silo 3, C.E.S.). Les secondes, débordent peu les premières à l'Ouest, mais confinent aux limites du parc, à l'Est et au Sud. L'absence de trajet automobile rend désert tout ce qui s'étent à l'Ouest de la Galerie.

EXCLUSIONS

Aucun évitement voulu des zones qui ne sont pas fréquentées Il y a plutôt désintérêt. Les exclusions délibérées se situent à l'intérieur de l'investissement territorial.

"On va à la bibliothèque du C.E.S.. Pas pour des livres ! On s'asseoit, on fume une cigarette" (A9).

"On va sur la terrasse (+)... sur la terrasse. On emmène les merdeux et... on se retrouve alors un groupe de jeunes filles quoi.. . Toutes les filles qui rentrent à cinq heures quoi !... du ciné, ou d'ailleurs. On est là à parler, à rire... Enfin à dire n'importe quoi. Par exemple on a vu des gens qui visitaient la Ville-Neuve (...). Quand ils sont repassés par la terrasse, y avait une fille qui leur envoyait un ballon exprès. Alors, y a une dame qui a dit : "Vous arrêtez?". Nous on a dit : "Oh, oh ! On est chez nous quoi ! On est chez nous, la terrasse, c'est chez nous ! " (A 13).

+ Toit du silo 3

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

("Regardes-là ma ville !" (1))

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Les remarques géographiques précédentes laissent voir combien l'habiter de cette jeune fille est circulairement intégré. On ne surprendra pas en révélant la force d'investissement appliquée à l'espace habité et qui anime tout le récit des cheminements ainsi que le second entretien. Que toutes les occupations se déroulent au centre de l'Arlequin, que l'habitante ait changé de pays depuis peu et déménagé une fois déjà, que sa nombreuse famille exige une présence fréquente et active, tels sont les principaux facteurs qui peuvent éclairer ce mode d'occupation territoriale. Les caractères suivants sont à dégager en tant que données fondamentales de l'appropriation que cette jeune habitante agit dans l'espace de l'ensemble habité.

1) Le quartier de l'Arlequin enclôt l'essentiel de l'existence de l'habitante. Aussi n'est-il plus vécu comme un quartier dans une ville, mais selon le paradigme même de la ville. Il y a "le centre" : la partie centrale de la Galerie proprement dite entre le 60 et le marché, vécue comme siège des activités scolaires, comme lieu fonctionnel commercial et lieu de passage attardé. Il y a une sorte de "quartier" plus personnellement approprié : la zone du 50 et le toit du "silo 3" où le sentiment de domiciliation et l'ostracisme se manifestent fortement.

2) Le régime différentiel selon lequel l'espace de l'ensemble est vécu induit un style de fréquentation complexe et très démultiplié. De nombreuses variations dans l'espace et dans le temps donnent à ce territoire relativement modeste l'importance d'une ville. Alors que le chemin du domicile aux activités diurnes pourrait ne suivre qu'un seul tracé monotone : 50, C.E.S., 100, en réalité chaque semaine, chaque journée même, voit se multiplier les différences de cheminements : chemins du dimanche (le parc), chemin du mercredi

---

(1) Claude NOUGARO

"Quand je sors de la zone d'anglais, par exemple, et que je suis fatiguée et que je veux pas rencontrer de copains, où s'il y a trop de jeunes dans le hall (du C.E.S.), je passe par là (70), et je suis tout de suite chez moi. Mais, quand il fait beau, j'aime bien prendre un chemin plus long, passer par la Maison de Quartier pour voir des gens" (A 11).

"Rentrant par la "terrasse" (silo 3)) - Le trajet était long ! (soupir) ... Parce que... je regardais les immeubles avec toutes ces fenêtres... et les gens aux fenêtres.. J'observais et je regardais. Quand on monte sur la terrasse, on est mal à l'aise parce qu'on a l'impression que les gens nous observent de tous les côtés. Je suis vachement gênée... tu vois, j'aime pas qu'on me regarde. Si on me regarde, je m'arrête et je regarde aussi ... je fixe quoi ! " (A 5).

(retour rapide du C.E.S. au domicile en passant par le 70), variations saisonnières et nycthémérales, chemins de rencontre et chemins de solitude. Le même lieu peut être recherché ou évité selon le moment vécu. On trouve dans les récits de cette habitante autant de diversité, autant d'inquiétudes, autant de familiarités et autant d'étrangetés qu'un citadin en rapporterait sur sa ville toute entière. Faut-il chercher des rapports de reproduction structurelle entre ville et quartier ? Il semble que d'un mode de cheminement à un autre ce soit moins une comparaison quantitative ou structurelle qui nous renseigne sur ce qu'il advient d'un espace habité au fil de la quotidienneté, que plutôt l'appréhension comparative de styles de vivre un espace, styles où l'histoire individuelle n'est jamais absente.

3) Dans cet entretien, l'appropriation d'un espace éminemment collectif dans sa globalité laisse voir clairement combien tout cheminer et tout séjourner impliquent dans l'organisation de leur mouvement individué (motricité et dimension climatique) une dynamique où le collectif insiste et persiste dans tout attrait comme dans tout évitement. L'exemple du cheminement regardé en est une bonne illustration (A5). Tout commence par le sentiment du poids d'une atmosphère transposé en expression motrice : "Le trajet était long..." et la démarche perd de l'assurance. L'impression d'être regardé appelle le regarder soi-même. On avance probablement plus vite, mais on croirait rester sur place. Dans le "fixer" et l'être fixé, pèse un rapport de fascination. Or, ce n'est pas du regard d'un curieux qu'il s'agit mais de l'imaginer des regards aussi nombreux que les fenêtres. La configuration du lieu n'est pas indifférente. Avec sa forme particulièrement haute et enfermante, avec son obsédante symétrie de centaines de fenêtres, la "crique bleue" (du 50 au 120 côté Ouest) est un espace essentiellement regardant ; voyeur et exhibitionniste en lui-même et bourdonnant d'une sourde rumeur (lapsus des concepteurs, la "crique bleue" représente éminemment la collectivité en ce qu'elle a de plus impersonnellement inévitable : une collectivité par juxtaposition massive). Pourtant, la même terrasse, quand on y chemine avec d'autres, peut deve-

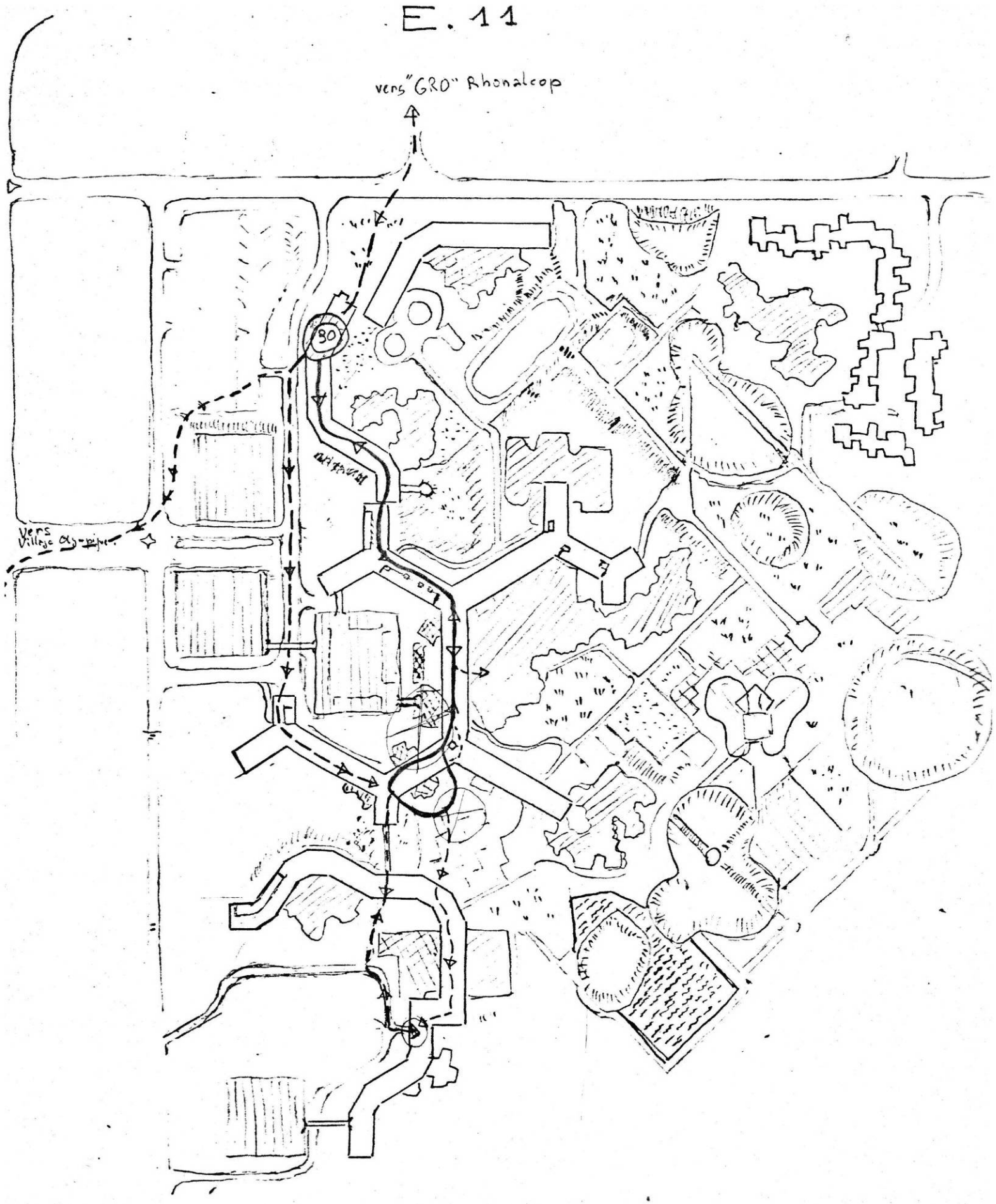
"Alors, je voulais pas passer par le même chemin. Après la bagarre, y aurait des gens pour se plaindre, insulter les jeunes, alors, je tiens pas..." (A 4).

"(La nuit) Sous la Galerie, on a toujours peur. On dit : "C'est Chicago, quoi !" (A 17).

nir un lieu approprié avec satisfaction. On relira en ce sens le fragment déjà cité où l'habitante n'est plus dominée mais domine (incident avec les visiteurs). Il n'y aurait pas : d'une part des lieux répulsifs, de l'autre des lieux attrayants ; la différence ne porte pas tant sur des lieux de nature fixement déterminée, que sur des modes d'habiter qui varient selon les dynamiques collectives et par lesquels l'action de cheminer ou de séjourner détermine un lieu de telle manière, à tel moment. Quoiqu'il en soit, le territoire en tant qu'attrayant ne se définit que par différence avec le territoire en tant que répulsif. Ainsi le système des exclusions ne prend sens que par celui des appropriations et inversement.

NATURE DES LIMITATIONS : Une fois de plus apparaît un type de limite qui est d'autant plus vécu que la nature de cette limite est temporelle. Les limites extrêmes du territoire investi ne déterminent pas d'évitement ou d'exclusion à leur extérieur. Au-delà de ces limites, l'espace est essentiellement représenté ; il ne met en jeu ni le pâtir ni l'agir. A l'intérieur, au contraire, se meut un réseau d'exclusions temporaires, d'évitements évènementiels (entrée du C.E.S. encore chaude et tendue après une bagarre : renversement des valeurs de la Galerie quand tombe le soir).

E.11



E . 11

PROFIL DE L'HABITANTE

Mme C... - 30 ans
- 1 garçon (12 ans)
- Habite au 30 (H.L.M.) depuis deux ans
- Résidence précédente : Village Olympique.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

La figure générale en est d'une grande simplicité. En effet, tout est tendu entre deux seuls pôles : le domicile et la zone commerciale à laquelle vient s'adjoindre rarement le C.E.G.. La Maison Médicale actuellement très fréquentée est présentée comme un pôle accidentel. Le pôle du "Gro" de Rhonalcop apparaît dans l'interview comme une sortie de l'Arlequin.

LIMITES ET EXCLUSIONS

Les limites déterminent simplement le territoire fréquenté et le territoire non-fréquenté. Aucun dynamisme et projet de transgression ne se manifeste. Géographiquement les limites Nord et Sud confinent aux termes de l'Arlequin. A l'Est, pas de franchissement transversal du tracé de la Galerie. A l'Ouest, de rares percées en direction du Village Olympique ou avec la sortie du bus.

Aucune exclusion délibérée.

"Les trajets, c'est jamais une corvée. J'aime bien prendre l'air" (A10).

"Je ne cherche jamais le chemin le plus rapide en général, parce que, pour moi, je fais mes courses, et c'est ma promenade". (A4)
"Je marche normalement, mais j'aime bien flâner, observer, regarder" (A7).

"Je n'évite rien vraiment. C'est là où j'ai pas à passer" (A10).

"En revenant, je passe toujours par l'intérieur (de la Galerie)"(A4) *

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Le parti pris du temps)

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Tout se passe sur un mode tranquille,presque au ralenti (et peut-être la mauvaise santé actuelle y est-elle pour quelque chose). Est-ce à dire que cette figure globale des trajets soit des plus commune et des plus impersonnelle ? La simplicité de l'investissement territorial et les fréquentes discursions dans les récits où surviennent par bribes des jugements de valeur à portée générale peuvent le laisser croire. Mais le quantitatif et le numérique sont grevés d'incertitude. L'habitante ne sort que pour des "courses", rien de plus fonctionnel. Mais, ne dit-elle pas qu'elle ne se presse pas parce que c'est sa promenade ? Elle chemine surtout dans la Galerie, mais elle se trompe souvent de numéro dans ses récits. De surcroît, d'insoupçonnées variations interviennent. A notre connaissance, c'est la seule habitante qui emprunte fréquemment la voie automobile de la zone des silos pour aller du 30 au 120. Des fantaisies sont avouées en fin du premier entretien, ainsi le détour par l'arrière de la mercerie pour voir les robes de "l'autre vitrine".

NATURE DES DELIMITATIONS : Les délimitations nervurant l'ensemble du territoire investi par cette habitante apparaissent comme une sorte de modeste système. L'axe longitudinal le plus fréquenté est l'épine dorsale de cet habiter cheminatoire, la ligne d'ancrage autour de laquelle se greffent des voies possibles et éprouvées épisodiquement. Les délimitations montrent bien comment l'organisation de ce style de cheminer, pour être d'extension réduite n'en est pas moins fort cohérente, bien vécue dirions-nous. L'espace habité n'est ni démesuré, ni trop fermé, bien campé, mais ouvert au possible : il est à la taille du vivre de cette habitante avec un extérieur et un intérieur qui préludo aux retrouvailles domiciliaires (cf. A4) *.

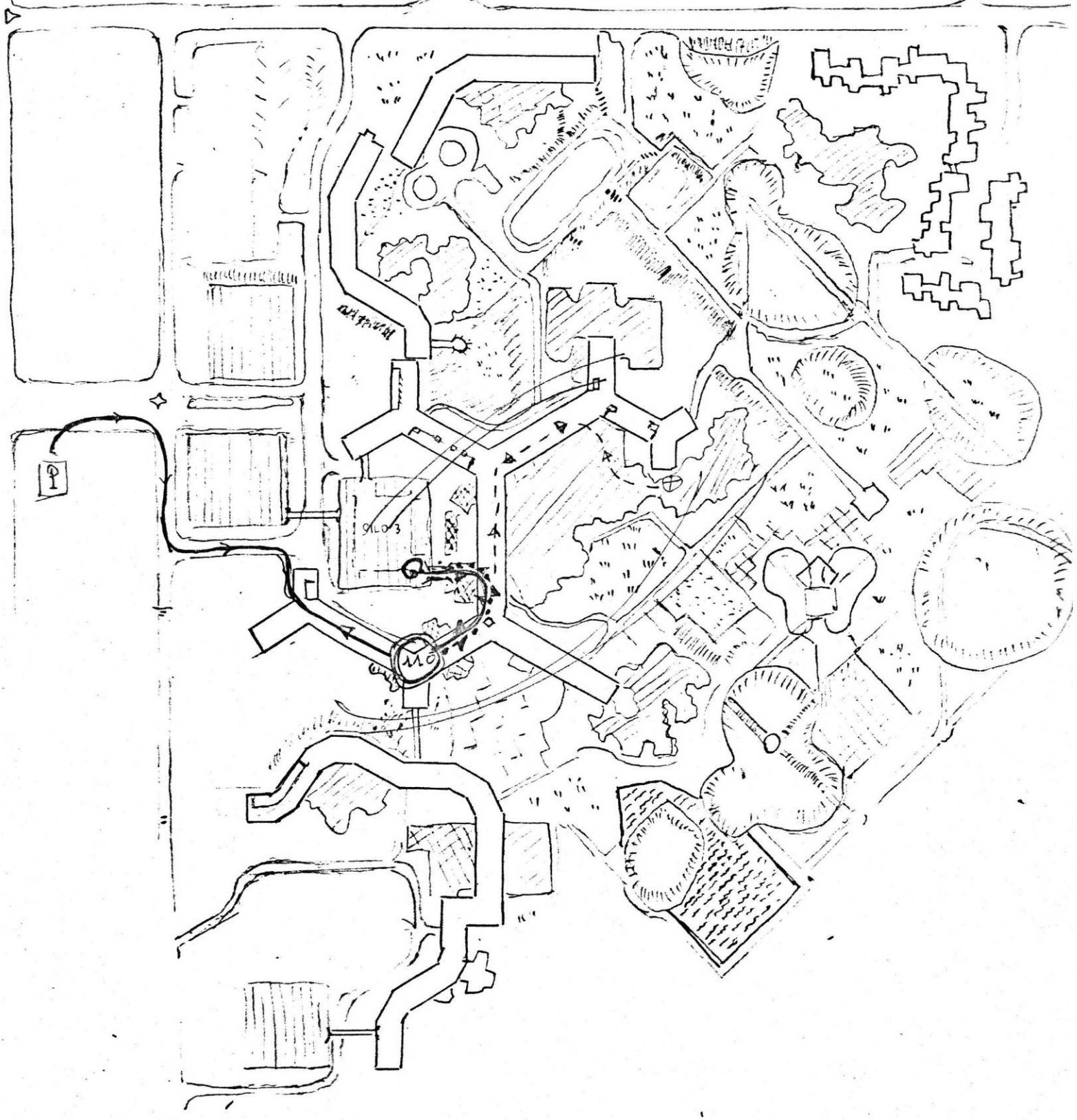
Les exclusions ne sont pas nécessitantes. Il y a des sens uniques qui marquent l'espace cheminé d'un style personnel.

"Les choses qui m'arrêtent en chemin... Les vitrines... heu... en particulier la mercerie... (sourire dans la voix) J'aime bien regarder les robes" (A8)

Il y a des inquiétudes à propos de certains lieux. Ainsi, le "Bar-bu", lieu marqué par des évènements fracassants entendus de près et qui résonnent encore aux oreilles de l'habitante. Elle a pourtant tenté d'y retourner (A8). Le possible reste toujours présent.

Outre ces quelques remarques qui incorporent et, au fil des cas analysés, font surgir l'appréhension de ce que peut être un cheminer habitant, notons que si l'instance qualitative nous semble de plus en plus indispensable dans notre projet elle se complaît souvent et c'est présentement le cas, à se dissimuler derrière la banalité et la modestie timide des récits. Ces expressions du vécu, il faut les traquer au détour d'un mot, lors d'un soupir, d'un bref éclat de voix, d'un sourire, qui surgissent et disparaissent à la manière d'un affect ; lors du souvenir d'un évènement aussi qui n'est plus, mais dont la marque fait que, pour l'habitant, tel lieu aura pris une certaine qualité dont il ne se défait pas facilement. C'est à travers ces expressions discrètes que les cheminer vécus prennent l'air de création ou de remodelage d'espaces qui avaient été donnés à habiter à tout le monde c'est-à-dire à personne.

E . 12 -



Du silo au silo 3 : allen par mezzanine
retour par galerie

E . 12

PROFIL DE L'HABITANT

M. B.. - 40 ans
- Cadre supérieur
- Marié, femme au foyer
- 2 enfants 17 et 14 ans
- Habite au 110 (locatif)
- Résidence précédente : locatif en ville moyenne du Nord de la France.

INVESTISSEMENT TERRITORIAL...

... fort réduit, il s'organise selon des trajets quotidiens pour aller au travail (centre-ville) et reliant : le domicile au silo le matin et le soir, le domicile au parking près de l'avenue Reynoard, avant et après midi.

Deux pôles seulement autour du domicile, qui ne sont que deux endroits symétriques du point de vue de la fonction : la place du véhicule.

Selon un rythme à peu près hebdomadaire : un trajet vers un club de la Maison de Quartier.

LIMITES

Les parties de la Galerie du 60 au 10 et du 130 au 150 ainsi que tous leurs abords et le parc sont totalement inconnus.

EXCLUSIONS

Certains évitements s'effectuent aux heures tardives.

"Vous savez, c'est assez pauvre, je ne fais que des aller-retour" (A5).

"Ca ne va pas être bien intéressant" (A1).

"Je vous dis tout de suite, j'ai tendance à voir plutôt ce qui va mal" (pré-entretien).

"Jamais de rencontre dans cette mezzanine" (A4) - "Il n'y a personne ; c'est la fin de tout" (A7).

"Mardi, panne d'ascenseur. L'escalier est dégoûtant, jonché de verre cassé et de débris inidentifiables. Je pense qu'il y a eu un cambriolage dans la nuit, ou quelque chose comme ça" (A 5).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(La géhenne quotidienne)

NATURE DE L'APPROPRIATION TERRITORIALE : Non seulement les trajets sont remarquablement courts et absolument répétitifs, mais de plus, et cette figure d'investissement diffère en cela de celles des entretiens 2 et 11, aucune ouverture à d'autres investissements n'est entrevue. Tout possible est-il exclu ?

Pourtant, à part les cas de fatigue et de préoccupation où le mouvement "mécanique" prédomine, il se passe toujours quelque chose dans chacun des trajets de cet intervenant. On trouve de fortes variations dans le climat qui environnait le trajet, même si les cheminer sont souvent une appréhension (aux deux sens du terme) d'imminences catastrophiques. Rencontres d'une poubelle frappée d'indigestion ou d'une caisse enregistreuse fracassée ou d'un squelette de vélomoteur dont l'essence tend à persister au nez attentif ; elles ponctuent un frayage encore étonné dans un univers de chaos bricolé. Nous avons trouvé dans ce cas, une fréquentation de la mezzanine comme chemin quotidien. "Il n'y a jamais de rencontre dans cette mezzanine" (A4), c'est-à-dire qu'il n'y a personne, mais que toute la collectivité indifférenciée y afflue et déborde comme dans une marée qui abandonne et reprend constamment les objets-signes de sa vitalité. Ainsi le journal soigneux qui nous a été raconté surprend par la diversité et l'animation qui colorent chaque trajet d'un jour à l'autre. Le possible colle comme une ombre à chacun des pas de cet habitant qui, pourtant, ne varient jamais d'un pouce. L'expression : "c'est la fin de tout", nous l'interprêterons volontiers par cela même qu'elle déguise. C'est la fin de toute régularité, de toute prévision dans le climat du trajet. Ce bout du monde qu'est la mezzanine, c'est le début du "tout est possible".

LIMITES : Rien à dire de plus sur les limites puisque la modalité particulière du possible les inscrit déjà dans la trame même des cheminements qu'elle modifie fondamentalement. Quant aux li-

"J'ai eu tellement de mal au début à trouver le 110 et on s'est perdu je ne sais combien de fois avant de trouver notre logement nous-même que je n'ai pas envie d'aller ailleurs" (A 8).

"Mercredi (...) Partout des têtes affreuses et des vêtements affreux" (A 3).

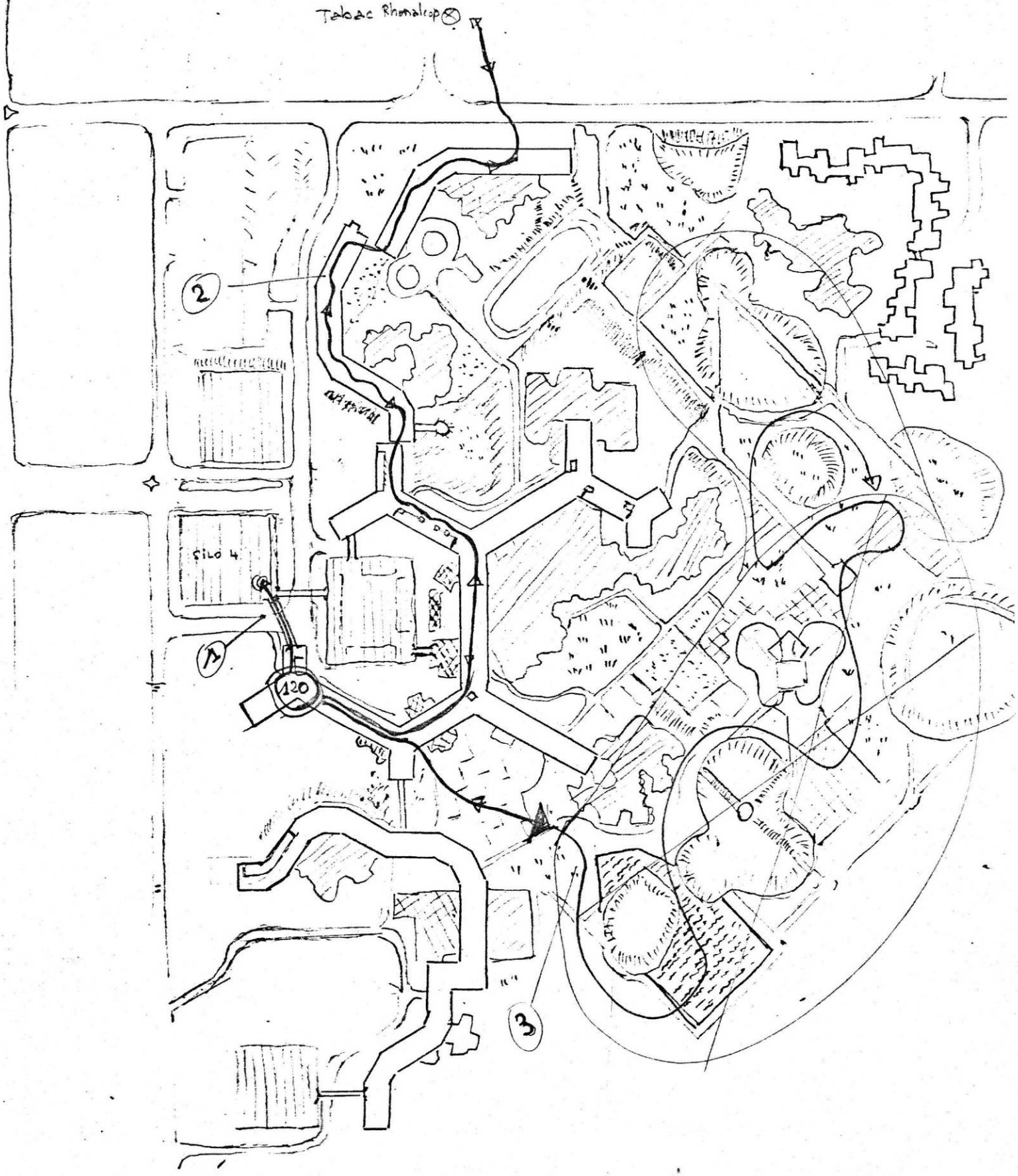
mites-frontières du territoire, dans la mesure où cet habitant leur tourne le dos, elles ne signifient qualitativement qu'une chose : l'incapacité insurmontable éprouvée dès l'arrivée dans le quartier, non seulement à appréhender la globalité de l'ensemble habité, mais à pouvoir se retrouver dans les abords immédiats de son logement. Evènement de marque indélébile.

x x

x

L'AUTRE ET SON DOUBLE : Il faut souligner, à la suite des remarques essentielles sur cet entretien qui en donne un exemple à l'état presque pur, un rapport particulier que le cheminement convoque entre l'individualité habitante et la collectivité. Il s'agit du court-circuit des rencontres personnalisées qu'opère une surcharge de l'imaginaire. Ainsi, quand les autres apparaissent (une ou deux fois dans l'ensemble du récit), c'est sous la forme d'objets-partiels, simples fragments indicateurs d'un climat : des visages, des vêtements, L'action individuelle de cheminer s'effectue dans un espace toujours marqué de la présence d'autrui : traces, objets variés, mais aussi et surtout dans un espace "collectif" : individus cheminant. Or, certains modes d'habiter l'espace privilégient la ré-activation des traces de la collectivité plutôt que de ses personnalisations. La collectivité est alors vécue par le passant sur un mode à la fois plus direct et plus globalement indifférencié. Le moindre objet, le moindre bruit, l'imaginaire les fait exprimer et dénoter la présence ou la mémoire reconstituée d'évènements qui sont et qui furent l'oeuvre du "on". La dimension d'atmosphère devient alors éminente, au sens où elle domine et rend la collectivité plus immédiate en même temps que ses effets plus imminents. Dans l'escalier du 110, les objets-traces inquiétants, le sont d'autant plus qu'on ne sait pas exactement à qui les attribuer : "il n'y a personne". Personne : le double imaginé des autres, instance collective d'autant plus puissante et concrète.

E. 13.



E . 13

PROFIL DE L'HABITANT

M. D.. - 39 ans
- Employé
- Marié, 5 enfants
- Résidence précédente : pavillon individuel (a habité au 110 avant de déménager au 120).

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

- Clairement découpé chez cet habitant, il présente une structure radiale dont le domicile est le centre. Les trois branches de longueur inégale sont d'autant plus courtes que le trajet est plus fréquent :

  - trajets (1) : pour aller et revenir du travail tous les jours (du 120 au silo par la mezzanine)
  - trajets (2) : pour aller au "Tabac" de Rhonalcop plusieurs fois par semaines
  - trajets (3) : effectué occasionnellement pour promener les enfants dans le parc, c'est un trajet-zone, sans tracé précis dans la mémoire du récit.

LIMITES

Géographiquement, l'extension territoriale correspondrait à un investissement de la quasi totalité du quartier de l'Arlequin. Ne sont pas fréquentées les parties de Galerie 60-90 et 130-170 (Elles l'ont été par le passé).

EXCLUSIONS

Pas d'exclusion, pas d'évitement.

"Je prends toute la Galerie jusqu'au 10" (A 1).
"Je passe bien au milieu de la Galerie" (A 3).
"J'aime pas beaucoup, mais c'est pas désagréable" (passim, à quatre reprises)
"On a pas trop envie de se presser" (A 6).

"I - Mais, y a-t-il des endroits où vous vous sentez comme chez vous ?
D - Non. J'irais jusqu'à dire qu'ici (domicile où a lieu l'entretien) je ne me sens pas chez moi" (A 2).

"Je ne me sens nulle part chez moi. On a été habitués à vivre à l'extérieur des villes. C'est pas l'Arlequin... Qu'on soit à l'Arlequin ou au Village Olympique... Non. C'est le problème des grands ensembles. On s'y fait pas. Moi, je suis indifférent" (A 8).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

("L'errant permanent" (1))

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Dans l'examen qualitatif de ces cheminements vécus, trois remarques essentielles :

1) pas d'exclusion, pas d'évitement. Cette absence pourrait faire conclure à une bonne intégration dans l'espace habité de l'ensemble du quartier. Or, le relevé d'une série de brèves remarques qui s'insinuent ici et là, au fil du récit, montrent qu'il s'agit exactement du contraire. Cet habitant semble cheminer sans problèmes. Rien n'est vraiment désagréable ; il ne se presse pas, ne longe pas les bords de la Galerie comme ferait quelqu'un qui appréhende d'affronter un espace impressionnant. De fait, il n'y a pas d'appréhension ; mais entendons-le dans les deux acceptions du terme.

2) La qualité des cheminements c'est l'indifférence. Aucune inquiétude-appréhension ne vient ponctuer la démarche, aucune "a-préhension" dynamique non plus. On ne relève dans cet entretien aucune dynamique motrice spécifique (pas de bifurcation , pas d'arrêt notoire). Tout est vécu sur le mode pathique, mais sans que le subir ne vienne déranger ce qui apparaît comme une ataraxie passive. Marcher "bien au milieu de la Galerie" n'annonce pas un habiter qui se sentirait à l'aise. Il n'y a aucune opposition à quoi que ce soit, aucun affrontement, même sur le mode imaginaire, ni sur un mode dominé, ni sur un mode dominant. Cheminer au milieu, c'est alors laisser couler d'elle-même une marche que rien n'accélère et rien n'interrompt.

3) Aussi la nature de cet investissement territorial se marque-t-elle d'une non-appropriation générale. Tout ce qu'il habite, cet habitant l'effleure. Son imaginaire-même siège en d'autres

---

(1) Ce mode d'habiter peut bien se typifier selon l'approche du travail de MM. PESSIN et TORGUE "Villes Imaginaires" - Thèse de 3ème cycle U.E.R. Urbanisation - Grenoble - p. 232. C'est le cas de l'"errant", non seulement imaginé mais vécu à travers une déréliction quotidienne permanente qui n'attend aucun évènement, aucune mutation.

lieux d'élection, ceux de son histoire résidentielle passée. L'avenir ne réservant aucune ouverture, une calme résignation règle cet habiter diaphane et larvaire qui se maintient (permaneo) dans un rapport d'étrangeté à l'ensemble de l'espace collectif habité.

E . 14

PROFIL DE L'HABITANT

Mme B.. - 42 ans
- Mari cadre moyen
- 5 enfants (âge 19, 17, 14, 9, 4)
- Habite au 110 depuis 2 ans
- Résidence précédente en maison particulière suburbaine (2 expériences précédentes d'ensembles).

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Voici de nouveau une figure radiale à partir du lieu de domicile. Comme tous les numéros situés dans la zone du "centre" culturo-commercial, le 110 induit, pour l'habitante qui passe sa journée à l'Arlequin, des superpositions de trajets menant vers des usages différents. Le trajet d'aller vers les magasins peut passer au même endroit que le trajet de retour du parc. La présente figure offre un investissement territorial qui est un des plus denses que nous ayons trouvé.

POLES

Fort nombreux pour cette active mère de cinq enfants. Nous citerons les principaux : les commerces, la Maison de Quartier (à divers titres), la Maison Médicale, le gymnase ; le Parc comprend plusieurs pôles qui tiennent une place d'importance dans le récit des trajets : bacs à sable, massifs surélevés, la "Grande Butte". D'autres pôles extérieurs à l'Arlequin occasionnent des trajets pédestres : le Village Olympique, Carrefour.

EXCLUSIONS EVITEMENTS

A part la partie de Galerie du 30 au 10, autrefois fréquentée, tout est parcouru (il faudrait passer à l'échelle des mètres carrés où les pas de cette habitante ne se sont point posés). L'évaluation des divers cheminements n'est pourtant pas indifférenciée comme l'examen de la nature de leur investissement va le montrer.

"Les enfants adorent ce coin (rampe du 80), ils adorent passer là" (A 6).

"Les enfants aiment bien ces massifs. Ils peuvent poser leurs jouets sur le rebord" (A 2).

"Le samedi, je ne vais jamais à l'Arlequin" (A 4).

"Si je peux éviter de passer par là, je le fais" (A 2- A 4).

"Quand je peux j'évite de passer sous la Galerie" (A 5).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Le fonctionnel et le poétique ?)

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL ET DES EVITEMENTS : L'intervenante avait tenu à faire un journal et à le présenter oralement de manière plus syntétique. On a donc l'impression dans les premières pages de l'interview que tout est clair, bien organisé, "fonctionnel" en quelque sorte. Le schéma géographique laisserait même à penser que dans un ensemble comme l'Arlequin, une mère de famille alerte et dynamique voit ses cheminements se tisser au gré des impératifs d'emplacements (services, commerces) que les concepteurs ont bâti ici et là. De fait, la nécessité d'aller à tel commerce détermine qu'on aille dans telle direction et certaines fois par tel chemin. La promenade permettrait au contraire de divaguer en toute liberté.

Or, cette intervenante typifie un cas qui est loin d'être unique. Il n'y a même pas de trajet-loisir. L'ensemble des cheminements s'effectue sous un régime de nécessité (les pôles du parc sont les pôles d'intérêt des enfants). Le temps de loisir (samedi) se passe systématiquement hors de l'Arlequin. Si la relation à l'espace cheminé reste dynamique, c'est par l'effectuation d'un grand nombre de variations, voire de détours. Les pages suivantes du récit laissent voir comment tout lieu de passage d'atmosphère désagréable est évité, si c'est possible. Nombreux sont ces lieux : la Rampe du 150, la place du libraire, la Galerie du 60 au 70, du 30 au 50 et l'ensemble même de la Galerie proprement dite (cf. A 5). Les variations réalisées (passer d'un côté ou de l'autre du pilier du 100 selon le sens de la marche, franchir le "trou" de mur devant le gymnase, fouler l'herbe pour se rendre du 110 au Village Olympique, "couper" par l'intérieur du C.E.S. pour aller au 80), apparaissent comme tout autant de réactions à l'habitude, comme des efforts de réactivations du cheminer. A chaque nouvelle bifurcation, c'est un nouvel espace qui se crée et devient susceptible d'appropriation. Les cheminements

"Un jour, j'ai fait le tour de la Villeneuve, en passant tout le long des coursives du dernier étage, pour tout voir de là-haut ! Parce que ici, on est plutôt bas" (A 10).

"Si j'avais une promenade à faire le soir, je crois que j'irai par le marché... du côté du lac... ! (2" de silence). Mais je n'irais pas sous la Galerie" (A 8).

se différencient donc très nettement, non pas en trajets de travail (domestique) et trajets de loisir, mais en chemins suivis et chemins frayés. Derrière chaque action différenciante qui tente de s'échapper du chemin suivi-subi, se dessine un arrière-fond imaginaire qu'indique un impromptu et bref accent poétique du récit.

Ce style de cheminement invite à deux sortes de lecture. L'une se fonde sur la distinction "fonctionnel" et "poétique" inscrite dans une conceptualisation urbanistique synchronique qui la produit et l'entretien. Mais, l'examen du temps de la vie quotidienne invite à une autre lecture ramassée dans la question : "Comment et dans quelle mesure un espace créé selon des fonctionnalités peut-il être vécu à travers des cheminements qui le déforment et le transforment ?".

E . 15

PROFIL DE L'HABITANT

M. A.. - 41 ans - origine italienne
- Employé
- Marié - 2 enfants
- Résidence précédente Grenoble Centre

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Le centre de la forme de cet investissement semi-radial s'organise autour d'un complexe circulaire qui encercle la zone marquée par deux pôles : le domicile (70) et le travail (C.E.S.), et à partir de laquelle se ramifient de manière plus linéaire des trajets faits à pied ou en vélo (pôles : commerces, arrêts de bus : 40, 120, Carrefour, direction ville, le parc sud).

La fréquence des trajets apparaît approximativement dans l'épaisseur des traits du schéma ci-contre. Le trajet de travail se fait six fois par jours. Les trajets vers les arrêts de bus au moins une fois par semaine.

LIMITES

Au Nord et au Sud : les confins du quartier
A l'Ouest : les arrêts de bus
A l'Est : la médiane Nord-Sud du parc.

EXCLUSIONS

La Galerie proprement dite du 130 au 170 et du 20 au 10 ; la zone des silos : l'évitement fréquent du 50 fait dévier le trajet fonctionnel (1) par le contournement de l'épi Ouest du 50.

---

(1) cf. ci-contre : chemin évité si possible.

"Je connais beaucoup de monde. Y a des gens que je dois voir ou qui me demandent pour des appareils. Y a des amis..., on me pose des questions de famille. Ca va ? .. ou pour me dire bonjour" (A 3).

"La coursive ne donne pas l'impression d'être chez soi. Y a des gens qui traînent, y a toujours des enfants et des chiens. Et puis c'est pas propre... des fruits écrasés, des mégots... et puis le bruit aussi" (A 6).

" Y a que quand on est entré chez soi qu'on a... qu'il y a, euh... qu'on a un grand souffle... quoi !" (A 7).

"En partant en vélo (vers le Nord), une fois à Rhonalcop, on ne se sent plus chez soi... Par plusieurs facteurs, soit le bruit de la circulation, les couleurs plus tristes aussi ; c'est ou plus clair ou plus sombre" (A 6). "Une fois dans le quartier, on n'est plus sur le qui-vive, cet état d'âme d'alerte qu'on a quand on est en ville" (A 5).

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(Une encombrante familiarité)

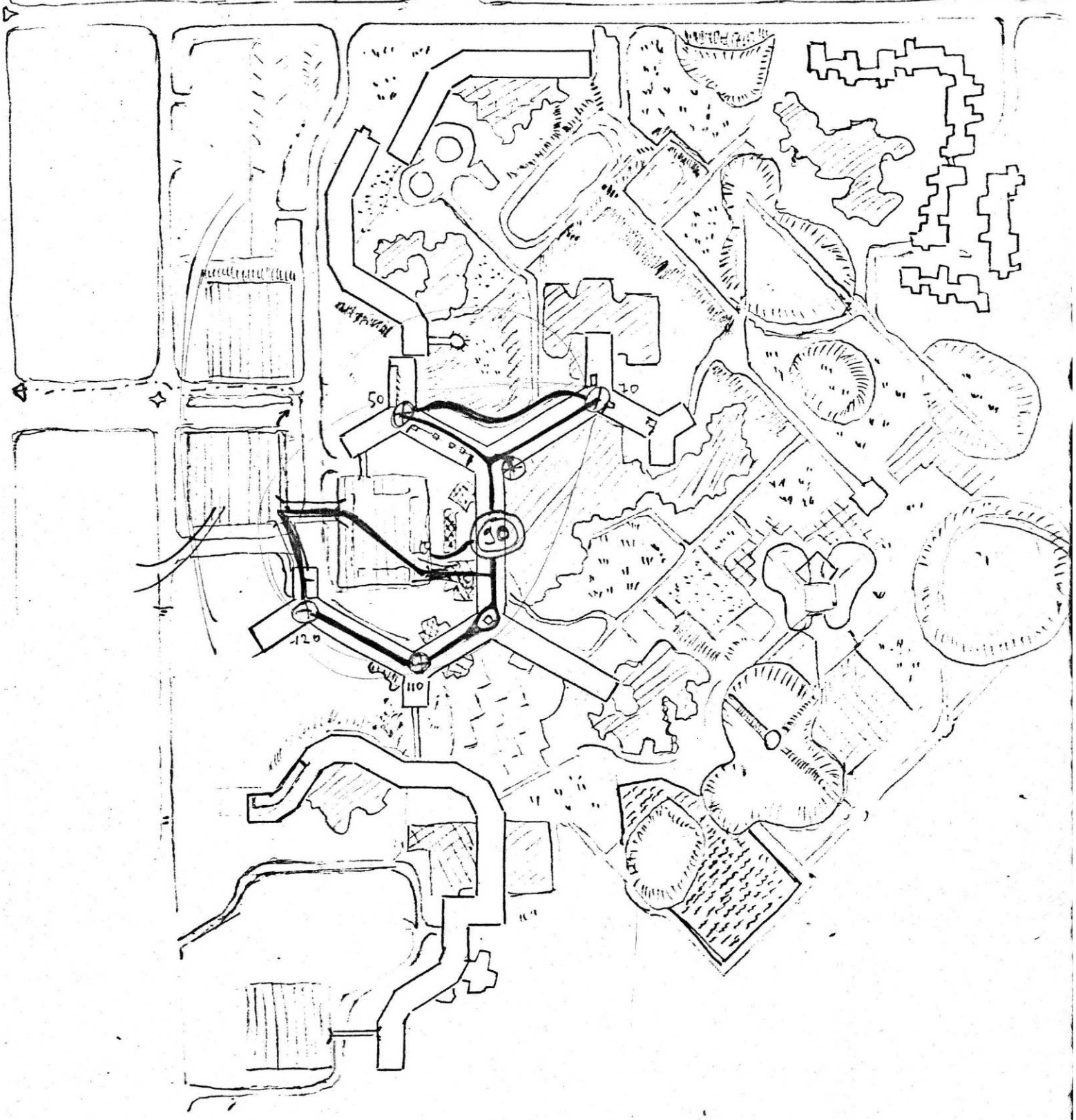
NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Cet entretien E 15 donne l'occasion de rencontrer le premier cas de travail masculin effectué sur le quartier. Le court chemin du 70 au C.E.S., toutefois plus long dans sa forme ordinaire (par le 60) que dans sa variante (traversée du C.E.S.) est tellement fréquenté que, contrairement aux autres trajets, rien de détaillé n'en sera dit dans le récit de cet habitant. Par contre, ce trajet peut avoir plus de durée qu'on en supposerait par l'obstacle répété et permanent des connaissances rencontrées ; ce qui tient lieu d'atmosphère.

DELIMITATIONS : Aussi les différentes formes d'appropriation que vit l'intervenant tendent-elles à se regrouper en deux classes opposées et tranchées : appropriation collective, appropriation individuelle. Les espaces intermédiaires (ascenseur, coursive) sont rejetés du côté de l'extériorité collective. Le difficile jeu d'équilibre entre le travail et le domicile sur un même lieu d'habitat se résoud ainsi pour cet intervenant. Toutefois, il n'y a pas qu'un dedans et un dehors. Le quartier apparaît ainsi dans les cheminements comme un dedans de la ville qui serait le "dehors" indéfini. La dualité conceptuelle : dedans/dehors devient un schéma reproductible où les termes intermédiaires changent de nature. Concepts tout relatifs, le dedans et le dehors apparaissent comme de simples et momentanées métaphores d'une organisation du rapport à l'espace que le suivi des cheminements quotidiens développe concrètement.

On notera les variantes de trajet (retour du bus, du 120 au 70, aller au bus du 70 au 40, variante du trajet 70-C.E.S.) par lesquelles cet habitant-travailleur du quartier évite soit l'habitude, soit les rencontres qu'un cheminement répété dans la Galerie proprement dite tend à induire et à instaurer.

Ce jeu de variations existant dans la plupart des cas de cheminements examinés finit par indiquer qu'entre le cheminer et la voie existent d'autres rapports que celui de contenant à contenu. La manifestation de ces actions sur l'espace laisse à penser, de même, que les représentations reçues où l'on oppose des "dedans" à des "dehors", ne correspondent peut-être pas pertinemment à la manière dont les rapports entre ces lieux sont vécus et articulés pas à pas. Il conviendra de réfléchir plus avant sur ce porte-à-faux et d'identifier les raisons pour lesquelles on ne le reconnaît guère.

E. 16.



E . 16

PROFIL DE L'HABITANT

M. P... - 32 ans
- Employé sur le quartier (service)
- Marié - 1 enfant
- Habite au 90 depuis
- Résidence précédente : travailleur itinérant

INVESTISSEMENT TERRITORIAL

Le relevé cartographique que nous proposons pour le cas de cet investissement territorial n'est qu'une allusion à la réalité des trajets dont plus de la moitié s'effectue aussi en étage, d'une coursive à l'autre. Il eût donc fallu dessiner le bâti en élévation comme pour l'intervenante du sixième entretien, mais en plusieurs pages de plans. L'analyse qualitative montrera l'inutilité du procédé dans le cas présent.

POLES

Les trajets s'organisent par la Galerie ou les coursives, selon des aller-retour qui relient le lieu du domicile aux lieux de travail : 5 "montées" (dont le 90). Ils dessinent ainsi l'espace fréquenté pour des raisons professionnelles. A part la sortie du garage, tout est donc parcouru sur un mode laborieux.

LIMITES

Elles sont marquées par les pôles de travail.

EXCLUSION

Une seule est signalée nettement : elle concerne le fragment de Galerie du 30 au 50 "physiquement désagréable" et qui n'est plus fréquenté actuellement de toutes manières.

(1) *"Mon point de départ c'est toujours le 90 (...). Si je vais au 120, je commence par le 120 (...) et je reviens au 60. Si, par exemple, je dois aller du 90 au 50, je passe souvent, pour ainsi dire tout le temps (...) par le 60, par la quatrième coursive si je dois aller au 3ème. Sinon, si je dois aller au deuxième, je prends l'ascenseur au 50. Parce que les ascenseurs du 60 sont plus rapides (...). Si j'ai quelque chose à faire au 70, je pars du 60, je descends par l'escalier et je vais au 70. Si je dois aller au 50 et 30, je vais par l'ascenseur à la 4ème coursive du 50, je fais ce que j'ai à faire, je redescends par l'ascenseur du 50 et de là je vais au 70. Si, par exemple, je dois aller au 110 (etc...)" (A 1).*

(2) *"Par exemple, cet après-midi, vers 2h., je suis parti du 50, je suis allé au 120, euh, je suis parti du 90 par la rue, au rez-de-chaussée, ... je suis allé au 120 voir une personne, voir le travail qu'y avait à faire, et je suis revenu au 60. Du 60, je suis remonté par l'ascenseur, y a un peu plus d'un étage ; y a un étage et la mezzanine ; je suis allé au bureau, j'ai pris mon matériel et je suis monté, euh, par l'ascenseur de la troisième coursive. De la troisième coursive je suis redescendu par l'ascenseur... J'ai failli redescendre à pied parce que je devais aller voir quelqu'un à la deuxième coursive (...). Je suis, euh, de là j'ai vu quelqu'un de l'assistance sociale du 170 qui m'a apporté des pièces que je n'attendais pas, si bien que je suis remonté par l'ascenseur à la 3ème coursive. J'ai fait le travail, je suis redescendu toujours par l'ascenseur, toujours au 60. Normalement, j'aurais dû repartir au 120,... Mais je suis venu ici" (A 5).*

(3) *"Trajets de loisir... Euh... je vais (...) du 90 au 20. Quand il pleut pas, je passe devant le gymnase, quand il pleut je passe par la Galerie. Mais... franchement, ça me <u>coûte</u> de passer par la Galerie. La partie entre le 50 et le 30 m'est physiquement désagréable (...). Mais autrement, pour le loisir, je prends une voiture. Je vais au garage en passant par la Galerie" (A 6).*

(4) *"La Ville-Neuve, j'y travaille, j'y vis la semaine, donc pour... pour mes loisirs, je vais ailleurs" (A 6). "Je ne me ballade pas dans la Villeneuve (sourire) (A8).*

QUESTIONS SUR LA NATURE DE L'OCCUPATION TERRITORIALE

(L'acteur technique, étranger du dedans) (1)

NATURE DE L'INVESTISSEMENT TERRITORIAL : Sur l'ensemble des entretiens, celui-ci donne à penser que cet habitant connaît l'Arlequin de manière exemplaire. Habitant-travailleur du quartier, aucun recoin des espaces de circulation publics ne lui échappe. "Connaissance" exhaustive qui sait prendre le chemin le plus rationnel d'un point à un autre. Les récits de trajets offrent un luxe de repérages numériques et cartographiques. Ils indiquent, pour une fois, que le territoire parcouru l'est exactement à la manière dont les bâtisseurs l'ont conçu et produit. Pour limitée qu'elle soit, la zone investie apparaît comme une totalité. Les fragments cités (1) et (2) rendent bien compte de ce cheminer exhaustif et redondant où tout est représenté en long et en large et en hauteur. Pas de "trou" dans le repérage des tracés, pas d'imprévu véritable non plus qui surprenne le rythme des pas. Il y a toujours une solution transversale par laquelle le but à atteindre est déjà présent et acquis avant qu'un pas soit fait ; aucune dynamique ne se manifeste dans les énoncés répétitifs où le discours se contente de verbes et de substantifs. Quelle qualité peut bien recéler ce mode de cheminer qu'aucun adjectif modal et climatique ne précise, sinon la qualité minimale de l'équivalence ?

L'homothétie entre l'exprimer les trajets quotidiens et ce que sont ces trajets en tant qu'expression directe de l'habiter ne fait pas de doute. Cet habitant chemine, il ne séjourne pas. Les citations (3), (4) et (5) le confirment. D'une part, un investissement territorial où tout s'effectue sous le régime de l'homogène et de l'équivalence qualitative - un trajet en vaut un autre, seul l'impératif laborieux décide - d'autre part, peut-être un autre mode d'habiter l'espace, mais dont rien n'est dit parce qu'il ne concerne pas l'Arlequin.

---

(1) cf. MM. PESSIN et TORGUE - Villes imaginaires - (Ibidem) - p. 239 et 226.

(5) *"Tant que j'ai pas quitté la galerie piétonnière, je suis dans mon travail. Parce qu'y a toujours des gens pour me dire "Dites y a mon...", "j'ai pas eu le temps d'aller au bureau, mais je voulais vous dire ..." (A 8).*

(6) *"Chez moi (SO), je reste à moitié sur le lieu de travail. Quand je vois quelqu'un qui jette une cochonnerie, je cherche et, comme je connais très bien tout ça, je dis "Tiens c'est à telle coursive, tel appartement" (A 10).*

L'habituelle représentation d'une coupure entre travail et loisir grève lourdement ce cheminer individuel. L'atmosphère du travail englobe même le domicile proprement dit (cf. 6). Différent en cela du précédent (E 15), ce travailleur du quartier n'a pas résolu le difficile problème de travailler et habiter dans le même espace habité. En définitive, cet espace parfaitement connu, arpenté vingt fois par jour se vit sur le mode d'une exclusion larvée ; toujours appréhendé à travers une représentation de fonctionnement, et n'offrant pas de prise à l'appropriation, il est tellement un objet à entretenir qu'il ne peut plus paraître vraiment habitable.

PREMIERE BIFURCATION

LA FERMETURE D'UNE EXPOSITION

Décollant chacune à leur manière les pratiques de cheminer du piège inévitable où la cartographie les avait figées, les questions et remarques portant sur la nature et la modalité des chemins effectués par les intervenants convergent toutes en une série de propositions qui terminent l' "exposé" et invitent à modifier l'axe de compréhension.

1) Les limites présentent de manière inattendue d'autres formes que celles du marquage d'une frontière. Il y a certes des limites représentées qui ne varient point et partagent l'espace. Il y en a d'autres qui ne doivent rien à la représentation géométrique de l'espace mais existent dans une pratique mobile de l'espace ; elles n'ont de sens que dans la mesure où l'habitant se réfère au transgressible. On les perçoit bien dans tous les mouvements d'évitements que nous avons relevé. D'un côté, celui de la représentation graphique, le trajet apparait comme une trace continue qui franchit à un certain moment des délimitations ; tout est continu et contigü, à la fois découpé et homogène. De l'autre, le cheminer se manifeste comme un mouvement variant selon des pleins et des vides, avec de curieuses "limites" susceptibles d'apparaitre et de disparaitre, de se profiler en long et parallèlement à la direction des pas, d'exister à telle heure et non pas à telle autre. La planéité supposée de l'espace habité se dissoud dans une hétérogénéité que seule la succession des pas relie momentanément et par fragments. L'ensemble habité disparait alors en tant que totalité pleine. Les cas fortement typés de pratiques cheminatoires exhaustives (E3, E14 et surtout E16) montrent que plus un espace donné est investi pleinement, moins l'appropriation est assurée et plus le sentiment d'étrangeté se ressent jusqu'à la fuite. (Rapport de concomitance et non de causalité). Encore ne s'agit-il que de zônes parmi l'espace conçu comme ensemble - qu'est devenue la totalité, comment s'évanouit-elle ?

La nature particulière des limites découvertes ainsi que la forme diachronique de l'appropriation le laissent déjà entrevoir.

2) Outre l'approprié et le non-approprié : un appropriable

La démarcation entre approprié et non-approprié ressort d'une représentation synchronique des limites. Au fil de la lecture des récits de cheminements quotidiens ou de leurs compte-rendus, ces deux qualifications antagonistes de l'espace aménagé voient s'effriter leur consistance première. On ne trouve, avec la dimension temporelle convoquée dans ces récits, aucune appropriation ou contre-appropriation qui ait un sens définitif et une fois pour toutes. Elles ne sont que les marques à un moment donné apposées à un espace qui a été le champ de mouvements d'appropriations en faveur ou en défaveur de l'habitant cheminant. Pour durables qu'elles puissent être, - et il y a toujours un certain nombre d'espaces inappropriés ou inappropriables -, ces marques ne rendent pas compte du "comment" de l'appropriation. Comment l'habitant qui arpente et connait parfaitement la zône qu'il investit reste-t-il étranger ? Comment cet autre qui chemine peu mais n'évite rien est-il aussi étranger, si ce n'est par l'absence d'APPROPRIABLE dans ces deux cas pourtant opposés. Le premier chemine sur le mode du saturé, le second sur le mode du vide. Plus de place, ou rien d'entrevu pour l'appropriable ; l'espace habité devient alors homogène et sans prises ; sans plus de signification quotidienne qu'un plan géométrique.

La qualification de l'appropriation ne dépend en fait ni d'un rapport quantitatif à la totalité, ni de l'assurance des limites territoriales mais du degré de possible qu'elle inclut. Question de qualité, question de force, c'est bien d'une action dont il s'agit, et de la manière dont elle se déroule. Rien de pertinent ne se saisirait en ce sens, si ce n'est selon le temps quotidien. La totalité réside alors à l'horizon de ce qui est à venir, en même temps que dans ces absences et ces "trous" relevés dans la pratique cheminatoire. Incertaine nature du total se déplaçant de l'absent au projeté, du projeté à l'imaginaire.

3) Pour un cheminer, quoi de plus métaphorique qu'un plan ?

Dans la mesure où l'on ne cherche pas à évaluer la manière dont un espace conçu en tant que contenant peut-être rempli par un contenu habitant, mais plutôt comment l'habiter progressif d'un espace bâti se constitue à travers le rythme patient des cheminements, une logique de l'articulation dans la succession se substitue à celle de la distinction et de la dé-finition (délimitation fondamentale). La totalité d'un espace conçu comme référence des parties du bâti cède la place à la globalité du monde de l'activité quotidienne toujours présente à chaque pas, mais aussi toujours en cours de développement, d'explicitation agie. On a vu par exemple que chaque cheminer s'organise sur le fonds d'une présence collective. Cette présence ne se personnalise pas toujours. Très souvent imaginée ou pressentie à partir de ses marques spatiales, elle insiste et persiste de manière sourde et diffuse. Ou encore : le trajet vers le travail ne consiste pas en l'utilisation d'espaces piétonniers de pôle en pôle comme une transition amortie où quelque chose de domiciliaire persisterait encore, mais plutôt en ce que la préoccupation et le caractère nécessitant assez propres à ce genre d'activité accompagnent d'emblée, comme une atmosphère, les premiers pas matinaux. Le référent des cheminements n'est plus, dès lors, la simultanéité d'un ensemble spatial conçu, mais, à chaque moment du cheminer, la coexistence des différentes instances en jeu dans la vie quotidienne. L'explicitation, le développement en mouvement de cette coexistence ressemblent à une sorte de création par quoi l'espace investi prend telle ou telle qualité selon le moment, mais n'a plus de permanence en soi (sinon dans la représentation et dans les plans) ; ou bien il n'a aucune consistance vécue, (les "trous", les "blancs"), ou bien il se qualifie dès lors qu'il est a-présenté.

4) Le cheminement semble être une forme d'expression au double sens où, dans son effectuation, quelque chose se développe et quelque chose se façonne. On aura noté les homologies relevées entre formes de récit et formes de cheminement. Ainsi les arrêts et ponctuations fréquentes autant dans l'un que dans

l'autre ; ou bien le défilement mécanique et régulier des énoncés de celui dont la marche ne connait pas la pose et l'atermoiement. Elément indicateur qui invite à changer de point de vue et saisir les cheminements du côté de leur style.

CHAPITRE 6

UNE RETHORIQUE HABITANTE ; *LES FIGURES DE CHEMINEMENT*

Qu'un espace ayant été bâti à usage d'habitat soit en lui-même une cause nécessitant et péremptoire de toutes les conduites spatiales de l'habitant, les impératifs catégoriques du mode contemporain de production tâchent de nous le prouver. Inquiétante doctrine. La manière théorique de poser cette inférence ne reproduit-elle pas trop bien, la pratique même de production ?

En même temps, certain discours volontariste nous pousse à croire que chaque habitant pour peu qu'il soit éclairé, ingénieux ou réactif a le pouvoir de personnaliser et spécifier de manière originale son habitat. Mais n'est-ce pas le propos le plus répandu d'un art de vendre (1) l'habitat ?

Théorie causale et réthorique causale ont de quoi nous rendre perplexes.

Que se passe-t-il dans la vie quotidienne des habitants d'un ensemble ? - L'espace habité, parcouru, est exactement celui que les concepteurs et constructeurs ont produit - Le changement d'une cloison, le gribouillage d'une façade n'entament pas la massiveté géométrique de l'objet livré à l'habitat collectif. Signes de réactions plus ou moins nombreux, ils manifestent sporadiquement une réalité beaucoup plus permanente et d'une autre nature. En effet, selon le temps vécu, non seulement les investissements spatiaux ne recouvrent jamais la totalité de l'unité architecturale édifiée, mais encore, cette dernière n'existe que dans la forme particulière d'un cheminer qui la tourne en métonymie, ici accentue et là déréalise, tantôt poursuit, tantôt évite, qui en un mot : l'ORIENTE...

---

(1) cf. les analyses de publicités immobilières in "Production de l'espace urbain et idéologie" - Recherche du CRESAL pour la D.G.R.S.T.

A considérer la pluralité des cheminer individuels, en résulterait-il une collection d'orientations divergentes les unes des autres, dont rien de plus ne se dirait, sinon qu'un tel habite de telle manière ? A moins qu'ordonnées typologiquement, les seize manières de cheminer examinées n'offrent, aux deux termes de leur série, des cas heuristiques dont l'extrapolation correspondrait à des catégories opposées. Ainsi apparaitraient des graduations croisées allant du cheminer le plus reproductif au cheminer le plus inventif, ou de celui qui se fonde le plus sur la valeur d'usage, à celui qui favorise le plus une valeur de détournement, ou encore du mode le plus individualiste et différenciateur, au mode le plus répétitif d'identités propres au groupe social. Mais tout cela ne correspond en rien à ce qui est vécu effectivement. Si un espace donné ne se vit peut-être jamais exactement de la même manière selon les moments et selon les divers habitants, en même temps cet espace est susceptible de similitudes dans les pratiques cheminatoires qui ne l'inventent jamais absolument à partir de rien ; on y voit se produire des perceptions et des mouvements sinon identiques, du moins de même genre.

Voici donc un rapport de pratique spatiale à espace pratiqué dont la complexité déroute toute explication qui se voudrait clairement causale en procédant par disjonctions exclusives. Ce n'est pas "ou bien...", "ou bien", mais conjointement et selon la succession que se compénètrent : du représenté et du vécu, du reproduit et du produit, du nécessaire et du ludique, de l'usage et du poétique, de l'individuel et du collectif. A quelle unité de compréhension se référer ? A quel point de vue se poster ?

Une constante remarquable n'échappe pas dans la lecture des récits de cheminements recueillis. Il y a toujours un minimum de subi et un minimum d'agi, quelle que soit la teneur dominante de chaque trajet particulier. L'analogie avec l'expression graphique ne laisse pas d'être frappante. De même qu'un livre se lit accompagné d'une (ré)écriture immobile et s'écrit en même temps qu'il se lit pour soi et pour d'autres,

"O draperies des mots, assemblages de l'art littéraire, ô massifs, ô pluriels, parterres de voyelles colorées, décors des lignes, ombres de la muette, boucles superbes de consonnes, architectures, fioritures des points et des signes brefs, à mon secours ! au secours de l'homme qui ne sait plus danser, qui ne connait plus le secret des gestes, et qui n'a plus le courage ni la science de l'expression directe par les mouvements". Francis PONGE. La promenade dans nos serres. Ed. Gallimard - Paris 1967.

le cheminer semble consister en une lecture-écriture. Parfois plus suivi, parfois plus frayé, l'espace où l'on se meut ne supporte jamais l'exclusion absolue de l'une ou l'autre des instances. Certains trajets, certains séjours se font-ils sur le mode de l'absence ; pourtant la succession des pas ré-écrit effectivement l'espace qui s'ouvre devant soi ; même si elle le fait sur le mode d'action minimale.

L'ensemble des cheminements peut s'appréhender comme de l'expression. Expression où une syntaxe articule un vocabulaire et qui se manifeste par un jeu de figures concrétisées dans l'espace. La pratique cheminataire s'exprime-t-elle en une organisation qui serait une sorte de réthorique ? Et puisque toute réthorique est finalisée - art de persuader, art de composer pour mieux exprimer - dans quelle mesure les figures que forment les cheminements sont-elles l'inscription d'une appropriation appréhendable en tant que code et paradigme réglant les rapports collectifs ?

+

\+ +

Ces figures susceptibles d'énumération et d'illustration, on a pu les supposer au cours de la lecture du chapitre précédent. Reconnues et saisies maintenant en tant que formes d'expression spatio-temporelle, elles se présentent plus ou moins nettement selon qu'elles se fixent sur des lieux d'élection particuliers dans l'ensemble du bâti considéré : l'Arlequin, ou bien qu'elle se répètent en variétés proliférantes et croisées dont la démultiplication confine probablement à l'infini. L'exposé qui suit vise donc plus l'exemplarité qu'une exhaustivité qu'il serait illusoire de postuler, aussi bien ne fait-on jamais le tour de la quotidienneté telle qu'elle se vit.

Une dernière préoccupation avant d'entrer dans ce paysage des figures cheminatoires : de quelle nature sont ces figures ? Convoquées par le biais des récits, elles ne consistent pourtant pas en de simples extrapolations de ce qu'on appelle

couramment des "figures de style", elles ne seraient que la projection d'un discours sur une pratique spatiale alors métamorphosée. Non seulement les figures qu'écrivent les cheminements s'observent directement, mais encore, de nombreuses formes mixtes trouvées dans les entretiens indiquent la convergence du langage et du cheminer dans un même style d'exprimer. C'est donc une collection de figures d'expression qui va se présenter d'emblée dans ce chapitre ; figures observées et racontées par les habitants ; figures qui manifestent plutôt la manière selon laquelle le cheminer s'articule, ou plutôt la manière selon laquelle il varie et procède par substitutions ou alternances.

Pour une raison qui n'apparait pour l'instant que commodité de lecture, on regroupera ainsi dans un ordre progressif : d'abord ce qui ressortirait plutôt du lexique (l'axe paradigmatique de la linguistique), ensuite ce qui ressortirait plutôt de la composition, de la syntaxe (l'axe syntagmatique de la linguistique). Nécessité de clarification de l'exposé qui ne doit pas faire oublier que ces deux instances fonctionnent en même temps et qu'il faudra rechercher le principe de cette concomitance.

Nous proposons cet ordre :

1- les figures élémentaires,
2- les figures de combinaison
3- deux figures fondamentales.

Note 1- Les dénominations de chacune des figures s'empruntent soit aux termes de la réthorique, soit au vocabulaire logique. Certaines figures exigent qu'on forge des néologismes dont on s'excuse par avance. Dans tous les cas, il s'agit de désigner, le plus clairement possible des objets constitués par une expression développée dans l'espace et dans le temps.

Note 2- La citation de photographies au "verso" des pages de ce chapitre, contraint momentanément à insérer les extraits d'entretiens dans le texte des "rectos".

1) FIGURES ELEMENTAIRES

Fidèle à notre projet de dépaysement progressif qui ne peut se défaire d'un coup des modes de penser les plus courants mais tente de les réduire peu à peu, tel est le choix de ce début autorisant la référence à des lieux bien circonscrits et identifiables (des photographies peuvent les illustrer) et qui supportent l'écriture de figures fragmentaires.

A l'habitant qui chemine, se présente un ensemble spatial qui en lui-même, et avant que les pas ne l'organisent, n'est rien d'autre qu'un "amas confus de choses sans lien entre elles" (de même que Ferdinand de SAUSSURE dénommait la réalité originaire du langage).

Une sélection est à faire dans un ensemble de possibilités. Il y a concurrence entre divers lieux. Chaque fois qu'un cheminer se déroule et même s'il se répète toujours, une sélection fonctionne et, comme dans le langage, le plus souvent à l'insu de l'acteur de l'expression.

Les entretiens recueillis présentent dans leur ensemble des figures remarquables et exemplaires qui, faute d'une impossible ou inépuisable énumération, permettent de comprendre comment un cheminer se constitue.

- L'EXCLUSION -

"Figure" de l'exclusion ? Le premier terme n'est pas toujours pertinent. Le chapitre V aura laissé voir que des zones entières du quartier sont délaissées. Il y a des exclusions pour nous, par rapport à l'ensemble d'un territoire planifié, qui n'ont pas de sens pour l'habitant. Exclusion par indifférence, exclusion d'un territoire non raconté qui apparait en définitive comme une non-exclusion, une pure absence.

Il n'en va pas de même pour les exclusions que les habitants citent et qui consistent en une forme d'évitement absolu et intransgressible selon leur pratique du cheminer. Ce qui de manière active, s'exclut d'un cheminement s'applique à des

lieux très divers et très variables selon chaque habitant. On cite le plus souvent : les terminaux de la galerie, les mezzanines, la crique des silos (qu'on n'emprunte qu'en voiture), la galerie durant la nuit.

Quoiqu'il en soit, l'exclusion semble être moins qu'une figure et plus qu'une figure. En effet, soit elle se rapporte à un régime d'occupation territorial statique, soit sur le cours d'un trajet, elle induit un évitement, c'est-à-dire d'autres figures agies effectivement. L'exclusion dénote ainsi le degré zéro de cette écriture qu'est le cheminement. Une sorte de force négative ou de répulsion qui n'apparait que par l'inscription sur autre chose. Sa forme globale confine à l'ellipse, figure dont on sait qu'elle se réfère toujours à un contexte selon lequel se contourne l'objet ou le terme exclus .

En définitive, l'exclusion se situe à la fois en deçà d'une expression et au-delà d'une réthorique. C'est donc en d'autres termes qu'il faudra en parler. La citation de cette pseudo-figure de l'exclusion marque simplement le début des figures élémentaires proprement dites ;de quel inexprimé elles surgissent.

- PARATOPISME, PERITOPISME : figures élémentaires de l'EVITEMENT -

1) PARATOPISME : cette appellation permet de cerner toute forme de figure qui procède par SUBSTITUTION d'un lieu à cheminer par un autre. Le substitue peut être sujet soit d'exclusion systématique, soit d'alternance ; il peut être évité pour cause d'obstacle momentané de nature matérielle (travaux, incommodité) ou sociale. Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'un lieu que celui qui chemine évite. Le cheminer effectué se déroule donc à la place d'un autre et selon DIVERGENCE.

Etant donné la contexture piétonnière que l'aménageur a tracé et fait matérialiser, les cas les plus fréquents de substitution "paratopiques" s'appliquent à des variations réalisées

p. 169 à 182 - en fin de volume

LA BIFURCATION, troisième variété de polysémie relevée, s'applique exactement au "pilier du 100". Différente de la polysémie décalée, la bifurcation se présente comme une équivocité de sens qui ne se pratique dans l'instant du cheminement que de manière exclusive, alors que la précédente figure offrait une simultanéité par référence d'un sens à l'autre dans le même moment. Devant ce pilier reproduit en photo et donné en exemple, comme étant le plus souvent cité par les habitants interrogés, il faut nécessairement passer ou à droite ou à gauche. Voici donc l'exacte transcription, dans l'espace, de l'ambivalence à deux termes simples et commutables de manière assez homogène. En effet, il semble que la plupart du temps l'habitant choisit tel côté sans plus s'en apercevoir. Le choix spontané pour raison d'évitement est beaucoup plus rare ; en voici un exemple solitaire et délibéré fermement :

"Je passe à droite s'il y a du monde, à gauche s'il n'y a personne" E16. (On a noté au chapitre 5 , combien cet habitant travaillant sur le quartier en avait une appréhension rationalisante).

Pour les autres cas, il y a comme une surprise dans le récit et un rien d'amusement à raconter ces accidents ordinaires de parcours dont les cas de figure se présentent ainsi :

1) Presque toujours à droite ; cas symétrique sur les deux sens :

- "I - A propos, quand vous allez aux magasins, (...) vous avez noté quelque chose ?
  Ph - Eh bien, par la galerie,... y'a un pilier, là au milieu qui pose un problème, (rire)... les gens passent à gauche (rire). Vous voyez où il est ce pilier ?
  I - Oui, après le 100.
  Ph - Oui, les gens passent plutôt à gauche. Et moi, eh ben, c'est toujours à droite (rire).
  I - En revenant...

Ah - Ah, ben, je crois que je passe au même endroit. Enfin... c'est un point épineux du parcours, quoi ! Puis, ça dépend du moment, s'il y a des gens ou pas. Mais... dans le fonds... dans le fonds, je passe peut-être bien à droite dans les deux sens. C'est pas systématique, j'fais peut-être comme ça, mais c'est sans faire attention... Peut-être... peut-être l'habitude de la voiture" (E7/A5). Dans cet exemple, on trouve une forme mineure d'évitement, avec hésitation ; ce qui n'est pas le cas pour le suivant :

- " Je le prends pratiquement toujours à droite,... dans le sens où je vais" E14.

2) Toujours du même côté du pilier, univocité locale, assymétrie des sens aller et retour :

- "Ah, je fais jamais le... je passe jamais derrière ! Je trouve que ça fait moins de chemin, quoi ! (rire) Et,... y'a moins de vent, j'crois. Il me semble que les gens passent plutôt de ce côté, j'crois" E10/A8. (Le contexte et le crayonnage que cette jeune habitante fait en parlant montre qu'elle passe à l'Ouest).

- L'habitante interrogée en E.11 passe toujours à l'Ouest du pilier, à l'aller comme au retour.

3) Figure mixte qui vient éclairer les hésitations du premier exemple :

"Alors au 100, pour aller au 80, ah,... il y a un pilier et y'a un petit truc là... je passe tout le temps à droite, - en direction 80 -,... sauf pour aller chercher ma voiture... ma voiture est dans les garages là, alors je passe à gauche quand je sors" E9/A3. Donc, selon les buts des trajets la bifurcation cheminée varie. En général, il y a univocité locale mais avec fréquentation des deux côtés. La remémoration des buts des trajets a aidé, l'habitante à préciser par différence les formes de bifurcation qu'elle effectue. L'habitant du premier exemple (E7) a essayé par contre de

convoquer les cas généraux possibles pour éclairer la forme de son trajet de retour, et il y réussit moins bien: le pilier devient un objet ironique et pousse à la perplexité : "un point épineux"...

En définitive, c'est la chose la plus intéressante que puisse nous montrer cette figure de la bifurcation. Ironique, le pilier ne l'est pas seulement pour l'habitant ; en tant qu'exemple, il nous vise aussi, car s'il permet de mieux comprendre et illustrer les équivocités des figures de cheminement, il marque précisément un point de bifurcation important dans la connotation des figures énoncée jusqu'à présent. L'examen des figures de polysémie s'éclaircit dans une première direction... qui finit par spatialiser et figer les cas de variation cheminée. Spatialement parlant, la bifurcation représente la polysémie simultanée offerte par un lieu ; on peut alors attribuer à cette figure ainsi localisée les qualifications d'aléatoire, d'indifférence quant à la nature des termes en concurrence ; alors un croquis donnerait le dernier mot de l'explication. En même temps l'acte de cheminer se serait dissous.

Pour nous la bifurcation s'impose entre un ordre de la vue et une conduite de la marche ; en effet, dans cet exemple précis du pilier : de loin un seul sens de passage semble viable (en venant du 60 : à gauche, en venant du 110 : à droite) ; de près, c'est-à-dire quand le contour est imminent, tout change ou tout peut changer, car la perspective elle-même, outre qu'elle se modifie complètement, laisse place à la conduite plus immédiate des pas. Quand nous disions au début que l'habitant bifurquait comme "sans s'en apercevoir" le plus souvent, cet inaperçu n'était pas équivalent d' "aléatoire". Au gré de la conduite du cheminer, s'il y a "jeu", ce n'est plus sur le champ d'une probabilité globale, mais dans la concurrence entre l'indétermination et l'anticipation, par tout ce que la temporalité du cheminer peut apporter de différent ou d'imprévu dans l'espace à parcourir pré-vu ; par tout ce que la conduite de la marche peut avoir anticipé et qui déjoue l'ordre de la perspective.

Ainsi, les hésitations qu'on trouve dans les récits des cheminements nous sont précieuses. Une universelle clarté de représentation eût induit une spatialisation irréversible des figures de cheminement. Que ce "point du parcours" soit "épineux", c'est le signe de la présence d'autre chose qu'une logique de l'espace dans les figures de polysémie : du temps.

Pour en finir avec une manière de comprendre les figures de cheminement qui nous ferait buter sur une abstraction logico-spatiale, il faut indiquer comment une réintroduction du temps dans la polysémie produit une forme générale et transitoire qui peut s'appliquer à tout cheminement à tout lieu à la fois. Ce que nous appellerions METATHESE DE QUALITE, dit assez bien comment le cheminement d'un même lieu peut changer de qualité sous la condition d'une modification de contexte selon le temps. Cette figure de polysémie différée donne une forme liminaire de la pluralité de sens qui ne peuvent apparaître que successivement, c'est-à-dire selon l'ordre de l'expression.

Dans le cas du pilier du 100, l'ambivalence ne s'explique plus par la forme spatiale mais par la nature du cheminement : différence entre un aller et un retour pour un même trajet, différence provoquée par le projet qui meut le cheminement et sa durée prévue.

D'autres exemples :

Le court segment de galerie parcouru par une habitante : "j'aime bien le matin... les ménagères qui vont, qui viennent ; c'est calme... Et puis à midi, c'est le contraire, y'a une activité plus rapide, plus de bruit. On sent que les gens sont pressés... L'après-midi, je sors très peu... Autrement, ça dépend des jours, par exemple y'a des jours, malgré les mêmes heures, où c'est très différent. Par exemple, le dimanche, c'est très calme... La coursive est calme... des bonnes odeurs de cuisine dans la rue, c'est très agréable ; l'ascenseur vient tout de suite, personne dans la galerie ; pareil... les gens se promènent, y'a très peu de monde d'ailleurs s'il fait beau" E2/A6.

Cette citation contient en raccourci tout ce que nous avons pu trouver dans l'ensemble des récits. Elle note les variations de jour à jour, d'heure à heure, de saison à saison. Il ne manquait que le jour et la nuit :

"I- Alors (avec la pluie, le vent) vos impressions changent... et aussi la nuit ?

E- Ah, là, c'est différent, je n'en ai pas parlé... j'ai peur, j'ai très peur. Je ne suis sortie qu'une fois (...) le vent qui soufflait fort a emporté mon foulard et je ne suis pas allée le rechercher. J'ai été rassurée seulement après ma porte...

I- Mais de quoi cela venait selon vous ?... La lumière ?

E- Non, les galeries sont bien le jour, et éclairées d'ailleurs la nuit. Non... mais la nuit, les galeries, c'est comme un labyrinthe" E2/A6.

Expression extrême de la différence nuit/jour qui trouve dans d'autres cas des formes plus moyennes : "La nuit... la nuit, on a l'impression que c'est plus... plus petit, plus étroit" E9/A7.

Du point de vue climatique, cette même galerie souvent connotée quant au trajet comme un lieu de commodité, d'abri, peut prendre une qualité opposée. Une même habitante :

"Ca m'arrive de passer en dehors aussi... (...), je passe à l'extérieur, parce que, premièrement y'a beaucoup de courants d'air, et pis j'trouve que ça fait plus court par là !" E11/A2.

"Partant où y'a la galerie, y'a des courants d'air !" E11/A6.

"En revenant, je passe toujours par l'intérieur" E11/A4 (pour des raisons de fatigue rapide).

On voit bien, en confrontant la première citation et la troisième, que la brièveté est une appréciation interchangeable. C'est l'excès climatique qui provoque en fait le passage paradoxal à l' "extérieur".

Autre métathèse de qualité, dans un moment de disponibilité, le tracé entier de la galerie, bifurcations comprises, devient un élément de jeu pour cet enfant de dix ans qui "passe par la galerie complètement" ; de même pour la visite avec les amis (E7) où ce qui est le plus "fonctionnel" du point de vue de l'aménagement devient le plus ludique.

Au fil des exemples, il appert que la métathèse de qualité risque d'être la figure la plus générale qui soit du point de vue strictement spatial, mais la plus spécifique du point de vue du cheminer concret, c'est-à-dire incluant le contexte, la consécution selon le temps, la mémoire différentielle des diverses manières de cheminer. A la limite, il ne s'agit plus alors de polysémie, car le synchronisme éclate en diachronisme (1).

\+

\+ \+

Avec l'extrême figure de la polysémie, l'élémentaire ne se comprend plus sans une convocation de l'enchaînement, et de la combinaison. Du lieu cheminé, au cheminement à l'échelle d'un trajet ou de complexes de trajet, ainsi aboutissons-nous aux figures de combinaison.

2) FIGURES DE COMBINAISON

Les figures de combinaison relevées à l'échelle de trajets entiers et de complexes de cheminements ont paru se répartir en deux groupes autour de deux notions que la réthorique tient pour capitales : la redondance et la symétrie, quelle pertinence ont-elles en matière d'expression cheminatoire ?

---

(1) *"La polysémie (...) est une notion essentiellement synchronique. La langue obéit, par la polysémie, à la loi d'économie ; elle sait réutiliser plusieurs fois le même signe en faisant varier son signifié,..."*
- J. PEYTARD, E. GENOUVRIER - Linguistique et Enseignement du Français, p. 207. Ed. Larousse.

"Prises au pied de la lettre, ces affirmations (principes d'économie) semblent impliquer que rien ne saurait subsister dans une langue, qui n'apporte une contribution précise à la communication et que, chaque élément de l'énoncé réclame un effort strictement proportionnel à la fonction qu'il remplit. En fait (...) les échanges linguistiques se font presque constamment dans des conditions qui sont loin d'être idéales (...) c'est pourquoi le message linguistique normal ne peut être "télégraphique" ou minimum. (...) Les nécessités pratiques de la communication exigent donc, de la forme linguistique, qu'elle soit constamment et sur tous les plans largement redondante". André MARTINET - *Eléments de linguistique générale*, p. 179. Ed. Armand Colin.

- FIGURES DE LA REDONDANCE -

On entend par redondance le sens qu'on lui donne dans l'Art d'expression orale et scripturaire : surabondance. Cette notion que la rétherique connotait dans un sens d'abus, de démesure à la suite des nouveaux Arts de Penser de l'époque cartésienne a été réemployée par la théorie de la communication et introduite en linguistique. La redondance apparait désormais comme un mécanisme fondamental du fonctionnement du langage. Contraire à l'ellipse, elle explicite et permet l'identification du terme qu'elle reprend. Précieuse surabondance en définitive.

Or, dans l'examen des cheminements, on voit que l'essentiel de l'activité cheminatoire se déroule sur le mode de la redondance. Il n'est que de renvoyer aux exemples illustrant la métathèse de qualité : la différence entre un trajet de jour et ce même trajet de nuit vient faire varier une conduite cheminatoire qui peut-être très répétitive, sinon exclusivement identique au regard d'un plan topographique (cf. E2). Ces différences d'un même trajet viennent expliciter peu à peu le rapport de l'habitant à l'espace qu'il chemine. Opération très variable en degrés et parfois extrême (cf. l'opposition jour/nuit), mais le plus souvent à l'échelle des détails et de manière chromatique en quelque sorte. Les exemples en seraient innombrables. La quotidienneté qui s'exprimait dans les récits recueillis se présente comme essentiellement redondante - et c'est probablement le cas de toute quotidienneté. Les variations, les substitutions, ou bien sont exceptionnelles, ou bien portent sur des fragments ce qui ne veut pas dire qu'elles sont insignifiantes. Toutefois, si un plan a pu être donné qui retrace les trajets d'une dizaine de jours pour chaque habitant, et qui peut les classer en "trajet ordinaire", "trajet exceptionnel", n'est-ce pas du fait que la redondance existait dans l'activité cheminatoire observée, et même qu'elle s'imposait dans les occurrences répertoriées des "trajets" ? Et ce fait se relève dans les remarques des habitants : "c'est toujours pareil, hein ! Toujours la même chose !" (E6) bien que le dé-

tail d'un même trajet fait plusieurs fois puisse montrer des différences. La redondance apparait donc comme un phénomène de composition, de combinaison.

Quatre formes de redondance sont remarquables :

- redondance de combinaison avec variation de détails,
- répétition d'un même ensemble en combinaison variée,
- polarisation de trajets variés vers un même lieu,
- répétition amplifiée du cheminement d'un même lieu.

La première est la plus ordinaire. Son illustration tient dans le rapport des figures élémentaires, aux figures de combinaison, ou dans le décalage qu'on aura pu retenir entre les trajets ordinaires retracés par les plans (5ème chapitre) et les figures de variation et substitution, deux modes d'explicitation se rapportant cependant à un même cheminer.

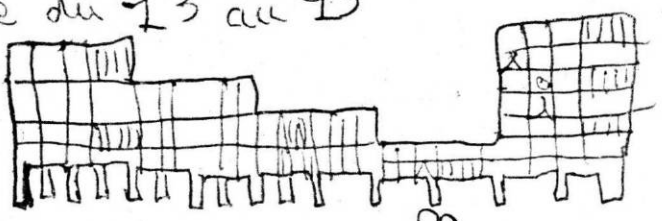
Les trois autres figures de redondance se trouvent moins souvent ; elles n'en sont pas moins intéressantes.

La plus rare, où la redondance porte sur la répétition d'un ensemble fini en combinaisons variées, (ABC, BCA, CBA...) correspond à la figure réthorique de METABOLE. Un ensemble spatial délimité se chemine à plaisir selon des combinaisons dont la variété semble indéfinie, - qu'elle soit finie, raisonnablement, c'est le propos du planificateur et du géomètre - En effet, ce modèle combinatoire est concrètement cheminé sur un mode qui n'a rien d'une exploration rationnelle. La métabole s'effectue toujours dans les cheminements avec un ton poétique, ou ironique, ou ludique. L'espace cheminé vaut pour soi. L'exhaustivité à laquelle tend cette forme de redondance exprime précisément le caractère gratuit de l'acte: "avoir tout le temps de...". Cette figure de composition et re-composition de l'espace à loisir se trouve de préférence chez les enfants et les jeunes, soit sur l'ensemble d'un seul "trajet", soit par tendance à varier le plus possible le chemin de chez soi à tel but, ou inversement. C'est aussi la divagation du chien... et du maitre qui le suit. Quelquefois l'adulte a le temps de jouer à cette figure, ou le prend.

L> A01

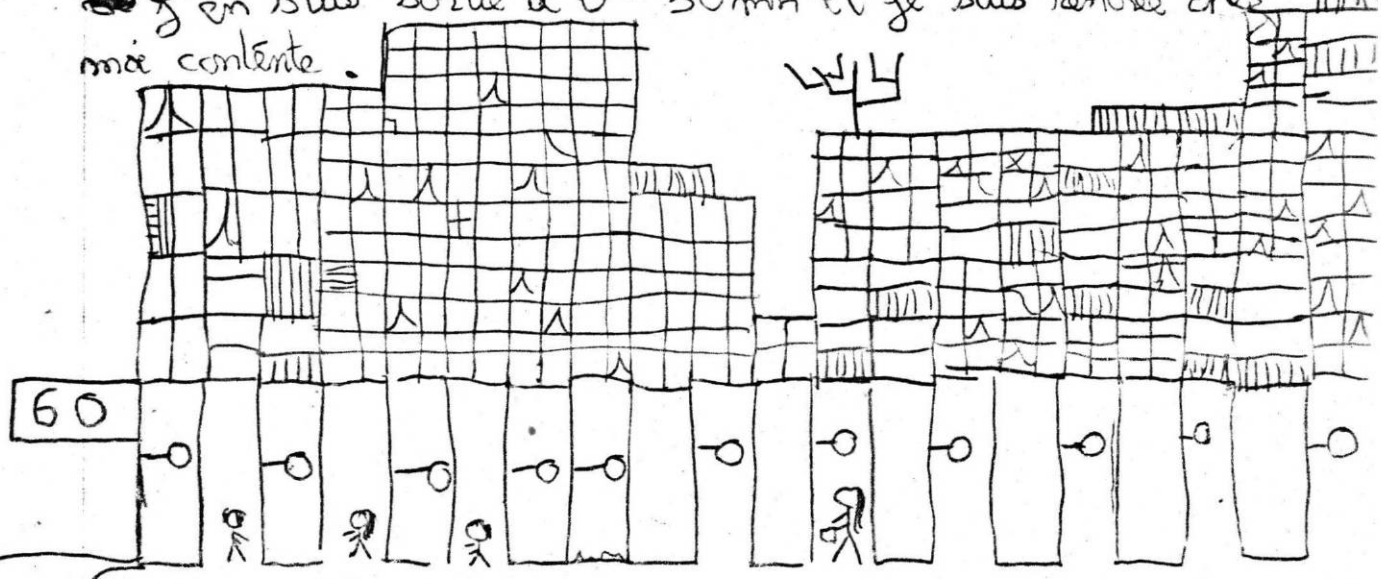
[redacted] Isabelle _ La semaine du 13 au 19

Lundi :



ndi matin: je suis partie des résidences 2000 pour aller au C.E.S, j'avais peur d'arriver en retard. [redacted] j'étais avec une copine. Il faisait très chaud.
je suis sortie du C.E.S pour aller chez une copine au 60 : je suis rerentrée au C.E.S en passant par le 90 avec [redacted] 5 copines [redacted] et j'en suis [redacted] sortie avec une copine pour aller chez moi au 170.
Nous étions triste, pour une fois j'ai suis passée sur la place du marché pour couper et prit la galerie de la rampe j'usqu'au 170. je suis rentrée au C.E.S sans enthousiasme avec ma copine. j'en suis sortie, j'avais mal au ventre d'avoir vite mangée. je suis rentrée chez moi et sur le chemin j'ai rencontré une amie à ma mère _

ndi après-Midi : je suis allée au C.E.S à 2 heures, (je n'avait vraiment pas envie d'y aller). j'y suis sortie à 3 heures et je suis allée avec une copine faire de la couture pour cela je suis passée devant le soixante et le soixante disc _
[redacted] j'en suis sortie à 6 H 30 mn et je suis rentrée chez moi contente.



Les citations qui illustrent la métabole présentent des formes extrêmes. Ou bien un ensemble de trois ou quatre pages (nous n'avons pas résisté à citer au moins une page de cahier écrite par une enfant de 10 ans, qui fait comprendre comment, pour cet âge, la métabole est possible même hors d'un moment de jeu proprement dit) ; ou bien l'expression en quelques mots d'un temps de cheminer prolongé qui semble aller de soi et qu'on cite de manière allusive mais sur un ton entendu. Ainsi la journée du samedi pour cette jeune fille de 16 ans n'est qu'un trajet démesuré du matin jusqu'au soir, (les six fois qu'elle revient chez elle, elle n'y reste guère), une énorme métabole festive de fin de semaine dont le récit ne compte pas moins de cinq pages d'écriture. Pourtant, comme d'une clé, tout peut se donner en quelques expressions :

- "Samedi... (rire) y' en a eu des choses !" E10/A6.
- "après,... on a fait le tour du marché, complètement !" E10/A7.
- "quand je sors, je cours vers l'ascenseur. Dix secondes... si l'ascenseur est pas là, je cours et je descends à pied. Quand j'arrive en bas, je me dis au fond de moi : "Personne ne peut me rattraper" (rire) c'est comme ça !" E10/A10. "Et j'ai été au Parc (reprenant sa voix colorée et gaie).

"Alors le Parc (...) on va sur les Buttes, on <u>court</u> !"

"Sans chaussures, on court, (...) quand tu vas sur la colline, y'a le soleil..." E10/A12.

En quelques phrases, tout est dit, l'occupation fébrile, la tendance à l'exhaustivité ("complètement"), le jeu, le poétique.

Pour les adultes, la métabole est plus accidentelle, et limitée à un territoire circonscrit dans un temps donné.

"I - Vous suivez le rythme de votre chien ?
"Eh- Ah oui, oui ! Tout à fait. Même pour le chemin. Jusqu'au... disons jusqu'au gazon, je l'oriente un peu, et puis après, il fait ce qu'il veut, il va où il veut. Il court où il veut. S'il voit un autre chien, je l'attends" (E7/A3).

Ainsi commencent les divagations du promeneur matinal, derrière un chien. Toutes les combinaisons sont possibles. De même dans une promenade-découverte, ou une errance :

"(Le parc) Je me promène dans tous les sens, y'a toujours... chaque fois on escalade les Buttes (...) y'a une impression de liberté" E1/A4.

"Une fois, j'ai fait tout le tour de la Villeneuve par les coursives du dernier étage, dans tous les sens, pour voir d'en haut" E14/A9.

Nous rappelons aussi le récit de cette habitante partie :

"pour se perdre" du côté des silos et des mezzanines ; extrait cité comme exemple de digression. L'effet de "labyrinthe" recherché était, à l'échelle du trajet, la convocation d'une exhaustivité qui l'eût prise et dont elle eût pu ne pas sortir.

La métabole fonctionne toutes les fois qu'une répétition variée cherche à diversifier un lieu susceptible d'être cheminé en une multitude de sens. Cette dispersion des moyens, ce gaspillage des pas, inexplicables du point de vue de la circulation fonctionnelle renvoie précisément et directement à une poétique de l'espace, selon un temps non mesuré, ou que l'habitant refuse de mesurer. Le procédé métabolique démarque ce qu'il peut y avoir de plus gratuit et irrationnel dans les conduites de cheminement.

Contrairement à la métabole qui tend à la divergence, la troisième figure de redondance : l'ANAPHORE, articule l'organisation spatio-temporelle du cheminer selon la convergence, le centrement. (Son modèle logique serait : bc A, de A,... x y A). Chaque fois qu'un mode de cheminement s'organise dans son ensemble autour d'un pôle localisé qui attire ou repousse mais toujours fascine, il y a anaphore, répétition du même terme dans des séries dont le reste varie. Dans le détail de l'espace parcouru, apparaissent donc des substitu-

tions ou variations (paratopismes ou péritopismes) qui ménagent un délai entre le départ et le but avoué ou inavoué. Ainsi, dans la mesure ou l'élément essentiel de ce mode d'écrire le cheminement consiste en des retards qui se donnent le temps d'expliciter par prudence ou plaisir un même objet, c'est en terme de temporalité qu'il faut appréhender l'anaphore.

Ainsi dans le premier entretien (E1) les cinq premières pages ne laissent apparaître que peu à peu quel est le véritable centre d'attrait des cheminements. Au fil du récit des différents trajets, malgré les variantes, il faut suivre le jeu des effets de sens dans les désignations des points de repères. C'est en confrontant les glissements sémantiques qui font préciser peu à peu l'objet : ("Arlequin", puis "la Galerie", puis "la galerie marchande" enfin "la Maison de quartier"), avec les cheminements effectués en divers moments, que se dessine la figure de centrement. En définitive, le centre d'attrait dynamique de l'essentiel des cheminements de cet habitante c'est : "la galerie marchande, - enfin la galerie marchande..., la Maison de Quartier surtout" (P3). Or, cette Maison de Quartier n'est pas un lieu d'activité important pour l'habitante qui parle. Simplement elle "la traverse" et ce faisant n'a "pas l'impression d'être mal à l'aise" (P4). Précisément, ce lieu qui l'attire, elle ne le possède pas bien. On voit facilement quelle fonction idéologique et imaginaire peut jouer ce lieu d'animation : "c'est pour voir ce qui se passe, pour essayer de m'intégrer à l'Arlequin". Ce lieu n'attire pas pour des raisons d'usages ou de commodités, mais par reproduction symbolique de la fonction donnée par les concepteurs: Centre d'animation.

Ainsi toutes les anaphores dépassent la simple quête d'un lieu; au centre de cette figure, il y a une dynamique centripète de nature symbolique ; c'est pourquoi il y faut du temps, et de la répétition variée. Les variations peuvent ne porter que sur la nature et la modalité d'un cheminement qui sera identique spatialement. Ainsi, dans le 10ème entretien (E10) : le CES-Maison de Quartier est presque toujours au centre des cheminements ; mais, quoique l'espace parcouru puisse ne pas varier,

le fait d'aller au "CES" en tant qu'écolière, et à la "Maison de Quartier" pour "voir des copines" ou "fumer une cigarette à la bibliothèque" diversifie le lieu que ces différences tendent à englober, à épuiser dans ses diverses significations. On trouve d'ailleurs de nombreuses pauses et séjours dans les abords de ce "CES-Maison de Quartier".

Dans la mesure où l'anaphore voit s'organiser les cheminements selon un mouvement retardé de contraction, de systole, le lieu central subit par contre-coup un mouvement inverse de diastole ; il "accapare les alentours" et "déborde ses propres limites" selon les expressions de Pierre SANSOT (1). Un excellent exemple où l' "aborder" le dispute au "déborder" est raconté en E9/A5 :

"C'est pareil pour le bistrot, avec ses tables dehors, mais j'ai pas l'impression d'un débordement quand même. Ben... je l'assimile peut-être... par exemple, les gens du café, les gens qui sont à la terrasse, ils sont déjà au café. Bon... les gens qui sont avec leur panier devant Gro, c'est pareil, ils sont déjà chez Gro - Hm ... ! Parce que sinon, sans ce panier de provision, ils sont ni chez eux, ni chez Gro, ni... ni à la papeterie, ni... euh... ni à côté. J'sais pas comment dire moi !". Plus le lieu résiste et fascine en même temps, et plus l'habitant intéressé en fait le siège (2).

L'HYPERBOLE, dernière figure de la redondance se produit lorsque le siège d'un lieu est fini. L'habitant donne alors l'impression de digérer sa victoire et surcharge le lieu cheminé. L'écriture des pas produit en même temps une lecture amplificatrice. Quand une habitante parle de "l'escalade des Buttes" (E1), comment comprendre son expression ? La rhétorique di-

---

(1) Poétique de la ville. Ed. Klincksieck. Paris 1971, p. 27.

(2) cf. "L'assiégeant" : un des six types imaginaires de fréquenter un espace urbain. M.M. PESSIN et TORGUE: "Villes imaginaires", p. 227. Thèse de 3e cycle - UER d'Urbanisation Aménagement de Grenoble.

L'hyperbole telle que vécue dans les cheminements procède comme cette figure d'AMPLIFICATION dont parle le PSEUDO-LONGIN, dans le traité de réthorique de l'époque romaine des Augustes : "Du Sublime".

"...expressions accentuées introduites par rebondissement des unes aux autres se succédant continuellement en s'élevant par degrés".

---

(1) " *". Editions Fussi-Sansoni-Firenze, mars 1957.*

rait : "expression exagérée" (Littré), (ce qui définit l'hyperbole). Reprendre cette compréhension de la figure, ce serait distinguer et confronter deux instances hétérogènes : d'une part le lieu tel qu'il est "en réalité (les Buttes ne sont pas des montagnes), d'autre part l'énoncé qu'on taxera de démesure. Pendant l'examen sérieux et critique de l'inadéquation entre signifié et signifiant l'action s'est évanouie et ce qu'on pouvait en saisir en tant que vécu échappe complètement. L'"escalade des Buttes" en tant que figure d'hyperbole ne devient une expression pertinente et fidèle à ce qui s'est passé ce dimanche là que si l'on saisit l'homologie entre l'expression hyperbolique parlée et l'action racontée : deux formes d'expression qui renvoient à un même style et une même manière de lire-écrire-dire l'action spatio-temporelle qui fut. Y'eut-il "escalade" ou non, la question n'a dès lors plus d'importance. A quelle aune jugerions nous la vérité, ou l'erreur, ou l'exagération ? La Butte a été gravie comme par escalade ; autrement dit elle était haute, plus haute aux pas qu'on ne la voit. Les pas eux-mêmes étaient probablement redondants dans leur piétinement faussement acharné en attente du "sommet". Confrontée à tout ce que les habitants imaginent du haut du Buttes, une telle expression racontée-cheminée ne surprend pas. Il y eut jeu, mais jeu convaincu dans son exagération même. Le redire de cette manière dans le récit, c'est encore redoubler la redondance.

Quand une habitante parle de ces portes de secours entre coursives qu'"on a défoncées" alors que les serrures seulement ont été forcées, est mis en jeu l'affrontement entre une certaine manière de cheminer qui fraye l'espace sur le mode de l'appropriation combative, et une certaine constitution de l'espace aménagé où les obstacles de ce type sont ressentis comme les sbires d'une intention maléfique ; portes de secours "fermées ! A la Villeneuve ! Ca va pas non ?" dit-elle (E5/B4). Quand d'autres habitants parlent des "ailes" de l'Arlequin (E5) ou de la"pièce d'eau" (E6) apparait une monumentalité que ne semblent avoir ni les bâtiments du quar-

tier, ni le lac. Le choix d'un terme à la place d'un autre n'a rien d'indifférent. En effet le reste des entretiens concernés montrent dans le premier cas une volonté de "grandir" le quartier et le projet dont il est porteur, dans le second, la recherche dans le parc de l'apparat, du calme et de l'agréable. Ainsi l'hyperbole comme figure de cheminement répète avec prédilection soit les lieux de souci et d'affairement initié, soit les lieux de détente et de loisir. Le parc se cheminera donc volontiers sur ce mode, mais aussi la Maison de Quartier pour ceux qui s'y sentent chez eux de manière littéralement appropriée. Inversement des procédés architecturaux tendant à l'apparat pourront être perçus comme hyperbole, redondance exagérée au regard de l'habitant qui se sent extérieur aux lieux où ils s'affichent. Ainsi le hall du CES jugé : "clinquant","dépensier".

Des quatre redondances examinées, on va ainsi du plus intimiste au plus expressioniste (1). Par delà les différences, ces "variétés" présentant des types de combinaisons tous redondants, il s'agit toujours de répétitions qui explicitent de manière plus ou moins subie, plus ou moins agie, et avec plus ou moins de résistance, un ensemble spatial à l'identité parfois imprécise, parfois saturée. La redondance regroupe donc tout ce qui, dans l'organisation des cheminements, tend à écrire où à lire le même.

- FIGURES DE LA SYMETRIE -

Autour de la notion de symétrie se regroupent toutes les figures de combinaison qui procèdent par différence ; elles concernent essentiellement l'organisation des sens de cheminements. On en aura déjà soupçonné la présence à l'examen critique des plans de chemins effectués (chapitre 5) et lors de l'exhaussement des figures élémentaires.

---

(1) ... un moment ACTEUR et un moment SOLITAIRE : selon la typologie du même travail de MM. PESSIN et TORGUE : "Villes Imaginaires" - op. cit. p. 239-Sq et p. 245-Sq.

1- La SYMETRIE proprement dite, au sens d'ordre selon la différence et la congruance (superposition par pliage), préside à toutes les alternances de trajets, qu'il s'agisse de la manière d'emprunter les séries de bifurcations possibles, et ceci a été abondamment illustré au niveau élémentaire, ou de la polarisation à droite ou à gauche selon le sens de la marche, il s'agit alors d'une manière de marcher un chemin identique cartographiquement.

Pour illustrer la première forme, rappelons quelques exemples:

E1 - ne traverse la Maison de Quartier comme chemin que dans l'aller.

E3 - n'emprunte la "Rampe" qu'en revenant chez elle.

E11- ne passe par les silos que pour aller aux commerces.

E7 - en suivant son chien part toujours par le 80 pour aborder le parc, et revient par le 110. La symétrie est alors produite par un sens unique dans ce trajet-boucle.

Tous ces cas présentent bien des symétries à l'échelle de la combinaison d'ensemble, une part importante du trajet complet en étant affectée.

Les symétries par polarisation sont intéressantes surtout par cela qu'elles négligent. Pour plusieurs habitants, tout ou partie importante du trajet est gommé, inexistant en quelque sorte. La galerie subit ce sort avec le plus de fréquence: "A l'aller, quand je me dirige du 60 vers l'intérieur... (rire silencieux). Hm ! c'est marrant, je regarde pratiquement à droite. Au CES, y'a une porte d'affichage hein ? Eh ben, je la vois en revenant" E7/A6.

Pour une autre habitante qui fait son "aller" en sens inverse, tous les points de repère cités se trouvent sur la droite de son cheminement, (E9) ce qui redouble sa manière d'emprunter les bifurcations obligées.

Ainsi tout un côté de l'espace qui borde le cheminement peut n'être qu'un "trou" prolongé ; façades, magasins, piliers n'existent que du côté où le mode de cheminer les fait être. L'ensemble du bâti de la galerie n'a aucune consistance pour soi. Il est ré-écrit sur un mode alternatif où de l'absent côtoie toujours du présent. Telle est bien la symétrie au sens le plus "classique" du terme (ordre architectural, ordre dans l'expression) une composition de pleins et de vides selon des règles répétitives.

2- La DISSYMETRIE se produit par accident. Quand après un aller vers un lieu, le retour prévu n'arrive pas à se faire et qu'un autre chemin s'emprunte alors. Les deux cas les plus remarquables qu'on a trouvé présentent une forme extrême de cette dissymétrie étonnante ; ils sont répétitifs et les habitants concernés n'arrivent pas à comprendre comment le phénomène se produit et comment ils sont conduits à faire un détour dissymétrique.

"Pour revenir (de l'atelier-bois au 60), euh... un réflexe idiot. J'ai toujours fait un crochet. Un réflexe : je prends à droite. Ensuite c'est le trou par la coursive. J'ai toujours passé entre les deux ronds là, et après je finis par le bout de parc jusqu'au 60" E7/A2.

"Y'a un endroit là, du 10 au 20, je connais des gens là, mais... je ne suis jamais arrivée à me repérer dedans. Je suis toujours redescendue par le 10, alors que je voulais redescendre par le 20. Dans les coursives, je me perds toujours" E5/A5.

Premier cas : le rapport du trajet de retour à celui de l'aller équivaut au rapport du demi-cercle à la ligne droite.

Deuxième cas : le trajet de retour est nettement rallongé et oblige à passer dans un coin que l'habitante n'aime pas.

Mais dans les deux cas un incident de désorientation ou d'automatisme se produit qui modifie le chemin de retour de manière irréversible.

Au niveau d'un examen "réthorique" des cheminer, on ne peut que relever le fait sans en comprendre la nature. Les citations recèlent une pointe d'agacement que ressentent les habitants devant cette figure irrationnelle quand ils tentent une explication, ou un jugement. Toutefois, dans la pratique, ils ne reviennent pas en arrière et se laissent conduire par leur bévue spatiale. Peut-être ce décalage ouvrira-t-il une voie ou l'explication sera autre chose qu'un agacement raisonné et raisonnable devant un phénomène irrépressible.

Des cas plus ordinaires de dissymétrie se trouvent avec une régularité frappante dans tous les entretiens, une fois ou plusieurs fois. Des trajets de retour ne commencent pas ou ne finissent pas au même endroit qu'à l'aller. Il s'agit surtout de cheminements qui se prolongent hors du quartier avec le plus souvent transmutation automobile. Au gré de ces trajets, l'Arlequin finit plus tôt qu'il ne commence.

Le trajet vers la "sortie" est plus court que le trajet d'entrée. A l'autre extrémité, on voit l'entrée "chez soi" se faire plus tôt (ascenseur ou coursive, parfois coin de galerie) qu'à la sortie (la porte d'entrée du logement marque alors la césure). Le rapport dissymétrique d'un sens à l'autre révèle la différence entre le logement et le domicile. Le processus de domiciliation est capable de contraction et d'expansion selon les sens de cheminement. La signification de ces dissymétries quotidiennes sera donc à chercher du côté de l'appropriation et de la dynamique qu'elle met en jeu.

3- L'ASSYMETRIE en tant que figure de combinaison s'observe dans tous les cas ou un cheminement est affecté dans son ensemble par des variations multiples et divergentes. Certains habitants effectuent ainsi des cheminements dont on ne peut

jamais prévoir le tracé exact. La direction d'ensemble garde la même orientation sur laquelle se greffent des ramifications nombreuses et intempestives. Entre l'aller et le retour, il n'y a ni symétrie, ni dissymétrie, mais absence de symétrie. Le style de cheminement heurté ou fébrile se transcrit par une affluence de verbes dans le récit. Les variations ne s'appliquent donc pas qu'à l'espace en deux dimensions, mais aux trois dimensions combinées, ainsi qu'au rythme et à la posture de la marche de l'habitant.

"Ah, si y faut, je saute, je me penche, je me faufile. Je trouve que c'est très mal fait parce qu'on a pensé que les gens allaient emprunter la galerie, ils ne le font pas parce qu'ils sont pressés, parce qu'il y a des barrières où on se cogne le nez dessus, il y a des voitures partout, il n'y a rien de prévu, on est obligé de soulever ses pieds pour passer, et pour finir on attrape des contraventions" E8/A3.

Cinq habitants sur l'ensemble interrogé pratiquent fréquemment un style de cheminer assymétrique. Deux ont moins de vingt ans (E3) (E10). Pour un adulte (E16) les cheminements présentent souvent cette figure d'organisation, mais on découvre au fil des pages qu'elle est dictée par une fonctionnalité raisonnée ; l'entretien technique du quartier. Les deux autres (E9, E14) cachent à peine dans leur ton, un certain plaisir à briser (1) ainsi l'espace bâti à chaque pas ; soit plaisir ironique, soit plaisir qui fait varier tout le temps le quotidien, même si l'effort supplémentaire peut rendre grognon (E5).

---

(1) Une joyeuse barbarie semble-t-il et ici se retrouverait un moment du BARBARE analysé comme type imaginaire d'habiter dans "Villes Imaginaires" MM. TORGUE et PESSIN, op. cit. p. 249.

Ainsi la dernière figure d'organisation des cheminements apparaît comme une désorganisation de l'espace aménagé. La moins cohérente au regard des fonctions de circulation, elle dit mieux que les autres comment le cheminer s'exerce globalement selon des styles spécifiques d'habiter l'espace.

x x

x

Dès lors aboutirons-nous à renvoyer chaque organisation de cheminement au style de l'habitant qui la produit, ce style étant une manière particulière d'utiliser certaines figures élémentaires dans certaines combinaisons électives ? Le "matériel" de lecture-écriture de l'espace serait-il la seule entité commune et jamais épuisée par l'usage effectif et singulier opéré par les cheminements, comme il en va de la langue pour le langage ? Ou bien existe-t-il un ou deux invariants qui donneraient une communauté de sens à tous les styles de cheminements que nous avons observés ?

3) DEUX FIGURES FONDAMENTALES

Au gré de la découverte progressive des figures que les cheminements pourraient écrire, en partant de l'élémentaire pour arriver à l'organisé, il semble qu'autre chose ait été côtoyé, affleurant ici, totalement absent ailleurs et dont l'oubli nous poursuit confusément. L'exposé précédent dans sa bonne volonté d'élagage et d'éclaircissement a extrait, montré, mais aussi taxidermisé comme les "spécimen" empaillés, d'un côté une collection de figures élémentaires, de l'autre des figures modèles d'organisation. Du fonctionnement effectif de ces organisations et de la manière selon laquelle les éléments y prennent place ou non, autrement dit du mouvement expressif selon lequel s'opère le cheminer, on n'a guère qu'entre-aperçu le rôle.

Or, les entretiens laissent apparaitre deux figures de cheminer très particulières. Elles peuvent fonctionner dans l'élémentaire, mais ne sont pas élémentaires ; elles se manifestent nettement au niveau des combinaisons d'ensemble, mais ne correspondent pas à un modèle syntagmatique complet. Leur nature diffère donc des figures exposées précédemment ; leur rôle consiste précisément à articuler entre elles les figures élémentaires présentes dans une organisation d'ensemble. Meta - figures en quelque sorte, jouant au niveau des connexions et des mises en rapport, telles sont la synecdoque et l'asyndète.

\+

\+ \+

La SYNECDOQUE est le procès par lequel plusieurs éléments étant confrontés une sélection s'effectue qui choisit l'un deux comme pouvant investir prévalemment le sens des autres éléments. La synecdoque n'est pas que la simple substitution d'un terme à un autre. Elle porte sur un jeu concurrentiel de significations entre lesquels il y a choix selon le contexte et l'intention expressive."Prévalemment" : n'indique pas que la sélection opérée est la meilleure en ce qu'elle regrouperait tous les sens voisins de manière exhaustive. La prévalence se réfère précisément au contexte. Quand, pour reprendre un exemple linguistique (1), on dit "les flots" pour "la mer", seul le contexte (le type de combinaison projeté, ainsi que la tonalité de la phrase et de la situation d'expression) peut montrer pourquoi et comment la sélection fut celle-ci. La synecdoque tisse donc un double rapport : entre les sens concurrents, entre le critère de sélection et le contexte de l'expression à produire.

Comment apparait la synecdoque dans la lecture - écriture de l'espace opérée par les cheminements ?

---

(1) Littré : "Synecdoque, synecdoche : Figure par laquelle on prend le genre pour l'espèce, l'espèce pour le genre, le tout pour la partie, ou la partie pour le tout... Exemple: "les flots" pour "la mer" (...) Dans la métonymie, je prends un nom pour un autre, dans la synecdoque, le plus pour le moins, le moins pour le plus".

Le fonctionnement de cette méta-figure, à l'instar du "Snark" chassé dans un célèbre poème de Lewis CARROLL, il faut le poursuivre, le traquer à travers les divers effets que les figures élémentaires et les figures de combinaison manifestent.

La compénétration des figures élémentaires dont il était fait état dans tout ce qui ressort de l'évitement trouve sa condition de possibilité dans une même instance présente dans la formation de chacune de ces figures : une métathèse de quantité (le plus pour le moins, le moins pour le plus [illegible]) qui n'est autre que la synecdoque. Eviter, contourner, couper, diverger : chaque modification effectuée peut se lire comme une variation quantitative au niveau de l'espace parcouru ; mais il ne s'agit que d'un effet second, de la trace laissée par la figure dans une représentation synchronique.

On voit la limite de l'analyse menée au niveau élémentaire, qui saisit les phénomènes de cheminement plutôt selon l'espace que selon le temps. Aussi était-il possible d'illustrer l'examen des figures élémentaires par des photographies qui fixent devant nous les "choix" de chemins considérés par rapport au contexte spatial. Toute induction d'autre nature renvoie et aux figures de combinaison, et au contexte de l'action de cheminer. Ainsi ce qui se manifeste de manière platement spatiale, n'est que l'effet du poids d'un contexte plus global.

Dans les figures élémentaires de polysémie, la métathèse de quantité a trouvé une forme plus fine. Sans que la quantité d'espace parcouru soit modifiée, le cheminement se connote d'un certain sens plutôt que d'un autre ; en quoi, même dans la bifurcation, il n'y a jamais équivalence des possibles. C'est toujours le plus pour le moins ou le moins pour le plus.

Toutefois, c'est dans les figures de combinaison que la synecdoque apparait mieux à même son mouvement de constitution. Ainsi, au fil du récit, les habitants passent et repassent

dans les mêmes lieux. Mais le nom du lieu change et le sens d'un terme n'équivaut jamais au sens du synonyme ou du terme voisin quand on confronte l'appellation des repérages à la nature des trajets que ces repères marquaient. L'ensemble de chaque récit fait apparaitre des glissements de sens dont un exemple particulièrement enchainé se trouve dans le premier entretien (déjà cité pour illustrer l'anaphore, p. 193). L'habitante y emploie successivement quatre termes dans un rapport de réduction progressive : "l'Arlequin", "la galerie", "la galerie marchande", "la Maison de Quartier" (E1/A1 à 15). La particularisation va croissant au fur et à mesure que les cheminements se racontent plus précisément; mais on découvre en même temps que l'ultime partie (Maison de Quartier) vaut pour le tout au gré de la signification attractive du lieu. Dans chaque entretien et dans chaque univers de cheminement, on trouve d'un chemin à l'autre, d'un jour à l'autre, des mouvements de particularisation et de totalisation qui ne sont pas rapport d'éléments partiels à la totalité de l'ensemble bâti, mais selon relation de sélection entre des lieux cheminés valant comme totalités et d'autres - ou les mêmes à d'autres moments - valant comme parties.

Tout pour partie, partie pour tout, telles sont dans les cheminements, les deux formes extrêmes entre lesquelles toutes les figures que nous avons rencontrées prennent place à des degrés divers, les formes intermédiaires étant le plus pour le moins ou le moins pour le plus. Mais les processus de particularisation et celui de totalisation portent-ils sur les mêmes réalités ?

Il faut reprendre de plus près des exemples où le processus de synecdoque affleure de manière condensée.

- "Si je veux aller du 40 au 60, je passe par le parc" (E8/A6)
  . Remarques : 1) Il ne s'agit que d'une partie du "parc" dont l'habitante connait le reste par fréquentation régulière ;

2) elle ne donne aucune précision sur le cheminer lui-même.

3) la traversée de cette partie du parc, remplace le désagrément de la galerie "mortelle", comme elle le dit, à cet endroit, par l'agrément du parc entendu dans sa valeur générale. Processus de totalisation du sens recherché par le contexte.

- "(le parc) Je me promène dans tous les sens, y'a toujours... chaque fois on escalade les Buttes..." (E1/A4).

  Remarque : L'habitante développe ensuite de manière abstraite ses raisons d'aimer le parc. Mais un seul lieu est précisé, caractérisé en tant que chemin vécu : "l'escalade des Buttes" (Pour le contexte, cf. l'analyse faite lors de l'hyperbole, p. 195).

- Pour deux habitants (E3-E4) l'essentiel du parc dont le cheminement mérite description, c'est le lac. Le parc comme ensemble n'induit que des remarques générales : manque de "machins,... comme des tuyaux... pour les jeux", manque "d'intimité". Le contexte de leur cheminer dans le parc se focalise tout entier sur le séjour et l'abandon dans le poétique, qui pour eux caractérise ce lieu et par extension, le parc.

- Un exemple de deux synecdoques apparentes dans leur succession sélective :

  "Le parc... j'y vais... surtout cette espèce de place où il y a des briques... cette espèce de place avec les buttes, surtout la Butte, celle qui est aménagée avec des marches" (E15/A4).

  Du parc à la place en brique, de la place en brique avec des buttes à la Butte, tel est l'itinéraire des synecdoques où le partiel se précise en tant que cheminé, où le dernier terme investit tout le reste par sa signification vécue.

- "Souvent je passe dans l'espace qui est en terre... vers le dragon, voilà !" (E7/A7).

Remarque : Rien de plus imprécis que le début de la phrase, rien de plus précis et coloré que ce "dragon" en tôle émaillée à l'usage des enfants. L'espace qui l'entoure n'est guère définissable : mi-sable, mi-terre ; sa polymorphie contraste avec les zones environnantes bien matérialisées : de hauts buissons, le tracé de la galerie avec la ligne des bâtiments.

- En guise d'exemple général, il faudrait citer l'intégralité du douzième entretien (E12/A) dans lequel le cheminement le plus détaillé concerne les passages en mezzanine qui condensent amplement toute la manière selon laquelle cet habitant vit à l'Arlequin. Le reste du quartier et les autres chemins ne méritent aucun récit aussi détaillé. Tout était déjà dit dans la partie essentielle, comme l'essentiel du cheminer se passe dans la mezzanine ; alors qu'à l'évaluation quantitative, le trajet en mezzanine n'est qu'une partie de l'espace parcouru. Synecdoque massive s'appliquant à toute l'expression du cheminer vécu sans le signe de l'inquiétude et de la répulsion fascinante.

Tous ces exemples illustrent de manière variée et à des degrés d'organisation divers, le fonctionnement d'une même meta-figure : la synecdoque. La convergence fondamentale sur les mêmes caractères propres à cette figure omniprésente ne laisse pas d'être frappante :

1- La référence au contexte global de l'action de cheminer qui détermine telle ou telle sélection ;

2- L'hétérogénéité des instances mises en jeu dans le processus de totalisation, et celui de particularisation : le tout pour la partie implique un discours qui tend à l'abstraction, à la généralité par jugement d'ensemble ; la partie pour le tout implique un récit tendant à préciser au mieux le cheminement vécu.

3- Quand le partiel prévaut sur le total, d'une part il s'exprime en termes descriptifs, d'autre part il tient lieu de totalité sous la forme d'un climat et dans un rapport de symbolisation. Le climat vécu de la mezzanine équivaut con-

crètement au climat représenté de l'Arlequin. L'atmosphère de la Butte ou du lac valent avec les objets en eux-mêmes comme symboles de tout ce qu'il y a de poétique dans le parc et dans le quartier, - ou par opposition au quartier selon les cas.

En ce qui concerne la réthorique des cheminements, la synecdoque fonde donc un mode universel d'organisation où la partie vaut pour le tout. Quand le tout vaut pour la partie, le processus de cheminement devient allusif et la représentation règne alors sur l'appréhension de l'espace. Ainsi par une des clefs de l'organisation des cheminements en lecture-écriture on voit se dessiner en même temps qu'une caractéristique fondamentale, la dissociation entre une représentation du cheminer et le récit d'un cheminement vécu. La sélection de l'une des instances tend à réduire et exclure l'autre ; mais plus probablement l'inclut-elle de manière dissimulée en la renvoyant au contexte global où elle se fond, - ce que le rapport au signifié devrait éclaircir.

+

\+ +

L' ASYNDETE est la figure fondamentale fonctionnant comme deuxième clef du processus d'organisation des cheminements. Asyndète, "figure par laquelle on supprime les conjonctions" nous dit la réthorique.

Si la première clef, la synecdoque, montre la manière selon laquelle s'opère la sélection, le deuxième processus fondamental devrait mettre en jeu la juxtaposition, les connexions les conjonctions : liens par lesquels tout élément d'expression en suit un autre dans la constitution de l'organisation d'ensemble. Il en va ainsi dans le langage proprement dit, tel procès de connexion marquant tel style.

Or, l'expression par cheminement semble se fonder essentiellement sur une absence de connexions. Seul un plan topographique peut donner l'illusion d'un "lié" en transcrivant la

succession des pas en traits continus. Quand on le saisit comme ensemble, le récit transcrit peut aussi faire croire à une consécution relativement homogène : simple impression d'ensemble, qu'on lise les entretiens de plus près, qu'on considère comment, dans le détail, l'expression orale (transcrite) répète l'expression cheminante, qu'on tienne compte des silences, des intonations suspendues, des ruptures de ponctuation : on apercevra alors, derrière les fragments bien liés, un fond de discontinuité présent dans tous ces entretiens. En effet, à considérer le récit en lui-même, on trouve, d'une part, des pans de description évoquant le déroulement spatio-temporel du moment de cheminement raconté avec densité, d'autre part entre ces fragments, soit une transition digressive où percent des jugements de valeur, soit une connexion de nature temporelle ("après", "ensuite", "à telle heure, je...") qui saute à une autre description et fait l'économie des contiguïtés spatiales concrètes.

Economie du récit dira-t-on, économie de mémoire ; on ne peut pas tout raconter. Que peut-on savoir de ce qui s'est passé lors du cheminement ? - Pourtant les styles de récit diffèrent les uns des autres ; et précisément comme diffèrent les styles de cheminer - Ce qui nous apparait comme fragment lié en lui-même par l'unité de description, tend toujours à se donner comme totalité. La manière selon laquelle se fait la synecdoque, la prévalence de certains "fragments", le mode d'occurrence des asyndètes (là où disparaissent les connexions) : autant de caractéristiques d'un style propre à l'habitant. L'enfant de dix ans présente ainsi une expression typique de cet âge, avec des connexions par point-sujet procédant selon contiguïtés et non pas consécution (on peut relire sa page de cahier reproduite lors de l'étude de la Métabole), avec une économie permanente du détail descriptif (peu d'adjectif, surtout des sujets personnels et des verbes) à un compte-rendu ponctuel du mouvement d'ensemble, comme par jeu ; avec enfin, des irruptions soudaines et denses à propos de quelques lieux seulement (le lac, la passerelle du Village Olympique). La

succession des pas en traits continus. Quand on le saisit comme ensemble, le récit transcrit peut aussi faire croire à une consécution relativement homogène : simple impression d'ensemble, qu'on lise les entretiens de plus près, qu'on considère comment, dans le détail, l'expression orale (transcrite) répète l'expression cheminante, qu'on tienne compte des silences, des intonations suspendues, des ruptures de ponctuation : on apercevra alors, derrière les fragments bien liés, un fond de discontinuité présent dans tous ces entretiens. En effet, à considérer le récit en lui-même, on trouve, d'une part, des pans de description évoquant le déroulement spatio-temporel du moment de cheminement raconté avec densité, d'autre part entre ces fragments, soit une transition digressive où percent des jugements de valeur, soit une connexion de nature temporelle ("après", "ensuite", "à telle heure, je...") qui saute à une autre description et fait l'économie des contiguïtés spatiales concrètes.

Economie du récit dira-t-on, économie de mémoire ; on ne peut pas tout raconter. Que peut-on savoir de ce qui s'est passé lors du cheminement ? - Pourtant les styles de récit diffèrent les uns des autres ; et précisément comme diffèrent les styles de cheminer - Ce qui nous apparait comme fragment lié en lui-même par l'unité de description, tend toujours à se donner comme totalité. La manière selon laquelle se fait la synecdoque, la prévalence de certains "fragments", le mode d'occurrence des asyndètes (là où disparaissent les connexions) : autant de caractéristiques d'un style propre à l'habitant. L'enfant de dix ans présente ainsi une expression typique de cet âge, avec des connexions par point-sujet procédant selon contiguïtés et non pas consécution (on peut relire sa page de cahier reproduite lors de l'étude de la Métabole), avec une économie permanente du détail descriptif (peu d'adjectif, surtout des sujets personnels et des verbes) ; un compte-rendu ponctuel du mouvement d'ensemble, comme par jeu ; avec enfin, des irruptions soudaines et denses à propos de quelques lieux seulement (le lac, la passerelle du Village Olympique). La

jeune fille de seize ans (E10) utilise beaucoup de conjonctions de coordination ("et", "bon" : cette conjonction populaire qu'ignore la grammaire) et parfois des consécutions ("finalement", "pourtant") mais à l'intérieur des longues descriptions très historiées. Entre celles-ci, le rappel d'une heure ou d'un jour tient lieu de liaison : "alors... l'après-midi du samedi...". Or ces transitions par saut masquent l'asyndète capitale qui structure la vie quotidienne de cette habitante : l'oubli, le rejet discret de tout ce qui concerne son appartement avec les abords ; elle n'en parle, en définitive, qu'avec réticence :

"I - Au 50, vous habitez à quel étage ?
N - au premier
I - alors vous ne m'avez pas raconté la fin de vos trajets?
N - oh !... Ben, pour arriver chez moi, pfff ! ... Bon. (commençant un petit dessin) Ben... c'est toujours la même chose" (E10/A9).

L'asyndète permet alors le saut d'un chemin de la vie publique, à un autre chemin de même type : l'aspect de son existence que cette jeune fille valorise, contre les tribulations domiciliaires mises entre parenthèse - aux différences de style près, la synecdoque remplit une fonction analogue dans l'expression parlée et cheminée de l'enfant de dix ans. La succession trompeuse des contiguïtés cache un style de cheminer discontinu où rien n'accroche vraiment les pas empressés. "Sauts de puce" : ainsi pouvait-on intituler la nature des trajets et de l'occupation territoriale exprimés dans cet entretien (E3) (cf. p. 121). L'asyndète prend alors deux formes : un état diffus à l'échelle de l'ensemble des trajets et que ne réussit pas à masquer le jeu des contiguïtés de l'expression du récit ; un état remarquable quand un saut qualitatif se produit entre ce premier mode de cheminement et les quelques rares lieux cheminés avec enthousiasme.

Le même parallèle entre ce qui est dit des cheminements et la manière dont on le dit vaut pour tous les entretiens. A travers les différences de style, l'asyndète manifeste la

même communauté de fonction : chez l'habitante de 70 ans où les "trous" du récit correspondent à un cheminer économe de son énergie et inclut le but du trajet dès le départ ; chez l'ouvrier de trente ans où le découpage par rupture entre le récit des chemins de travail et celui des chemins de loisir, correspond (hélas) trop bien à la réalité de la vie quotidienne que modèle un certain mode de production ; chez la ménagère de quarante ans où le mode poétique de cheminer n'apparait que par rupture d'avec le mode utilitaire répétitif, aussi bien la monotonie semble-t-elle ne pas pouvoir se modifier, mais se "rompre".

Le choix de quelques exemples précis permettra de mieux illustrer le rôle fondamental et général de l'asyndète. En effet, à l'instar de la synecdoque, l'asyndète affleure de temps en temps sous une expression évidente et ramassée qui en présente comme un condensé. D'autres fois, cette même figure préside directement à l'organisation d'un cheminement ; précieux accidents qui éclairent d'une lumière non diffractée la manière selon laquelle l'absence de conjonctions fonde l'expression cheminatoire.

- Exemples de "trous" -

Pas seulement "trou de mémoire", mais trou dans le récit et porosité de l'espace ainsi se manifeste l'asyndète dans les exemples suivants :

"J - Je ne prends jamais, j'sais pas pourquoi je la prendrais d'ailleurs, la... qu'il y a sur les coursives...
- Enfant présent : la mezzanine !
- I : Pourquoi ?
- J : Ben c'est un peu compliqué, j'ai voulu une fois la prendre avec les enfants, vous vous souvenez ? Puis y'a des... culs de sac, hein, c'est bien ça...? On a fait demi-tour et on a repris la galerie" (E1/A8).

Perte du nom d'un lieu où l'on se perd : la mezzanine comme chemin devient ainsi doublement absente; lieu parenthétique laissé en suspens, comme les trois points équivalents du silence le manifestent.

"-I- Dans votre compte-rendu (écrit), vous parlez de quelques endroits, mais entre ces endroits, qu'est-ce qu'il y a ? ... rien d'important ? ... ou bien ? ...
-E- Oui, c'est vrai... D'ailleurs y'a un passage de là à là... (elle montre sur un petit dessin qu'elle fait). Alors là, c'est la galerie et là la petite place... Oui, ce passage je n'en parle pas. Ca doit être très anodin... j'sais pas.
-I- Bon. A droite et à gauche du trajet ? Ca ne vous intéresse pas ?
-E- Ah, mais ça, c'est à découvrir ! Plus tard... Quand j'irai partout... ben... je serai moi, quoi !" (E2/A5).

La réflexion sur la première absence (entre deux pôles) induit l'habitante à découvrir que ses cheminements s'écrivent sur le fonds d'une totalité absente. Ce"partout" qui ménage une réserve de possibles n'est pour le moment qu'un non-cheminé environnant les trajets, et même s'y insérant. Entre la galerie et la petite place, il n'y a rien à dire parce qu'il ne s'y exprime rien ni d'agi, ni de subi. On relève, de plus, que les absences permettent un projet d'appropriation future en même temps qu'une élucidation à venir de l'identité habitante.

Notons enfin que l'état parcellaire de ce qui a été cheminé en tant que mémorable n'apparait tel que sur le fond d'une représentation graphique (le petit dessin). De ce point de vue, il y a bien des "trous". Par contre sur l'ensemble du contexte qui préside à l'organisation des chemins vécus, ces "trous" démarquent plutôt les moments présents et ceux à venir d'une entreprise d'appropriation à long terme.

- Exemples d'absences -

Ainsi le climat dans lequel s'effectue un cheminement semble être un agent essentiel de la fréquence des asyndètes, de leur quantité et de leur durée. Le trajet vers le travail par exemple est facilement perméable à des absences importantes ; les récits transcrivent cela par des trous dans le

phrasé ou parfois la reconnaissance explicite de l'absence, du "trou" qui peuvent affecter une importante partie du trajet, voire sa totalité. Pour l'habitant du 60 qui part au travail le matin, la présence au quartier est remarquablement courte. Tout se termine au 50 ; "oh pratiquement... je pense au 50 hein ! Après... après je file hein ?" (E4/A2). Après le 50 il n'y a plus que le "filer" ; tendu vers le souci et le poids répétitif du travail qui commence au bout de ce trajet après les vingt minutes de vélomoteur, l'habitant est déjà parti alors qu'il n'a pas encore enfourché son véhicule. Le cheminement perd toute précision parce que, tout de suite, le paysage "file" déjà. D'autres exemples :

"I - Avec la pluie, c'a été le même trajet ?

N - Ah, je regarde rien, je m'en fous complètement ! Là, je connais personne... (15" de silence)" (E10/A17).

"L'après-midi, j'avais des soucis de travail, je n'ai rien vu... Rien à dire !" (E12/A3).

Les deux expressions du silence, la première agie, la seconde parlée, ponctuent parfaitement dans le récit, la manière selon laquelle s'effectuait le cheminement : l'absence globale. Il s'agit véritablement de trajets-trous. Seul le "devoir se souvenir" que le cadre de l'entretien imposait a permis ces expressions minimales de cheminements sans épaisseur, sans densité : trajets-ectoplasmes. L'absence de connexion se confond alors avec l'absence de vécu mémorable ; l'asyndète a pris toute la place.

Les exemples d'organisation des aller-retour selon alternance symétrique montraient déjà au niveau des combinaisons ce phénomène de trou longitudinal (absence d'une droite ou d'une gauche) où nous pouvons reconnaitre désormais un effet stylistique de l'asyndète prolongée.

On voit dès lors suffisamment, comment cette impression de n'avoir pas cheminé véritablement, mais d'avoir traversé des lieux en toute indifférence, d'une manière que nous

pouvons simplement reconstituer par représentation, car rien de mémorable ne subsiste, comment cette forme de cheminement que chacun peut se surprendre à pratiquer dans l'expérience quotidienne n'est pas un accident, une anomalie du vécu, mais bien au contraire le fond même de l'organisation de nos cheminements.- qu'on l'exprime en terme de souci, de préoccupation, de lassitude, d'oubli, d'usure de la vie quotidienne, qu'on y reconnaisse la marque d'une certaine civilisation, le signe d'un échec du bâtir soumis au mode de production qui le coiffe, ce phénomène paradoxal d'articulation par absence de conjonction ne laisse pas d'être probablement le plus universel qui soit dans tous les modes de cheminer un espace d'habitat collectif contemporain.

\+

\+ \+

Ainsi les deux figures de synecdoque et d'asyndète s'avèrent fonder un processus de réthorique des cheminer commun à tous les cheminements, par delà les différences de style. Leur fonctionnement se fait dans la concomitance ; l'asyndète apparait en effet comme la condition de possibilité de la synecdoque. Si dans la constitution de l'usage effectif du langage, un certain type de connexion pèse sur le processus de sélection - on ne choisit pas un mot pour lui tout seul, mais aussi en fonction de la chaine syntagmatique -, dans la pratique du cheminement où la synecdoque privilégie l'usage de la partie pour le tout, l'asyndète est la condition indispensable de l'appropriation du tout par la partie.

Ainsi finissent les analogies qu'on pouvait trouver entre l'analyse linguistique et une réthorique des cheminements. Au niveau des processus fondamentaux, l'analogie devient boiteuse. Il y a analogie quant au fonctionnement intégré de deux processus fondamentaux similaires. Ces deux axes qui se nouent au fonds de l'organisation du langage, et que dans ses "Essais de linguistique générale" (1)

---

(1) page 43. Chapitre II - Edition de Minuit - Paris 69.

"Selon quel critère linguistique reconnait-on empiriquement la fonction poétique ? En particulier quel est l'élément dont la présence est indispensable dans tout oeuvre poétique ? Pour répondre à cette question il nous faut rappeler les deux modes fondamentaux d'arrangement utilisés dans le comportement verbal : la sélection et la combinaison. Soit "enfant" le thème d'un message : le locuteur fait un choix parmi une série de noms existants plus ou moins semblables tels que : enfant, gosse, mioche, gamin, tous plus ou moins équivalents d'un certain point de vue ; ensuite, pour commenter ce thème, il fait choix d'un des verbes sémantiquement apparentés - dort, sommeille, repose, somnole. Les deux mots choisis se combinent dans la chaine parlée. La sélection est produite sur la base de l'équivalence, de la similarité et de la dissimilarité, de la synonymie et de l'antonymie, tandis que la combinaison, la construction de la séquence, repose sur la contiguïté. La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison". Roman JAKOBSON - "Essais de linguistique générale", p. 220. Edition de Minuit - Paris 1969.

Roman JAKOBSON appelle "axe de la combinaison" (concaténation, connexion, contiguïté) et "axe de la sélection" (concurrence, substitution sur fonds de similarité), nous les retrouvons dans l'organisation des cheminements. Le jeu combiné d'un "procès métonymique" et d'un "procès métaphorique" où les relations internes (rapport au sens) et les relations externes (rapport au contexte) produisent à leur intersection un certain type d'expression, préside effectivement à une réthorique du cheminer. Analogie boiteuse toutefois, car d'une part la sélection par synecdoque prend une forme très particulière : faire valoir la partie pour le tout, d'autre part, le type de combinaison fondamental à l'échelle de l'ensemble consiste en l'absence de connexion - Comment en définitive la théorie linguistique évaluerait ce que nous appelons "l'expression cheminatoire" ? Probablement en la rendant analogue à un type de langage bien spécifique : le langage poétique -, où la hiérarchisation mesurée qu'on trouve dans la prose est cassée au profit d'un agencement rythmique faisant valoir les termes d'abord pour eux-mêmes. "La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison" remarque Roman JAKOBSON dans un texte que nous citons - "Equivalence" ne veut pas dire "indifférence". Cette sorte d'autonomie que le mot conserve dans le syntagme poétique est la rémanence du procès de sélection qui ne se fait pas oublier lors des combinaisons. Mais c'est que le procès de combinaison a fait le vide, a brisé par avance le modèle énonciatif privilégié dans la prose où les mots ne prennent que la juste part accordée par la totalité signifiante à énoncer. Comme en poésie, une partie de chemin peut valoir pour elle-même, se rendre autonome d'une totalité qu'elle bouscule et déforme en tentant de la recouvrir ; ce processus est possible parce que l'asyndète rompt les connexions qui, présentes, interdiraient cette ingérence du sélectif dans le combinatoire.

Assimilée à un langage, l'organisation des cheminements se constitue à la manière d'une poétique. Enne ne consiste pas en la totalisation progressive d'un espace donné qu'on a à

parcourir, mais en l'articulation heurtée d'un mouvement qui construit le rapport à l'espace sur un mode souvent déroutant: tel ce premier moment d'organisation par l'exclusion, figure initiale dont on peut comprendre maintenant qu'elle provient directement du jeu combiné de l'asyndète et de la synecdoque; telle cette loi de contraste au niveau des combinaisons d'ensemble, permise par l'absence de conjonction, et qui laisse le partiel libre de "valoir pour le total" sur le mode symbolique. Trop vacant par moments, trop chargé d'autres fois, le mode général de cheminer ne parait excessif et chaotique qu'au regard géométrique qui voudrait voir de manière cohérente, c'est-à-dire bien liée, comment et dans quelle mesure l'habitant "remplit" un espace de circulation ou non.

Saisie en tant qu'expression spécifique, la pratique des cheminements ni ne remplit, ni ne remplit pas. Poser un espace aménagé en se demandant, comment le contenant se remplira d'un contenu équivaut à s'interdire toute appréhension de la vie quotidienne, autrement dit, du concret ; car il s'agit là d'un procédé abstrait en ce qu'il ne pense qu'en termes de spatialité. A l'inverse, du point de vue de l'acte de cheminer, l'espace apparait d'abord comme hétérogénéité, conglomérat de pièces et morceaux destinés à être vécus, selon une absence déroutante, ou selon une présence dont la démesure étonne. Etonnement qui s'apaise, si l'on considère à côté de la composante spatiale du bâti et de l'aménagé - qui pèse sans conteste sous la forme d'une contrainte -, d'autres déterminants qui composent ce "contexte global"dont nous avons parlé.

Dans ce complexe contextuel auquel l'organisation des cheminements se réfère, outre les déterminants proprement spatiaux, on trouve les composantes historiques individuelles du rapport à l'espace (que les recherches psycho-sociologiques développent par excellence et par éminence) (1), le climat et l'intention qui accompagnent chaque trajet ainsi que l'instance

---

(1) Les travaux et recherches menés au Centre d'Etude Psycho-sociologiques sont probablement un excellent exemple en la matière.

omniprésente du temps -dont a pressenti déjà le rôle fondamental lors de l'examen des figures de cheminement, et dont l'étude sort du cadre d'une analyse réthorique -, enfin l'instance collective. Impliquée dans tout contexte des cheminements, cette dernière transparait en même temps, comme le texte, le "message" diraient les linguistes dont les figures de cheminement et leur organisation sont porteuses le plus immédiatement.

Si la réthorique des cheminements est à comprendre, en termes de poétique, il s'agit moins du lyrique que de l'épique. Le rapport immédiat du cheminer à l'émotion, le surgissement imprévu et gratuit d'un évènement en travers des pas on ne l'observe qu'épisodiquement (la rêverie au bord du lac ou sur les buttes, la fascination des lumières et des ombres sous la galerie, de nuit) ; encore que l'émotion ne soit pas absente dans les situations moins exceptionnelles, ni le contexte social absent de ces moments lyriques qui sont loin d'être insignifiants dans la vie quotidienne. Mais l'essentiel des cheminements racontés par les habitants interrogés, se déroule sur le mode "épique" au sens où, comme le remarque Roman JAKOBSON, la fonction référentielle est mise fortement à contribution (1). En matière de cheminement, cette mise à contribution concerne essentiellement le référent social que les récits d'habitants soit explicitent, et alors le référent entre dans le message -, soit connotent de manière diffuse -, et alors la confrontation entre les remarques éparses et le style de cheminement éclaire l'implication immédiate de ce référent.

Aussi bien le rapport au collectif apparait-il comme le signifié le plus apparent dont l'acte de cheminer est le signifiant.

---

(1) Op. cit. p. 218.

CHAPITRE 7

UNE RETHORIQUE HABITANTE : *LE CODE D'APPROPRIATION*

Comme toute réthorique dont le but est d'exprimer avec succès, de persuader le mieux possible, que peut donc signifier la réthorique habitante à travers l'organisation de ses cheminements ?

La réponse est difficile si l'on considère que le vécu tout entier de chaque habitant s'implique dans la manière de fréquenter un espace. Le signifié se disperse donc à l'infini, que des analyses individuelles les plus patientes ne suffiraient jamais à épuiser.

Pourtant, de même que les figures de cheminement trouvent une communauté de sens dans deux articulations fondamentales à toute écriture-lecture de l'espace habité, de même les multiples signifiés passent tous par un même filtre sans lequel il n'y aurait ni rapports collectifs possibles sur le champ d'un espace édifié, ni possibilité de compréhension de notre part.

Tant par la confrontation des divers récits de cheminement recueillis, tant par ce que chaque habitant évoque des autres qui interviennent dans les paysages qu'il habite, on pressent bien des connivences, des similitudes, des regroupements, mais aussi des oppositions, des rejets, des différenciations. A travers les répétitions et les variations, le "lu" et "l'écrit", le reproduit et le produit, une sorte de code apparait par quoi les signifiés trouvent un minimum d'homogénéité, par quoi même les rejets les plus extrêmes sont possibles en tant que processus nécessairement collectif. Il faut bien identifier tant soit peu les autres pour pouvoir s'en distinguer ; à moins que l'identification soit produite par le processus de différentiation ; mais c'est un code commun qui fonctionne dans les deux cas.

Comment qualifier ce code ? Outre la mise en action d'un processus collectif, il y a autre chose où le code s'enracine sans quoi il se dirait lui-même indéfiniment comme dans les processus d'apprentissage, les processus d'enseignement.

Quant à la vie quotidienne, elle n'a pas à montrer comment l'on chemine, comment on noue et dénoue des rapports collectifs ; elle le fait, et le plus souvent à son insu. Le substrat sur lequel le code des rapports collectifs se projette n'est autre que l'espace aménagé donné à habiter, présenté et saisi d'emblé comme une utilité primordiale : espace pour loger. En pratique, le premier rapport noué avec cet espace se fait sur le mode du "chez soi". Quelques questions sur la manière dont les habitants ont emménagé à l'Arlequin suscitent unanimement la même réaction minimale : tout pouvait rebuter, sauf le logement.

Né à partir du logement, le sentiment d'aise s'est ensuite développé de manière spécifique puisque l'espace d'ensemble réunit une multitude de logements sur des lieux publics communs et que l'expansion du "chez soi" de chaque habitant était concurrente des autres expansions. Cette genèse du rapport concret à l'espace de l'Arlequin peut se retrouver heureusement, la date de construction étant récente. On voit ainsi les habitants apprivoiser l'espace du quartier de manière sélective et à des rythmes très différents (de une ou deux semaines à un ou deux ans). Ces fréquentations progressives réalisées à travers les cheminements ne se font jamais du logement à la totalité aménagée, mais du logement à certains secteurs, le reste étant évité, ou insignifiant, ou ignoré.

La qualification minimale qu'on peut attribuer au rapport à l'espace dans lequel se concrétise le code correspond à l'APPROPRIÉ et ses contraires puisqu'il s'agit d'une tentative, d'un mouvement d'appropriation susceptible d'échecs comme de réussite et qui rencontre nécessairement d'autres mouvements soit le contrariant, soit semblables à lui, dont la signification est comprise, ou ressentie. En définitive, le code qui se manifeste dans l'écriture des cheminements

semble être un CODE D'APPROPRIATION de l'espace donné à habiter. Mais s'agit-til de "propriété" ou de manière d'habiter l'espace ? Ce code qui devrait organiser les oppositions et connivences à l'échelle collective, sur quelles règles se fonde-t-il, que le mouvement de la vie quotidienne doit probablement rendre implicites le plus souvent ? Par quelle dialectique le voit-on se constituer dans le vécu des cheminements ? Mais encore, est-il de nature structurale ou dialectique ?

La réponse à ces questions peut s'amorcer à partir de quelques variétés principales des relations à l'espace que l'on trouve dans tous les entretiens réalisés, ces relations s'exprimant à travers le nom donné aux lieux, la notion de territoire avec ses avatars enfin l'action des divers agents du renversement des primautés spatiales.

1) LA DENOMINATION DES LIEUX

Le procès de dénomination des lieux opéré par les habitants dans leur récit implique doublement l'instance collective. L'exprimer en paroles comment un chemin s'est déroulé fait appel à une citation des lieux sous une forme identifiable par l'Auditeur : celui qui écoute et, derrière lui, "tout le monde". Il y a recherche d'une pertinence de la référenciation à un espace reconnaissable sous les énoncés d'un discours commun. Toutefois la référence n'apparaît pas toujours clairement, plus ou moins facile à exprimer, plus ou moins dissimulée d'autres fois. Certaines dénominations échouent dans leur projet de reconnaissance commune. On trouve ainsi quelques moments du récit tout entiers appliqués à préciser la dénomination mal comprise ou peu claire ; phase métalinguistique du récit partant à la recherche d'unités équivalentes. Le premier problème concerne donc la pertinence d'une communauté de sens des appellations énoncées dans le récit. Il s'agit d'un"problème" dans la mesure où les mots ne réussissent pas toujours à cerner la spatialité sur le fond d'une exigence d'univocité qu'impose le langage. Entre l'individuel et le collectif, les mots ne traduisent pas un rapport à l'espace purement statique.

Sitôt posé dans son contexte, le problème de condition de communication se dépasse lui-même. En effet, le mode d'appellation manifesté dans le récit, correspond à une reproduction plus ou moins fidèle, mais toujours insistante du rapport que les lieux entretiennent avec les noms à travers la pratique générale des cheminements dans le quartier. Les hésitations, les ratés dans les dénominations spatiales ne semblent pas des phénomènes purement formels et linguistiques en l'occurrence. Ils trahissent une certaine manière d'avoir vécu ces lieux d'où la collectivité n'est jamais absente. Les modes de dénomination véhiculés par le discours individuel impliquent ce qui nous apparait comme un second problème de la pratique spatiale : la connotation collective de l'appréhension des lieux cheminés. "Appréhension", car il s'agit bien d'une saisie par les mots comme par les pas, racontée par des singularités, mais pénétrée de collectif.

Ces dénominations qui trahissent un vécu des cheminements non exempt de difficultés, d'errances, voire d'échecs dans le rapport permanent à l'instance collective, on peut les identifier par regroupements selon un ordre doublement réglé : les dénominations les plus communes sont celles qui mettent le moins en jeu tensions et différenciations. Plus les noms de lieux sont spécifiques plus la collectivité à l'échelle du quartier s'atomise et plus les sous-groupes sociaux se distinguent les uns des autres.

En partant du premier rapport, voici les types de dénominations utilisés dans les entretiens :

- La numérotation -

L'habitant dit alors : "au 60", "vers le 100", "depuis le 130". Ces appellations sont utilisées par tous les habitants interrogés, soit en emploi exclusif, soit comme équivalents éclairants une dénomination précédente qu'ils jugent imprécise. Elles n'appellent pas en elles-mêmes de commentaire particulier, au cours du récit, sauf deux ou trois fois pour critiquer ou louer la forme graphique et chromatique de l'inscription

des numéros. Reproduisant les repérages imposés par l'aménagement et l'administration, elles connotent ce qu'il y a de plus commun et de plus clair dans l'identification des lieux. Toutefois l'assurance dans l'appellation, et la fréquence de l'emploi différent d'un habitant à l'autre. Les plus jeunes habitants, les familiers de l'animation, et ceux qui travaillent sur le quartier jonglent avec les numéros en toute aisance. Ce sont les mêmes qui ne se perdent pas et peuvent circuler dans le quartier "comme chez eux", quoique cette aisance apparente ne corresponde pas nécessairement à une appropriation globale réussie ; le contraire apparait même nettement pour l'enfant de 10 ans (E3), une femme au foyer (E14) et un professionnel de l'entretien du quartier (E16). Les autres hésitent quelquefois, ignorent certains numéros, ou ne connaissent que les numéros de leur domicile et de leurs familiers ; c'est en particulier le cas de l'habitante de 70 ans. Il semble que la facilité d'emploi des numéros soit fonction de la qualité d'adaptation globale au quartier. Il faut noter en effet que les lieux que désignent ces numéros ainsi que l'emplacement et le graphisme de ces derniers se disposent à l'Arlequin selon une organisation inusitée. La référenciation numérique sélectionne de fait un certain type d'habitant propre à s'adapter rapidement.

- L'appellation fonctionnelle...

... par contre, diffère très peu des usages communs et habituels à d'autres quartiers urbains. Les commerces et lieux d'animation permettent un repérage sans erreur, d'autant qu'ils marquent l'espace environnant. "Vers la boulangerie" ou "vers la boucherie" - ces deux commerces étant contigüs -, ne laisse pas d'ambiguïté quant à l'espace ainsi dénommé. On trouve parfois des appellations plus accidentelles se reportant à une fonctionnalité transitoire. Quand un habitant dit "...à côté de l'exposition chambre d'enfant" (E4), il fait appel chez l'auditeur à une fréquentation quotidienne du quartier qui délimite un groupe : "habitants de l'Arlequin" bien au fait de ce qui apparait et disparait dans le quartier. Par contre, les fonctions pérennes du CES, des commerces, des écoles, des

salles d'animation repérées par tout le monde, n'exigent pas l'appartenance aux groupes pratiquant ces lieux, mais simplement une connaissance du quartier en ce qu'il a de plus évident. D'autres lieux désignés par des fonctions moins connues et provoquant des fréquentations spécifiques connotent la référence à un groupe d'initiés. Ils concernent pour la plupart des activités que d'autres habitants ignorent ou qu'ils connaissent par ouï-dire sans que cela leur serve de repère spatial ; ainsi les appellations "vers le labo-photo" (E12), "vers l'autre maison de retraite, l'autre hain !" (E16), "du côté de l'A.S.F." (E5), évidentes pour les trois habitants coutumiers de ces lieux, seraient, surprenantes ou ambiguës pour d'autres. Le repérage se charge alors d'une nette allusion à un aspect spécifique de la vie quotidienne parce que les cheminements s'articulent précisément sur ces lieux susceptibles d'appropriation et de cohésion collective définie et limitée.

- L'appellation singularisée ou particularisée -

Ce type d'appellation se distingue des autres en ce qu'une synecdoque se produit soit par personnalisation, soit par référence au partiel à la place du tout.

Quand un habitant dit : "je fais ce crochet", "je traverse la petite place, là", la désignation se rétrécit avec plusieurs effets remarquables ; substitution d'une singularité allusive à l'universel du discours, restriction du sens de l'appellation par rejet des dénominations communes, enfin, introduction de l'ordre moteur propre au vécu du cheminer dans une séquence d'ordre énonciatif. Les pronoms démonstratifs, les adverbes de lieu indiquent alors une appropriation latente que d'autres expressions confirment plus nettement : "mon coin" (E2), "j'arrive chez moi" (E7), "vers ma montée" (E13). Il ne s'agit pas du logement, mais des abords du domicile : les parages de l'entrée d'ascenseur débordant sur la galerie. C'est alors l'appropriation qui délimite un espace sans marques matérielles et le fait changer de nature. L'approprié se démarque soit comme n'étant pas le lieu commun à tout le monde - et le singulier confinant à soi-même est alors mis en valeur -

soit comme n'étant perceptible qu'aux initiés convoqués en l'occurrence sur le champs du discours, mais qu'on suppose bien exister aussi dans une pratique similaire qui les a fait fréquenter "ce" crochet, "cette" petite place.

Le processus de particularisation va dans le même sens. Quand une habitante dit "sur la Butte" (E14) elle provoque, soit la mise à l'écart de qui ne sait pas si l'on parle du parc et de quelle butte il s'agit, soit la connivence de qui comprend immédiatement qu'il s'agit, dans le parc, de la "Grande Butte" avec des escaliers, pas plus haute que d'autres, mais qui est "très connue" et "d'où l'on voit si bien" comme disent d'autres habitants. Une appropriation commune apparait possible dans le second cas parce que la synecdoque et l'ellipse utilisées ici correspondent à un même genre de fréquentation du parc, et à une saisie effectuée sur le même mode.

Une signification concrète de la figure fondamentale de synecdoque se manifeste alors. Dire le moins pour le plus, c'est se référer à une appropriation particulière susceptible de convoquer un groupement de pratiques spatiales similaires entre habitants individuellement distincts.

L'appellation singularisée et l'appellation particulatisée disent autant ou plus le rapport à l'espace que l'espace en lui-même ; et ce rapport se forme toujours en référence au collectif.

- Les innommables -

Qu'une appropriation et une reconnaissance de l'espace sous telle forme soit impossible sans appellations, le cas des lieux innommables le montre bien.

Il s'agit toujours de formes architecturales nouvelles ou surprenantes que les auteurs ont baptisé parfois mais qui ne correspondent à aucun codage reconnu et pratiqué par l'habitant avant qu'il ne réside dans le quartier. Les formes d'ensemble de l'Arlequin privilégiant le module hexagonal (60°)

et la rue sous les bâtiments dépaysent d'emblée l'habitant. Les noms donnés par l'aménageur ne sont pas toujours convainquants:- la "galerie" est la rue principale sous bâtiments,

- la "coursive" est le couloir de desserte pour trois niveaux en étage,
- la "crique" est l'espace extérieur dessiné par les courbes du bâti,
- la "Rampe" est un plan incliné d'une cinquantaine de mètres élevant la galerie de 0 à 3 mètres de hauteur.

Or les habitants tentent d'utiliser ces mots ; certains y ont réussi d'emblée ayant intégré rapidement les représentations de la conception du quartier et redoublant parfois les appellations officielles ; ainsi une habitante (55) qui se plait à nommer l'Arlequin "Ville Nouvelle" chaque fois qu'un aspect progressiste est décrit. D'autres, moins au fait du "Projet" de l'Arlequin, font des confusions que les premiers jugeraient énormes : un habitant prend "la Maison de Quartier" pour "la Maison de la Culture" (sise au quartier Malherbe). Toutefois les appellations des chemins et des lieux de passage aménagés ne sont jamais assurées. Tous les habitants interrogés confondent les noms "officiels" au moins une fois. On entend très souvent "galerie" pour "coursive", "coursive" pour "galerie", "les galeries" pour "la galerie", "la piscine" pour "le lac", autant de lieux dont l'appellation déroute, plus ou moins étrangère à l'usage et à la pratique qu'on a du lieu. Ces confusions n'ont pratiquement aucune importance et de ce point de vue le "lapsus" est indifférent. Il s'agit en effet soit de noms communs (crique, coursive) soit de noms propres (Galerie, Rampe) dont l'adéquation au lieu parait aléatoire, ou désignant un espace trop grand au gré d'une appropriation bien définie. Ces lieux ne sont pas codables concrètement sans leurs appellations officielles qui ne permettent qu'une seule différenciation sociale : entre ceux qui "savent" employer pertinemment les termes, et ceux qui se trompent ou ne les connaissent pas.

D'autres lieux sont véritablement innommables parce que sans nom imaginable. Comment appeler les parties de galerie qui jouxtent les portes d'entrée des ascenseurs quand d'une part la galerie n'est pas une rue, comme le remarquent les habitants, mais pas non plus un couloir, quand d'autre part ces portes s'ouvrent soit directement sur la galerie, soit sur un espace demi-fermé bien utile contre le vent, mais d'allure expléti-ve ? Les périphrases utilisées pour décrire cet espace important dans les cheminements (lieu d'attente prolongée et très souvent collective), réemploient l'instance d'usage ou de proximité : "en bas de l'ascenseur", "aux boites à lettre". Comment encore appeler ces recoins survenant dans les "coursives" qui soit débouchent sur une fenêtre, soit desservent deux ou trois portes d'appartement ? On les a fait passer pour des "mètres carrés sociaux", mais seuls les initiés pouvaient relier le nom au lieu par delà l'incongruité du rapport. Pour les autres ce sont "garages à vélos", "dépôts d'ordure", "couloirs" par opposition à la coursive, "entrées" (mais où sont les entrées pour finir ?). Ces lieux innommables et inappropriables clairement s'offrent à une occupation accidentelle et labile : pour les enfants qui y jouent un moment, pour certains adultes qui en font momentanément le couloir d'un appartement dont les pièces seraient chaque logement ouvert, pour les "gens qui mettaient des lits dans les couloirs, dans les zones de sécurité d'ailleurs" (E7/811), puisque n'étant pas nommés précisément, ces lieux pouvaient être n'importe quoi.

Cette difficulté à nommer des lieux surprenants n'est pas permanente. On voit d'abord une série de tentatives concrètes d'utilisation de l'espace qui ne se donnent pas d'abord comme des appropriations socio-spatiales. Certains lieux comme les coursives et leurs recoins restent un indéfini ouvert à n'importe quoi. D'autres lieux mal définis au départ, se caractérisent un jour par une appropriation mémorable en même temps qu'ils prennent un nom. Entre les groupes qui, les premiers, nomment en s'appropriant, se reconnaissent et sont reconnus par la qualité des dénominations qu'ils ont apposées aux lieux, et le reste des habitants, se crée une dis-

tinction par laquelle s'organise un rapport social différentiel. Le pouvoir de nommer est pouvoir sur l'espace en même temps que puissance distincte dans un ensemble socio-spatial.

- Les néologismes collectifs -

A travers l'usage d'une dénomination créée, le processus d'appropriation se manifeste nettement comme un travail d'identification des formes spatiales par le biais de l'appellation. Voici quelques exemples de néologismes collectifs :

Nom officiel	Nature du lieu	Appellation
inexistant	Emplacement aménagé pour le marché de l'Arlequin, le matin.	"La place du marché"
inexistant	Accès principal du CES - Maison de quartier donnant sur la galerie.	"L'entrée du CES"
"Agora"	Fragment du parc pavé en briques et à demi ceinturé par un muret.	"La place Rouge"

Quant à ce qu'elles dénotent, ou bien ces appellations ont forgé un nom là où il n'y en avait pas, ou bien elles prennent la place du nom "officiel", à l'insu des habitants qui ignorent ce nom. "Agora" n'est employé que dans les plans du quartier, et aussi par les affiches de la "Vidéo-gazette" dans un sens d'ailleurs différent, le lieu des réunions télévisées étant le plus souvent la "salle 600 places".

Par contre, les connotations diffèrent d'une appellation à l'autre. Le terme "Place du Marché" bien que charriant en l'occurrence un côté villageois qui contraste avec l'urbanité (au sens éthymologique) du quartier, s'est imposé de lui-même et apparait peu à peu dans les entretiens réalisés à l'époque

de la création du marché, sans distinction de groupe social, ni d'âge, ni de sexe. Le réemploi d'un terme des plus courants a donc marqué le lieu selon sa fonction momentanée et dans une appropriation indistincte opérée à l'échelle du quartier comme par un consensus général.

L'appellation "Entrée du CES" n'a pas la même indifférence. Tout au contraire, elle intervient au cours du récit des cheminements qui la rencontrent le plus souvent sous forme d'obstacle ; d'autres cheminements plus rares l'empruntant sans problème. De ce fait, sans une même désignation, la dénotation peut varier. Pour ceux qu'elle gêne, l'entrée du CES se trouve dehors et déborde trop, à leur gré, sur la galerie, induisant ainsi des figures de paratopisme. C'est dire que la partie en deçà des vitrages, "l'intérieur" le plus excentré n'est guère fréquentable mais plutôt imaginable : "avec tous ces gosses, ces loulous qui trainent". Pour les habitués du CES ou de l'animation, cette "entrée du CES" correspond plus à une entrée qu'à une sortie. La part de galerie concernée n'est qu'une terminaison de l'"entrée" intérieure : le hall qui pénètre profondément dans les bâtiments. Des usages différents d'un même terme connotent donc du point de vue collectif, soit une différenciation par rejet, soit une identification aux groupes qui peuvent "entrer dans le CES"."C'est ouvert, tout le monde peut y aller, on a le droit, hein ?" dit une habitante qui entre facilement au CES et l'utilise même de part en part comme lieu de passage ; mais : "je... je pense pas que n'importe quelle femme aurait l'idée de le faire..." disait-elle juste auparavant (ES/A4).

Moins polysémique mais usée de manière nettement plus spécifique, telle est l'appellation "la Place Rouge". Certains habitants du quartier emploient couramment le terme, se référant par cet usage à une unité collective sous la forme d'une communauté de vocabulaire ; plus acteurs, ou plus participants, aucun des événements importants de la vie du quartier ne leur est étranger. Ils connaissent l'histoire de l'appellation : le souvenir d'un meeting orageux à propos des

travaux du parc qui se déroula entre des habitants "accompagnés" d'un groupe politique et le paysagiste, sur ce petit square. La couleur du matériau a fusionné avec la couleur de l'événement sur le fonds d'une forme verbale connue (Moscou), dans un de ces syncrétismes dont les langues parallèles ont le secret. Langues d'initiés aussi, que d'autres habitants ne parlent qu'avec précaution. Ainsi les entretiens révèlent par deux fois l'emploi du terme dans une incise métalinguistique: "...ce qu'on appelle la Place Rouge" (E7), "le petit square (...) qu'on nomme la Place Rouge" (E8). L'évocation d'équivalences et le décalage entre la parole propre et les appellations citées viennent soit d'hésitations, dans le second cas (l'habitante connait"l'affaire du parc" comme on le voit par la suite, mais n'a pas fait le rapprochement ; elle dit : "Oui,... je sais pas, à cause du béton peut-être : il est dangereux peut-être pour les enfants" (A10), soit d'une distance exprimée ironiquement que le premier habitant veut maintenir entre lui et ceux qui utilisent spontanément le terme, bien qu'il en connaisse l'origine évènementielle (il dira plus loin "l'histoire pour le parc, là" (E7/A12).

En définitive, à partir de lieux sans noms ou de nom inconnu, l'apposition d'un terme permet une appropriation remarquable de ces lieux en même temps que la manifestation du processus d'identification du groupe social qui a le premier manipulé le rapport du langage à l'espace. Si certains néologismes (ou néotopismes pourrait-on dire) collectifs se diffusent à l'échelle d'un quartier dont-ils deviennent un élément d'identité, d'autres, plus restrictifs ou même jalousement réservés par ceux qui les emploient connotent fortement l'appartenance à tel groupe ou sous-groupe social. La définition de ces sous-groupes ou agrégats sociaux ne se donne pas seulement en termes de "catégories socio-professionnelles" ; il s'agit plus concrètement d'une auto-définition par laquelle l'agrégat se distingue en se reconnaissant une pratique socio-spatiale propre. On voit par les exemples précédents l'importance que peut avoir la dénomination qui informe un lieu ; elle le fait reconnaitre sous la même qualification par tous ceux qui l'emploient et qui se reconnaissants ainsi eux-mêmes dans cette identité d'usage.

Des néologismes présents dans les appellations usitées par les groupes du quartier, beaucoup échappent. En effet plus le groupe est fermé et typique, plus le langage est hermétique. On peut surprendre dans les groupes d'enfants l'apparition et la disparition rapide de néologismes qui existent le temps d'un jeu. Quand l'enfant raconte à l'adulte (et au sociologue) qui l'interroge, il ne dit plus la qualité que le tuyau de ciment avait pour le groupe de jeu (maison ? avion ? bateau ? ...) ; il décode en disant : "des trucs... des machins pour s'amuser dedans" (E3), dissimulation malicieuse qui interdit la connaissance des qualificatifs concrets vécus dans le jeu. Cette appropriation réservée par les appellations fonctionne aussi bien chez les adultes. Quand un habitant dit s'être promené sur "cette espèce de place où il y a des briques" (E15) et que d'autres, animateurs ou habitants "actifs" convoquent une réunion "sur la Place Rouge", il s'agit bien du même lieu qui n'est pas plus la propriété des uns que des autres. Pourtant, du point de vue de l'activité vécue, ce n'est pas le même lieu ; il a d'emblée une qualification différente codée, donc définie restrictivement par tel groupe qui s'y reconnait.

\+

\+ \+

- Première esquisse du statut de l'appropriation, à partir des dénominations -

Ainsi se précise le statut de ce que nous appelons "l'appropriation" ; élément essentiel de l'identité d'un groupe vécue au jour le jour, elle ne porte pas d'abord sur de l'espace, puisque celui-ci peut supporter des codes différents, mais sur le rapport d'une forme de sociabilité à l'espace. Certaines fois, l'appropriation par un groupe peut coïncider avec une véritable propriété sociale du lieu codé, c'est le cas de tous les repaires de bandes. Toutefois sur l'ensemble de l'espace public de cheminement du quartier, aucun lieu n'a été observé, ni ne nous a été décrit par tous les habitants interrogés comme restant propriété exclusive en permanence. "L'entrée du CES" évitée par certains habitants

n'est pas toujours "occupée" par les jeunes. Les cours d'école infranchissables aux heures de récréation peuvent être un lieu de passage absolument calme à d'autres moments. Si un lieu peut rester marqué plus fortement par le codage d'un sous-groupe et induire des éviterents, on saisit pourtant qu'outre le rapport socio-spatial, l'appropriation porte essentiellement sur du temps. C'est selon le temps qu'un groupe manifeste ou non son existence, soit que ce groupe occupe en même temps que tout le monde un espace public par une manifestation expressioniste ou même exhibitionniste, ou à un moment réservé.

On remarque d'ailleurs qu'en allant des lieux les plus communs convoquant sur leur aire toutes sortes de groupes tendant à l'indifférenciation quand ils les fréquentent, jusqu'aux lieux spécifiés par un nom réservé, voire secret, qui marque le rapport exclusif de certains sous-groupes à ces lieux, l'appropriation porte de moins en moins sur de l'espace donné et reproduit, et de plus en plus sur de l'espace recréé selon un temps spécifique. C'est le régime des dénominations qui indique de quel type de rapport social à l'espace il s'agit. La dénomination est la première information donnée à l'espace dans le contexte d'un ensemble bâti dit "collectif".

La première règle du code d'appropriation s'énoncerait ainsi :
- LA NATURE COLLECTIVE DE LA FREQUENTATION D'UN ESPACE EST INSEPARABLE DU PROCES DE DENOMINATION QUI CARACTERISE CET ESPACE -

Le simple examen des dénominations que les habitants utilisent ou n'utilisent pas comme point de repère de leurs cheminements laisse déjà apparaitre les manières selon lesquelles les appropriations se constituent. Toutefois, on ne distingue pas encore ni par quelle dialectique cette constitution se secrète, ni comment la réthorique proprement dite des cheminer agit et subit en même temps cette référence collective qu'elle semble exprimer. Il convient donc de reprendre les suppositions suggérées jusqu'à présent à partir de ce qui apparait le plus clair et, ce n'est pas un hasard, le plus spatial.

2) L'APPARENCE TERRITORIALE

Dans leurs récits, les habitants citent certains lieux qui pour eux ne changent pas de qualité sociale. Ces lieux seraient toujours bien délimités. On pourrait donc faire une carte synchronique des répartitions socio-spatiales inscrites sur le quartier et voir se définir des territoires. Mais, outre que la carte se modifierait constamment, on ferait ainsi l'économie de savoir la manière selon laquelle se constituent ces territoires, et de l'examen attentif de la permanence de tel groupe sur tel territoire. On sait que pratiquement les territoires ne s'occupent pas en permanence de la même manière, la figure de métathèse de qualité à contribuer à le montrer.

Pour l'habitant qui dit ou suggère sa reconnaissance d'un tel type de territoire, le rapport à l'espace est toujours négatif. Si les limites lui semblent aussi précises c'est qu'il les dessine par ses évitements, c'est que le lieu considéré est doublement "mal vécu", c'est-à-dire ressenti comme néfaste et par ailleurs souvent vu, non pas traversé. La permanence qu'il attribue à l'appropriation par les autres, ne provient pas de sa pratique du lieu, mais de la représentation qu'il se fait des rapports à l'espace pratiqués par autrui. Ces territoires apparemment si fermés sont occupés par des groupes d'habitants : on cite le plus souvent : "les jeunes", "les enfants", "les maghrébins", et au sein de ce pseudo-groupe les maghrébins s'opposent en tant que "tunisiens" contre algériens et inversement. On cite aussi "ceux de l'animation", "ceux qui savent parler", "la Vidéo-gazette" qui, telle l'araignée, semblerait siéger en un lieu réduit, mais occuperait par influence un étrange territoire qui, au moyen du câble de transmission se ramifie en chaque logement. D'autres occupations se manifestent encore : "par les chiens" qui ont couvert de crottes certaines pelouses, "par les autos" en stationnement qu'il faut contourner, (les vélos et vélomoteurs n'apparaissent que comme occupants épisodiques quoique constamment menaçants, dans les récits de cheminement).

"Dans le marché, y'a trop d'enfants qui sortent de l'école, comme c'est à côté du marché. Et ils viennent tous pour voler ou piquer quelque chose quoi !" (E10/A7).

"Même je trouve (au 130) qu'il y a jamais beaucoup d'enfants. Ils jouent dans la galerie ou dans le parc" (E1/A7).

"Voyez, y'a des gens qui trainent toute la journée dans les coursives. Y'en a qui font pipi dans la coursive" (E6/B1).

"Ca regroupe pas mal de choses la Maison du quartier, ça regroupe... y'a toujours des jeunes" (E1/A4).

"Non, j'y suis jamais allé là-dedans (Maison de quartier). Parce que... y m'a semblé voir surtout des jeunes, là-dedans" (E4/B5).

"Je me souviens d'une réunion sur l'école (...) c'était une dame qui avait pris la parole et qui parlait si bien que personne n'a pu répondre !" (E8/B7).

"I- Vous m'avez parlé de la Vidéo, mais si vous n'y êtes jamais allé, comment ça se manifeste pour vous ?

L- Ah ben ! on les voit sur le poste, hein !" (E4/B5).

"Vous pouvez pas descendre sans voir trois ou quatre chiens (...) Les gens peuvent même plus s'amuser dans les pelouses, c'est plein de crottes de chien !" (E6/A17).

"Certains endroits, ça sent vraiment la pisse de chien !" (E8/A3).

"Ah ben, moi ce que je supporte mal, c'est tous ces chiens qui font la pantomime toute la nuit (...). Ecoutez, les trois-quart des gens ils viennent habiter là pour leur chien ; mais c'est vrai, vous savez !" (E6/B5).

"(au 50) Y'a des gens concentrés là, des poubelles qui trainent ; quand je peux, j'évite, quitte à passer sur la route" (E15/A6).

"Les gens nous regardent du bistrot. Expression indifférente, plutôt hostile. Ou alors est-ce la configuration des visages qui me déplait ?" (E12/A4).

"I- Vous êtes déjà allé dans d'autres montées ?

L- Oui, mais,... ben, c'est assez différent hein ? Surtout la montée 40. Alors là ce serait plutôt un problème racial ! Ah ! (rire esclaffé)

I- Vous avez l'impression qu'il y a une majorité...

L- Ah, ben, d'immigrés, c'est sûr ! Tout ça quoi ! Ici c'est plus mélangé (...) je crois qu'en allant vers le 10, y'a plus d'immigrés" (E4/B6).

"(Dans la crique Ouest, 50-120) Ah, si y faut, je saute, je me penche, je me faufile, (...) il y a des voitures partout" (E8/A3).

L'extension de la catégorie occupante à d'autres intervenants que "les gens", laisse supposer combien la définition de l'occupation est imprécise. Dans le fait de ressentir une contre-appropriation, la délimitation et la supposition de permanence territoriale importent bien plus que l'identification précise de l'instance occupante. Des groupes apparemment bien cernés par une appellation propre à les définir ne correspondent pas nécessairement à une réalité effective ; ainsi le groupe dit "Maghrébin" n'apparait tel que pour celui qui n'en fait pas partie ; ainsi l'agrégat "Vidéo-gazette" à qui l'on attribue une puissance particulière à la simple constatation de son extension technique ; ainsi les généralisations : "les enfants", les jeunes". A la limite, "le groupe" s'étend à tous les autres sauf soi : ce qui apparait bien dans trois entretiens soit qu'on puisse habiter son logement "malgré" toute la Ville Neuve (E6), soit que tout le quartier s'incorpore dans une sorte de fantasme du collectif menaçant (E12), soit que tous les autres habitants se trouvent comme minéralisés dans un paysage d'ensemble qu'on ne fait qu'effleurer (E13). En cas général, le groupe c'est d'abord "les autres" qu'on ne distingue et identifie à travers des dénominations vagues que par un ou deux déterminants. Un exemple particulièrement évocateur, outre ceux que l'on cite en regard de ce texte, suffira à préciser cette convocation, à partir de l'être-rejeté d'un lieu, des instances singulières et collectives selon les modes de répartition topique qu'on leur donne.

"I- *La Maison de quartier en plein centre de la galerie. Bon, ça n'aide pas plus les gens à rentrer ?*

C- *Non, parce qu'on a pas été appris à parler, on n'a été appris qu'à écouter. Alors c'est toujours pareil. C'est pas parce qu'on arrive ici que les gens vont aller..." (E5/B8).*

Pour cette habitante le lieu difficile à aborder enclôt donc l'occupation d'un groupe affecté de deux déterminants dont le premier est redondant : être à la Maison de quartier ; le second concerne le pouvoir de parole. Outre un caractère

"Dès fois je jette un coup d'oeil par la porte de la salle 150 places, si la porte est à moitié fermée, s'il y a une réunion, pour voir..." (E15) (travaillant au CES).

"Je passe par la Maison de quartier, dedans. J'aime bien passer par là... (...) J'y vais parce qu'à la Maison de quartier, y'a toujours quelque chose à voir (...) je ne peux pas dire que je vais à l'Arlequin avec un but précis. Y'a la danse ; je vais au gymnase pour la danse, c'est avec un but précis. Mais... quand je vais à l'Arlequin, c'est pour voir ce qui se passe, pour essayer de m'intégrer à l'Arlequin" (E1/A1-A4-A5).

de facticité destinale qu'une locution (d'origine probablement nordique) souligne ("être appris à..."), l'état de permanence des rapports se confirme par : "c'est toujours pareil". En même temps que son rapport à l'espace, son rapport aux "autres" se détermine de manière négative. Le défaut d'appropriation s'attribue en définitive à une contre-appropriation prohibitive en face de laquelle l'habitante s'identifie à un "on" encore plus imprécis qui n'a pour identité que celle de se situer à l'extérieur du lieu occupé. Rien de plus vague que cette communauté des rejetés qui ne se reconnait pas en elle-même mais s'induit simplement au fil d'un départage manichéen. Un jugement général survenant peu après la première citation le confirme : "(la Ville-Neuve appartient) ... a une catégorie... à une catégorie d'habitants, c'est tout. Les autres se sentent logés, c'est tout !" (E5/89). De nouveau nous voyons le phénomène partiel érigé en symbole du tout. La carence de détermination des "autres" considérés comme groupe permet l'extension illimitée du pouvoir d'appropriation qu'on leur prête.

Il suffit de confronter une telle manière d'appréhender le lieu "Maison de quartier", avec celle qu'en a le familier pour comprendre que la fermeture des limites territoriales et la permanence de sa qualité sociale n'est manifeste que pour l'exclus. L'examen des cheminements d'un habitant faisant partie du "groupe" des "autres" ne montrera pas un rapport complémentaire au même lieu. Ce dernier habitant peut aussi en être exclu à certain moment ou ne pas se sentir membre d'un seul et même groupe occupant.

La définition territoriale permanente apparait donc fictive quant au rapport effectif que les occupants entretiennent avec le lieu. Elle n'a d'efficace réelle que dans la mesure où elle permet la définition d'une appropriation momentanément impossible.

Seconde règle du code d'appropriation : LA CARACTERISATION DES RAPPORTS A L'ESPACE EN TERMES DE TERRITORIALITE FIXE N'EST QUE L'EFFET APPARENT DE L'ASSIGNATION A UN LIEU, DU GROUPE QU'ON A DU MAL A DEFINIR.

3) LES FLUIDITES TERRITORIALES

Est-ce à dire que la territorialité est une fiction ? Est-ce à dire qu'il n'existe que des contre-appropriations ? S'il est vrai que le procès de rigidification d'un territoire correspond au manque à bien reconnaitre la manière selon laquelle un groupe occupe cet espace, et par ailleurs tient lieu de définition de l'unité occupante, il reste que le champ d'appropriation d'un habitant donné n'a pas la nature d'un "no man's land", constitution en creux dessinée par les contiguités des lieux "remplis". L'appropriation positive existe dans la mesure ou l'espace, plutôt qu'un puzzle de morceaux appropriés se découvre comme l'incorporation ayant permis et permettant l'appropriable ; elle ne s'évalue donc pas selon un repérage des territoires immuables et clos, ou selon un relevé des "propriétés", mais à partir de la nature du mouvement par lequel l'habitant chemine en se sentant à l'aise ou mal à l'aise, comme "chez lui" en quelque sorte, ou pas, en compagnie de connivences collectives ou sur le mode de l'étrangeté, de l'extradition.

Il faut rappeler ce que les figures de cheminement laissaient entrevoir à l'échelle élémentaire comme à l'échelle de l'organisation. Certaines figures ressortent de la tendance à maintenir l'appropriation : il s'agit de deux procès redondants (Métabole et Hyperbole), et de la symétrie ; d'autres signalent la recherche d'appropriation, telle l'anaphore qui assiège, telle la digression qui s'oublie, tels les paratopismes simples qui créent des chemins pour en éviter d'autres. Quant à la rencontre d'appropriations étrangères, ou contre-appropriations, elles provoquaient les péritopismes et paratopismes. La synecdoque laisse enfin bien voir par quelle économie s'organise l'appropriation, à savoir : que les parties vécues se donnent au maximum pour la totalité.

(1) "On part faire ses courses, on n'est pas obligé de prendre un parapluie... c'est suffisant avec cette galerie là, hein... Et puis on peut descendre en chaussons, on est tout près..." (E5/A9).

(2) "Quand on était rue Voltaire, y'avait le boulanger à côté, fallait s'habiller pour descendre. Ici, on en voit en robe de chambre" (E6/A17).

(3) "I- A la porte d'entrée c'est chez vous ?
N- Ah non ! je descends les escaliers (1). Mais je me trouve toujours dehors, quoi ! Parce que ces escaliers, on dirait que... comme un souterrain. Quand j'entre, je ferme la porte, je demande même pas s'il y a quelqu'un, je file dans ma chambre, et là... je suis plus tranquille, chez moi quoi ! (...) quand on a une famille nombreuse ! Des petits, une soeur de douze ans qui jalouse la petite ; l'autre qui fait du karaté, le père qui gueule, la mère qui prépare le repas. J'sais pas quoi faire ! Si en plus y'a la télé, alors...! Non, dans ma chambre je suis tranquille" (E10/A9).

---

(1) Appartements de l'OPHLM où de la porte d'entrée on descend, ou monte par un escalier au niveau du logement proprement dit.

Saisie comme processus dynamique, l'appropriation bouscule les permanences spatiales. Selon les sens de marche les territoires ni ne finissent, ni ne commencent au même endroit. On voit ainsi la domiciliation se décoller du logement et subir une expansion ou une contraction : ces deux mouvements que nous appelions diastole et systole dans l'analyse de la figure de dissymétrie . L'instance du "chez soi" glisse de lieu en lieu et peut s'étendre loin par dégradation insensible, même si elle ne s'incorpore que dans ces chaussons qu'on peut encore porter sous la galerie ou le "public" semble pouvoir tolérer du "domestique" (cf. citations 1-2). A l'inverse la domiciliation peut se rétrécir en-deça du logement (cf. citation 3).

Selon le temps chronométrique comme selon le temps climatique, les territoires apparaissent et disparaissent. Des exemples pertinents ont illustré la métathèse de qualité. En voici d'autres : l'occupation prolongée du centre de la galerie mais aussi des parages du 40, durant l'été par les habitants d'origine méridionale (groupes maghrébins surtout) ; l'investissement de ce même lieu le mercredi ou le samedi après-midi par des groupes d'enfants bruyants et véloces (patins à roulettes et véhicules hétéroclites). En suivant un groupe d'adolescents désoeuvrés, on voit les territoires changer quand la nuit arrive ; des territoires de stationnement bien délimités de jour (entrée du CES, atelier deux roues, mezzanine du 50), on passe à une territorialité diffuse et mobile, la nuit.

Ce dernier exemple montre encore une autre dimension de l'appropriation qui perturbe les préjugés spatiaux. De jour, les petites bandes de jeunes se voient, et leur tumulte, s'il y en a, ne perce que par éclats au-dessus de la rumeur des va et vient diurnes. De nuit la majeure partie des habitants ne ressent la présence irruptive de ces bandes que par l'audition. Le territoire s'hypertrophie, si l'on peut dire, et prend une extension sans commune mesure avec l'évaluation spatiale toujours référée au visuel. Il en va de même pour ces odeurs de cuisson inaccoutumées (mouton ou poissons gril-

"Pour moi la nuit, ça me change pas beaucoup. Y'a des jeunes qui font du bruit". (E15/A8).

"Dehors, on entendait les pavés lavés dans la nuit. Moi, je me souviens d'une bagarre, hein ! On l'a entendue !" (E7/A12).

"Il y avait toujours du bruit (au 110). Le bar jusqu'à trois heures, et le marché qui commence à six heures. Je suis pas contre que les jeunes s'amusent, mais..." (E13/A4) (qui a déménagé du 110 au 120).

"Y'a un coin qui doit être bruyant parce que je l'entends d'ici !" (E13/A7).

"Il y a une certaine odeur maintenant... c'est peut-être l'été , je sais pas. Mais du côté du 50, il y a des odeurs de cuisine épicée" (E8/A15).

"Ca sent... ça sent la cuisine que j'fais pas !" (E5/B1).

"Le lien entre la différenciation sociale de la ville et la partition de l'espace est plus ou moins ferme. Groupements locaux et autres groupes sont souvent entièrement distincts. C'est le cas des villes contemporaines". Raymond LEDRUT - L'Espace Social et la Ville, p.339 - Ed. Anthropos - Paris 68.

lés) fumant d'un modeste balcon mais qui fait ressentir à tous les niveaux supérieurs et environnants la présence du groupe "étranger" dont les habitants qui le composent sont pourtant plus ou moins disséminés.

Ces fluidités territoriales révèlent déjà un premier trait de la nature dialectique des processus d'appropriation. Tout ce qu'on chercherait en terre de découpage spatial, de permanence d'état dévierait l'approche de cette nature. Ainsi, même la notion d'état d'aise ou de mal-aise ne fait que transcrire momentanément et individuellement ce qui a été ou sera mouvement et projet de différenciation. Quand un habitant chemine partout à l'aise mais ne se sent pas du tout chez lui dans le quartier et fuit dès qu'il peut, quand une autre habitante ne se sent à l'aise que dans un minuscule territoire environnant sa montée, mais prépare un projet tenace de conquête du reste du quartier (que nous savons avoir été réussi un an après), la différence de qualité de l'appropriation ne fait pas de doute. Le premier sera toujours une individualité côtoyant, sans plus, autant le sociétal que le spatial ; la seconde réussira à s'approprier non pas tout l'espace, mais à avoir son appropriation par rapport à toutes les autres appropriations rencontrées et par ce mouvement à différencier des autres son groupe d'appartenance.

Deux phénomènes de nature temporelle qui font éclater les délimitations de territoires saisis dans leurs permanences spatiales rendent donc le déterminant strictement spatial inapte à ouvrir à la compréhension du code d'appropriation. C'est par le CHANGEMENT que les territoires apparaissent et disparaissent, que deux territoires que l'espace devrait confondre ne coïncident pas dans la mesure où les cheminements les spécifient selon l'intention et l'orientation. C'est par ANTICIPATION que l'appropriation déborde les formes spatiales du territoire, qu'elle se fait entendre ou sentir avant que d'être vue, qu'elle porte enfin par delà l'espace, sur du temps et du possible.

"Le champ de l'expérience urbaine n'est pas un champ de significations qui appartient à une ville en soi, à des hommes bien distincts de la ville, ou même à des relations mécaniques entre deux protagonistes extérieurs l'un à l'autre. Cette expérience est celle d'un temps et se trouve structurée par tout ce qui définit plus ou moins ce temps".
Raymond LEDRUT - "Les images de la ville", p. 13. Ed. Anthropos - Paris 73.

Troisième règle du code d'appropriation :

- LES MOUVEMENTS D'APPROPRIATION SUPPOSENT, COMME CONDITION DE POSSIBILITE, LE DEPASSEMENT DES DETERMINANTS PUREMENT SPATIAUX QUI NE DONNENT LES RAPPORTS SOCIAUX QUE SOUS LA FORME DE SIMPLES "ETATS DE CHOSES".

- CES MOUVEMENTS IMPLIQUENT UNE DYNAMIQUE APPREHENDABLE SELON LE TEMPS.

Plusieurs questions restent en suspens ; en effet, le dégagement du principe de compréhension et de la condition de possibilité ne rendent pas encore compte ni de la manière pratique selon laquelle les divers mouvements d'appropriation présents sur un même espace global s'articulent, ni des qualifications permettant la caractérisation des mouvements d'appropriation et leur saisie par les différents groupes et par nous-même. A quels signes une appropriation peut-elle se spécifier et s'appréhender ?

4) LES APPROPRIATIONS DIFFERENCIANTES

De ce qui précède on peut retenir deux remarques paradoxales qui concernent le territoire ; d'une part tout mouvement collectif d'appropriation ne peut se repérer que grâce à la territorialité, donc à l'identification d'un espace doué d'unité qualitative, sinon de limites à peu près assignables ; d'autre part rien ne se peut comprendre de l'appropriation collective si l'on ne cherche pas à travers les actions quotidiennes individuelles (et nous avons choisi les cheminements à ce titre), comment se constituent des différences qualitatives ; or on voit ces dernières se produire non seulement spatialement, mais selon le changement et l'anticipation : ce qui relègue le repérage territorial au statut de trace synchronique apparente.

Synchroniquement, l'état d'un ensemble d'habitat collectif se décrit donc comme une organisation d'appropriations connexes et opposées par leur spécificité.

"Oui, alors j'apprécie les Buttes, parce qu'on peut très bien surveiller les enfants, d'en-haut. Ils peuvent faire les chemins à bicyclette ou à trottinette (...) A part ça on a la meilleure vue, on voit loin, c'est agréable" (E8/A10).

"Alors le parc, c'est regarder des gens de dos, et les femmes avec des foulards ! (rire)" (E10/A12).

"(Le parc) ah oui ! c'est agréable sûrement. Mais si y'avait un peu plus de l'arbre, ça serait mieux hein ! Tout ça... parce que je trouve qu'il y a pas assez d'intimité dans ce..." (E4/A4).

"Je préfère aller à l'extérieur, sur l'herbe. Et je n'aimerais pas que le parc soit à l'intérieur de la Ville-Neuve. Ce n'est pas tellement agréable de se savoir regardée, quand on se ballade (...) j'aime bien me bronzer aussi et quand je vais dans le parc, je me bronze..." (E8/A13).

Diachroniquement, les mouvements d'appropriation entrent en rapport dialectique, toute identification d'une autre appropriation produisant une différenciation, toute différenciation induisant la spécificité d'une appropriation par laquelle s'identifient ceux qui s'y retrouvent.

Qu'advient-il alors de la notion de territoire ? Il semble que la notion de territoire apparaisse comme le champ d'assignation (du point de vue synchronique) sur lequel évoluent (diachroniquement) les figures d'une réthorique des cheminements qui, produisent les apparences territoriales.

A suivre les chemins empruntés dans la vie quotidienne, on n'aperçoit jamais ce "système" territorial que la représentation d'ensemble recompose et dont elle nous donne un "état" jamais vécu. Par contre, l'écriture des cheminements exprime fort bien le côtoiement d'indifférence, la rencontre désagréable d'oppositions et d'exclusions, la recherche des lieux favorables et la persistance attardée à y reconnaitre des identités collectives sur le mode de la connivence le plus souvent.

De ce point de vue et selon le temps, c'est la contre-appropriation intervenant au travers du cheminement qui selon sa force, module la qualité de l'appropriation concurrente. Sur un ensemble spatial donné comme unité d'habitats, l'état de réciprocité dans lequel se situent toutes les appropriations possibles ne présente pas d'homogénéité. Certains lieux ne sont appropriables ni dans l'unité ni dans l'opposition, mais dans la dispersion. Ainsi les cheminements dans le parc ne rencontrent que des contre-appropriations faibles. Le parc, lieu de rêverie, ou lieu de spectacle convoque indifféremment tout le monde. Individus ou petits groupes se voient toujours à distance ; l'évitement peut être concerté ; on peut s'y croire seul (aussi bien le "parc" ne se départit pas des connivences entre le concept de nature et le concept d'homme qui a retrouvé un "soi" investi d'universalité ; connivences scellées dans une idéologie d'origine pré-romantique et ro-

mantique qui perdure). Le procès de différenciation confine alors à l'individuation. L'indifférenciation par confusion se trouve dans les zones d'usage général quotidien qui n'ont d'unité que dans le nom qu'on leur donne : "la galerie marchande", "les commerces", ou même "la galerie". L'absence d'oppositions nettes, la répartition très cantonnée et disséminée des lieux appropriés caractérisent ces unités fictives par une indifférence et une absence de tensions. Il n'y a pas non plus de connivences, simplement un consensus de l'occupation nécessaire et très temporaire de ces lieux d'usage "macro-collectif".

Les plus fortes contre-appropriations se manifestent par la figure fondamentale de synecdoque. Il y a toujours en ce cas une particularisation de l'espace, plutôt qu'une partition de l'espace qui ne fait que traduire occasionnellement la première. Le marché se qualifie socialement quand une partie est occupée par un groupe de militants, quand des bandes d'enfants envahissent les arrières des comptoirs. La galerie se qualifie de même quand on entend ou aperçoit dans un coin un agrégat d'habitants qui cheminent ou séjournent sur le même mode. Plus ces contre-appropriations sont anticipées dans leur expression et dans leur perception par "les autres", plus l'appropriation partielle tend à se donner pour totale. Dès que les premiers élèves sortent du CES à midi, la section centrale de la galerie est déjà toute occupée pour le passant. Trois "loulous" "remontent" la galerie de nuit, et déjà "toute" la galerie est envahie. L'habitant inquiet passe alors à l'extérieur de toute la rue couverte.

A la particularisation de l'espace rencontrée comme obstacle, répondent d'autres particularisations de l'espace pratiquées par les exclus. Ainsi les évitements élémentaires observés au Chapitre VI tendent à prendre une signification globale qui qualifie l'ensemble du cheminement en cours. Ainsi toute identification d'appropriation bien qualifiée, où l'effet de la force rencontrée se transcrit dans le langage par une généralisation, induit une autre généralisation opposée trouvant

(1) "J'avais entendu des jeunes vers la Maison de quartier, j'étais passée en dehors des galeries, derrière "Gro" là. Parce que, je me dis, si il arrive quelque chose, les gens peuvent se mettre au balcon quoi !" (E10/A17).

(2) Du côté de la contre-appropriation :
"J'y suis pas allé là-dedans (Maison de quartier). Parce que... y m'a semblé voir surtout des gens jeunes là-dedans hein ? (...) Voyez des gens d'un certain âge rentraient pas" (E4/B5).

"Les jeunes dans la Maison de quartier, ils ne restent pas dans un coin. Ils se sentent chez eux" (E1/B6).

(3) De l'autre : ("les jeunes")
"A la Maison de quartier, c'est là qu'on va plutôt. Quand y'a un gamin, on lui dit : "T'es pas d'ici, va chez toi !" On se connait vachement, alors on a toujours tendance à rester dans la Maison de quartier, ...à voir qu'est-ce qui se passe" (E10/A16).

(4) ... et un peu plus tard : (pour le même agrégat)
"Bon, à cinq heures et demi, ils nous foutent tous dehors de la Maison de quartier. Dans la Maison de Quartier, plus personne ! On est là, on se rassemble, les jeunes et on passe le temps à quoi ? A dire des conneries, euh... bon" (E10/A5).

(5) "Les gens ont des bêtes ; ils ont des enfants, c'est pareil. Ils les foutent dehors le matin... et pour toute la journée" . (E6/A17).

alors une sorte d'identité par complémentarité. De la lecture des trois citations voisines concernant le même lieu, (cit. 2-3-4), il ressort bien que l'essentiel de l'appropriation se situe dans les oppositions et non dans le système de reconnaissances mutuelles toujours approximatif et en porte à faux. En définitive la série des contre-appropriations rencontrées au cours des cheminements tend à se simplifier et à se schématiser comme par économie. Des territorialités de nature différentes sont regroupées selon une qualité commune. Ainsi les chiens et les enfants sont assignés à un même processus d'appropriation provenant de contre-appropriations d'adultes qui les rejettent du domicile (cit. 5).

La réthorique des cheminements parait donc procéder avec autant d'excès dans ses signifiants que dans ses signifiés. De toutes les citations rapportées, de toutes les expressions des habitants interrogés concernant les processus de contre-appropriation et d'appropriation aucune ne s'avérerait "exacte" dans un examen "objectif" de la réalité générale. La confrontation des diverses appropriations affectées à un même lieu, ainsi que des divers lieux attribués à l'appropriation d'un même groupe, tend à faire annuler les différences. Quand un sous-groupe s'identifie comme exclus, ce sous-groupe n'est pas nécessairement celui que le sous-groupe occupant rejette. Ou bien l'observateur repère le rapport des lieux appropriés aux groupes qui s'approprient et alors, tranchant les limites et fixant dans un même moment l'état de fait, rend compte du système instantané qu'il a identifié ; ou bien on s'en remet aux récits des habitants, et alors, au fil de leurs actions quotidiennes et en particulier de leurs cheminements, on voit se manifester, selon le temps, des expressions extrêmes de ce qui survient dans leurs rapports au collectif à propos de l'espace. En ce sens, les mouvements d'appropriation ne se saisissent qu'à même une tendance soit à amoindrir les différenciations, soit à les amplifier.

Ainsi finit le voyage que peuvent mener en bonne compagnie une explication du jeu combinatoire des appropriations sur

un territoire d'ensemble, et une tentative de compréhension à travers les expressions de la vie quotidienne. En dire plus sur le système équivaut à négliger la dynamique, et inversement. Le processus de synecdoque découvert dans les différenciations concrètes opérées par les cheminements marque un point de bifurcation et de non-retour dans l'analyse. Quelque chose de non-classable apparait à travers le développement de la notion de force et d'amplification (anticipation) des forces concurrentes.

Un inventaire systématique de l'état des appropriations doit aboutir à des conclusions sur les "rapports de force" et de domination repérés sur l'espace, donc en toute rigueur à une explication causale économique et socio-politique. Les excès manifestés dans l'écriture cheminatoire et dans l'expression orale se ramèneraient à un moyen terme vraisemblable, pour simplifier et bien découper la structure d'ensemble de ce "système d'appropriations".

Sur la seconde voie s'ouvrent d'autres possibilités. Pourquoi les appropriations vécues devraient-elles déjà se transformer en système d'appropriations alors que la quotidienneté des cheminements a encore d'autre choses à exprimer sur la nature de cette force d'appropriation ? Pourquoi réduire déjà tout l'agi à un système du subi alors que le fonds de l'actif possible n'est pas encore apparu ? Cette seconde voie où l'on s'engage et où l'expression des habitants interrogés nous pousse devrait permettre d'élucider les modalités vécues de l'appropriation.

Avant de passer le carrefour, une QUATRIEME REGLE du code d'appropriation peut s'énoncer. Elle correspond à la fin d'une analyse où le système et la réthorique s'étaient rencontrées :

LE MOUVEMENT D'APPROPRIATION SE SPECIFIE ET S'APPREHENDE SOUS LA MODALITE D'UNE FORCE DE DEGRE VARIABLE. LA QUALITE DE L'APPROPRIATION S'EVALUE A LA FORCE DES CONTRE-APPROPRIATIONS CONCURRENTES.

Jusqu'à présent, le jeu de cette concurrence c'est manifesté par trois rapports dialectiques qu'on peut désigner ainsi :

- une dialectique ou s'opposent les appropriations et les contre-appropriations et qui produit identifications et différenciations de manière connexe ;

- une dialectique entre l'espace et la première dialectique concernant les mouvements d'appropriation ; elle transforme l'espace par changement et anticipation ;

- une troisième forme dialectique où l'on voit des oppositions entre les pratiques cheminatoires d'appropriation et les généralisations verbales ressortant de la représentation et de la reproduction des classifications systématiques.

Toutefois on ne peut encore rendre compte du mouvement global où composent ces distinctions opposées; que celles-ci soient en rapport de compénétration tendue dans l'instance du vécu, on peut seulement le supposer. L'affirmation qu'il s'agit bien d'un mouvement dialectique n'est possible qu'une fois achevé l'examen de la nature des forces d'appropriation et de contre-appropriation.

5) L'EVENEMENT DIFFERENCIATEUR

Quoiqu'appropriation et contre-appropriation soient susceptibles d'apparition et de disparition, de réapparition régulières selon différents moments, et aussi d'absences prolongées, il y a, sinon une permanence, du moins une persistance de la qualification des rapports à l'espace grâce à laquelle tel agrégat peut inférer l'existence d'autres agrégats. Les sous-groupes doivent bien avoir une tendance à insister dans leur manière de se manifester qui permet de les reconnaitre ou de les pressentir dans leur identité minimale. L'appropriation se qualifie déjà par les assignations qu'on lui donne, mais les assignations d'un groupe à un espace, et inversement, manquent de précision et de qualification. L'ensemble des appropriations et contre-appropriations n'est pas qu'un système sur un espace d'habitat, mais il n'en ressort pas que ce soit, du point de vue de la réthorique des cheminements, un chaos où toute différenciation et toute identification s'affecteraient de labilité et d'illusion collective.

"Y'a pas eu grand chose, à part le marché bien sûr ! Le marché qui a ouvert samedi. Ce marché, je le trouve vraiment extraordinaire, il est bien, vraiment bien, surtout les premiers jours, y'avait les... les musiciens là... vous avez pas vu ? (...) J'ai ressenti quelque chose de... difficile à expliquer, quelque chose d'intime... Y'a beaucoup de gens qui se connaissent (...) Bon, après on s'y habitue, c'est plus pareil" (E2/B1-B2).

"Oui, (le marché) oui ! On dit même que c'est ce qu'on a fait de mieux à la Ville-Neuve. Parce que, dans les équipements (...) c'est quand même pas n'importe qui..." (E5/A18).

"Ah ! Tout de suite deux choses (comme évènements) : la fête du quartier et aussi le... le Carnaval pour Mardi-Gras. La fête (...) celle du 14 juillet, je crois. Il y a aussi un orchestre de jazz qui est venu là sous les fenêtres, j'ai aimé ça" (E8/A16).

"Non... je vois pas... Ah si ! Bien sûr, y'a eu le Carnaval. Il y avait la fanfare d'Archi. J'aime beaucoup les fanfares. Et puis un grand dragon ; c'était chouette. Tout le monde était déguisé (...). Le marché je savais qu'il allait avoir lieu, alors que le Carnaval, je savais pas" (E3/A9).

"Un moment c'était un désastre (le "Bar-bu"). Un soir, y'a eu une bagarre, ça cassait tout. J'entendais, j'en avais la chair de poule. Pourtant, j'étais en haut, hein !... Maintenant, le bar, on ne peut plus y aller, hein ! Y'a pratiquement que les algériens" (E11/A7).

Qualifiée par les assignations, les appropriations le sont encore par un marquage auquel elles se réfèrent et qui les précise. On trouve ainsi à travers les récits de cheminements une concomitance de la force notoire d'une appropriation et de la mémoire d'un évènement. Les appropriations persistent d'autant plus que la force irruptive de l'évènement a été impressionnante.

La question posée aux habitants visait à savoir ce qu'ils avaient ressenti comme évènements dans le quartier depuis leur arrivée. Or deux classes d'évènements apparaissent : d'une part les modifications plus ou moins prévisibles de l'espace collectif dont le meilleur exemple est la création du marché, mais aussi les ouvertures de divers secteurs d'animation ou de consommation (bibliothèque, restaurant-self) ; d'autre part les accidents imprévisibles survenus aux individus ou aux groupes, ainsi "l'affaire du parc" (Place Rouge), le carnaval des enfants, les fêtes collectives (14 juillet, réunion de montées ou de coursives), les bagarres ou conflits violents, dont la nature se résume bien dans l'expression d'une habitante : "c'est pas tous les jours qu'il y a des choses comme ça" (E3/A8). Les variétés d'évènements se distinguent d'abord par la durée du temps évènementiel. La création du marché reste un évènement durant cinq ou six mois ; sa force d'impact diffuse, sa nature jugée par tous agréable, autorisent une appropriation collective à l'échelle du quartier. La modification du rapport à l'espace à travers l'usage convient à tous. Par contre le carnaval et les bagarres, quoique d'évaluation éthique inverse, sont tous deux de courte durée; mais leurs accents ou leurs fracas résonnent longtemps dans la manière de se conduire à tel moment, dans tel lieu, ou en face de tel sous-groupe. Le marquage de l'appropriation ou de la contre-appropriation s'avère alors beaucoup plus fort et mémorable. La reconnaissance de l'identité au sous-groupe auteur de l'évènement, ou de la différence, tend à s'amplifier et à persister plus longtemps comme on le voit en rapportant les tracés des cheminements au récit des évènements.

(1) "L'apparaitre et le fonctionnement de la différence supposent une synthèse originaire qu'aucune simplicité absolue ne précède. Telle serait donc la trace originaire. Sans une rétention dans l'unité minimale de l'expérience temporelle, sans une trace retenant l'autre comme autre dans le même, aucune différence n'apparaitrait, ne ferait son oeuvre et aucun sens n'apparaitrait. Il ne s'agit donc pas ici d'une différence constituée mais, avant toute détermination de contenu, du mouvement pur qui produit la différence. *La trace (pure) est la différance*". Jacques DERRIDA - "De la Grammatologie", p. 91. Ed. Minuit, Paris 67.

Entre les évènements de modification attendue et les évènements-irruptions, les synecdoques s'inversent. Affectant une forme d'appropriation de l'ensemble du quartier, le marché ne modifie qu'une partie reconnue évènement public de l'espace, et un moment bien particulier de la vie quotidienne. Survenues dans un coin du quartier, agies et vécues par un petit nombre d'habitants, les bagarres tendent à amplifier les différenciations entre groupes et à inscrire de façon durable le marquage mémorable du rapport à cet espace ou à ce groupe ; chaque fois que le cheminement approche du lieu on reconnait le groupe. Les morphogenèses diffèrent en effet. Certains évènements modifient d'abord l'espace d'usage public, d'autres modifient d'abord le rapport à l'espace. Appropriations et contre-appropriations se démarquent de manière beaucoup plus forte et différenciante dans le second cas.

Cinquième règle du code d'appropriation :

LA FORCE DES APPROPRIATIONS ET CONTRE-APPROPRIATIONS VARIE EN RAISON DIRECTE SELON L'IMPACT ET DE LA PERSISTANCE DU MARQUAGE OPERE PAR LA MEMOIRE EVENEMENTIELLE.

L'apparition de cette mémoire de l'irruptif en décalage avec la mémoire-habitude dans la qualification de l'appropriation produit une double conséquence concernant le processus de différenciation et ses modes de compréhension:

1) A supposer que le code d'appropriation ressorte d'un système, il ne s'agit pas d'un système clos où les contiguïtés entre éléments identifiés persisteraient selon la permanence des différences, mais d'un système ouvert à la modification.

2) Le procès de différenciation est inconcevable quand on le recherche dans la vie quotidienne, sans la prise en compte du temps avec ses imprévus et d'une mémoire qui seules, au-delà de l'état de différenciation, peuvent dire comment se constitue le mouvement dialectique par lequel appropriations et contre-appropriations (..."retenant l'autre comme autre dans le même". cit. 1) articulent les rapports collectifs vécus.

6) L'APPROPRIATION PAR NON-LIEU -

Après le renversement de l'hégémonie de la simultanéité et des déterminants purements spatiaux opéré par la manifestation de la force, du temps et de la mémoire, subsiste une dernière instance qui meut l'appropriation avec évidence dans ce que nous racontent les habitants. Présente dans les processus d'amplification, d'anticipation et de synecdoque, elle n'a jamais un rapport direct aux lieux, bien qu'elle contribue, très fortement parfois, à modifier le rapport de l'habitant à l'espace. Le "topos" où elle s'incorpore : le discours circulant entre les habitants, plutôt par bribes que de manière organisée. Les figures qu'elle préfère, outre la synecdoque : la métathèse de qualité, l'hyperbole, la polysémie décalée, l'anaphore, la paralipse.

Cette instance de nature imaginaire ne se départit jamais de la rumeur à propos de tel ou tel mode de rapport à l'espace le plus souvent inquiétant. Elle se connote toujours d'une certaine dose de fascination, même si on veut faire fi des "on-dit". Plusieurs habitants commencent ainsi par dire que les rumeurs ne doivent pas être crues. Pourtant ils appréhendent les trajets de nuit par prudence, ou par doute de leur assurance en cas d'imprévu malencontreux ; c'est la galerie toute entière qui devient un espace "heureux" selon la jolie expression d'une habitante. D'autres habitants modifient complètement ou annulent leurs trajets uniquement à partir de ce qu'ils ont entendu raconter.

Dans le cas exemplaire de polysérie décalée, on voit l'ascenseur se charger de significations en chaîne, derrière ou au bout desquelles se manifestent immanquablement des prolongements imaginaires portés par des rumeurs. On ne sait plus en fin de compte si la chaine en décalage s'ordonne au gré de l'imaginaire, ou se termine comme accidentellement par les évocations imaginables. Pourtant, la facilité avec laquelle des images issues de bestiaires ou de science-fiction se superposent à l'ensemble des significations de contrainte de tension, de connivences dans l'inquiétude, et les englobent

"Les gens qui ne connaissent pas disent : "Faut se méfier... Ils ont l'impression qu'il y a des agressions, des trucs comme ça" (E15/A8).

"La nuit j'ai peur parce qu'il y a tout un tas de recoins. C'est peureux, la nuit" (E1/A5).

"Ah là, (la nuit), c'est différent, je n'en ai pas parlé... j'ai peur, j'ai très peur. Je ne suis sortie qu'une fois, pour aller à une réunion d'ailleurs. J'étais hantée par ce retour avant de rentrer déjà (...) La nuit les galeries c'est comme un labyrinthe. C'est... bon, il s'est dit beaucoup de choses (...) les bandes, les attentats, les mauvaises fréquentations. Aussi, je refuse un peu de voir les gens, car je crains qu'ils me fassent peur avec leurs commérages" (E2/A6).

"Mais au début, ça m'a saisi ; les gens avaient une frousse monstre des portes (d'ascenseur). Ils croyaient que c'était un étau qui allait les broyer !" (E7/B2).

"Pour l'ascenseur on a l'impression d'être comme les fauves, vous savez ; tac !" (E4/B13).

"Ca gâche d'ailleurs beaucoup de choses sur le trajet, de se trouver dans cet ascenseur" (E8/B9).

"En partant de chez moi, (...) j'attends l'ascenseur, j'espère qu'il ne soit pas en panne et qu'il arrive au plus vite " (E8/A2).

"Oh, les gens critiquent des choses, les ascenseurs par exemple... c'est vrai que c'est toujours un endroit où il se passe des choses... enfin... ça favorise des..." (E1/A6).

"Pendant la descente, j'éprouve une sensation d'insécurité ; après un bruit infernal qui annonce l'arrivée, la porte s'ouvre... A midi pour le trajet de retour (...) le cauchemar se renouvelle devant l'ascenseur. Quand la porte d'un ascenseur s'ouvre, tout le monde s'engouffre en se basculant ; personne pense à la sécurité. C'est horrible, je trouve ça inhumain" (Extrait du journal écrit E2/A01).

"Ah moi, quand je n'entends plus rien, c'est le début de la chambre à gaz". Exclamation d'une habitante entendue récemment dans l'ascenseur du 60.

laisse à penser que ces significations ne sont bien souvent que les délégués instrumentaux d'une expression imaginaire inavouable. Il s'agit moins d'une contre-appropriation que d'une appropriation dans laquelle les différences sociales se confondent aisément, et qui passant par le détour de l'imaginaire, déréalise la simple dimension spatiale du lieu. Cette cage suspendue au bout d'une corde dans son voyage hasardeux livré au destin ne renferme plus que de l'inquiétant, du menaçant, du fatal. L'observation quotidienne montre, tant les échanges verbaux, que les évocations dramatiques s'enclencher à partir des bruits. Certains ascenseurs émettent en effet des raclements de ferraille dignes d'un château écossais. Plaisanteries exorcistes ou exclamations voisines de la panique inaugurent le procès de communication et d'appropriation collective explicite. Tous les passagers sont dans la même imminence catastrophique. Les images les plus dramatiques ne s'évoquent qu'à l'arrêt du bruit, quand on ne sait plus si l'on bouge ou si l'on est "coincé". Le lieu se coupe alors complètement de l'environnement et devient n'importe quoi pourvu que ce soit le pire.

Il est intéressant de noter plusieurs remarques induites par cet exemple de polysémie décalée, orientée par l'imaginaire :

1) Certains espaces vécus par les habitants selon une modalité imprégnée d'imaginaire tendent à perdre leur nature de "lieu" inséré dans un contexte spatio-géométrique aménagé ; ceci par l'effet de découpage excessif opéré par la synecdoque et par l'effet de déréalisation des représentations et des souvenirs de l'espace vu. L'entendu, rumeur collective ou bruit inquiétant, recouvre et déconstruit le visuel ordinairement prééminent. On ne voit plus l'ascenseur, ni le Par-bu, ni la mezzanine là où l'aménagerent les a situés ; les instances imaginaires métamorphosent leur référence à la situation.

2) Le fonctionnement de l'appropriation par "non-lieu", (illegible) n'apparait qu'à même le mouvement de fréquentation de l'espace et suivant les évènements apportés par le temps. Ainsi l'arrêt du bruit est encore plus dramatique parce que

la permanence du bruit le précédait et perdurait. Tel est bien le sens de ces ambiguïtés vécues dans la succession à propos du même lieu que nous avons appelées : "polysémies décalées".

3) L'assertion que "les espaces les mieux appropriés sont les espaces occupés par les symboles et l'imaginaire" contradiction inaperçue dit Henri LEFEBVRE (1), reste, dans cette formulation, encore trop grossière. "Les mieux appropriés" : signifierait une réussite exemplaire de l'appropriation, la prévision de sa permanence, la nette différenciation et spécification des agrégats sociaux qui l'agissent. Or dans les cas de polysémies décalées ordonnées par l'imaginaire, il s'agit essentiellement de lieux néfastes mais qu'on ne peut gommer du territoire des cheminements. Abordés comme des contraintes ils devraient induire un sentiment d'expropriation. Peu d'habitants restent pourtant étrangers à l'ascenseur, par exemple. Ils subissent une appropriation fatale qu'ils agissent dans l'imaginaire ; et cette appropriation "réussit" curieusement, non pas du côté du sentiment de "chez soi", ni par l'exclusivité spécifique, mais par la fusion momentanée et répétitive qui tend à englober tous les usagers de l'ascenseur. Les lieux "occupé par les symboles et l'imaginaire" ne sont pas nécessairement plus différenciateurs que les autres. Par contre, ils montrent bien comment l'appropriation se compose en proportion variable d'moi et de soi. Ces deux composantes dialectisant tant le procès d'identification que celui de différenciation. Le rappel de deux cas des figures de cheminement éclaircira ce dernier point.

Dans les figures d'hyperbole, les déterminants spatiaux se métamorphosent, la composition de l'espace aménagé se déréalise. L'appropriation rêveuse d'un "lieu" lui fait perdre son contexte spatial "réel" et tend à le donner pour la totalité au titre d'une qualité prééminente. Ainsi "la butte" ne correspond pas à une partie du parc aménagé, elle recouvre et symbolise la rêverie propre au parc. Ainsi, l'escalier d'in-

---

(1) Henri LEFEBVRE : La Production de l'Espace, p. 422, s.q.

térieur des appartements qui par son induction imaginaire métamorphose le logement et l'extrait de son contexte : le grand ensemble. ("Ah, c'est bien, on se croirait rentrer dans une petite maison particulière !" (E6/A15). Ces types d'appropriation semblent avoir une différenciation extrême, très individualisante. L'habitante citée (E6) oppose effectivement son logement à tout le reste du quartier, se départageant ainsi de tous les "autres" ("Les gens... bon les gens sont comme ils sont ; après tout ça les regarde ! (E6/A4). En fait l'identification ne se pose pas de manière bien spécifique ; elle est "subie" dans la mesure ou des images reproduites imprègnent tout le procès d'appropriation (le rêveur solitaire, le pavillon individuel).

Inversement, l'anaphore et la paralipse, figures analogues par la présence de la fascination et qui écrivent en cheminement soit le siège prudent d'un lieu, soit son évitement attardé semblent ressortir de l'ordre du subi plutôt que de l'agi. Pourtant, le surcroît de force attractive projeté imaginairement dans le lieu qui devient fascinant vient aider la persistance à imaginer le possible, par quoi les pas arrivent mal à se détourner. Par delà la différenciation de fait (être-rejeté) ces figures signifient aussi bien l'identification retardée. Ce qu'on suppose de l'appropriation étrangère dont on ne peut se rendre indifférent : telle est la nature de la fascination rencontrée dans les cheminements. Fréquenter les abords ou s'y attarder équivaut à esquisser déjà l'appropriation projetée.

La composante imaginaire de la force qui meut l'appropriation donne une dernière dimension à la signification des processus d'asyndète et de synecdoque. Le découpage et la déformation de l'espace aménagé s'accompagnent d'une "déréalisation" du rapport des lieux au contexte de l'ensemble spatial. Ce "réel" de composition claire et distincte, mis en échec par la dialectique des appropriations et contre-appropriations telles que vécues par les habitants, correspond au présupposé de repérage territorial qui ne se démarque pas du concept d'organisation topographique. Or, les phénomènes de rupture, de

délai, d'anticipation, d'imprégnation par l'imaginaire, observés dans les mouvements d'appropriation dénoncent le caractère fort abstrait et parcellaire de ce présupposé territorial synchronique.

Sixième règle du code d'appropriation :

L'APPROPRIATION NE SE CONSTITUE PAS DE MANIERE SPECIFIQUE ET DIFFERENCIANTE SANS UNE DEREALISATION MINIMALE DU CONTEXTE SPATIAL AMENAGE ET BATI. SON MOUVEMENT NE PRIVILEGIE PAS NECESSAIREMENT LE RAPPORT A L'ESPACE ET AU COLLECTIF SELON L'ORDRE DU VOIR, MAIS AUSSI CELUI DE L'ENTENDRE, DU SENTIR ET DE L'IMAGINER. LA REALITE DES APPROPRIATIONS TELLE QUE VECUES SE DEMARQUE DONC DE LA "REALITE" DE L'ENSEMBLE SPATIAL TEL QUE CONCU ET DONNE A HABITER.

Ainsi, en même temps, que la simultanéité se relégue décisivement à l'état de simple déterminant spatial, on voit les mouvements d'appropriations et de contre-appropriations se qualifier par une force qui inclut la temporalité, la mémoire événementielle, l'imaginaire ; par cette qualification, l'identification, connexe aux différenciations, est rendue possible pratiquement entre les différents agrégats et groupes sociaux cohabitant dans l'ensemble bâti.

En réponse à la question laissée en suspens en fin d'examen de l'appropriation différenciante (p. 242), il apparait que la troisième opposition entre les pratiques d'appropriation vécues et les représentations de l'organisation spatiale donnée semble se constituer comme une dialectique. Le référent spatial représenté subit une déréalisation lors des actes d'appropriations. Mais la persistance de l'appropriation, l'opacité perdurante des contre-appropriations, l'habitant tend plutôt à les dire en terme d'avoir, de propriété, de délimitation spatiale, de territoire fixe ("l'apparence territoriale"). Cette représentation de l'approprié ou du contre-approprié trahit la recherche de métastabilité qu'un nouveau mouvement dialectique détruira un jour ou l'autre. En ce qu'elle est absorbée mais conservée (Aufhebung) la représentation territoriale compose effectivement dans le mouvement dialectique d'appropriation.

"Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière". Maurice MERLEAU-PONTY - Phénoménologie de la perception, p. III (Ed. Gallimard - Paris 1945).

DEUXIEME BIFURCATION : PERTINENCE, EXCES ET CARENCES D'UNE RETHORIQUE HABITANTE

A la fin de cette mise à jour du code d'appropriation, il semble qu'une perspective proretteuse s'ouvre devant nous. La transcription des mouvements d'appropriation en règles auxquelles les rapports sociaux se réfèrent implicitement et qu'ils répètent concrètement dans les cheminements que les figures ont explicité à leur manière, satisfait bien aux questions posées au début du Chapitre 6 - Trop bien peut-être.

Le cercle se ferme doublement par les retrouvailles du conçu et du vécu, et celles du signifiant et du signifié. D'une part, on voit la dialectique des rapports collectifs à l'espace intégrer au vécu de l'espace-temps la spatialité aménagée en la dépassant et transformant ; d'autre part, le signifié correspond adéquatement - comme référent et message à la fois -, à l'écriture-lecture signifiante. L'élucidation, sous forme d'une réthorique, des relations vécues à l'espace habité rend compte des articulations collectives essentielles mises en jeu sur cet espace. L'organisation codée des rapports sociaux devient en quelque sorte transparente, réduirait les contradictions et pourrait se proposer comme cadre à une étude des instances économiques, sociales et politiques qui fonctionnent à l'échelle collective, et de leurs stratégies. Cependant, quoique le code ne décrive pas un système proprement dit mais plutôt le mouvement de constitution de la sociabilité, ne voit-on pas réapparaitre un rapport de contenant à contenu ? La démarche analytique tentant d'exposer l'organisation des cheminements a pu mettre en évidence une série de remarques propres à montrer en quoi le processus socio-spatial d'appropriation se distinguait du systématique, du continu, de l'homogène et de la hiérarchisation des parties dans le tout. Mais, emporté par son élan, voici que le mouvement de l'analyse risque de retrouver une rationalité classificatrice, systématique que le vécu des cheminements ne montre guère. De même, - et il y a là plus qu'une analogie -,

la spatialisation réapparait toujours, telle l'ivraie, dans le procès d'appropriation qui couvre à partir de sa déconstruction.

L'usage du paradigme linguistique a-t-il perverti l'entreprise, en prétendant l'aider et l'orienter ? Mais la dichotomie qui met en rapport distinct le signifiant et le signifié prend ses racines plus largement que dans le domaine de la linguistique et bien avant son essor (1) ; elle est devenue une manière générale d'expliquer, d'interpréter et de penser. Née d'une réflexion sur le rapport des mots aux choses, c'est-à-dire du langage en fonctionnement, elle a fini par conjuguer indissolublement le penser au dire. En ce sens elle se trouve du côté du "Logos" (2), selon l'expression d'Henri LEFEBVRE ; absorbant et anamorphosant dans les modes qui lui sont propres tout ce qui lui est étranger, cette pensée du signe à double face renvoie l'"Anti-Logos" aux limbes de l'irrationnel, du fluide, du mouvement insaisissable, du poétique et du "poiétique".

L'alternative est la suivante : ou bien discourir sur les applications historiées de ce qui apparait comme un ensemble organisé de signes (réthorique du cheminement) et le référa au système de production qui le porte, et le "vécu" aura dit ses derniers mots ; ou bien suivre à la trace et ce que les récits de cheminement ont encore à dire, et les éléments qui pénètrent la réthorique des cheminements mais s'enracinent en deçà ou à côté du "Logos".

---

(1) La théorie du signe avec le décalage entre signifiant et signifié s'esquisse nettement dès l'antiquité avec le Traité "De l'interprétation" d'ARISTOTE ; on la retrouve inclue dans les "Art de Penser" dès l'époque du bas Moyen-Âge et de la Renaissance ; elle s'installe de manière définitive à partir de l'époque des "grammaires comparées", puis à celle de la linguistique constituée comme science particulière avec Ferdinand de SAUSSURE.

(2) "Logos" : au sens stoïcien, ce vocable dénommait le principe qui fonde et gouverne le monde autant comme ordre de la nécessité, que comme feu, vie, et force originaire . Mais privé de l'instance Dionysiaque et ne conservant que l'Apollinien (pour reprendre la distinction nietzschéenne) le "logos" ne correspond plus qu'à l'ordre du savoir par raisons, du parler clairement et du produire-fabriquer technocratiquement.

Or, un certain nombre d'instances ayant fonctionné dans les processus d'appropriation restent inéductibles à une théorie de la signification bifide, portant sur la distinction exclusive du signifiant et du signifié et leur rapport adéquat optimal.

1- Les processus d'asyndète et de synecdoque traversent et articulent de part en part et la face signifiante et la face signifiée de la réthorique des cheminements. Discontinuité et partialisation anarchique sont signifiant et signifié en même temps. Elles s'expliquent par leur fonctionnement dans la réthorique ; de leur nature on ne connait rien de plus. L'examen de cheminements quotidiens en terme de réthorique était nécessaire pour montrer leur existence et leur rôle, mais il n'est pas suffisant.

2- Dans la mesure où les cheminements ont paru s'organiser comme une réthorique, c'est-à-dire non seulement comme un rapport ajusté de l'exprimant à ce qui est exprimé, mais aussi avec l'adjonction d'excès dans l'expression, d'emphase et parfois de lyrisme, cet "expressionisme" dépasse l'adéquation sémantique que requiert le statut de la signification prosaïque. Certaines figures de cheminement connotent plus qu'elle ne dénotent au point qu'elles peuvent sembler "irrationnelles", incluant trop d'implicite, trop d'indicible. Le paradigme de ces figures s'incorpore dans l'asyndète repérable à tous ces "points de suspension" présents dans les cheminements comme dans les récits. Par delà la signification, un statut de l'expression semble se dessiner.

3- La même démesure est manifeste dans cet imaginaire intervenant pour déréaliser la référence à l'espace tel qu'aménagé et octroyant plus d'un signifié au signifiant ; lequel se trouve ainsi affecté d'une polysémie embarrassante et trouble. D'où vient cet imaginaire, à quel titre intervient-il de manière aussi ironique dans le champ des significations ?

4- Si la réthorique des cheminements se reconstitue dans l'analyse à partir d'un renversement du primat de la spatialité et montre que la pratique de l'espace s'organise selon le temps, il semble que la manifestation de la dynamique agie dans les cheminements et de la dialectique d'appropriation qui la signifie entrainent les habitants dans un mouvement discontinu perpétuel. La sirultanéité topographique transcrite par la continuité du trait (Chapitre 5) paraissait inapte à rendre compte du vécu des cheminements ; mais la succession enchainée de l'organisation des figures cheminatoires induit une compréhension encore incomplète de l'habiter. Des pauses, des arrêts, des séjours temporaires ou prolongés qui, soit ponctuent les cheminements, soit les terminent : rien n'est apparu. Si le subi et l'agi ont semblé ne pouvoir se dissocier absolument l'un de l'autre dans les relations vécues à l'espace cheminé, peut-être ne s'appliquent-ils pas seulement à la caractérisation de tel cheminement sur tout agi, ou de tel autre surtout subi ? Peut-être, tant le style général de cheminer selon l'indifférence, que celui de cheminer selon la différence et la variation agies n'excluent-ils en aucun de leurs moments une articulation de l'absent au présent, de l'agi au subi, du mouvement à la pause, de l'accélérer au ralentir ?

5- Et si cette articulation existe, le temps se manifestera sous d'autres modes encore que celui d'agent indispensable mais plus ou moins apparent, qui tantôt intervient explicitement comme condition de l'irruption évènementielle, tantôt se mêle intimement au mouvement dialectique de la réthorique des cheminements et traverse aussi bien le signifiant que le signifié. L'analyse réthorique n'aura pu nous montrer du temps que ses effets mobilisant le style de cheminer. A ce titre, apparition et disparition des figures de cheminement et des appropriations collectives n'ont été examinées qu'à l'échelle d'une organisation signifiante, à l'échelle du "texte lu" et "écrit" pour ainsi dire. Quoique cernant de près le vécu des cheminements, ce

texte, entrelac étroit d'espace et de temps, d'individuel et de collectif produit par une succession dialectique, ne pouvait s'analyser en définitive qu'en termes de "réthorique" et de "code". L'analyse stylistique classant des figures tente de réduire la dialectique au logique.

Tout ce que les appropriations et les cheminements présentent de rythmique dans leur mouvement a été réduit par le même fait. La convocation du temps n'a rien laissé comprendre de la temporalité. Ce "vécu" redisant l'action de cheminer devient encore un donné analysable en soi ; et le cheminer semble surgir du mouvement tracé par des pas sans corps.

Vanité d'une saisie sous forme de "réthorique habitante" ? Les critiques précédentes montrent plutôt en quel sens le moment réthorique de l'examen de l'habiter à travers les modes de cheminement doit être dépassé. L'analyse réthorique s'avère indispensable dans la mesure où les cheminements ne suivent pas un espace "à remplir", mais le configurent, le re-produisent en le remodelant.
En face de la réthorique des concepteurs incorporée dans la stratégie du discours rationnel et de la géométrisation de l'espace, il y a bien une réthorique habitante qui s'exprime dans le mode spécifique des cheminements. Au processus métaphorique de conception, s'oppose un processus par synecdoque et asyndète en oeuvre dans les pratiques collectives des habitants et par lequel l'espace se déforme et se fragmente irrégulièrement selon, de l'indifférence, ou des carences, ou des "excès". Mais l'énoncé de cette réthorique ne peut se départir d'un discours distinguant les termes deux à deux : agi et subi, écriture et lecture, signifiant et signifié ; on dit qu'ils participent du même mouvement dialectique, mais on les dit selon la distinction logique binaire (distinction par division).

Aussi les questions restent en suspens...

- D'où viennent synecdoques et asyndètes ? Quelle est leur nature ?
- A quel titre l'imaginaire intervient-il ?
- Qu'est ce que la temporalité, la corporéité et les phénomènes rythmiques peuvent nous apprendre de plus ?

... devront-elles se débattre sur un autre mode sous peine de voir se dissoudre l'unité en mouvement des pratiques quotidiennes vécus qui sont au centre de notre préoccupation.

"Je ne suis pas le résultat ou l'entrecroisement des multiples causalités qui déterminent mon corps ou mon "psychisme", je ne puis pas me penser comme une partie du monde, comme le simple objet de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, ni fermer sur moi l'univers de la science. Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde vécu et si nous voulons penser la science elle-même avec rigueur, en apprécier exactement le sens et la portée, il nous faut réveiller d'abord cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde".
Maurice MERLEAU-PONTY - "Phénoménologie de la perception". (Avant-propos p. III) Gallimard - Paris, 1945.

"Montons d'un degré. La confusion augmente ; ainsi, d'une grande ville bâtie selon toutes les règles de l'architecture et soudain secouée par une force qui défie les calculs".
N. KANDINSKY - "Du spirituel dans l'art", p. 57. Ed. Denoël - Paris, 1969.

CHAPITRE 8

CHEMINS D'UN HABITER ; LE CORPS DE L'EXPRESSION

Que le cheminer semble encore surgir de pas sans corps, telle l'impression que pouvait laisser l'étude d'une réthorique habitante. Insatisfaction aussi, regret qu'à retracer la structure, se perdre la structuration, qu'à classer les figures, s'estompe l'acte de configuration.

D'où la nouvelle bifurcation, d'où une autre manière de continuer ce "dépaysement" entrepris. Essayer de "réveiller cette expérience du monde" quotidien (cf. ci-contre), reprendre ce "style" des cheminements que la réthorique fixa et qui se vit pourtant comme un acte dans telle situation. Et comment, dans cet acte, écriture et lecture, appropriation et expropriation de l'espace s'enracinent ? Retrouverons-nous enfin ces figures de synecdoque et d'asyndète si fondamentales semblait-il dans une saisie des cheminements en tant que réthorique, art modeste de l'expression quotidienne ?

Le style nous renvoie à une puissance d'expression dont la réthorique était la marque spatio-temporelle. Quelle est la nature de l'unité qui permettrait de parler d'une "expression habitante" ? Comment les divers habitants d'un quartier ou d'un ensemble bâti ont des vécus compatibles et se reconnaissent dans leurs différences et leurs ressemblances. Problème du fonds de cette expression recueillie dans les entretiens et qui occupera le chapitre suivant (chapitre 9).

Mais d'abord, comment le style de relation à l'espace habité s'incorpore-t-il en tant que vécu ? Problème d'un corps de l'expression où nous retrouvons l'expérience du corps, avant la connaissance ; avant même la perception en ce qu'elle implique une re-connaissance. Tel est le propos de ce chapitre 8 : ramasser et convoquer la présence corporelle active plus connotée dans les entretiens réalisés, que dénotée.

Immédiateté apparaissent par bribes, par mots, par incises : le corps de l'expression habitante n'a pourtant rien d'irréel. Sa fugacité et sa labilité au gré de la succession linéaire du langage, ne montrent-elles pas précisément combien la corporéité se doit saisir à même le temps, un temps de l'apparaitre et du disparaitre si propres à la quotidienneté vécue ?

- AU TRAVERS DES CLIMATS

"Climat" ou "atmosphère" ? Les deux termes subissent dans la langue française des connotations défavorables. Le climat renvoie essentiellement à la météorologie - appelle un sourire où se confondent aussi bien l'intonation mémorable (1) dont se souvient la culture commune, que la suffisance savante persuadée qu'il s'agit d'un objet sans prises, inclassable, trop complexe psychologiquement, trop futile sociologiquement. (Aussi la Dasein analyse lui préfère-t-elle l'importation du terme allemand : "Stimmung").

Et pourtant le climat de tel ou tel moment de la vie quotidienne apparait toujours d'une importance capitale pour les habitants interrogés. Peu identifiable précisément, il se ressent par une appréhension sensorielle immédiate de nature pré-consciente et n'arrive guère à s'exprimer clairement. Expressions avortées, périphrases imprécises, points de suspension : dans le langage, le climat ne se départit pas de ses caractères pré-perceptifs. Mais combien d'évitements, combien de redondances dans les cheminements, combien d'arrêts et de séjours se trouvent expliqués par la prégnance de l'atmosphère (2) d'un lieu. Comment s'évite pendant longtemps

---

(1) Arletty dans "Hôtel du Nord" film de Marcel Carné.

(2) cf. Pierre Sansot : "La poétique de la ville", op. cit. (passim) (et le terme "passim" n'aura jamais été aussi adéquat, car, pour appréhender ce que peut être l'atmosphère des lieux urbains, il y faut bien autre chose que la formule dogmatique ; il y faut au moins un livre, et entre chaque mot, le tissage d'une admirable nécessité interne qui dans sa discrétion, est le contraire du paraitre et un modèle du faire-apparaitre).

un lieu pourtant absolument désert et où l'évènement frappant qui l'a marqué n'est plus ? Pourquoi aimer cheminer ou séjourner tous les jours, ou plusieurs fois par jour dans les mêmes endroits parfois vides, parfois encombrés, alors que le temps et la lumière changent ? Pourquoi persister à assièger un lieu où réellement on ne peut pénètrer. Les formes édifiées, les présences collectives ne se prennent plus alors comme du réel thétique. Modifiées, transformées, présentes bien qu'absentes ("réellement") elles deviennent ce qu'une connaissance de raison appelerait "irréel". Elles s'incorporent en fait dans du climatique, du pathique ; une certaine atmosphère qui enveloppe tel mode d'habiter et dont la force, parfois très contraignante, est bien effective dans les actions de la vie quotidienne. Au sens où il surdétermine , le climat pourrait bien se dire du surréel.

Tels qu'ils se donnent, les phénomènes d'atmosphère quotidienne rebutent tout procédé d'exposition qui les définirait en les circonscrivant exhaustivement. Peut-on les classer ? En effet, ils sont vécus dans l'immédiateté sensorielle, et l'on pourrait alors suivre un ordre des cinq sens, plus les sens proprioceptifs. Mais les divers types de sensations s'entremêlent souvent. De surcroît, si certaines expressions d'habitants parlent seulement du ressenti, du pathique, la plupart recèlent en même temps une dimension motrice effective ou anticipé . L'agi et le subi se présentent d'emblée simultanément. On tentera donc une esquisse (1), des lignes-forces (et formes de cette force) de la prégnance des atmosphères dans les cheminements vécus : comment l'espace habité s'identifie et se différencie à partir des "climats", et comment à travers ceux-ci se manifeste une relation de l'agi au subi appelant une forme particulière d'étude.

---

(1) car la richesse de l'expression habitante recueillie mériterait de très longs développements sur le simple phénomène climatique analysé pour lui-même.

(1) *"A 68 ans, on vit chez soi dans son atmosphère, le reste ne nous intéresse pas" (E6/B5).*

(2) *"En arrivant à l'Arlequin on n'est plus sur le qui-vive, cet état d'âme d'alerte qu'on a quand on est en ville. Par rapport au bruit, on est plus sensibilisé en ville, on est tenu en éveil. Là, on se sent chez soi, y'a plus de danger" (E15/A6).*

(3) *"Le matin ça sent le pain vers le boulanger" (E7/B3).*

(4) *"De la cuisine épicée vers le 50" (E8/B2).*

(5) *"Odeurs d'essence (...) et puis des vomissures partout... odeurs plus ou moins dissoutes par les courants d'air" (E12/A3).*

(6) *"Ca sent... ça sent de la cuisine que j'fais pas !" (E9/B1).*

(7) *"Il y a certaine odeur maintenant... c'est peut-être l'été" (E8/A13) (L'entretien est fait en juin).*

(8) *"Je passe sur les terrasses, c'est plus agréable, et on rencontre beaucoup moins de gens, et on ne respire pas toutes les sales odeurs des bus qui passent, qui crachent pas mal !" (E16/A3).*

L'identification des lieux à partir de leurs caractères (1) climatiques porte sur des unités très différentes ; les plus petites étant le logement propre, ou une partie du logement ; mais parfois le quartier lui-même se caractérise par un climat qui l'enveloppe tout entier. (Il ne s'agit pas en l'occurrence de ce climat idéologique dont les habitants feront état à la fin des entretiens). Ces cas extrêmes (cit. 1-2) manifestent bien que l'identification se fait par la différence. Soit différence au titre de caractères de même nature mais variant nettement en degrés, ou même selon rupture très nette ; soit différenciation d'un lieu par l'apparition soudaine d'une sensation inexistante auparavant ou ailleurs.

Cette seconde différenciation est le fait presque exclusif de l'olfactif. Ces odeurs survenues comme par enchantement - mais bien que les choses aient des flaveurs, l'olfaction s'exerce de moins en moins dans notre civilisation - et qui ont le don d'envelopper littéralement le passant, caractérisent d'autant mieux l'atmosphère qu'elles sont impalpables, labiles, s'évanouissant quand on voudrait les sentir, s'obstinant quand on voudrait les ignorer. Une habitante (E5) identifie nettement une coursive par l'odeur du revêtement, mais ne sent rien dans la sienne alors que l'odeur est la même. Ce qui nous reste de pouvoir olfactif semble s'être fixé sur autre chose ou autre personne que soi. Mais de tels caractères manifestent plus encore que la différence localisée ou personnalisée ; les cycles saisonniers se reconnaissent souvent - même en milieu urbain - par des odeurs ; de même une certaine orientation du vent annonciatrice du temps : certains soirs le vent de sud-ouest apporte des effluves de chlore (cf. E5-E8-E9) réinsérant soudainement l'ensemble du quartier dans un milieu urbain vécu alors sous le signe de la présence industrielle.

---

(1) Entendons ce terme au sens fort qu'il avait à la Renaissance à savoir : une qualité frappante parce que marquée, signe imprimé jamais aléatoire et qui donne accès à la chose visée.

(1) *"(Après avoir dit qu'elle connait peu de gens) C'est triste à dire mais il m'arrive des journées entières de ne... sans voir quelqu'un (...) Même s'il m'arrive de rencontrer des connaissances, on ne parle longtemps... on ne peut pas dire qu'on établisse tout de suite... parce que c'est froid... Oui, je trouve, c'est parce qu'il fait froid, c'est un peu venté" (E1/A10).*

"Les trajets, c'est jamais une corvée ; j'aime bien prendre l'air" (E11/A10).
"Oh,ben déjà une petite différence entre la galerie et la coursive en ce sens que... dans le sens d'être à l'air ou pas à l'air quoi... d'être dans l'intérieur des bâtiments" (E9/A8).

Le temps "tourne" alors, et cette rotation laisse apparaitre la face fabriquée, l'anti-"nature" qu'on voulait oublier ; "j'aimerais bien qu'il y ait davantage d'odeurs de fleurs" (EE/A14).

La forme odorante ou malodorante de l'atmosphère qui ponctue les cheminements et enveloppe les séjours trouve une place mineure dans la vie quotidienne. L'olfaction, sens si développé semble-t-il chez nos lointains ancêtres des civilisations pêcheuses et chasseresses, devient actuellement le sens le plus ignoré, le plus enfoui. Le lexique des adjectifs olfactif est probablement le plus pauvre de notre langage. En même temps, et non fortuitement, toute évocation olfactive ne s'accompagne guère d'esquisses motrices. L'éthologie montrerait que l'olfaction a été absorbée soit par l'évaluation éthique (1) (bonne odeur, mauvaise odeur), soit par l'identification de l'étranger (différence ethnique, différence sociodomestique : "la cuisine que j'fais pas"). En tous cas cette forme sensorielle reste le caractère du monde quotidien qui se manifeste le moins volontiers dans la mémoire de l'habiter, et qui serait le plus accidentel, le plus accessoire, le plus imprévu.

Par contre, la différenciation climatique par les autres modes de sensibilité entremêle facilement les sensations au gré de la transmutation d'un adjectif. Ainsi, le froid caractérisant par glissements : les rapports à autrui, le degré thermique, la réception tactile du vent (cit. 1). Polysémie d'un terme, aussi : l'air signifie aussi bien un certain "courant" d'air, l'absence de toit (dimension verticale illimitée), l'absence de murs ou piliers. Selon tel ou tel sens le fait de "prendre l'air" ou "être à l'air" différencie le logement de la galerie, comme la coursive de la galerie, ou l'extérieur de la galerie. Relisons la première page du journal (cité, p. 190 verso) de cette écolière. En douze lignes les

(1) Mais l'éthologie du monde animale a su reconnaitre le rôle fondamental de l'olfaction dans la sexualité ; les "sexologies" commenceraient-elles à le redécouvrir ?

(1) *"Il y a essentiellement le vent... (rire) contre le visage ! Du 130 au 140 c'est vraiment un courant d'air qui est face à soi !" (E3/A7).*

"Ce vent !... surtout en hiver, c'est une contrainte aussi. J'ai entendu une vieille dame dire qu'elle avait peur de sortir en hiver, parce qu'elle avait peur de se faire renverser par le vent. Un coup de vent comme ça, sur des personnes âgées qui sont facilement déséquilibrées, ça peut être dangereux !" (E8/B10).

"A cause de ça (le vent) les gens sont pressés, et encore plus l'hiver avec le froid" (E7/A9).

"L'hiver, on descend en courant avec ce fameux courant d'air !" (E5/A9).

"Quand on aura passé un été, ce sera plus facile (...) y'aura plus de contacts avec les gens" (E1/A10).

"Dans la galerie (de jour) j'ai pas l'impression de malaise, je traverse... ni de solitude. Non, je ne me sens pas angoissée" (E1/A4).

"Je me sens mal à l'aise la nuit, j'ai peur. Bon, j'ai peur oui... La nuit j'ai peur parce qu'il y a un tas de recoins... c'est peureux la nuit" (E1/A3).

"(La nuit) Bon, c'est un éclairage électrique... c'est plus désert quoi ! On peut dire que c'est bien éclairé... Enfin non ! y'a des zones qui... je trouve que c'est mal éclairé (...) C'qu'y a d'assez agréable, c'est les pylônes là, avec l'éclairage. Les voir la nuit là... c'est assez astucieux. C'est... moi je les regarde" (E7/A9).

"La nuit... la nuit, on a l'impression que c'est plus... plus petit, plus étroit" (E9/A7).

"(La nuit) Oh j'ai un peu peur (...) Parce qu'y a pas de lumière... il faut que je traverse tout... là..." (E3/A3).

trajets qui mènent au CES et en font sortir, ce matin là, n'ont rien d'enthousiasmant. Comment se qualifient-ils ? Par un climat transcrit en expressions adjectives : "j'avais peur", "j'avais très chaud", "nous étions tristes", "sans enthousiasme", "j'avais mal au ventre". Tout se fond sous le même caractère néfaste d'une "sale matinée" pourrait-on dire. Et rien de la tâche quotidienne ne pouvait être évité : "je n'avais vraiment pas envie d'y aller" souhait d'une fuite qui ne se réalisera que le soir : "je suis rentrée chez moi contente". Diverses sensations se fondent, mais rien ne se confond en définitive. Tout se complète et se redouble. Ces cheminements qui retraçaient un bel exemple de "métabole" sont d'autant plus fébriles que le centre du souci de ce matin là était inévitable. Rien de précis ne décrit ce lieu néfaste (le CES), pourtant fréquenté volontiers à d'autres moments ; car il devient pour lors inhabitable, non-lieu, à la limite, et absorbé tout entier dans le monde de cette fuite fiévreuse qui eût voulu l'anéantir. (Un analyste méticuleux remarquerait que, dans les dessins encadrants cette page, le CES ne s'y trouve pas, mais seulement bâtiments d'habitation et les lieux de passage).

Ainsi, dans le climat de tel moment de la vie quotidienne, les sensations de nature diverses convergent et donnent au monde habité une certaine atmosphère bien particulière. Et cette différenciation de tel moment en tel lieu s'opère selon un procès de différance agie. Le vent se trouve cité par tous les habitants, "bain de courants d'air" qui enveloppe et transit, mais aussi interrompt ou interdit l'arrêt, -, à moins qu'il n'invite à séjourner à l'abri -, qui fait accélérer le pas ou courir. La galerie toute entière devient paysage sifflant et précisément frappant (cit. 1) qui se jette trop vite vers vous et dont la traversée semble si longue aux pas. Expérience ni singulièrement subjective, ni lyrique ; plutôt épique comme la réthorique des cheminements le montrait déjà, et d'une portée très collective. Les variations saisonnières, les changements de temps météorologique, le cycle nycthéméral bouleversent et métamorphosent les manières

"(Quand il pleut), ah, je regarde rien, je m'en fous. Là, je connais personne !" (E10/A).
"Quand il pleut, y'a jamais besoin de parapluie. Pi...y'a les couleurs" (E11/A10).
"Mais... sous la pluie, par contre c'est agréable (la galerie). On peut faire ses courses, on est pas obligé de prendre un parapluie (...) Et puis on peut descendre faire ses courses en chaussons" (E5/A9).

"Maintenant (mois de juin) y'a plus de... plus... d'espace ? Hum... de... on est plus au large" (E9/A7).

"Dimanche (...) de retour à 12 h. 30 quelques enfants jouent, mais vraiment le calme règne de partout personne attend l'ascenseur". Extrait du Journal E1/A01 (tel qu'écrit).
"Ah oui ! j'aime bien le matin... les ménagères qui vont, qui viennent ; c'est calme ;... et puis à midi c'est le contraire, y'a une activité plus rapide, plus de bruit. On sent que les gens sont pressés" (E2/A4).
"Il n'y a pas beaucoup de bruit à huit heures et demie. Puis au CES avec la récréation (1), y'a beaucoup de bruit , surtout à midi... et à cinq heures, c'est pire ! (rire) à la récréation tout le monde court acheter des bonbons chez le libraire (...) Ah, le soir quand je rentre tard c'est vraiment silencieux !" (E3/A6).

"Ce qu'on peut dire ici à propos des bruits, c'est que le matin on est quand même réveillés assez tôt, même très tôt hein ! Les camions qui apportent le lait ou j'sais pas quoi (...) y'a quelque chose qui se met en route, un engin qui balaie et qui nettoie en même temps. Moi, je suis souvent réveillée par ce truc là" (E5/A10).
"La nuit, pour moi ça ne change pas beaucoup, y'a des jeunes qui font du bruit" (E15/A5).

---

(1) Selon un des sens de l'"aire ouverte", et d'après la disposition architectubale, les récréations, surtout en 1973-74, débordaient sur la galerie.

d'habiter d'un moment à un autre. La nuit fait surgir bien des fantasmes (1) pour les uns, et la même plasticité d'un nouvel ordre où se succèdent en biais ombres et lumières artificielles se charge pour eux de menaces régulièrement embusquées, alors que pour d'autres, plus rares, elle produit le silence et la magie des lumières, d'où l'allure moins empressée, plus rêveuse. Quant à la pluie, ressentie par le froid et l'humidité, elle précipite certains d'un lieu fermé à un autre et le cheminement déréalise toute autre densité sensorielle ; mais associée à la nécessité d'un abri elle fera de la galerie une véritable demeure pour d'autres et même une agréable nécessité alors que par temps sec, on passait à l'extérieur en "coupant" et évitant autrui.

Des manières proprement singulières de ressentir ou pré-percevoir engendrent certainement la différenciation des atmosphères au gré de tel sens plutôt que tel autre, privilégient la saisie de telle forme, telle couleur, telle lumière ou tel son. Le climat s'identifie et se vit souvent d'ailleurs par focalisation, par découpage d'un objet partiel qui symbolise et redouble de manière expressive l'atmosphère dans laquelle on baigne. "Redoublement" des lieux urbains dit Pierre SANSOT (2). Et un bel exemple pouvait se lire lors de l'étude de l'hyperbole (p. 195). Mais, quoique certains caractères soient proprement individuels (par atrophie ou hyper-sensibilité), l'instance collective se retrouve quasiment toujours soit par le style d'éducation sensoriel donné, soit par le véhicule idéologique ou de représentation sociale. La musique maghrébine d'été qui réveille unanimement les habitants d'une "crique" vers la minuit exacerbera des sentiments d'expropriation ou d'injure ("injuria" au sens d'illégal) ethnique ;

---

(1) nous entendons simplement ce terme dans le sens d'une vieille litanie du rite catholique conjurant les apparaître fantastiques et démoniaques de la nuit : "Ab omnia phantasmata, libera nos Domine" ; un irréel posé en même temps qu'exorcisé.

(2) "La poétique de la ville" op. cit. p. 18, p. 29.

mais pour d'autres, réveillera en même temps, une certaine satisfaction qu'une "fête" existe ; et peut-être ceux-ci se rendormiront-ils même, bercés par les rêves d'un exotisme inavoué. Enfin les présences collectives, à elles seules, créent aussi des climats typés. Envahissement bruyant et fourmillement des jeux quand sonne l'heure des sorties d'école ; bousculades et entassements au pied des ascenseurs à ces mêmes moments ; heures lascives et heures affairées sur l'aire du marché : autant d'atmosphères que l'auditif et le visuel, parfois le tactile, plus rarement l'olfactif, font ressentir et qui peuvent induire des conduites opposées : recherche ou fuite.

Autant dire que l'extrême diversité de la nature des atmosphères, et des manières selon lesquelles elles modifient le style des cheminements et la configuration agie de l'espace, appelle d'inépuisables descriptions sinon une titanesque taxinomie. Les phénomènes climatiques et pathiques semblent donc se diversifier dans un pluralisme sans bornes. Et pourtant climats ou atmosphères ne laissent pas d'être instructifs dans la mesure où ils enveloppent toujours l'habiter vécu tel qu'il s'exprime dans les récits. Il y a même des atmosphères aussi tranquillement pesantes qu'indicibles, celles du banal, du répétitif où un jour ressemble à un autre ; ce qu'un habitant exprime si bien en parlant de "griseurs" (E14/A6), griseurs si quotidiennes où baigne probablement une bonne partie de l'humble existence. Et cette griseur déforme aussi et anamorphose, comme par un glace dont le tain s'effriterait, l'édifié tel que conçu et donné à habiter dans sa belle monumentalité.

Voici donc une <u>première forme de déréalisation</u> du bâti tel que conçu. Voici qu'au fil des jours vécus, un départage non mesuré redécoupe l'espace produit. Un terme revient souvent dans les entretiens qui serait la notion majeure par laquelle se différencieraient généralement les atmosphères : <u>l'habitable</u>. Son contraire : le non-<u>habitable</u>, se définit par l'impossibilité de demeurer, de s'arrêter. Sous la prégnance

"Y'a des endroits où je ne m'arrêterais pas... je n'habiterais pas" (E1/A7).

"A mon avis, le côté le plus agréable, c'est le côté... le côté commercial (...) tous les magasins. Parce que les autres, c'est moins fréquenté normalement, et apparemment y'a pas de raison particulière de s'arrêter... à moins la rencontre d'un ami... Normalement on s'arrête pas" (E15/A4).

"(La Maison de Quartier) c'est un lieu de passage, avec le restaurant...(...) On ne peut pas considérer la Maison de Quartier comme un endroit" (E1/B10).

"(Du 60 au CES) c'est un peu lugubre, je passe vite là !" (E11/A11).

"Dans la mezzanine,... une mauvaise impression. C'est sombre on a l'impression d'être fermé" (E13/A3).

"On est plus dans la Villeneuve, en marchant à pied dans la galerie" (E8/A5).

des climats de la vie quotidienne, habiter et cheminer prennent le même sens vécu. Il y a des cheminements qui habitent certains lieux, et d'autres qui ne les habitent pas. La seule différence : il faut bien effectuer des trajets commandés par des nécessités d'usage; mais, comme le dit une habitante, ces lieux alors traversés, côtoyés plutôt - car tout glisse alors dans l'indifférence, sinon dans la précipitation d'en finir au plus vite -, ne peuvent pas s'appeler "des endroits". Un "endroit" serait en ce sens un lieu appropriable sous le ciel d'une atmosphère habitable, c'est-à-dire où l'on pourrait s'arrêter. Le séjour y est possible, on y chemine volontiers.

L'évocation de la climatique des cheminements aboutit donc à une quasi-équivalence entre cheminer et habiter ; et à une apparence de tautologie : le cheminer caractérisé par une atmosphère et l'atmosphère évaluée a la possibilité ou non d'y habiter. Mais, n'est-ce pas qu'entre climants et présence ou absence vécues par l'habitant, il n'y a aucun rapport de causalité véritable ? C'est à ce titre qu'on dénoncerait une tautologie. La climatique ni ne détermine au sens de facteur causal, ni n'est projection, sur l'espace, d'instances individuelles et sociales qui en feraient un simple signe secondaire. Elle enveloppe tout moment de la vie quotidienne dont elle est le ciel, l'horizon. En même temps, elle marque les styles d'être dans un espace d'habitat, styles d'habiter et de cheminer. Elle est impression, peut-on dire, aux deux sens du terme : du ressenti, de l'imprimé (1). Elle englobe de cette manière agi et subi, lecture et écriture cheminantes, présence statique de l'architectural donné et déformation de ce bâti. L'examen, encore trop bref, qui en a été fait laisse découvrir deux dimensions jusque là laissées pour compte : celle de la demeure, de l'arrêt, de la pause, et celle des mouvements moteurs.

---

(1) "Allons plus loin : dans une ville on ne sait jamais qui reflète et qui est reflété, quel est le son et quel est l'écho, qui a la fièvre le soir, si ce sont les lumières de la ville où les passants affairés". "Poétique de la ville", Pierre Sansot, p. 19.

- DEBORDEMENT DES SENS ... ET ANTICIPATIONS -

Ainsi tout ce qui paraissait structural dans l'analyse réthorique, ne prend sens que du côté d'une structuration. Une mise en forme effectuée sous la qualité d'un climat du moment. Et, de ce point de vue, les dichotomies entre donné (bâti) et vécu, entre agi et subi, entre le monde des objets et celui des sujets, ma présence et celle des autres se trouvent bousculées, tendent à s'assimiler mutuellement. Il conviendra donc de trouver sur quel fonds commun ces disjonctions non exclusives sont possibles. Mais d'abord, comment les compénétrations s'opèrent, les similitudes s'organisent et s'enchainent ?

Les récits laissent entendre qu'il existe une sorte de "débordement des sens" que la scolaire "psychologie des facultés" réprouvait parce que, du point de vue d'un connaitre raisonné, chaque sens doit bien rester à sa place réceptive ; servilité aux ordres de la perception exempte d'erreur. Mais les vieux manuels de morale janséniste en anathématisant le "débordement des sens" avaient peut-être mieux soupçonné leur nature dynamique et dionysiasque. Les impressions sensibles ont déjà une force qui ne se comprend que selon le temps. Ces excès, ces hyperboles, ces usurpations surprenantes de la synecdoque rencontrées dans les figures de cheminement, les voici réapparaitre à travers les discrètes et disséminées expressions du vécu corporel. Les diverses sensations relevées dans les "atmosphères" tentent de déborder le lieu où elles devraient se cantonner et ceci se produit chaque fois que le cheminer s'effectue en terme d'action d'habiter, ou de son contraire la répulsion active à habiter.

Les couleurs et surtout un certain bleu peint sur les façades Centre-Ouest de l'Arlequin, annoncent pour tous les habitants interrogés l'approche "chez soi", et, à un degré moindre (pour trois d'entre eux), l'approche du lieu de logement. Couleur pourtant déplaisante en général, bleu "peu esthétique", "écrasant", "impressionnant", bleu "défense passive qui me rend

"Oh de très loin, oh là, de très loin ! Oui, on se sent presque dedans ! Dès qu'on voit le bleu on dit : "on va arriver dans quelques secondes à la Ville-Neuve". (...) On dit : "ça va être ci ça va être ça. On oublie complètement la ville (...) En arrivant ici, c'est vachement différent. Ici, on se connait, on essaye toujours de lier une amitié... parce qu'on habite tous là !" (E10/A15).

"D'abord je vais vous dire tout de suite une chose... Vous savez la... la crique bleue dont on a parlé l'autre jour... Eh bien, j'ai été très surprise ; quand on revient elle n'est pas bleue. Quand on arrive entre les parkings c'est des autres couleurs... pourtant je la voyais toujours du côté de l'arrivée, quand on entre dans la Villeneuve... Justement, on est dans la Ville-Neuve dès qu'on aperçoit le bleu de loin..." (E1/B1).

"Je me suis fait mon coin hein ! je me suis fait MON coin... mes trajets, le coin où j'habite. Et je m'en suis aperçue quand je vous ai dit que la Ville-Neuve c'est tout bleu" (E2/B10).

"Toujours ces couleurs bleues en rentrant chez soi ! " (E12/A5).

malade", bleu qui donne une paradoxale acuité au regard des fenêtres rendues plus sombres par contraste (car on ne voit pas qui regarderait - cf. E10) ; cette couleur vue de très loin projette déjà l'habitant vers son lieu de séjour. Le bleu devient le signal des lointains abords de ce quartier. Un repère (1) semble-t-il, et qui ferait lire une certaine appréhension de l'ensemble habité. Pourtant on lui préfère de beaucoup les rouges et les oranges (couleurs les plus citées) de l'autre façade quand on se trouve à l'intérieur du quartier. Le bleu prend donc double sens : au gré du lointain, et au gré du proche ou du séjour même ; ambiguïté qui se dédouble selon la conduite présente de l'habitant, de ce qu'il fait en tel lieu, et de ce qu'il va faire. Plus qu'un signal, le bleu vu de loin agit comme un caractère (et donc signe) à partir duquel se crée un nouveau climat où fusionnent formes, position topique, temps du chemin restant à parcourir, lieu précis du domicile, présence des autres habitants ; un climat d'introduction qui laisse derrière soi "la ville" (comme disent les habitants) qu'on vient à peine de quitter. Les sentiments, les attitudes s'en trouvent déjà modifiés alors que les limites extrêmes du territoire du quartier n'ont pas encore été franchies. Au premier aperçu de la "lecture", "l'écriture" c'est-à-dire l'action d'habiter commence déjà.

Ne s'agit-il que d'un pré-voir ? Mais de suite éclaircissons le statut particulier que le visuel prend à travers les climats. Le concept de lisibilité connexe à celui de transparence des formes ressort d'une vision très plasticienne de l'habitat (2). La sensibilité visuelle se dirige (est dirigée,

---

(1) Les concepteurs ont voulu cette fonction de repérage, conformément à certaines théories de la lisibilité des formes urbaines qui semblent toujours de mode. Mais, quel sera l'urbème, l'unité de signification d'un langage (stricto sensu) de la chose urbaine ? (cf. les articles de R. LEDRUT, R. FAUQUE, M. SEGAUD in "Espace et Société", N°6).

(2) cf. la citation des architectes de l'Arlequin sur la fonction des couleurs, p. 75.

"Quand j'ai des pellicules, je vais faire des photos, je vais plus loin, derrière les Buttes, surtout DERRIERE (...) J'aime bien prendre des photos du lac... on voit bien la Ville-Neuve..." (E4/A5).

"(Le parc) on sent que c'est beau quoi, mais... on y va rarement" (E5/A13).

"I - Comment tu te repères dans la Ville-Neuve ?

Is - Quelques fois je vois sur une image, une photo de galerie, un moreeau... et on arrive pas tellement à se reconnaître si on ne voit pas le numéro... c'est dur de retrouver son appartement. Par exemple, y'a trois cartes postales qui sont sorties sur la Ville-Neuve.

I. - Comment tu les trouves ces cartes ?

Is - Oh, c'est vraiment exagéré. Le lac est bleu, bleu, bleu (rire) ! Et puis l'immeuble dedans... ah, j'ai bien ri ! " (E3/A7).

(1) "I - Et les couleurs ?

B - Toutes ces bandes, je trouve que c'est pas beau. Mais en échelons, comme ça, je trouve que c'est joli" (E11/A9).

(2) "Ca sent le béton" (E14/A1).

(3) "Bon, quand on a un trajet octogonal, sur un plan visuel... on voit avant... par exemple, avant de prendre le virage, tu vois déjà le garage ou ce qui va se passer... Mais, quand tu as un virage à angle droit, tu t'arrêtes déjà là, quoi ! tu es bloqué par quelque chose qui t'arrête devant. Et alors... pour les gens, c'est pareil. C'est important... de voir un espace plus large devant soi, de voir venir les gens" (E9/A11).

(4) "La partie entre le 50 et le 30 m'est physiquement désagréable ; y'a des plaques de béton... on ne voit pas" (E16/A6).

plutôt, par l'induction du conçu), en ce sens, du côté de l'univocité du signifiant et de la dimension spectaculaire. Celle du regard ou de l'être regardé que la "crique bleue", vue de l'extérieur, impose à l'habitant . Celle de ce parc simplement regardé parce que "joli" ou même fréquenté uniquement par ses belvédères (1), et en tant que beau, précisément inhabitable, invivable (2). La carte postale devient alors le paradigme dérisoire du repérage par la vue, que la jeune habitante évoque avec humour, en réponse à notre question "scientifique". Mais le pré-voir n'est pas qu'une vue de loin et d'en haut, il est aussi le caractère d'un climat, où les couleurs se confondent topologiquement parce que le climat de tel moment du chemin s'enveloppait de telle teinte rémanente (quelques habitants citent ainsi des couleurs de façade qui se trouvent en fait sur le plafonds de la galerie, et disent en même temps que ce plafonds n'est pas coloré). Le mode d'habiter s'est alors effectué dans la non-distinction perceptive, dans une pré-conscience de la couleur la plus prégnante qui tenait lieu de ciel sous lequel il déambulaient (3). De même les couleurs peuvent ne s'exprimer qu'en formes (cit. 1) et les formes et matières qu'en odeurs (cit. 2). Surtout, la présence des conduites motrices se manifeste même dans un strict prévoir. Les citations (3) et (4) ne ressortent pas du spectaculaire. Elles dénotent, au cours d'une motilité, le souci de pouvoir pressentir à temps de quoi sera fait le futur à parcourir, si la rencontre d'autrui sera imprévue ou si l'on pourra s'y apprêter, et quelle figure de cheminement on a déjà ou non le pouvoir d'esquisser (figure de redondance ou figure d'évitement).

---

(1) Rappelons l'éthymologie : "bel vedere", ou la belle vue n'est possible que par une distance laissant l'objet intouchable.

(2) Il en serait comme de cette fictive histoire du marin qu'un potentat commercial veut vivre et faire vivre, mais une fois vécue, se dissoud dans la mort et l'incommunicabilité. Il n'y a plus d'histoire (cf. L'admirable moyen métrage d'Orson WELLES "The Immortel Story" (1966) sur une nouvelle d'Isak DINESEN).

(3) cf. en particulier (E8/A7).

(1) "Je n'aime pas les pointes (*) du C.E.S.. J'aime l'école du lac avec ses alvéoles. Ca pique moins, j'ai l'impression" (E14/A6).

(2) "Mais, je crois qu'on pourrait diversifier, hein. La... la galerie 130, 170, c'est vraiment différent des autres à mon avis... Différent des autres trajets que je prends. Je n'y passe pas du tout de la même façon... ouais !" (E9/A2).

(3) "Le parc, il est petit, parce que sitôt traversé" (E3/B1).

(4) "(Le parc) y'a des petites promenades... c'est joli, bien aménagé" (E6/A10).

(5) "La butte... Euh... il y a de l'herbe, on peut s'allonger sur l'herbe à condition de ne pas craindre de monter" (E8/A9).

(6) "C'est la terrasse qui... on monte les escaliers, et on se retrouve sur une grande partie... qui va à l'animation-jeunes, et après, faut monter les escaliers pour arriver au premier du 50" (E10/A5).

(7) "(Sur les terrasses) c'est agréable, bien que les escaliers c'est mal commode. Les marches sont trop longues ou trop courtes. Si on monte par deux elles sont trop longues, si on monte par un c'est trop fatiguant. Alors en général, je passe sur la partie lisse" (E16/A5).

---

* toits triangulaires et pointus très nombreux.

Le "débordement des sens" s'opère selon un empiètement des uns sur les autres, et aussi, dans la mesure où il ne s'agit pas d'un voir pour voir (spectaculaire), selon une implication de l'ordre moteur dans l'ordre sensoriel. Les climats ressentis semblent donc préformer les conduites d'action en contractant selon le temps les distances spatiales, en resserrant dans un "déjà" : l'ici et le là-bas (1). D'autres exemples déjà cités (p. 17) laissaient entrevoir dans l'illustration des figures d'ambivalence comment les mêmes formes (le plafonds de la galerie) ressenties écrasantes faisaient descendre les pas, mais vécues comme un firmament rassurant, ou comme l'abri d'un toit assuraient la tranquille insouciance de l'allure du cheminement.

Ainsi le subi et l'agi commenceraient-ils presque en même temps ? Mais ne peut-on pas relire toutes les précédentes citations à l'envers ? Restituées sous l'ordre du présent vécu, elles montreraient aussi bien que l'antécédence de l'un sur l'autre reste indécidable. A prouve, de nombreuses expressions glanées dans les récits des habitants où la description sensorielle s'exprime par la conduite motrice : les climats différenciés par diverses manières de "passer", le parc si grand dans la réalité géométrique, mais pourtant "sitôt traversé", ou appréhendé uniquement (car l'habitante ne le qualifiera que par des séquences motrices) par les "petites promenades" qu'il offre aux pas, les buttes qualifiées simplement par le mouvement ascensionnel et le sentir tactile de l'herbe. Cette "terrasse" (cit. 6), qui au gré des cheminements ou des séjours vécus par l'habitante n'a aucun sens, selon la composi-

---

(1) Nous avons souvent indiqué aux habitants fréquentés que le tracé total de la galerie couvre un bon kilomètre. Tous se sont montrés surpris ou incrédules, tant l'habiter du temps quotidien peut être étranger à la topographie.
"Ce quoi il faut ajouter que les chemins à pratiquer qui nous peuvent mener vers un étant éloigné ont chaque jour une longueur différente (...) Ce n'est pas en chose corporelle subsistante et qui abat une certaine distance, que l'être - là parcourt ses chemins ; il ne "dévore" pas "des kilomètres", l'approximation et l'é-loignement sont pour lui un mode d'être qui le fait prendre souci de ce qu'il approche et é-loigne. Un chemin "objectivement" plus long peut être plus court qu'un chemin "objectivement" très court, si ce dernier est "un véritable calvaire" et s'il parait à celui qui le parcourt infiniment long". Martin HEIDEGGER. "L'être et le temps". Ed. Gallimard, Paris, 1964, p. 134.

tion visuelle, et plusieurs sens fort anodins et polyvoques: chemin aménagé se surprenant à devenir placette, massifs végétaux échouant dans leur dispersion et leur isolement surélevé à jouer un jardin devenu d'ailleurs si dérisoire et si seul sous l'écrasement de la plus haute et rectiligne façade qui l'assiège. Le collage d'un décor privé de sens superposé à une fonction à laquelle il reste absolument étranger (toit d'un silo à voitures) et qu'il n'arrive pas à recouvrir n'était concevable que selon l'ordre du plan. Le sens de la composition paysagiste n'apparait que d'en-haut, une quarantaine de mètres plus haut. La terrasse où cette jeune fille et le groupe de ses amis séjournent trouve selon le vécu moteur, un sens tout autre : les escaliers à monter, les recoins où s'asseoir, les espaces "où jouent les gosses" (E10/A13) et surtout un lieu de passage favori et habitable quoique cet habiter soit parfois empreint d'inquiétude (la vue oppressante de toutes les fenêtres). Mais tel est bien la nature dynamique de l'habiter vécu qui n'en finit pas de recréer à sa manière les espaces donnés et les usages préconçus.

Dernier exemple qui montre comment la motricité décide quand la prévision se laisse surprendre ; le cas des "trous" de mur cités pour la figure de digression et dont un habitant laisse bien voir la manière pré-consciente de vivre cet enjambement: "(le trou du gymnase). Quelques fois, je me trouve devant,... et je passe... (E14/A10)". Les trois points de suspension dénotent parfaitement l'immédiateté du sentir au se mouvoir.

Ni antécédence, ni conséquence entre le ressentir et le mouvement. Il s'agit plutôt d'une anticipation motrice dont l'étude des conduites animales et humaines (1) a bien montré

(1) cf. Les travaux des embryologistes (COGHILL, CARMICHAEL, KORTLAND) et des ethologistes (Lorenz, TIMBERGEN), (cf. Kurt GOLDSTEIN: La Structure de l'Organisme, (Gallimard). Sans entrer plus avant dans le difficile débat où s'opposent Réflexologie et Psychologie de la Forme, qui serait ici déplacé, on peut toutefois retenir que les coordinations motrices ne sont pas toujours nécessairement des réactions postérieures à la perception d'objets, cette postériorité causale décomposant un temps du subi (t1) et un temps de l'agi (t2); et que dans les situations vécues telles celles que nous présentons, la virtualité motrice est déjà présente dès que telle situation et telle atmosphère se ressent, et n'est peut-être pas encore perçue. cf. enfin Maurice MERLEAU-PONTY. Phénoménologie de la perception. Gallimard, Paris, 1945.

l'importance fondamentale. Au ressentir comme déjà proche ce qui est encore lointain, correspond une esquisse des mouvements à accomplir. Esquisse qui, à certains moments des entretiens, se réactivait lorsque l'habitant, ne trouvant plus ses mots pour raconter un trajet, dessinait sur un coin de papier, configurait par un geste, ou indiquait du doigt ; esquisse du geste contemporaine du ressentir et reproduisant au plus près l'instant vécu.

Voici donc la nature dernière de ces limites territoriales bornant ou quelques fois bordant les cheminements, et dont la fluctuance étonnait dans notre première approche. Il n'y a en définitive que deux types de limites :

- les limites représentées (et reproduites) selon l'ordre donné et qui se spatialisent géométriquement en routes, ruptures des formes architecturales, différence de matière, enclosures diverses (portiques, portes, barrières) ;
- les limites vécues à travers l'acte même qui les transgresse ou s'apprête de manière motrice à les transgresser, dans la tension du proche ou lointain.

Même nature pour les sens de cheminements au gré desquels les limites changeaient d'assignation spatiale, car le climat de l'entrer et celui du sortir diffèrent toujours. Par l'anticipation motrice, l'habitant est déjà "dedans" ou déjà "dehors", que le lieu soit le logement, telle partie par rapport au reste du quartier, ou l'Arlequin lui-même.

Quant aux bifurcations, et aux figures de symétrie, elles s'opèrent à droite ou à gauche selon les coordinations et les latéralisations motrices ayant la capacité habituelle de s'exercer, sauf évènement imprévu qui provoque, une réaction ; mais dans l'accidentel les schèmes moteurs sont aussi présents.

"Cette nuit-là je m'engageai dans le chemin du retour. Je n'allai pas loin. Mais ce fut le premier pas qui compte, le second compte moins (...) Ensuite je suivais à peu près les mêmes chemins que nous avions pris pour venir. Mais les chemins changeaient d'aspect, refaits en sens inverse". Samuel BECKETT, "Molloy", p. 220. Ed. 10/10. U.G.E., Paris, 1963.

"Ah, dans les trajets (sous galerie), je ne vois pratiquement pas le ciel !" (E11/A10).

"(Sur les Buttes) On court,... on n'est pas sur terre..., c'est pas toujours plat, on monte les escaliers,... on fait la course pour arriver en haut... et on a toujours peur de se casser la gueule !" (E10/A13).

Si, enfin, les atmosphères elles-mêmes modifient les attitudes et conduites corporelles, c'est que les virtualités motrices y composent déjà selon le possible : ainsi dans les digressions, bifurcations, symétries, évitements ; ainsi, selon ce haut et ce bas des climats écrasants, ou exaltants rencontrés souvent au cours de ce chapitre. Haut et bas sembleraient bien pourtant rester l'apannage de l'architecture qui ayant posé des formes élevées ne les aurait données qu'à voir, rejetant dans la dimension horizontale toute conduite motrice. Mais l'ascenseur lui-même qui devait abstraire la dimension verticale, grâce peut-être aux irrégularités de fonctionnement, fait vivre à bien des habitants de manière motrice (et l'apparente immobilité corporelle n'y change rien) de belles et terribles imminences de chute (1).

Rappelons enfin comment certaines atmosphères se vivent et s'engendrent à même le contact des pas avec une matière : la "Rampe" dont la dénivelée se conjugue à un sol "granuleux et désagréable" entouré de la "boue des travaux", les chemins "sauvages" où le plaisir de fouler l'herbe ne se dissimule pas. La possibilité de cheminer sur des chemins aménagés (ciment, goudron), ou de sol plus meuble, ou carrément herbus, ou boueux (on y voit patauger les enfants), en même temps qu'elle différencie les climats, caractérise de manière motrice les styles de cheminements allant selon les habitants et les moments, du suivi des chemins tracés, au frayage le plus inattendu. Mais dans les deux cas, on peut dire avec Paul KLEE que "l'oeuvre est voie" (2) ; forme en tant qu'oeuvre pour le constructeur, mais aussi pour l'habitant qui la réorganise à sa manière. L'oeuvre est chemin, et le cheminer: oeuvre, configuration.

---

(1) Avatars ironiques d'un médium technique vécu contrairement à sa fonction et par lequel nous retrouvons cette dimension verticale fondamentale dans les schèmes moteurs humains (cf. l'ouvrage de Ludvig BINSWANGER, "Le rêve et l'existence" (Ed. Desclée de Brouwer).

(2) "Der Werk ist Weg", Paul KLEE, "Das bildnerische Denken" (Ed. Schwabe Basel-Stuttgart).

Ainsi, la saisie des modes d'habiter à partir des cheminements semblait l'axe privilégié pour appréhender ce que peut être un habiter. Tout cheminement, tout habiter saisis en tant que vécus quotidiennement se donnent non seulement comme structures, figures, mais configuration, structuration, c'est-à-dire déformation du bâti tel que conçu et recréation de l'espace à travers des climats particuliers et concrets, par le sentir et la motricité. Le débordement des sens du sensible se manifeste donc comme débordement du sens (significations formelles) fixé dans l'édifié. Contre le "réel" conçu, reste toujours active la puissance figurée dans la synecdoque orientant autrement l'édifié : chaque direction de sens déréalisant (au sens du réel vécu) tout ce qui n'entre pas dans le climat et la situation de l'instant vécu.

Seconde forme de déréalisation. A partir de ce lieu cheminé et habité, tout ce qui n'est ni proche, ni lointain n'a aucune consistance et se trouve à la lettre "marginalisé".

Pourtant, dans cet "entre proche et lointain" où s'organise tout cheminement, l'anticipation n'apparait encore que sous forme d'un raccourci, d'une projection en avant d'aspect plutôt spatial et dont la nature temporelle ne s'éclaircit pas encore. Par ailleurs, le reste de l'espace qui s'offrira au cheminement en d'autre temps s'affecte fondamentalement de possible, cette même possibilité qui autorise la transgression configurant les limites. Espace certes absent mais susceptible d'être rendu présent. Le "débordement des sens" et l'anticipation auront montré dans quelle corporéité s'enracine la synecdoque. Mais l'espace actuellement configuré ne se donne pas pour un tout sous la seule forme d'un rassemblement réducteur des autres espaces. Il en irait comme de quelque magique boule cristalline qui contiendrait le monde qu'on ne finit pas de décrire dans la succession. Relisons cette étrange histoire (1) de Jorge Luis BORGES, où "l'Aleph", ce miroir

(1) cf. la dernière nouvelle fantastique du recueil : "l'Aleph", Ed. NRF Gallimard, Collection : "La Croix du Sud", Paris 1967.

de l'univers, provoque d'abord la merveilleuse illusion d'une simultanéité (1) de toutes les contiguïtés spatiales. Puis, vient la désillusion (2) : rien n'a été vu sans que du temps s'écoule et que l'oubli s'introduise. La convocation du monde dans le présent vécu n'était possible que sur un fonds d'absence. Ainsi en va-t-il peut-être de la situation appréhendée comme climat, atmosphère, monde quotidien enveloppant chaque moment de l'habiter. L'asyndète (absence de conjonction, "trous") se montrait déjà la condition de la synecdoque (cf. Les figures de cheminement - fin du Chapitre 6).

Cette absence figurée en asyndète n'est-elle rien ? N'y aurait-il pas, en dernière analyse, une manière de comprendre comment s'articulent le cheminer et l'habiter vécus selon le temps, et par laquelle le présent répondrait à l'absent ? N'est-ce pas aussi la temporalité qui pourrait compléter l'identification du cheminer à l'habiter, en conjuguant dans cette même articulation le mouvement à la pause et à la demeure dont rien d'essentiel n'est encore apparu ?

- UN PROCESSUS ARTICULATOIRE -

On connait la théorie du "modulor" de LE CORBUSIER composer les formes d'habitat selon les postures fondamentales de l'homme quotidien (couché, assis, debout). Pensée architecturale statique où le temps vécu se décompose en attitudes, en poses, et, se réduit ainsi à de l'architectonique. Or, l'habiter appréhendé à travers les cheminements - mais tout habiter semble impliquer la motricité et le gestuel - ne montre rien de cela. Plutôt que des postures, les récits d'habitants expriment des allures : style et qualité du mouvement. Plutôt que des poses, des pauses et la caractéristique possibilité de l'arrêt.

---

(1) sur l'illusion des simultanéités spatiales. Cf. 3e règle du code d'appropriation. Chapitre 7, p. 236 .

(2) "Cet Aleph existe-t-il au coeur d'une pierre ? L'ai-je vu quand j'ai vu toutes les choses et l'ai-je oublié ? Notre esprit est poreux en face de l'oubli ; moi-même je suis en train d'altérer et d'oublier, sous la tragique érosion des années, les traits de Béatriz" Jorge Luis BORGES - fin de "l'Aleph", op. cit.

Dans l'ensemble des habitants interrogés on note trois variétés principales de style quand à la manière d'être dans l'espace et dans le temps à la fois. Mais la saisie en est particulièrement difficile. Rien ne saurait se trancher ; pas de typologie nettement campée. Dans la mesure où il s'agit de phénomènes rythmiques, comment savoir exactement la manière dont le temps traverse chaque style d'habiter ? Une communication par sympathie (einfülhung) ne mènerait à rien de décisif. Une observation cinématographique de tous les instants ? Ce serait encore l'illusion objectivante. Pourtant l'examen des verbes utilisés dans les récits, les précisions par oppositions ou différences, les similitudes entre style de récit et style de cheminer permettent une convergence qui, bien que grossière au gré de la qualité vécue de chaque instant, permet à tout le moins le dégagement de caractères communs et non contradictoires avec ce que la réthorique habitante a pu nous apprendre.

Ces trois variétés se donnent donc comme des accentuations dominant les styles de cheminer:

1) Une tendance rétentionnelle:lorsque l'habitant raconte ses trajets en disant qu'il "sort de chez lui" ou qu'il "rentre chez lui" au lieu de dire "je vais à..." (E2) ; lorsque l'atmosphère du logement s'oppose à tout le reste (E6) comme étant simple utilité ; lorsque même dans de longs trajets tout se déroule selon une parfaite régularité et que "rien n'accroche" (E13) l'habitant ; lorsqu'enfin on se laisse plus souvent conduire par l'espace aménagé qu'on ne l'enfreint.

2) Une tendance protensionnelle : lorsque le cheminement se tend déjà tout entier vers le but (E5), lorsque le mouvement affairé et parfois fébrile télescope la succession topologique des lieux (cf. les figures centrées sur le lieu fascinant), lorsqu'enfin aucune demeure véritable n'est reconnue dans l'ensemble de la vie quotidienne (cf. E16).

3) La troisième variété présenterait une composition eurythmique de protension et de rétention soit sur le mode minimal ("je ne me presse pas, mais je ne m'arrête pas" E13), soit

sur un mode plus relevé, et alors les cheminements se ponctuent facilement d'arrêts (E7, E8, E10) ou de changements de rythme : "je marche normalement, mais aussi de manière, comment dire... expéditive quand je vais au travail" (E15/A4).

On voit bien par cette dernière citation, l'incomplétude et l'approximation fictive qu'une telle énumération charrie. Elle n'a d'avantage que celui d'illustrer la composante protensionnelle et la composante rétentionnelle qui fonctionnent en fait dans toute configuration d'espace habité. Les phénomènes rythmiques s'expriment dans tous les récits, tant au niveau des figures élémentaires, qu'à celui des figures de combinaison. Chaque fois qu'il y a rupture ou variation de la continuité de telle allure, ou de telle orientation, chaque fois qu'une redondance hyperbolique se produit (l'exaltante escalade des Buttes), mais plus fondamentalement encore, dans ce que nous appelions les humbles redondances quotidiennes, toujours il y a un minimum de protension et de rétention, ne serait-ce que par l'articulation simplement motrice où un pas succède à un autre. Des plus vastes cycles saisonniers observés dans les "climats et atmosphères" au plus petit geste effectué, le récit habitant se trouve entièrement traversé par cette disparition d'un temps et l'apparition d'un autre, dans l'ici et le maintenant vécus ; chronothèse et chronogenèse à la fois ressenties et agies.

Plus que cette "succession de temps fort et de temps faibles" par laquelle la théorie musicale académique définissait le rythme (1), il s'agit de l'opposition d'une pause et d'un élan s'engendrant mutuellement l'un l'autre (2). Coïncidence des contraires subjuguant l'apparition et la disparition,

---

(1) et cette définition ne se départit pas de la notion très numérique de "mesure".

(2) On préférera la définition (au sens de saisie des limites par configuration, plutôt que départage formel) qui présidait à l'art de la musique modale grégorienne : l'enchaînement d'élans (arsis) et de repos (thèsis) ; mort et naissance de l'impulsion (ictus).

non comme causes, mais comme conditions mutuelles. Pour que l'absent se présente il faut que le présent s'absente (1).

Aux dimensions de proche et de lointain, de haut et de bas, il faut adjoindre celles de présence et d'absence sans quoi les premières n'existent jamais. A quelque qu'échelle que se racontent les cheminements, ensemble d'un trajet quittant le logement ou y revenant, récit d'un cheminement valant pour soi, description d'un lieu cheminé ou même simplement détails sur l'allure : l'absence se manifeste dans le mouvement même qui guide les pas. Absence apparemment totale des territoires jamais fréquentés, absences ou "trous" au cours du trajet (vécu alors sur le mode de l'absence), disparition des lieux quittés et absence des lieux en passe de devenir un "lointain" qu'on pressent devant soi. La présence des autres peut elle-même se vivre sur le mode de l'absence soit par évitement, soit selon le jeu des différenciations (cf. 4e règle du code d'appropriation) ; une différanciation vécue, rejette le groupe dans l'absence selon le temps ; et ce groupe, se trouvant alors représenté dans la pure spatialité, a d'autant plus de force que son retour au présent se pressent comme possible, sur le mode de la rencontre ou de l'affrontement.

Mouvement et pause ne se comprennent enfin que dans l'articulation du présent à l'absent, de l'absent au présent. Le séjour lui-même, la demeure en tel lieu du quartier ou dans celui privilégié du logement se vit sur le mode d'une présence qui a rendu absent le reste de l'espace. Mais ce dernier n'est pas pour autant définitivement abstrait. Soit il sera objet du regard au travers des fenêtres et sera présenté de manière allusive, soit il fera irruption à certains moments par la sensibilité auditive. Cette invasion irrépressible de

---

(1) Ce serait l'essence et aussi le secret du temps à en croire la sentence d'ANAXIMANDRE (VIe siècle avant J.C.) rapportée par SIMPLICIUS dans sa "Physique" (24,13) ; "c'est de là que proviennent les étants, c'est en cela aussi qu'ils se dissipent suivant une loi nécessaire, car, comme il l'a dit en son langage poétique, ils sont châtiés et expient, au temps fixé d'avance, leur réciproque injustice".

bruits plus ou moins forts a le pouvoir de dissoudre la fermeture du logement qu'on croyait inviolable. Car si on peut fermer les yeux, il n'en va pas de même pour les oreilles. Et si cet "extérieur" qui devait être absent devient trop présent, la demeure finit par perdre tout sens domestique et privé. Un des habitants interrogés a déménagé pour cette raison. Dans les arcanes de l'espace édifié s'appliquant soit à ouvrir à la vue, soit à masquer par les formes le privatif, la sensibilité auditive déjoue les limites territoriales fixées entre privé et public (1). Nouvelle manifestation de la nature de ces limites qui ne sont véritablement vécues que lorsqu'un acte les transgresse.

La mise à jour de ce processus articulatoire qu'on pourrait définir comme une liaison d'instances hétérogènes agie selon le temps vécu amène plusieurs remarques :

1) Le cheminer, tel que les récits le montrent, n'a de sens que par rapport au séjourner, et inversement. L'articulation de l'un à l'autre définit ce qu'est HABITER .

2) La figure d'ASYNDETE (absence de conjonctions) s'incorpore dans le vécu sensori-moteur. La conjonction (supposant un minimum d'homogénéité entre les "conjoints"), la contiguïté et la continuité linéaire restent des fictions spatiales abstraites quand il s'agit d'habiter vécu. Rien de plus hétérogène que le proche et le lointain, le haut et le bas, quand il se vivent selon l'absent et le présent. L'asyndète insère l'absence dans l'espace et dans le temps. Elle permet qu'un instant ne soit pas semblable à un autre ; hétérogénéité se répercutant sur les lieux vécus, et fondant tout phénomène rythmique élémentaire dans la vie quotidienne.

---

(1) L'insonorisation particulièrement soignée à l'Arlequin, et qui a valu un "label", modère sensiblement les bruits d'un logement à un autre, mais n'empêche nullement les invasions sonores venant de l'extérieur des bâtiments, et parfois de l'intérieur.

Du point de vue de l'ensemble des styles de cheminement, l'hétérogénéité s'applique à l'espace de deux manières :
- soit à des lieux habitables parce que, absents ou vécus présentement, ils ménagent au cheminer et au séjourner la possibilité d'être articulés, configurés, recréés ; et ceci n'est possible que dans la mesure où ces lieux se donnent dans la différence, dans la mesure où ils offrent de l'hétérogène et de l'absence capable de devenir un présent ;

- soit à des lieux inhabitables (et sortes de non-lieux en ce sens (1)) parce qu'entre cheminer et séjourner aucune articulation n'est possible ; lieux de "trajets" plutôt, ou lieux "où l'on doit aller" . Lieux tout à fait homogènes n'offrant aucune prise à la configuration sensori-motrice, et vécus sur le mode d'une présence absente : ils correspondent non seulement aux parties non fréquentées du quartier, mais encore à celles qui laissent indifférent. Ces lieux portent la rémanence de l'espace tel que conçu qui veut se donner comme homogène, mais, au gré du vécu sensori-moteur et des "atmosphères", se fond dans l'insignifiance.

3) Sous cette condition concrète de l'absence et à propos de l'espace vécu comme habitable, l'habiter n'a rien d'un concept abstrait et statique. Sa nature dynamique apparait dans la tension entre absent et présent. L'absence se conjugue, soit avec l'oubli, le rejet (ou l'indifférence dont s'affecte l'inhabitable), soit avec le possible et le projet. Le présent n'existe qu'entre ces deux formes d'absence permettant ce que nous avons appelé : la structuration, la configuration, de même que l'asyndète permettait l'expansion de la synecdoque.

---

(1) cf. les citations d'habitants rapportées plus haut : "c'est pas un endroit", "j'y habiterais pas".

La mise en "état d'absence" se manifeste donc comme la troisième déréalisation qui subsume les deux premières : transformation par les climats, débordement et anticipation ; elle dit la condition selon laquelle le bâti se déforme en "atmosphère", c'est-à-dire se forme autrement selon le sentir et la motricité. Elle indique dans quelle mesure le présent vécu doit s'évaluer en terme de force et non d'état.

Comprise à travers le corps de l'expression habitante, c'est-à-dire à travers les puissances du corps (1), la réthorique devient alors une réthorique "générative et transformationnelle" (2). Contre l'état de contenant qu'on veut lui assigner, la corporéité garde le pouvoir de réformer, déformer, développer. De ce point de vue le mot "déréalisation" pourrait encore tromper. Où est le "réel" en définitive ? Dans l'habitat tel que produit, ou dans la manière sensori-motrice d'habiter ? L'expression habitante ne déréalise pas, elle réalise plutôt à sa manière. Et cette manière contredit radicalement le postulat de conception du bâtir contemporain ; ce n'est pas l'espace qui structure le temps ; mais au contraire : L'ESPACE VECU S'ARTICULE SELON LE TEMPS.

---

(1) puissances du corps, au sens de l'évaluation de ce qu'il peut (en terme de limites, mais aussi en termes de capacité dynamique). Evaluation qu'il semble fondamental de peser avant toute éthologie de l'habiter, comme avant toute production d'habitat, de même que SPINOZA la pesa à l'orée de son Ethique des "sentirents" (ce qui affecte) (Ethique - 3ème partie. Ed. Pléiade, p. 413 sq.). Indispensables prolégomènes à l'étude de l'existence en situation concrète.

(2) comme la grammaire en structures devient avec Noam CHOMSKY : "grammaire générative et transformationnelle" (cf. Structures Syntaxiques. Le Seuil - Paris 1969).

CHAPITRE 9

CHEMINS D'UN HABITER ET VOIES DE L'IMAGINAIRE ; LE FOND DE L'EXPRESSION

Par la condition première du temps non "chronométrique", du temps "déréalisateur" des spatialités pré-conçues, l'habiter vécu raconté par les habitants manifeste que ce "vécu" est par lui-même expression. Expression qui s'incorpore à la lettre dans le pouvoir subir-agir le plus immédiat du corps, on comprend comment elle peut se tendre ou se contracter entre des hétérogènes convoqués dans un climat d'habiter. Le vécu dont est capable un corps, c'est cette anticipation, ces débordements du sentir et de la motricité n'ayant de sens que selon un temps de nature rythmique convoquant absence et présence.

Mais quelle source a cette puissance ? Quel fondement permet de dire qu'il y a unité de style, unité d'expression ? Qu'il y a tension ou détente, différance ou similitude entre les manières d'habiter de chaque habitant ?

Si seule la présence d'une différence d'un moment à un autre, de l'hétérogénéité d'un lieu à un autre permet de qualifier l'habiter, entre la demeure et le cheminer, entre ma manière d'habiter et celles des autres habitants, la vie quotidienne ne se déroule pourtant pas comme un mouvement brownien où sur un champ donné on ne saisit que les traces fébriles et aléatoires de particules jamais elles-mêmes définies que dans l'immobilité. D'une part les modes d'habiter apparaissent certes dans la discrétion (au sens de l'humble quotidienneté, mais surtout au sens ancien : ponctuel, hétérogène (DISCRETUM), ici et là), en ce que l'absence conditionne chaque présent. D'autre part, l'habiter ne se donne pas dans une décomposition mécanique et l'habitant n'a rien d'un "automaton".

Un dernier problème se pose sous deux formes : celle de la liaison, celle de l'unité.

1 - CORPOREITE ET SCHEMATISME : LA LIAISON FONDAMENTALE -

La notion d'articulation qui semblait la plus propre à montrer comment des différences se synthétisent dans l'acte vécu demeure difficile à éclaircir décisivement ; mais pourra-t-on jamais rien dire de décisif sur les phénomènes de rythme et de temps ?

Toutefois, par le biais de l'anticipation motrice, une approche de ces synthèses du présent vécu reste encore possible. Anticipations motrices, données sensorielles extéroceptives (les cinq sens) et proprioceptives (sensation du corps propre) composent ce qu'on appelle le "schéma corporel", représenté comme image que chacun se fait de son corps. Cette image du corps dont les dimensions essentielles ont été dégagées : droite et gauche, devant- derrière, haut et bas, contient l'intuition de l'action dont nous sommes capables. Elle fonde l'orientation dans l'espace et, selon l'expérience du temps, l'organise en proche et lointain, ici et là-bas, présence et absence. Elle se définit en terme de synthèse et en terme de force.

Dans le présent, deux synthèses s'effectuent. Une première synthèse de nature pré-consciente et qu'on peut nommer à ce titre : synthèse passive ; c'était toute la dimension pathique des "climats" et "atmosphères" plus pressentis que perçus clairement et distinctement. La seconde synthèse est active en ce qu'elle mobilise les capacités motrices enrichies de l'expérience antérieure de l'espace et du mouvement.

Entre le présent et l'absent en tant qu'à venir, toute image concrète de mouvement se réfère au schéma corporel sur la base de ces deux synthèses se mobilisant mutuellement et reste pregnante (1), tant au cours d'un mouvement qui se poursuit, que lors du passage de la pause au mouvement et du mouvement à la pause. En ce sens, KANT, profitant du renversement en faveur de l'agir contre le subir opéré par LEIBNIZ, indiquait comment dans la sensibilité, il y a déjà de l'actif : ce qui nous apparaissait sous la forme d'organisation, de configuration.

Or, la fonction capable de synthétiser n'est autre que l'imagination, servant de "fondement à la possibilité de toute l'expérience" (2).

---

(1) cf. les phénomènes de "Prägung" étudiés par les éthologistes.

(2) KANT - Critique de la raison pure - p. 112 et sq.

Sous la réserve que KANT renvoie ce fondement à un principe a priori et que "l'expérience" trouve alors un sens spécifique (1), il faut reconnaître l'importance de l'intuition kantienne qui renoue, par-delà deux siècles d'une implacable dévaluation de l'imaginaire, avec la tradition de la Renaissance et des courants de l'hermétisme plus antérieur ; l'imagination a la capacité spécifique de lier, de synthétiser : medium par excellence. En se concrétisant dans l'image du corps propre elle permet à la fois de reproduire, de synthétiser et de créer.

Toute configuration s'exprimant dans ce que nous appelions : une réthorique habitante, toute synthèse pré-consciente du sentir et toute articulation de la motricité au pathique selon le temps appelle une liaison dont l'origine est identique, liaison primitive, non pas au sens où elle se dépasserait analytiquement par un ordre du connaître plus vrai qui la priverait de sens propre, mais au sens de liaison qui fonde et engendre tout le reste. Telle la fonction de l' IMAGINATION manifestée dans l'image du corps. Et cette imagination n'est pas qu'une "faculté" au sens de cette psychologie des "facultés" qui s'est acharnée à diviser, à décomposer, à hiérarchiser et, laissant tout l'arsenal ainsi démonté bien à plat sur la table du savoir "vrai", nous a légué des formes au lieu de forces , nous a donné pour rapports ce qui était liaison dynamique, pour fonction ce qui était pouvoir organisateur. Mais, l'imagination ne se contente pas de donner un sens à toute activité humaine sur le seul fonds d'un connaître objectivant ; l'observation de la vie quotidienne s'inscrit en faux contre cette aliénation de la puissance d'imaginer. Pour nous, dans la mesure où il s'agit présentement d'un habiter vécu, elle mérite une définition non pas formelle, mais concrète, non pas structurale mais génétique : puissance imageante et imaginante, c'est-à-dire capacité de configurer, de produire des images autres que des choses ou ectoplasmes de choses, et force d'imaginer au sens actif du verbe, force de lier ce qui se donne différent selon l'espace et le temps. C'est le contraire d'une "substance".

Que les images ne se réduisent pas à des "choses mentales" l'image du corps et son pouvoir d'anticipation le montrent bien. Mais, de plus, l'importance capitale du possible apparue dans l'habiter vécu comme habitable, dans les articulations du proche au lointain, du présent à l'absent, entraîne déjà l'imagination vers l'imaginaire.

---

(1) Dès que posée au début de la Critique de la Raison Pure, l'"expérience" s'évalue au gré du crible de vérité et certitude et se subsume sous la coupure:phénomène/noumène et la coupure:monde/sujet pensant.

En effet, les images de mouvement n'exercent pas leur force dans la seule anticipation motrice. Les mouvements des autres habitants s'effectuant dans tel moment d'habiter sont bien ressentis selon l'image du corps de chacun, mais composent dans l'"atmosphère" de l'habiter présent. L'image du corps permet donc l'évaluation de la situation qui environne le vécu présent. En ce sens, la relation vécue du corps au monde aprésenté comme "atmosphère" n'a rien d'une coupure entre sujet et monde conceptualisé par la connaissance raisonnée, mais s'effectue sous le régime de l'imaginaire, c'est-à-dire du possible et des résonnances. Des expressions d'habitants comme : "c'est peureux, la nuit" (E 1/13) indiquent cette libre circulation des images et la résonnance qu'elles instaurent entre habitants et monde habité, entre sensori-motricité et le monde convoqué sous une certaine atmosphère.

L'imagination montre non seulement comment l'articulation sensori-motrice est possible selon une image du corps, mais que le pouvoir de liaison dont elle est capable fonde aussi toute relation du corps à la situation présente. Cette force de l'imaginaire, il faut encore la suivre par delà les images de chaque corps propre. Ne relierait-elle pas, de manière fondamentale au gré du vécu quotidien, les divers styles d'habiter entre eux et un principe commun de déconstruire l'espace conçu ?

2 - ENTRE PRESENTS ET POSSIBLES : LE FONDS IMAGINAIRE -

Il convient de rappeler d'abord un pouvoir de l'imagination que la pensée de la Renaissance connaissait bien (1) : la capacité de relier en opposition concertée (coïncidentia oppositorum) ces contraires que sont le particulier et l'universel. Contrariété éminemment frappante pour nous, puisqu'à l'interrogation du vécu n'ont pu répondre que des expressions singulières. Que peut-on dire en terme de généralité sur des réalités vécues, rapportées dans des expressions individuées ? Quoiqu'une communauté, une collectivité de sens formelle ait été reconnue théoriquement dans l'examen méthodologique (chapitre 4), quoique figures de réthorique et code d'appropriation aient laissé voir que chaque mouvement d'appropriation ne se vit qu'en relation avec le collectif et que tout le "propre" ne se configure que grâce à l'"étranger", on ne sait si ces habitants interrogés vivent pratiquement le même monde.

---

(1) *cf. R. KLEIN - L'imagination comme vêtement de l'âme chez Marsile FICIN et Giordano BRUNO - Revue de Métaphysique et de Morale - 1956 - n° 1 - p. 18-39.*
cf. J.F. AUGOYARD - Imagination et nature chez Giordano BRUNO - Mémoire de maîtrise.

En des termes philosophiquement plus proches de notre époque, KANT analyse le schématisme comme produit de l'imagination et pouvoir de produire les images en donnant une signification (1). Le schématisme montre comment l'imagination relie le divers de l'expérience selon le temps, à l'universalité qui, au sens kantien, repose sur l'a priori des catégories. Mais, par ailleurs, c'est-à-dire hors du projet de la raison connaissante, le même philosophe reconnaît à l'imagination sa force débordante, la manière dont à la lettre, elle dépasse l'entendement.(2) Excès, débordements qui cumulent dans le sentiment de sublime (3) et que les récits d'habitants ont déjà laissé apparaître.

Y a-t-il, sinon une universalité conceptuelle, au moins communauté de sens du côté de l'imprégnation des climats et atmosphères, du côté de ces débordements comme de ces absences, du côté en somme d'un imaginaire qui ne se laisse pas bloquer par le concept ?

A reprendre les modes principaux de cheminer et d'habiter qui se dégageaient des différentes lectures des récits recueillis, une investigation de l'imaginaire habitant va dans les directions suivantes :

1) - Au niveau élémentaire de l'acte de cheminer et d'habiter, on trouve donc une première force imaginante inscrite dans l'image du corps et par laquelle un présent vécu trouve à la fois son unité et la capacité de s'enchaîner aux présents passés et à venir.

2) - Selon les deux figures fondamentales de la réthorique habitante : la synecdoque se manifestant comme un débordement dans le présent et l'asyndète comme une absence, l'imaginaire est à examiner en tant que convocation et en tant qu'évocation.

Evocation de l'imaginaire : le présent selon le possible

Au sens où le réel donné dans le concept producteur se trouvait à la fois déformé et débordé par la pregnance de ces "atmosphères" de la vie quotidienne, n'évoquait-on pas la qualification de "surréel" ?

---

(1) KANT - Critique de la Raison Pure - op. cit. - p. 150 sq.

(2) KANT - Critique du Jugement - (Analytique du sublime).

(3) cf. les figures de synecdoque, d'hyperbole (chapitre 6).

"On dit à Grenoble : Comment peut-on habiter à la Villeneuve ! Vous êtes pas encore envahis par les ordures ? " (E 8/B 9).

"La Villeneuve, ça a mauvaise renommée, entre nous, hein ? " (E 6/A 13).

"On raconte des trucs... J'ai vu des gens qui venaient acheter aux Résidences 2002 ; ils ont demandé : "si les voyous de l'Arlequin ne venaient pas trop souvent" (E1/B12).

"I - Qu'est-ce qui pourrait arriver d'autre à la Villeneuve ?

Isa - Ben... On pourrait très bien vider la Villeneuve... paraît qu'on est gauchistes, tout ça..." (E3/B10).

"Les gens qui ne connaissent pas disent : "Faut se méfier"... Ils ont l'impression qu'il y a des agressions, des trucs comme ça" (E15/A8).

"La nuit, les galeries c'est comme un labyrinthe. C'est... bon ; il s'est dit beaucoup de choses (...), les bandes, les attentats, les mauvaises fréquentations... Aussi je refuse un peu de voir les gens, car je crains qu'ils me fassent peur avec leurs commérages. (...) Enfin, il se passe certainement des choses, mais je n'ai encore rien vu. Est-ce qu'il existe vraiment des bandes... Est-ce bien vrai ? J'sais pas ...(10") Vous savez ce qui s'est passé ici ? Un jour, mon fils... (etc.. elle raconte qu'on a tiré sur son fils)" (E2/A6-A7).

En des expressions imagées, il paraissait que l'habiter vécu se conjuguait selon le temps du corps, en deça du conçu et du connaître par perception claire. Ce dont la corporéité est capable effectivement, les climats et atmosphères l'ont laissé apparaître. De même, à travers ceux-ci, un fonds commun de l'expression habitante s'esquisse à côté des mêmes catégories du connaissable. Diversion d'une force imaginaire pas encore subversive, mais déjouant les encadrements et les limites que l'édifice du savoir et le pouvoir d'édifier tentent de lui assigner en la maintenant à sa "juste" place. "Infra-réalité" et "para-réalité" si l'on peut dire, renvoient en définitive à du surréel.

En effet, chaque "atmosphère" vécue par tel habitant en tel moment n'est pas absolument étrangère à celles que vivent d'autres habitants. Sur l'ensemble des habitants interrogés, on remarque en tous cas un fonds commun que les observations quotidiennes vues, entendues et vécues dans ce même quartier corroborent. Les expressions recueillies se réfèrent à une manière d'imaginer similaire. C'est-à-dire que chaque présent vécu se fonde sur un climat imaginaire global ayant un minimum de caractères (1) universels dans l'espace du quartier. Ces caractères ont donc part aux trois formes de déréalisation auparavant citées : débordement, anticipation, marginalisation (l'état d'absence). Ils montrent comment un présent vécu dans le cheminement et l'habiter se qualifie selon un possible imaginable l'affectant et pouvant modifier la conduite de l'habitant.

Le véhicule le plus apparent de ce fonds imaginaire consiste bien évidemment en ces rumeurs collectives passant de bouche à oreille et dont les habitants rendent le plus souvent responsables ceux qui n'habitent pas le quartier. Manière de censurer ce qui est ressenti et qu'on n'ose pas avouer nettement. Manière, donc, de montrer l'essence imaginaire de ces "on-dit" dont la force d'impact n'est pas négligeable. Circulant dans le discours, les rumeurs qui se disent à demi-mot finissent par ne plus guère se différencier d'une forme idéologique locale qui stigmatise le quartier de l'Arlequin et tente, en termes politiques, d'exorciser le "mythe" socialiste.

Mais les rumeurs elles-mêmes se fondent dans les lieux et on ne sait si ce sont les impressions ressenties qui se masquent derrière

---

(1) Caractères entendus au sens de signes et impressions marquantes et marquées.

"La nuit, quand j'arrive vers le 30, j'ai toujours un peu de panique, parce que ... moi il m'est jamais rien arrivé, mais j'entends pas mal de choses. On dit : "Oh là ! la Villeneuve, la nuit !" " (E11/A9).

"Des fois, je rentre vers une heure du matin. Je prends les mezzanines du 40 au 50. Je dis "je sais me défendre !" Hou là là ! Alors j'enlève mes chaussures parce que ça fait du bruit. Et c'est tellement calme...! Que je me dis : "Faut pas que je réveille les morts ! " (...) Celui qui arrive, je l'entends, et lui, comme j'ai pas de chassurres, il m'entend pas. Je peux me cacher. Surtout, j'ai peur des vieillards, hein ! Pas des jeunes, pas du tout ! J'ai peur des vieillards. Je vois un saoul, je suis un bout de bois, j'arrive plus à respirer ! " (E10/A16).

"J'aimerais pas être au 10 toute seule à minuit ; si c'était mon coin d'habitation là-bas hein ! Je sais pas si je serai costaud ! " (E5/A8).

"Le soir, je rentre par le 50, pas par le 60. C'est pour éviter de faire des rencontres (...). La nuit, j'évite de prendre des risques parce que je suis une femme seule ; j'évite la Galerie parce que je trouve que c'est assez dangereux... parce que... oui, justement, tout peut arriver" (E8/A7).

"Mais, la Galerie la nuit, on a réellement l'impression que.. on est mal à l'aise la nuit hein ? D'ailleurs y'a beaucoup de personnes qui disent comme moi. Y'a quand même pas mal de gens qui traînent la nuit..." (E1/A8).

"C'est pas un critère de dire pour moi "j'ai peur". Mais, je me balladerai pas la nuit, ni le jours d'ailleurs" (E/6/A8).

les rumeurs du "on", c'est-à-dire des autres, ou si ce sont les "on-dit" qui permettent de préciser plus clairement le ressenti vécu. Quoiqu'il en soit, les cas remarquables suivants montreront que l'atmosphère des lieux déborde largement le pouvoir de la rumeur et qu'en tout état de cause, dans le présent vécu, tout se réactive selon la force de l'imaginaire.

- Le diurne selon le nocturne -

Le cycle nycthéméral ne donne pas une simple et régulière rotation des climats. Appliqué essentiellement à la Galerie par les habitants, on a vu lors des figures de polysème (chap. 6) comment ce lieu central de cheminement recherché le jour pouvait être évité la nuit. Mais, il y a plus qu'une simple alternance. En simple terme de fréquentation à l'échelle collective, la Galerie est habitée surtout de jour. Au cours du diurne, le possible, selon le rythme des pas et le rythme de l'habiter (mouvement/demeure) a la nature du projet ou de l'intention en cours qui différent bien évidemment d'un habitant à un autre. Au cours d'un même cheminement de multiples différenciations segmentent la Galerie, déréalisant telle partie au profit de telle autre.

Le nocturne apporte avec lui l'englobement de toute la Galerie dans une même qualification d'ensemble, un même climat sous le signe de l'imaginaire. Ce possible ressenti comme fonds commun par les habitants est éminemment inquiétant. Danger réel ou pas ? Nous n'avons recueilli aucun récit d'agression nocturne, mais probablement y en a-t-il quelques unes. Quoiqu'il en soit, les chemins de nuit rapportés ne se départissent pas de hantises plus ou moins cachées, d'écarts, d'évitements, voire de courses. L'habitante (E9) qui ne craint pas la nuit, recherche pourtant les excursions labyrinthiques, elle a des envies de se perdre, elle souligne les aspects climatiques malsains (odeurs de chlore, la nuit), elle a horreur des impressions de descente. L'habitant (E16) qui ne ressent pas directement la peur du nocturne ne manque pourtant pas de rapporter les rumeurs sur la nuit et sa réticence à "se ballader". Les autres font tous écho à des résonnances où les hantises se redoublent à des degrés divers, mais se resserrent toujours

---

NOTA - Les formes concrètes de l'évocation du possible dans le présent reprennent différents traits de la vie quotidienne déjà présentés dans les figures et appropriations, d'où de nombreux renvois à des récits déjà cités. Cette dernière lecture cherchant le fonds de l'expression rappellera brièvement ces "traits" avec leurs expressions les plus "représentatives".

"J'ai peur, j'ai très peur. Je ne suis sortie qu'une fois, la nuit (...) le vent qui soufflait fort a emporté mon foulard et je ne suis pas allée le rechercher ! J'ai été rassurée seulement après ma porte" (E2/A6).

"Sous la Galerie, on a toujours peur (la nuit). On dit : "C'est Chicago" quoi ! Quelqu'un te tue, personne te voit (...) Ici, à la Villeneuve, avec les filles on parle toujours du diable, tu vois. Quand tu rentres le soir toute seule, on dirait qu'il y a le diable qui marche derrière toi ! " (E10/A17).

"Entre le 30 et le 40, y a souvent là des odeurs de poubelles qui remontent ! " (A11/A5).

"Aspects inquiétants ?... Non. Ohff ! ... Ben, c'est l'occasion quoi. On n'a guère la mémoire de ça. Les faits bizarres, c'est pas classé (...) Moi, je le sais par un ouvrier qui est venu réparer la salle de bains et ça risquait de basculer dans la gaine technique (...). D'ailleurs, c'est pas une coïncidence si la vermine remonte partout" (E7/B3).

"Paraît que là-dessous (Galerie technique) c'est incroyable ! De la vermine, des rats, de tout... On raconte qu'un jour des officiels, des visiteurs officiels, quoi, sont venus. Mais ils sont repartis en courant ! " (E13/A10).

en expressions symbolisant partiellement l'indicible. Ainsi : la présence possible de "voyous", ou de bandes ; ou les bruits inquiétants entendus une ou plusieurs fois, amplifiés et interprétés ; ou peur de "réveiller les morts", et cette crainte de rencontrer des "saouls" ou des "vieillards" (E.10). Enfin, la puissance maléfique du nocturne devient force ressentie physiquement quand s'y adjoint le vent hurleur.

L'alternance nycthémérale n'a donc rien de symétrique. Et les manières dont la Galerie se qualifie ne présentent pas de similitude ou même de complémentarité : dispersion diurne au gré de la préoccupation de chacun, condensation nocturne. Les habitants indiquent souvent qu'ils sont à l'aise ou non, de jour, selon tel ou tel lieu ; mais, du lieu "bien vécu", on dit aussi que ce n'est pas le cas la nuit : ".. tandis que la nuit...". Surtout, on appréhende (aux deux sens du verbe) l'ensemble de la Galerie de manière similaire selon la nuit. Le divers multiple de la Galerie diurne se fonde sur une commune évocation de la Galerie nocturne.

Plus encore, le nocturne insiste sourdement non seulement comme une rémanence qu'on exorcise dans l'activité diurne, mais encore de jour. Car ce sol de la Galerie apparemment rassurant et ferme que foulent les pas recouvre et recèle un enfer. La terre sonne creux alors. L'activité diurne se déroule dans la feinte insouciance sur un vide rempli d'ombre qu'on n'évoque qu'à demi-mot ; antre terrifiant où les bêtes les plus immondes grouillent dans l'enchevêtrement des tripes de l'habitat. La Galerie technique redoublant le tracé de la Galerie passante abrite en effet le ventre nécessaire qui digère, qui pompe, qui refoule, qui devrait aérer et qui souvent empuantit ; source et giron de l'air, de la matière nourricière digérée, de l'eau propre et de l'eau sale, de la chaleur, il remplit et vide sans arrêt. La fonction technique régissant le cours de tous les fluides bascule toute entière dans une qualité imprévue. Elle devait entretenir la vie, la voici imaginée mortifère.

La transmutation s'est opérée selon une métabolique (1) entre les expériences quotidiennes sensorielles, ce qui est pressenti et ce qui est évoqué par la rumeur. Car l'infernal remonte insidieuse-

---

(1) cf. chapitre 6 : La Métabole

"Par contre à la boucherie, y'a toujours quelque chose de bizarre, vitres souvent cassées..., le rideau amoché. J'sais pas pourquoi d'ailleurs. Une vitrine... oui, j'sais pas" (E7/A6).

"Ces coursives, on dirait une clinique, toutes ces portes-là..." (E6/15).
"Les coursives sont toujours aussi sales (...) Avec les coins, vous avez vu, là où il y a des mobylettes, moi j'ai toujours de l'appréhension. Je fais attention. N'importe qui peut s'y cacher" (E12/A1).
"C'est pareil avec les grands qui rentrent de l'école avec leur mobylette. Et tu vois, ici, sous les galeries, y'a du vent. Et y'a ce qu'on appelle... pas le poteau, mais... Les gros...

I - Piliers ?

N - Oui, c'est ça. Et comme y'a un groupe de gosses qui rentre, il veut l'éviter, mais y'a du vent et il se casse la gueule. Enfin... ! (soupir) (E10/A8).

"Escalier dégoûtant, jonché de verre cassé et de détritus inidentifiables. Je pense qu'il y a eu un cambriolage dans la nuit où quelque chose comme ça ! " (E12/A5) (lisant son "journal").

ment par le biais de canaux et de conduits ("gaines techniques") jusqu'au plus secret des demeures, il serpente et fourmille dans l'ombre du domiciliaire. Chaque blatte, chaque cafard et chaque rat s'ébattant la nuit, on pressant qu'ils s'embusquent de jour. Les odeurs nauséabondes remontant quelque fois du tréfonds, apportent elles aussi des indices d'une absence omniprésente. Sous la Galerie donc, mais aussi à travers les béances des murs, tout est possible de manière catastrophique (1). Un envers souterrain et latent colle à la face diurne des usages fonctionnels dont l'orthogonalité technique se noue dans le tortueux.

- La forme et l'usage selon l'accident -

Les modes d'habiter évoluent sur le fonds commun d'un imaginaire à tonalité nettement nocturne et souterraine. D'autres forces de l'ombre se manifestent encore ici et là au travers des cheminements, comme des délégations du nocturne, des succédanés plus isolés. Le possible évocable s'embusque volontiers dans les accidents d'une forme spatiale ouverte devant soi. Les couloirs, dits "coursives" pourtant vécus avec un accent pré-domiciliaire plutôt favorable (et certaines coursives prolongent véritablement les logements dont les portes restent ouvertes durant la journée), on critiquera leur longueur, leur perspective trop rectiligne ; mais "on s'y fait". Par contre, les recoins des coursives, comme de la Galerie assombrissent la tonalité du cheminement. De cette ombre plus marquée que cache une rupture des formes architecturales (piliers, aires de dégagements, angles aigus) l'irruption menaçante devient possible. Aussi ces "racoins" (selon l'expression d'une habitante (E.5) qui réjouirait un psycho-linguiste par le redoublement qu'elle inclut et l'inversion qu'elle évoque:coin à rats) se lient-ils au nocturne maléfique. Ils s'opposent aux "petits coins" dont parlent plusieurs habitants (E.5, E.11, E.3, E.14) et où se réfugie le familier, le domiciliaire ; le "bien à soi" (E.2).

Les escaliers hélicoïdaux dits "de secours" multiplient les accidents de type architectural auxquels s'adjoignent les imprévus d'immondices, de déjections vues et senties. Aussi ne les emprunte-t-on pas sans une certaine crainte. Le vertige qu'ils provoquent se qualifie d'"horrible" en double sens (selon la sensation de chute, et

---

(1) *cf. le court métrage d'Yves BARDIN primé en divers festivals : "Quand les poules auront des dents", où l'invasion fantastique et meurtrière de poules féroces investissant l'Arlequin se fomente à partir d'oeufs couvés dans les souterrains de la Galerie.*

"Les mezzanines, c'est pour les enfants qui vont se cacher ou vous lancent des trucs sur la tête.." (E15/A9).

"Je décide de prendre les escaliers, mais je les appréhende car je souffre de vertige et ces escaliers sont horribles" (E2/A01- extrait de journal écrit).

selon l'horreur envisageable (1)). On ne sait jamais où et quand se fera la fatale rencontre dans le labyrinthe. De même dans les mezzanines pourtant si calmes et si désertes d'ordinaire, les accidents formels régulièrement disposés - détails au regard d'un architecte - débordent imaginairement sur toute la forme édifiée. La mezzanine devient lieu d'évènement néfaste, lieu d'accident possible pour la majeure partie des habitants (exclus les enfants qui la parcourent en patins à roulettes). Ou bien on ne la fréquente pas, mais l'imprévisible côtoie de haut les cheminements, ou bien on l'emprunte pour une recherche de l'imprévu plus ou moins avouée (E9-E12).

Mais, l'accidentel ressenti comme le plus probable et qui déréalise fortement la forme de l'instrument et l'usage quotidien qu'on en fait, se vit dans l'ascenseur. A relire les nombreux extraits de récits illustrant la "polysémie décalée" (p. 181) et l'appropriation par non-lieu (p. 245), on trouvera comment le fonds imaginaire ressort bien, conjuguant les sensations d'emprisonnement aux imminences de chute libre, les "bruits infernaux" (E2) à la possession bestiale s'imposant ("comme des machoires" (E7) et métamorphosant à la fois ("pris comme des fauves... tac ! (E4)) ; toutes puissances de la nuit jouant à faire s'éloigner et se rapprocher sans arrêt l'innomable souterrain. Fatidique jeu du chat et de la souris si bien évoqué dans ces inscriptions répétitives gravées sur les portes d'ascenseur : "pièges à rats".

- L'ordinaire selon l'étrange -

Ces précédents exemples nous amènent de plus en plus à comprendre la forme du présent se vivant selon la force du possible. En voici d'autres où l'imaginaire évoque, à la surface - pourrait-on dire - des cheminements, des forces étrangères dont la rencontre est possible. Ces "apparences territoriales" correspondant à une tentative d'assigner fixement un groupe sur un lieu (2ème règle du code d'appropriation p. 233), renvoient à un effort pour exorciser tout ce qu'il y a d'imaginaire dans le mouvement d'identification d'éléments du "socius". Tout ce qu'on croit possible et dont l'effectivité n'a pas été éprouvée, on en cantonne la force dans les limites apparentes d'un lieu : c'est vouloir représenter perpétuellement lointain ce qu'on pressent

---

(1) cf. le récit de cette habitante (E2/B10). Dans cet escalier, on a tiré au fusil sur son fils. La pièce à conviction semble effectivement convaincante : le moule à gâteaux qu'il portait ne servira plus que de passoire. Dans ce cas, l'horrible persiste par le marquage évènementiel.

imaginairement capable de s'approcher. D'où les collages symboliques hétéroclites fort divers selon celui ou ceux qui sauvegardent leur "ordinaire", leur familier (1). Les uns identifient des "montées" de maghrébins, d'autres des montées de beaux appartements. Les tunisiens identifient des lieux typiquement algériens. Collage des lieux sales aux lieux habités par les "étrangers", mais tout aussi bien aux lieux où traînent trop d'enfants, aux lieux où il y a trop de béton. Les lieux étrangers s'appréhendent dans la confusion, dans le "mélange", comme disent si souvent les habitants ; lieux où l'on ne distingue pas bien ce qui se passe, où l'on ne sait pas trop bien ce qui pourrait arriver. Un signe, ou un signal plutôt : odeur de cuisine étrangère, ou circulation intense d'enfants dans les coursives ressentie par la vue ou l'ouïe, amplification des rumeurs ; autant de signaux parmi d'autres, par lesquels l'étranger se délègue et à partir desquels le reste s'imagine.

Projetée sur la topographie géométrique conçue, la topologie imaginaire serait incohérente. Doubles, ou multiples sens contradictoires pour un même lieu. Polysémie générale d'un même signal : la circulation intense d'enfants dans une coursive peut signaler un mode de vie maghrébin, ou un mode de vie de classes moyennes "progressistes". Les interactions homologues entre signifiant et signifié (étranger : sale, sale : étranger) dérouteront l'enchaînement causal, car les sens des lieux se superposent, les territoires se fluidifient (cf. Les exclusions en cascade dont la Maison de Quartier est le lieu - p. 239). Comprises en terme de force et non de délimitation fixe, ces contradictions coïncident pourtant. L'appropriation n'a de force que par la force de ses contraires ; car le contradictoire au gré d'une claire spatialité devient contrariété selon le vécu présent. L'ordinaire ne se dynamise que sous l'évocation de l'étrange et de l'étranger possibles. Sans la reconnaissance du fonds dynamique de l'imaginaire, ce jeu de forces n'aura jamais d'autre sens que celui d'épiphénomène d'un mécanisme social au gré duquel le vécu quotidien est accident insignifiant.

* - Le quotidien selon l'événementiel -

L'ordinaire en tant que quotidien (au sens éthymologique) est un présent répétable chaque jour. Sous les vêtements historiés de

---

(1) On peut relire les extraits de récits des pages 231 (l'apparence territoriale) et 237 (les appropriations différenciantes).

l'évènement, le possible correspond à ce qui arriverait une fois. Singularité extrême de l'évènement en soi qui, d'après ce présent vécu, s'imagine comme un éventuel, ou se réactive, se ré-imagine, si l'on peut dire, comme un fait unique du passé et irréel du présent. Rien de commun semble-t-il entre un fait "réellement" advenu et un éventuel qu'aucune nécessité n'oblige à advenir. Le nocturne, l'accident, l'étrange, se grouperaient sous le signe d'un éventuel imaginé, vrai ou faux. Par contre, ce "marquage évènementiel" dont il était fait état lors de l'étude du code d'appropriation (p. 242) porterait sur une rémanence d'un "réel" bien vrai. Mais, le concept de vérité bien lié à la vérité du concept perd de l'assurance dans les pratiques vécues de l'habiter quotidien. La relation du présent au possible s'évalue mal au gré d'une disjonction exclusive entre vrai ou faux. Du point de vue des modes d'habiter, le possible se définit (définition qui engendre) par l'imaginaire et, en ce sens, c'est un "ni vrai-ni faux" (1). Il ne s'évalue pas selon le réel, mais selon le présent dont il constitue l'horizon.

Or, les évènements passés qui ont marqué lieux et climats ont été ou bien vus et alors ils se connotaient de présence effective (ainsi la bagarre devant le C.E.S.), ou bien entendus et ils se reconstituaient selon l'imagination visuelle, ou bien rapportés par la rumeur. Tous évènements imprévus qui, une fois passés, imprègnent encore certains endroits et selon les présents ultérieurs modifient les modes de cheminer et d'habiter parce que leur répétition, même improbable, est évocable. Pour tous les habitants imaginant ces possibles à l'horizon de leur présent, tous ces différents types d'évènements, qu'ils aient été vécus ou non, se rassemblent sous la modalité d'un éventuel ni vrai-ni faux pourtant doué d'une force qui fait éviter, contourner, ou rechercher le goût du lieu. Le présent prend une tonalité affective différente selon que l'éventuel s'imagine de manière néfaste ou favorable.

Mais, cette tension entre possible et présent qui réagit sur l'habiter du moment se qualifie de degrés très variables selon que

---

(1) Rappelons les deux lignées logiques articulant chacune à leur manière la philosophie occidentale et selon lesquelles la modalité du possible se connote différemment :

- *la lignée des valeurs paires : vrai ou faux (cf. la scolastique dominante du Moyen Age, la logique de Port-Royal, LEIBNITZ),*
- *la lignée des valeurs impaires : vrai, faux, ni vrai-ni faux ; lignée qui a toujours inspiré de la méfiance et qui va d'EPICURE à LUKACIEWITZ.*

"Y'a un grillon chez Gro ! (rire) enfin quelque part par là ! Près du magasin, vraiment ; sûrement caché dans un pylône métallique. Il y était déjà l'an dernier ! Enfin, j'sais pas si c'est le même ou un autre ! Ca m'avait tellement étonné qu'il y ait un grillon ici ! " (E7/B2).

"Y'a aussi des bruits de sirènes des systèmes de sécurité. Ca sonne tellement souvent et tellement longtemps qu'on ne sait plus très bien quel danger ça signale. Ca sonne mais on ne sait pas exactement ce que ça veut dire ! C'est bien ça ! Hum ! " (E7/B3).

"Bruits de perceuses et de compresseur... C'est un chantier permanent" (E12/A2).

l'évènement imaginé ou ré-imaginé fut dramatique, ou curieusement imprivisible, ou ponctuation inattendue d'un cheminement qui sortit alors de l'ordinaire. Le possible devient, dans les cas les moins catastrophiques, un probable attendu, voire recherché. Ainsi ce grillon entendu l'an passé et chantant de nouveau comme on espérait à peine s'y attendre. Grillon dont la présence tout à fait surréaliste dans un univers de ciment et de métal signale une nature dérisoire mais entêtée. D'autres évènements à fonction de signal se répètent tellement que le signalé se dissoud. Ainsi, les sirènes, indiquant une disfonction dans les systèmes d'aération des garages, celles qui appellent au secours des usagers bloqués dans l'ascenseur, celles que les commerçants ont fait installer dans leurs magasins. Tous les timbres qui faisaient d'abord sursauter dans l'inquiétude finissent par se confondre et, de par leur répétition abusive, se fondre dans un quotidien bruit de fond. Encore : le bruit permanent dûs aux chantiers qui durèrent pendant deux ans n'était plus un évènement. C'est plutôt l'arrêt du bruit qui surprend. Des habitants citent l'impression de silence angoissant quand les ventilations mécaniques permanentes aérant les appartements cessent par accident. Tous ces phénomènes sonores que les études sur l'imaginaire répertorient moins facilement dans une classification des symboles parce qu'ils ne correspondent pas à des images visuelles sont de précieux indicateurs et du dynamisme de l'imaginaire et des réversibilités qu'opèrent ces forces. L'imaginaire ainsi évoqué par l'entendu, on comprend bien comment il s'insinue dans le présent vécu et se donne comme un fond - "bruit de fond" au sens paradigmatique cette fois - coexistant sous le présent.

Les figures d'hyperbole, d'anaphore et de métabole laissaient apparaître comment autre chose que du temps, autre chose que de l'espace se trouve convoqué dans l'acte présent. Dans les variations, dans les détours et contournements fascinés, dans l'élan d'un projet retardé et différé, dans les excès et débordements, le possible se donne bien dans le présent comme un imaginaire vécu se fondant dans l'atmosphère de tel moment. Sa relation vécue du présent au possible se comprend aussi bien, quant au fond de l'expression, comme relation du possible au présent. Réversion de l'imaginaire évoqué à l'imaginaire convoqué.

L'évocation de l'imaginaire indique sur quel fonds de possible l'habiter quotidien se vit. Elle aura permis aussi de citer les lieux les plus chargés d'imaginaire, ceux qui forment les lignes forces dans le paysage commun de la vie quotidienne de l'Arlequin.

Pourtant, la plupart de ces lieux se connotent affectivement de caractères néfastes : ils convergent presque tous vers du nocturne et du menaçant. Le vécu des lieux favorables semble se fonder sur un autre mode de référence à l'imaginaire. Il se manifeste plutôt selon la redondance que selon la tension et plutôt selon la connotation que selon l'évocation. Peut-être ce départage des lieux selon leur valence affective trouvera-t-il son régime dans les manières selon lesquelles l'espace vécu imaginé se distingue de l'espace conçu ? Mais d'abord quelles sont les formes concrètes de l'imaginaire convoqué ?

- Convocation de l'imaginaire : le possible selon le présent

L'évènementiel dans le quotidien :

Certains évènements ayant marqué des ensembles de lieux ont fini par les colorer d'une tonalité particulière. Ainsi le marché cité par tous les habitants : son installation, prévue ou non, fut remarquable pour tous et l'évènementiel en quelque sorte banalisé persiste sur cette place devenue "place du marché". La présence périodique du marché ponctue de manière favorable les cycles de la vie quotidienne. Aller au marché reste pour la ménagère : "un petit évènement". Pour plusieurs habitants fréquentant un peu la Maison de Quartier, ou la Maison Médicale, le possible est convoqué dans le présent en ce sens qu'on recherche du nouveau, des petits imprévus, un changement de climat, des rencontres inopinées. Evènements cycliques qui ne correspondent plus à l'évènement radical et unique, mais répétitifs et ainsi autant évoqués que convoqués. L'Arlequin tout entier a été considéré à plusieurs reprises dans nos entretiens comme un évènement global. Il ponctuait un moment important de l'histoire résidentielle des habitants qui l'appréhendaient de manière jamais indifférente : soit avec enthousiasme, soit avec stupeur. L'imaginaire se mêle étroitement à l'idéologique diffus selon deux pôles opposés : "l'enfer de béton" ou "la vie nouvelle". Pour les enthousiastes, quelque chose de cet évènement favorable subsiste et se distille encore subrepticement sous leurs pas quotidiens. Quoi qu'on ait fait la part des choses, l'imaginable possible n'a pas encore été épuisé.

Citons une dernière fois cette forme remarquable de quotidienneté évènementielle qui s'épanouit dans certaines figures de cheminement dont la redondance confine à l'hyperbole, voire au sublime.

"Si, pourtant faut que je dise... par exemple : près de l'ascenseur, ces trois petits arbres qui sont dans le coin, avec leur feuillage, quand il souffle un peu d'air, c'est très agréable" (E2/B3).

"Un soir depuis chez moi... (petite voix), c'était en août, y'avait la lune ronde, et puis elle se reflétait dans le lac !... C'est la première fois que je voyais ça ! " (E3/A7).

"On va sur les Buttes, on court ! (...) On aime beaucoup ça, surtout quand il y a du soleil. Quand on se trouve sur les collines, tu vois, et on est pas sur terre quoi, c'est pas toujours plat ; bon, c'est haut, c'est un peu haut ! Quand tu vas sur la colline, y'a le soleil... On dirait, tu vois... Quand on est sur la colline et qu'y'a du soleil... il.. il est là le soleil ; toi, t'es là ! " (E10/A12).

Propos d'habitants évoquant l'avenir du quartier (fin des seconds entretiens) :

"Ben... on pourrait très bien vider la Villeneuve... paraît qu'on est gauchistes, tout ça..." (E3/B10).

"Si ça reste comme ça, ça sera bien mais... il faut voir les personnes qui vont rester à Villeneuve. Parce que si ce sont les personnes qui sont propres, ou à peu près, bon, c'est bon ! Mais, si ce sont des gens un peu sales ou quoi, ce sera un désastre (...) On voit des choses au "40". Quelque fois on voit des vieux fauteuils, des trucs qui traînent, c'est un désastre (...) Si ça devenait vraiment désagréable on pourrait plus y habiter"(E11/B9).

"Faut regarder la génération qui pousse. J'ai peur parce que là, c'est un problème de concentration (...) Regardez déjà l'ascenseur de chez nous, ça pue la pisse et Dieu sait que ce bon vieux concierge nettoie l'ascenseur ! " (E13/B4).

"Oh, ben ça alors ! Dites ! Moi, j'ai 68 ans, alors quand on commence à vieillir, on vit chez soi, dans son atmosphère ; alors le reste hein, ça vous intéresse pas. Moi, la Villeneuve dans dix ans, je la vois toute délabrée, toute moche, toute à refaire. Les appartements, n'en parlons pas ! " (E6/B6).

Les lieux méritant les accents les plus poétiques se situent dans le parc (ainsi la Butte entre ciel et terre, ainsi le lac), ou dans les signes égarés de la nature à partir desquels le présent convoque le possible. Ces lieux perdent tout sens topographique et transfigurés se donnent comme une atmosphère, un monde imaginaire fermé au reste de l'espace fonctionnel, mais illimité quant à la force selon laquelle il est ressenti.

Certains cheminements en des lieux plus minéraux rencontrant des moments moins sublimes, mais où le présent devient tout d'un coup un vécu imaginaire : la "Rampe" cheminée comme une ruelle d'un village méridional escarpé (E14), les tables à l'extérieur du café ménageant une atmosphère de village subitement entrevue.

Ainsi, quand l'évènementiel se banalise et ressurgit dans l'immédiateté d'un présent où il se fond, le possible se trouve convoqué et prend corps à partir du présent. Le "plus tard" éventuel se tisse à même "le maintenant" vécu.

- Le demain selon l'aujourd'hui -

Les manières d'envisager l'évolution future du quartier présentent une remarquable convergence. Tous les habitants pressentent une caducité peu optimiste allant de la détérioration partielle à la décomposition cataclyctique : "un désastre", un "taudis", "tout délabré". Soit la détérioration de matériel ou de climat social paraît devoir survenir d'elle-même peu à peu, soit on imagine les forces qui pourraient contrôler cette dégradation envisagée par un renforcement de l'animation (cf. E4, E14, E7), mais aussi par une banalisation : "ça deviendrait une cité comme les autres (E4/B11). Or, tant les formes de détérioration extrapolées et les lieux qu'elles affecteraient, tant les forces capables de "remettre de la discipline" (E1), ou de mieux encadrer un bon entretien et la maintenance du quartier, comme globalement habitable, existent présentement dans la vie quotidienne. La manière d'imaginer les lendemains de l'Arlequin s'organise à partir du présent.

Le fait vécu quotidiennement alimente le possible envisagé. La saleté ici s'annonce comme saleté partout. L'habitante qui disait "quand j'irai partout, je serai moi" (E2) craint trop qu'entre-temps

"Ah, la Villeneuve demain ? Ca c'est mon souci, c'est mon souci. J'sais pas... je... j'ai peur que si... J'ai une petite appréhension pour la Villeneuve de demain parce que je la trouve très chouette, très colorée, je l'aime beaucoup... et j'aurais tellement peur que la Municipalité l'abandonne que... que... ça serait un taudis en rien de temps, hein ! Parce que la Villeneuve abandonnée, ce serait horrible ! (...) Ce serait le labyrinthe à taudis!" (E2/B12).

"Je me dis que je le vois (l'Arlequin) en noir... (...) C'est surtout pour le parc que je crains... déjà qu'il était petit, et déjà qu'on le saccage... alors qu'est-ce que ça va être, hum ! " (E3/B9).

"(Si la couleur politique municipale change) D'abord, je pense qu'y remettraient un peu d'ordre... ça deviendrait une cité comme les autres.

I - Qu'est-ce qu'on enlèverait alors ?

L - Ah, Ah ! D'abord la Vidéo ; ils la contrôleraient mieux, c'est certain" (E4/B11).

"On va peut-être retomber dans la médiocrité (...) Moi, j'ai l'impression que c'est peut-être le rôle de l'animation d'attiser le feu pour entretenir l'effort" (E7/B12).

l'atmosphère globale n'ait changé. Et ce qui apparaissait une création continuée selon l'ordre de la conception-production du quartier s'évalue selon l'absence, la disparition possible des forces (politiques locaux, animation) auxquelles on sent que le quartier est lié.

A lire les propos des habitants, il appert que l'évocation parfois fantastique de l'avenir renvoie à une manière de vivre le possible dans le présent. Apparente évocation suscitée par une question, mais effective convocation de l'imaginaire autour du présent vécu. L'Arlequin est déjà, selon certains signes, ce qu'il pourrait être demain.

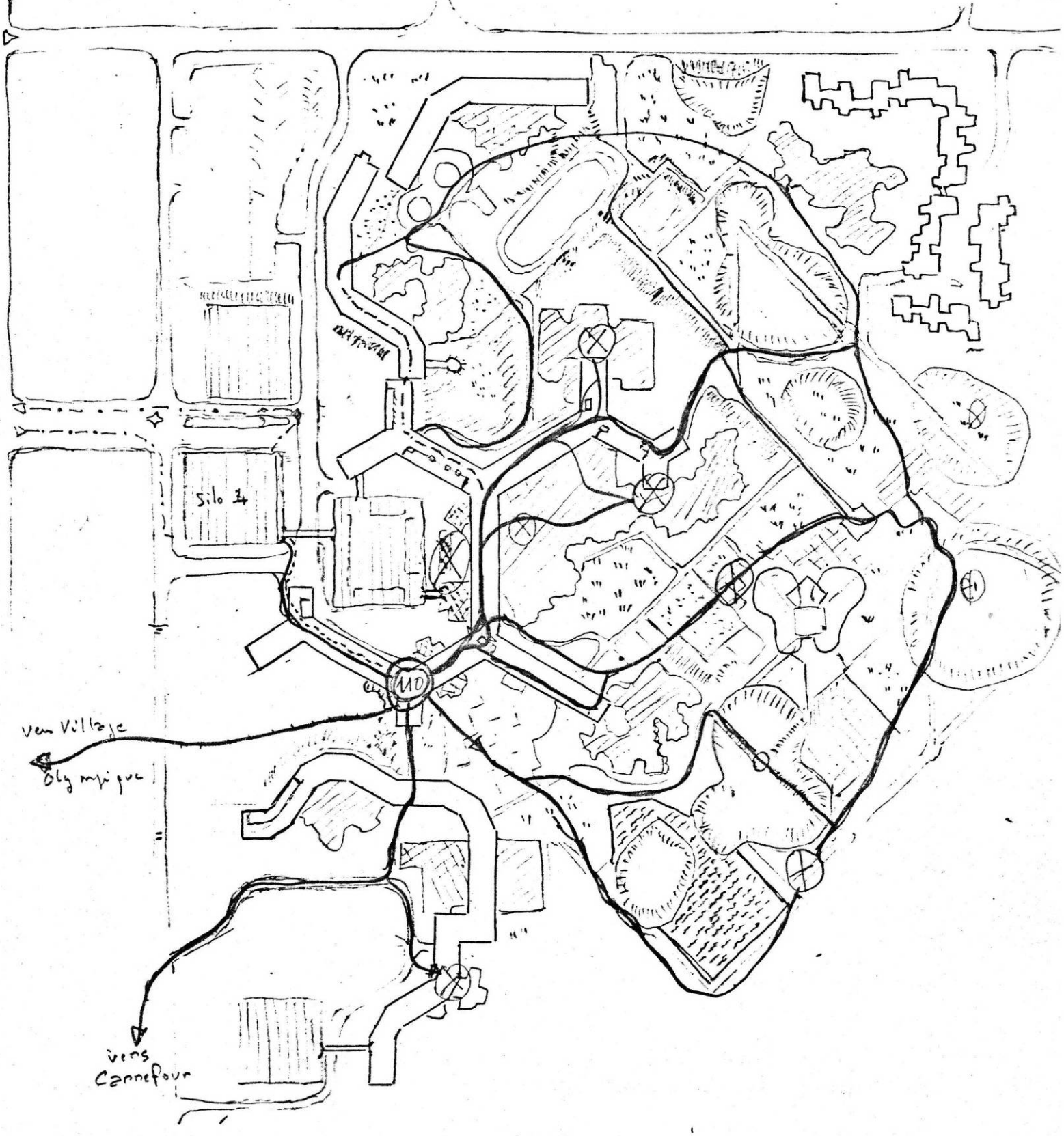
- Le tout selon la partie -

Le processus de synecdoque se manifeste de nouveau au fur et à mesure des évocations et des convocations de l'imaginaire exposées. Il se présentait comme figure fondamentale d'une réthorique des cheminements. Le voici régissant la présence latente et la fréquence de l'imaginaire dans les modes d'habiter tels que vécus.

Trois exemples heuristiques éclairciront d'emblée comment l'imaginable se trouve convoqué dans les manières d'habiter les lieux fréquentés.

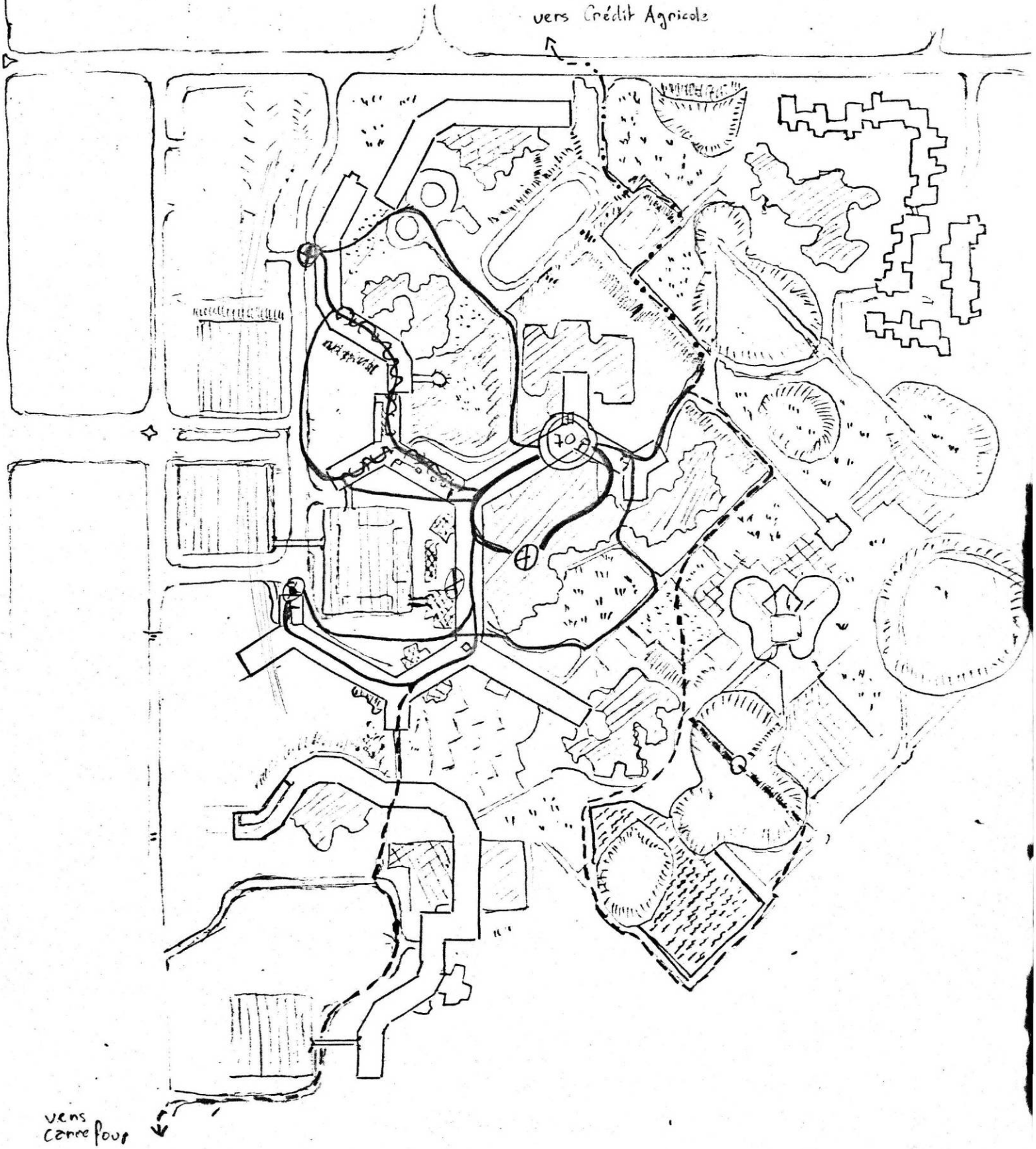
Trois habitants (E2, E5, E12) refont chaque jour les mêmes petits trajets. Quelles que soient les variations d'atmosphère, en terme d'espace ils n'habitent qu'une très petite partie du quartier. Aucun d'eux n'est allé une seule fois dans le parc et la majeure partie de l'édifié leur est inconnue. Inconnue, mais pourtant imaginable. Chacun évoque à sa manière le reste du quartier et cette "manière" se qualifie selon le style d'habiter qui leur est propre. Pour une habitante (E2), la globalité du quartier est évoquée comme un possible appropriable peu à peu qu'elle espère toujours "chouette" et "coloré". D'où sa crainte compréhensible que le nocturne, le venteux, l'abandon de l'entretien ne vienne entraver son projet d'habiter et ne le confine dans ce qu'elle appelle "mon coin que je me suis fait" (E2/P7).

L'autre habitante (E5) vit selon un style nettement volontariste. Familière de l'animation, elle imagine le reste du quartier comme un espace qui doit devenir de plus en plus approprié par tout



--- 110 - Silo 4 : passage par mezzanine

E. 15.



—•• : trajet en vélo

~~~~ : chemin évité si possible
~~~~

le monde et se vivre sur le mode de la rencontre. Nous remarquions, dès le chapitre 5, combien la charge qualitative des chemins effectivement "habités" par cette habitante débordait leur assignation topographique et les faisaient valoir comme un habiter du quartier lui-même.

Le troisième habitant (E12), très marqué par son court trajet quotidien en mezzanine, n'a aucun projet d'appropriation différente. Il traverse chaque jour sa gêhenne quotidienne et tout l'Arlequin s'évoque dans les détritus et vomissures, les carcasses de vélo et de caisse enregistreuse qu'il enjambe chaque jour.

Pour ces trois habitants, le reste du quartier s'évoque et de plus se convoque dans le présent. Dès maintenant, leurs modes d'imaginer la globalité s'articule dans leurs styles d'habiter. L'ailleurs non habité insiste déjà comme possible habitable ou inhabitable et ceci vaut pour tous les habitants qui se répartissent entre les deux cas extrêmes : celui du projet volontariste d'appropriation et celui de la déréliction fascinée ; la première habitante (E2) donnant l'exemple d'un cas moyen d'une lutte entre projet et résistances. Pour tous les habitants interrogés et même ceux qui parcourent largement le territoire du quartier, la totalité spatiale ne se donne que dans les parties habitées effectivement, c'est-à-dire configurées selon sentir et motricité (1). Plutôt que d'une totalité, il s'agit donc d'une globalité convoquée selon le style d'habiter vécu dans chaque présent.

Une telle globalité se donnant comme fonds commun de l'expression habitante se constitue par évocation du possible et convocation de l'imaginaire dans l'atmosphère de l'habiter présent. Le double mouvement, tantôt accentuant l'évoqué, tantôt accentuant le convoqué, au gré des récits recueillis, renvoie à une même puissance d'imaginaire selon laquelle le possible et le présent répondent l'un à l'autre ; les mêmes caractères marquants se retrouvent en définitive aussi bien convoqués qu'évoqués. Le nocturne, l'accidentel, l'étranger, l'évènementiel composent le climat d'habiter où le tout se donne dans la partie et l'instant vécu.

Par les styles d'habiter et l'imaginaire sur lequel ils se fondent, la totalité donnée comme territoire conçu et produit se déforme

---

(1) cf. la figure fondamentale d'asyndète (trous et absences) chapitre 6 et la fin du chapitre 8.

et change de régime. Pourquoi les caractères néfastes sont-ils prépondérants dans la convocation du total de l'ensemble d'habitat, sinon précisément parce que ce total que les concepteurs pouvaient se représenter vécu de manière plutôt favorable, avec une meilleure possibilité de rencontre, des formes plus rassurantes, des couleurs plus gaies, des commodités facilitant la circulation, ne s'appréhende, à partir du vécu, que par l'imaginaire. Parce que donnée dans l'homogène, l'équivalence, la perméabilité, la transparence, la totalité réelle n'offre pas de prise, elle est radicalement inimaginable. Dans la vie quotidienne le "réel", c'est le lieu vécu présentement et à travers lui la totalité se ré-imagine comme globalité. Aussi, les possibles inquiétants que le processus de conception-production avait évacués réapparaissent d'autant mieux dans l'usage non pas représenté, mais vécu. Contre la transparence diurne d'un habitat technologique, l'imaginaire peut encore, à travers le vécu, opposer les forces de l'accidentel, de l'imprévu, du nocturne originaire au sens où il a "une existence symbolique autonome" (1).

La lutte est-elle dérisoire ? Ce serait postuler un caractère fantasmagorique, labile et inerme que l'imaginaire est loin d'avoir. Bien au contraire, une puissance siège en lui dont l'univers de la production technique évalue mal la portée.

Trois pouvoirs de l'imaginaire vécu

Tout ce que les récits d'habitants rapportaient quant à la manière selon laquelle les modes d'habiter convoquent un fonds commun subsistant sous le présent - et ce fonds peut se dire un imaginaire vécu - converge sur trois pouvoirs de l'imaginaire :

1 - Pouvoir d'excéder : les débordements opérés par la synecdoque, grâce aux absences et coupures opérées par l'asyndète, font valoir la partie pour le tout. L'essentiel d'une réthorique habitante et son incorporation dans les capacités sensori-motrices n'ont de communauté de sens que par le processus de schématisme permettant la convocation anticipatrice du possible selon la pregnance du climat. L'articulation de l'hétérogène, tant pour l'organisation de l'espace vécu que dans l'acte configurateur est un pouvoir de l'imaginaire. Pouvoir donner le tout dans la partie : puissance de "déréaliser" l'espace construit et donné à habiter.

---

(1) *Gilbert DURAND - Les structures anthropologiques de l'imaginaire - p. 68 (cf. encore p. 220) - Editions Bordas - 1969.*

2 - Pouvoir de réversibilité : les réversions remarquables portent sur les manières les plus fondamentales de vivre l'espace selon le temps. Ainsi le total n'est pas supprimé ; évoqué dans le partiel, il se convoque aussi sous la forme d'une atmosphère enveloppant le présent. De même l'évocation de l'avenir possible à partir du présent redouble la convocation du demain dans l'habiter d'aujourd'hui.

Ces réversions relèvent d'un procès de symbolisation bien propre à l'imaginaire et dépassant ce que le savoir reçu en dit quand il définit le symbole : "tout signe concret évoquant quelque chose d'absent ou d'impossible à percevoir"(1). Selon l'habiter vécu, le procès de symbolisation convoque en même temps qu'il évoque. Les graffitis incompris, le carton d'ordures déjeté au travers de la Galerie, le coin de pelouse encore vert, une couleur frappante évoquent chacun à leur manière un possible éventuel et symbolisent en ce premier sens (évocation en raccourci) un imaginable aux limites indéfinies. Mais, traversant l'affectivité, le sentir et la motricité, ces mêmes symboles convoquent l'imaginable et mobilisent le présent. Du convoqué à l'évoqué, les réversibilités apparaissent comme des "genèses réciproques" et indiquent cet "incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social" (2.).

Dès lors, une image linéaire du temps ne correspond guère à la modalité vécue de l'habiter. S'il faut donner une image, celle du cercle conviendrait mieux à illustrer ces circulations du présent au possible et du possible au présent par le véhicule des symboles.

3 - Pouvoir d'immédiateté : le pouvoir d'imaginer a pu s'analyser dans ses fonctions de liaison, de rassemblement et de synthèse exercés dans les configurations et articulations par l'image du corps. Il caractérise l'imaginaire comme le medium par excellence, le "lieu d'échange" entre le geste pulsionnel et l'environnement (2) entre la pluralité des styles d'habiter et les modalités communes. Et pourtant, l'imaginaire se vit selon l'immédiateté. Pregnance de l'imaginable dans les climats de tel ou tel moment, supersosition du possible convoqué et du possible évoqué, convocation dans l'acte présent qui confi-

---

(2) Gilbert DURAND - Les structures anthropologiques de l'imaginaire - p. 38 - op. cit.

(1) Vocabulaire technique et critique de la philosophie - André LALANDE - Art. "Symbole" (P.U.F.).

gure en tel lieu, de la globalité évocable se donnant comme situation : l'expression habitante vécue dans l'espace et dans le temps fait l'économie des chaînes de causes ou de raisons, des cascades de représentations. Elle n'a rien d'un "rapport" de partie à tout, d'un "rapport" de l'individuel au "socius" : tout autant d'explications raisonnantes (1) qui donneraient d'un côté le sujet, d'un autre l'objet, d'un côté le connaître, de l'autre le monde en soi. Dans la mesure où l'habiter quotidien peut trouver sens en tant qu'expression, l'imaginaire s'offre comme référent essentiel où tous les moments de l'habiter, tous les espaces habités convergent dans un ancrage commun. L'imaginaire trame et tisse sous chaque vécu présent un fond qu'il lui donne immédiatement comme monde.

3 - UN REGIME DE L'EXPRESSION

Quand, à la fin du chapitre septième, la réthorique des cheminements refusait de se limiter à un modèle linguistique (signifiant-signifié) en le dépassant de deux manières : par les excès démesurés débordants une signification claire, par des ruptures de liaison dans la continuité du processus de signification ainsi perturbé par ces événements, l'habiter vécu semblait ne pouvoir se comprendre qu'en terme de force. Cette force, on aura suffisamment aperçu comment elle trouve son principe organisateur dans les puissances de l'imaginaire. C'est par elle que l'espace édifié se déconstruit selon le temps vécu et se configure en un habiter discret (parties discontinues) sur le fond d'une globalité donnée dans le partiel.

Les récits exprimant le vécu quotidien montrent que le "vécu" est expression ; l'hypothèse méthodologique se concrétise dans ces modes de cheminer qui se sont avérés modes d'habiter.

Voici que le dépaysement recherché au moment d'aborder les récits de la vie quotidienne des habitants a trop bien réussi. Il nous emmène vers un axe et un fonds commun de compréhension des conduites quotidiennes qui est pétri d'imaginaire. Et, de plus, le "réel" de l'espace conçu devient un inimaginable et inhabitable en tant que tel. L'habiter vécu ne peut-il se dire et se comprendre que sous la forme d'une

---

(1) Et nous rappelons un des sens éthymologiques de la "ratio" : mise en rapport selon calcul.

pure pratique saisissable par bribes et dont l'examen empirique ne trouverait pas de fin ? N'est-il que dispersion et son unité de sens simplement hypothétique ? En somme, en débordant la structure bien connue et rassurante du rapport de signifiant à signifié, la réthorique habitante induirait un discours à son propos qui, d'errance en errance, finirait par divaguer dans l'arbitraire. L'expression habitante n'a-t-elle aucune nécessité interne, ne peut-on la redire en une théorie cohérente ?

Mais, précisément, le régime de l'expression dépasse celui de la signification à structure binaire, en ce qu'il ne fonctionne jamais de manière arbitraire. On connait les deux principes sur lesquels Ferdinand de SAUSSURE fonde la théorie du signe :

1 - le rapport arbitraire entre signifiant et signifié,

2 - le caractère linéaire du signifiant (1).

Or, il suffit de reprendre les figures de la réthorique habitante pour saisir que ces exprimants dépassent l'ordre de la "convention", qu'ils sont loin d'être "immotivés". Aussi la réthorique des cheminements se distinguait nettement du processus linguistique. La pregnance des climats concrets par lesquels on ne chemine jamais exactement de la même manière, outre qu'elle présente l'habiter comme le contraire d'un "immotivé" fait comprendre que l'exprimant (ce qui exprime quelque chose) n'a rien de linéaire. L'atmosphère rassemble un véritable réseau de significations enveloppant les présents vécus. Les convocations et évocations de l'imaginaire se mêlant aux "climats" et fondant les articulations de chaque expression habitante en elle-même, aussi bien que les "relations" d'habitant à habitant, et d'habitant à l'univers d'habitat, on ne saurait en dire : "c'est une ligne" (1). La présence fondamentale de l'imaginaire dans le régime de l'expression habitante vécue apparaît non seulement probable mais nécessaire. Elle situe le fonctionnement de l'exprimer au niveau du procès de symbolisation (se concrétisant dans la configuration spatiale selon synecdoque et asyndète) qui, précisément, ne s'effectue pas selon un rapport arbitraire et "ne se déroule plus dans une seule dimension" (2).

---

(1) *cf. Ferdinand de SAUSSURE - Cours de linguistique générale - p. 100 et 103 - Payot - Paris - 1968.*

(2) *Gilbert DURAND - Les structures anthropologiques de l'imaginaire - p. 28.*

Dans tout ce que l'expression habitante a manifesté, aucun exprimant ne se contente d'être l'instrument arbitraire de ce qui est à exprimer. Le signifiant ne vaut pas qu'en vertu du contenu signifié. Il "vaut" déjà pour lui-même ; comme mode d'expression déja chargé de sens. Ce qui est exprimé (ainsi évitement ou recherche, aise ou malaise d'habiter...) renvoie au mode d'expression ; et le mode d'expression, dans sa manière de configurer l'espace habité, implique d'emblée ce qu'il oeuvre à exprimer. Conformément aux puissances de l'imaginaire, il y a réversibilité et immédiateté. Débordement aussi. Car les récits des habitants comme nos manières de les lire sont gênés par le procès linguistique qu'il faut bien utiliser et qui, dans son étirement linéaire peine à rendre compte de l'expression d'un habiter vécu lui-même comme une expression. Les récits reviennent en arrière, reprennent autrement ce qui était dit, circulent d'une détail à un autre, heurtant et bousculent la linéarité des propos ; de même pour nos tentatives d'analyse. Pourtant, si on n'arrive pas à faire le tour de cette expression habitante et à épuiser sa force expressive, n'est-ce pas que sa nature n'a rien de linéaire, mais se comprend selon de multiples dimensions, n'est-ce pas que chaque moment vécu en tel lieu implique et convoque de manière non arbitraire, mais pregnante dans ses mille concrétudes, la globalité de l'espace habité et le style selon lequel elle se vit ? On n'en finit pas de raconter les modalités d'un habiter. Il y a toujours et encore autre chose à dire.

Ce caractère "non fini" du récit de la vie quotidienne et aussi des analyses faites à son propos peut exaspérer un regard "scientifique" qui aime bien faire le tour des questions et apposer un point final décisif, même si cette terminaison doit se remettre plus tard en question. Pour nous, en comprenant que les modes d'habiter n'ont de sens que sous un régime de l'expression, nous posons que leur étude ne trouve pas de terme décisif. De surcroît, l'étrangeté de cette expression qui fonctionne dans la médiateté et aussi dans l'immédiateté déroute nos habitudes de penser selon la disjonction exclusive, selon le principe binaire de non-contradiction : un objet est ceci ou bien cela, il ne peut se qualifier de manière contradictoire. Mais s'agit-il de contradiction ou de contrariété ?

Il n'est pas contradictoire qu'il y ait à la fois un rapport de l'exprimant à ce qui est exprimé, et une réversion de l'exprimé à l'exprimant qui peut se contracter dans l'immédiateté. Il est simple-

ment difficile d'en donner une représentation théorique et nous manquons de notions pour le faire. Ou plutôt, la théorie de l'expression n'existe plus. Elle n'offre aucun intérêt opératoire, elle n'est utilisable dans aucune technologie de la production.

A titre d'essai et de manière transitoire pouvons-nous trouver une manière de penser qui rende compte d'un régime de l'expression et le présente sous forme théorique ?

Examiné dans son fonctionnement concret, la pratique vécue de l'espace habité s'est présentée selon deux mouvements :

un mouvement de développement, de déroulement dans la succession spatio-temporelle, selon lequel un pas en suit un autre, un cheminer se finit en demeure, une configuration s'expose en figures ; ainsi "déroulés", les modes d'habiter laissaient voir les éléments de leur composition et autorisaient qu'on disjoigne telle figure de telle autre, tel aspect des mouvements d'appropriation de tel autre, l'agi du subi, le présent de l'absent, le possible du présent, l'évènementiel du quotidien ; les liaisons comme les absences de liaison pouvaient ainsi apparaître à tous les niveaux d'analyse ;

un mouvement d'enveloppement, de constriction pourrait-on dire, où les éléments développés dans l'autre mouvement se convoquaient mutuellement : d'exprimant à exprimé, d'exprimé à exprimant ; où le tout se donnait dans la partie, le possible co-existait sous le présent, le fonds imaginaire se convoquait immédiatement dans tel ici et tel maintenant vécus.

Deux mouvements contraires puisque le premier va de l'immédiateté à l'exposition des médiations et distinctions, le second va du médiat et du successif à l'immédiateté. Cette contrariété a pourtant permis de ne pas trahir les particularités et concrétudes vécues et de repousser une abstraction hâtive, mais aussi de dégager les principes communs des modes d'habiter. Ces mouvements d'explication et d'implication apparus dans notre tentative d'approche composent en fait le mode fondamental de l'habiter se donnant comme expression ; quoique contraires, ils se vivent simultanément.

Une théorie ne peut rendre compte de cette coïncidence des contraires qu'en faisant appel à un troisième terme. Il faut remonter assez loin dans l'histoire de la pensée pour trouver une triade de notions capables de rendre cohérente la représentation du régime de l'expression. C'est à la Renaissance qu'une théorie de l'expression se dit selon trois notions spécifiques à travers un courant de pensée pourtant suspect (1) qui va de Nicolas de CUES à Giordano BRUNO. On trouve chez ce dernier trois termes sur lesquels s'articule une conception du monde comprise comme force d'expression. On peut conserver le sens de ces notions éminemment propres à penser tout régime de l'expression, quelque soit l'objet auquel il s'applique. Il s'agit de l'Explication, de l'Implication et de la Complication.

L'explication consiste dans le mouvement d'exposition modale de développement successif selon le temps (qui dans le cas de l'habiter est temps vécu) d'une expression qui configure et laisse apparaître comment elle se configure.

L'implication est le mouvement où les particularités modales se convoquent les unes les autres, l'exprimé renvoyant à l'exprimant et chaque expression s'enroulant dans les autres.

La complication ayant ici le sens d'englobement, de réunion totalisante, est à la fois l'état d'enveloppement exprimé par l'implication et le mouvement s'exprimant par l'explication. Simultanéité et succession, immédiateté et médiateté y coïncident selon le même sens. Fond et puissance à la fois, la complication scelle le régime de l'expression.

Cette triade est probablement la manière la plus pertinente de donner unité théorique à tout ce que les modes vécus d'habiter ont laissé apparaître dans chaque articulation et dans l'articulation de

---

(1) Pensée scandaleuse parce que fondée sur une philosophie de l'univocité et de l'immanence. SPINOZA délaisse dans son "Ethique" les concepts qui dénoteraient immédiatement un régime de l'expression. Ce dernier n'apparaît que par une lecture quasi initiatique, cette seconde lecture que reconstitue Gilles DELEUZE dans son SPINOZA et le problème de l'expression (Ed. Minuit - Paris 1968)

l'ensemble de ces modes. Elle rend compte de ce que nous appelions "le processus d'articulation sensori-motrice", de la cohésion des figures de cheminement dans la configuration du sens des mouvements contraires et concomitants de différenciation et d'identification apparus dans le code d'appropriation, des pouvoirs déroutants et paradoxaux de l'imaginaire ; elle rend compte enfin de la manière selon laquelle la partie se donne pour tout et le tout peut se convoquer dans la partie. Tous ces processus ont en définitive le même sens : l'habiter vécu n'a pas à exprimer autre chose que lui-même. Les pré-conceptions pensées et édifiées veulent confiner l'habitant à l'état de contenant ; mais pourtant une expression habitante existe de manière propre, elle s'exprime pratiquement dans les modes d'habiter exprimant à leur tour la puissance autonome d'expression. Cette autonomie qu'on peut définir théoriquement par la notion de complication n'est pas un délire quotidien habitant parallèlement à l'habitat conçu. Bien au contraire, ces situations d'habitat données à loger, un habiter vécu reconnu comme expression a la puissance de les déformer, de leur ôter le "réel" inimaginable dont elles se parent. L'habitat collectif est peut-être même une matière de choix - encore est-elle inévitable dans la production actuelle du bâti - sur laquelle le vécu quotidien peut oeuvrer et manifester ses pouvoirs inaperçus et enfouis.

Pourquoi enfin, une théorie de l'habiter comme expression semble-t-elle aujourd'hui impensable ? On sait que les notions qui en permettraient l'approche ont été évacuées et ceci de manière non innocente. Mais, de plus, l'approche en reste particulièrement difficile. Elle ne peut s'opérer dans la clarté et la distinction binaire. En effet, la théorie remonte des "expressions" à l'exprimé ; l'exprimé étant en définitive le sens du pouvoir-exprimer. Or, l'exprimé a un statut très paradoxal. C'est que, comme le note Gilles DELEUZE : "à la fois "l'exprimé" n'existe pas hors de l'expression, et pourtant ne lui ressemble pas, mais est essentiellement rapporté à ce qui s'exprime comme distinct de l'expression même. Si bien que l'expression est le support d'un double mouvement : ou bien on enveloppe, on implique, on enroule l'exprimé dans l'expression, pour ne retenir que le couple "exprimant-expression" ; ou bien on développe, on explique, on déroule l'expression de façon à restituer l'exprimé ("exprimant-exprimé")"(1). Ou l'un, ou l'autre des

---

(1) SPINOZA et le problème de l'expression - op. cit. - p. 310.

deux mouvements ; et pourtant chaque suivi analysant l'un des deux ne doit pas perdre de vue son complémentaire sinon la complication qui donne cohérence au régime de l'expression se défait et se scinde ; sinon la puissance expressive ne laissera apparaître aucun sens et on ne comprendra plus ce qui était à exprimer.

Précisément, le statut paradoxal de l'exprimé montrerait combien un habiter saisi comme expression peut être délétère s'il se reconnaît et quelle menace il évoquerait alors. Ce paradoxe bouscule en effet les dualismes et les conjonctions justement réparties qui régissent un mode dominant de penser-produire. Citons encore Gilles DELEUZE : "Bref, partout l'exprimé intervient comme un tiers qui transforme les dualismes. Par delà la causalité réelle, par delà la représentation idéelle, on découvre l'exprimé qui rend les distinctions infiniment plus réelles, l'identité infiniment mieux pensée. L'exprimé, c'est le sens : plus profond que le rapport de causalité, plus profond que le rapport de représentation" (1).

Une dernière remarque :

Qu'il faille remonter à la Renaissance pour trouver une théorie de l'expression clairement déclarée et qu'à la même époque un mode dominant de penser-produire se constitue fermement sur une certaine représentation de l'espace, cela n'a rien de fortuit, ni de contradictoire. Les méthodes combinatoires portaient sur des significations au statut bien précis : le renvoi de l'une à l'autre sur un fonds de <u>similitude</u> ; elles composaient la manière de comprendre, de faire se réexprimer un ordre cosmique s'exprimant de lui-même, mais qu'il fallait convoquer par le medium des cascades de significations-expressions. La coupure se produit à la fin de la Renaissance. Les méthodes de production de la pensée et de la fabrication se dévoient en de purs instruments opératoires subsumés sous une structure binaire qui disjoint identité <u>et</u> différence, qui départage le "je-pense" <u>et</u> le monde. La triade de l'expression s'obère comme métaphysique périmée. La représentation de l'espace dont les "arts de penser" tiraient une force, s'aplatit en "chose étendue", en espace de représentation dont la manipulation ne convoque plus rien d'expressif, simplement des découpages immédiatement profitables où l'hétérogène se déguise en homogène. Ainsi commence le temps du simulacre.

---

(1) <u>SPINOZA et le problème de l'expression</u> - *op. cit.* - *p. 311.*

x x

x

Des quotidiennetés les plus spatiales à une esquisse de théorie de l'expression, voici le terme du second moment de notre dépaysement. Portée par les récits d'habitants, la démarche a pris son temps, enviant peut-être le temps de l'habiter qu'elle s'est complu à faire apparaître, se laissant aller aux "griseurs" quotidiennes, se laissant presque surprendre par les évènements, jouant aussi à varier les chemins. Si l'habiter vécu se donne comme expression, la richesse des "expressions" habitantes n'a guère été épuisée. Pour une même découverte finale, bien d'autres démarches eussent été possibles et le restent, sous le signe d'une même similitude fondamentale. Finissons donc sans terminer, à l'instar de la fin de la nouvelle "l'Expulsé" écrite par Samuel BECKETT (1) :

"L'aube poignait à peine. Je ne savais pas où j'étais. Je pris la direction du levant, au jugé, pour être éclairé au plus tôt. J'aurais voulu un horizon marin ou désertique. Quand je suis dehors le matin, je vais à la rencontre du soleil, et le soir, quand je suis dehors, je le suis, et jusque chez les morts. Je ne sais pas pourquoi j'ai raconté cette histoire. J'aurais pu tout aussi bien en raconter une autre. Peut-être qu'une autre fois je pourrai en raconter une autre. Ames vives, vous verrez que cela se ressemble".

---

(1) Dans le recueil "Molloy" - Editions 10/18 - U.G.E. - Paris) 1963 - p. 253?

TROISIEME MOMENT

L'ETAT DE FAIT, LA FORME DU PROBLEME, LE POINT DES FORCES

"Little boxes
On the hill side
Little boxes
Made of ticky-tacky
Little boxes
Little boxes
Little boxes
All the same

There's a green one
And a pink one
And a blue one
And a yellow one
And they're all made
Out of ticky-tacky
And the all look
Just the same"

Petites boîtes
Au flanc de la colline
Petites boîtes
Faites en tic et toc
Petites boîtes
Petites boîtes
Petites boîtes
Toutes pareilles

L'une verte
L'autre rose
Une autre bleue
Une autre jaune
Mais toutes montées
En tic et en toc
Et toutes se montrent
Toutes pareilles

(Pete SEEGER - "Little boxes")

"L'espace ouvert devant toi, il n'a pas de mesure, pas d'autre qualité
Que celle à lui donnée par la forme et le rythme de tes pas".

(Tradition Védique)

Voici donc refermé le recueil des récits. A regret et encore trop tôt à notre gré. Ce que les habitants ont laissé apparaître d'une modalité d'habiter qui ébranle sourdement le rapport imposé de contenu construit à contenant logé aura-t-il convaincu de la force dont une "expression habitante" est capable ? Nous pensons au moins qu'une investigation telle qu'elle fût menée dans le "second moment" de l'ouvrage aura montré qu'un propos cohérent se peut tenir à ce sujet, et qu'une théorie en est possible.

Notre dépaysement approche de son terme. Nous avons avancé comme à reculons, et nous voici à demi-acculés ; l'obstacle se retrouve à la fin du parcours : celui d'un discours qui doit être fixé théoriquement pour se faire entendre et s'affronter à d'autres théories. Ou plutôt obstacle qui se déplaçait en même temps que nous comme une ombre. Partis d'un état de la question sur l'habiter, nous retrouvons un état de fait jamais donné en lui-même comme une chose, mais toujours indicateur d'intentions, état de fait qui, même dans le mouvement d'habiter suivi dans nos développements, voit un vécu s'affronter perpétuellement à du conçu. Aussi bien, l'étude modale n'est pas nécessairement une pure ethnographie à propos de laquelle n'importe quelle théorie pourrait s'appliquer, que n'importe quel projet politique pourrait manipuler. C'est là conception de théoricien en chambre ou de doctrinaire. Les modes vécus de l'habiter recèlent une signification précise et d'abord celle de faire fi d'un rapport de causalité univoque. Encore faut-il suivre de près la concrétude du quotidien pour reconnaître cette vérité. Ce que nous peinions à saisir au départ de notre second moment a fini par prendre de l'épaisseur, à se proposer comme une autre réalité, une autre vérité toujours en mouvement. Contre la réalité thétique des "petites boîtes" stigmatisées dans la chanson de Pete SEEGER, contre l'ordre réducteur, n'y aurait-il déjà que cette évaluation non métrique de l'espace à configurer chaque jour comme une oeuvre si simple qu'elle n'ose se montrer, n'y aurait-il que "la forme et le rythme d'un pas" formant un espace rétif à la spatialité : ceci indiquerait déjà les doutes et incertitudes propres à déceler la fêlure profonde d'un univers qui se donne à loger dans une division, une parcellarisation qui nous réduit en objets.

Une divergence décisive se dessine désormais entre deux réalités non seulement antithétiques, mais hétérogènes et dont l'affronte-

trop
ment se masque aisément. Voici arrivée l'heure du bilan ; aussi faut-il en ce sens donner un "point de la situation" qui dépasse un pur rapport de domination : ramasser et rendre compte d'un état d'affrontement de deux forces. L'une a le pouvoir "dominant", comme on dit, d'in-former l'espace et de le donner à représenter selon une manière privilégiée. L'autre a la force de s'exprimer et n'a pas cette essentielle passivité qu'on prête à l'usager ; toutefois elle ne peut le dire et, faute de pouvoir in-former d'emblée l'espace, elle le déforme et le transforme : en ce sens seulement elle se dirait "dominée". Affrontement inégal donc, où le pouvoir de produire l'espace à loger se réserve les manières de discourir sur la hiérarchisation de forces qui, en fait, ne sont pas de même nature. Arrivés au bord extrême de notre démarche, il nous reste à faire un tour d'horizon, c'est-à-dire à indiquer comment une expression habitante se trouve pratiquement recouverte et théoriquement inaperçue dans le champ du savoir. Il nous reste aussi à indiquer quelle mutation, quel saut une recherche poursuivant la lignée obscure d'un pouvoir d'expression dans la vie quotidienne devrait effectuer, c'est-à-dire de quels retournements la connaissance de l'urbain est capable.

Ce troisième moment amène donc à des conclusions ; mais encore le terme même de "conclusion" se charge de connotations proliférantes.

L'état de fait d'un recouvrement pratique de l'expression habitante se donne comme état de malaise. Il y a "conclusion" au sens d'enfermement, d'occlusion, mais aussi au sens juridique "énoncé de ce qu'une partie demande contre son adversaire ; énoncé de ce qu'une partie demande à un tribunal de juger" (1). Le chapitre 10 se lira donc en ce double sens : compte-rendu d'une occlusion et appel à une ouverture.

La conclusion thétique, véritable "conclusion", au sens logique, dans le propos d'une thèse, portera donc sur deux points différents enracinnés dans l'état concret du malaise d' habiter et résumés théoriquement.

Un point de fermeture faisant le bilan épistémologique du développement réalisé dans tout l'ouvrage. Se donnant comme une table

---

(1) Littré

des "matières" (mais on entend le terme selon la coutume : matière abstraite, matière à penser), le court chapitre 11 offre un tableau synoptique des implications contradictoires entre une représentation du loger et un habiter vécu. On peut ainsi opérer une relecture simultanée, et abstraite en catégories, de tout ce qui se développait dans la succession du premier moment et du second moment et conclure sur la manière dont l'usage vécu en tant qu'expression (2ème moment) est absorbé dans un procès de production et métaphorisé. Cette conclusion donne l'état formel du "problème habitant".

Un point d'ouverture à plus ample investigation découle lui aussi de l'état de malaise d'habiter. Il fait le point, dans le chapitre 12, de ce qui a pu être dégagé à partir d'une appréhension modale de l'habiter vécu et indique les signes principaux à partir desquels une approche inusitée de la vie urbaine pourrait se déployer.

La forme conclusive de notre travail pourra surprendre les habitudes, encore que des précédents existent déjà (1). Elle se justifie d'abord parce que nous traitons de modes d'habiter qui "continuent à être" et que les issues théoriques doivent se saisir au plus près de ce mouvement, comme le diagnostic ne doit pas trop attendre après la découverte de la lésion. Ensuite parce qu'il serait illusoire de fixer en propositions décisives une synthèse où la production de l'habitat et le malaise d'habiter auraient l'air de résoudre leurs contradictions ; il serait dérisoire de les faire se rencontrer dans le resserrement d'un même discours ramassé sous le titre "conclusion". La contradiction, redoublée de l'occultation d'une instance par l'autre, reste posée. Nous ne croyons pas qu'une théorie puisse la résoudre, si ce n'est au prix d'une absorption, d'une codification encore mensongère. Aussi était-il préférable de scinder l'issue du travail en deux formes conclusives différentes. D'une part, fixer carrément, selon un procédé familier aux manières de penser reçues, ce que les représentations abstraites fixent et définissent, objets définis sur lesquels le mode de

---

(1) "Il n'y a probablement aucun sens à vouloir conclure une "thèse". Aucun objet, en effet, ne semble jamais circonscrit par aucun effort de pensée ; il continue à être, il se modifie, il se déplace. Pourquoi vouloir conclure ? Cela suppose, conclure sur l'objet ; en bref, clore cet objet. Pourquoi, aussi, clore une pensée alors que la recherche se poursuit ailleurs, ouverte et collective ?" Alain MEDAM - "Conclusion" de Sens et connaissance de la ville - Thèse de doctorat d'Etat - Mars 1974 - p. 561.

production fonde son opérativité. D'autre part, indiquer les directions de déploiement d'une manière différente d'appréhender l'habiter vécu. Celle-ci ne se donne pas pour l'unique "autre voie". Elle ne cherche pas à avoir raison et peut-être la trouvera-t-on déraisonnable, baroque, imaginaire ? Mais, n'est-ce pas de cette manière, ou tout au moins de ce côté, et en même temps que d'autres approches (1) des manières de vivre la ville, qu'on trouvera de l'illusoire dans ce qui se donne comme juste rationnalité, du simulacre dans ce qui s'offre comme conscience des "réalités", de l'impossible dans ce qui se présente, ou plutôt se représente comme réel.

---

(1) Rappelons encore le travail de MM. PESSIN et TORGUE - Villes Imaginaires - op. cit.

CHAPITRE 10

LE MALAISE D'HABITER

Comment l'expression habitante se recouvre et s'enfouit, comment sa force se trouve contrainte en même temps qu'inaperçue et littéralement inouïe : l'état de fait s'exprime de manière discrète, mais durable dans un malaise d'habiter. Pour certains habitants, malaise exposé dans ses symptômes présents, pour d'autres, incomplétude avouée dans l'affirmation et l'espérance de lendemains meilleurs. En tous les cas, les possibilités et les tentatives réussies par lesquelles s'effectue une réforme et une configuration originale de l'espace d'habitat s'affrontent constamment à un espace thétique et à une "vie sociale" préconçue. Surtout, le devenir social capable d'expression dans l'acte même d'habiter n'a aucune reconnaissance de cette puissance expressive. La contestation ne se fait entendre qu'à travers un pouvoir de parole se situant inévitablement au niveau des représentations ayant "droit de cité" et "pignon sur rue", pourrait-on dire ; aussi bien, un ensemble tel l'Arlequin est-il né en même temps qu'un certain vocabulaire, qu'une certaine forme de penser l'édifice et d'édifier la "vie sociale".

Le poids de la pré-conception d'un vécu représenté et coulé dans l'édifié pèse-t-il comme une contrainte physique où la forme s'oppose obstinément à la force ? Mais la forme donnée ne laisse pas d'être déformable et les totalités spatiales, métamorphosables. Si malaise ou maladie il y a, ne serait-ce pas du fait que l'espace d'habitat reste (pro)posé en tant qu'espace à loger ?

Une maladie du loger

Le logement, ou mieux, la "cellule-logement" prend essentiellement consistance à partir d'un code jamais indépendant d'un certain paradigme spatial qui régit les modes dominants de penser-produire (1). Code reproduit dans les processus de construction, inscrit dans les règlements d'habitation. Le loger se fonde sur la duplicité d'une réalité hétérogène représentée comme de l'homogène. On est partout chez soi... dans les limites formulées en interdits règlementaires.

---

(1) cf. p. 65 sq. - Le paradigme spatial - Chapitre 3.

Un ensemble d'habitat collectif, tel l'Arlequin, se donne à loger sur le fond d'un milieu idéologique qui l'imprègne et lui donne une forme de représentation globale. Un temps de la répétition s'imposant et se superposant aux temps de la variation et des rythmes vécus fixe les manières locales de penser en même temps qu'il abstrait l'espace d'habitat. Répétition enchaînée et abstraction prêtant unité idéologique à l'espace produit : "c'est le moment de la passivité ou celui de la répétition où tout au plus peut se dire sous forme litanique ou tétanique leurs rôles appris et intériorisés et ceci à quelque niveau que ce soit" (1).

Liée dès le départ à l'espace produit physiquement et à l'espace reproduit socialement, la thématique idéologique régnant sur le quartier de l'Arlequin n'a pas fini de retentir et de se répercuter, malgré les sourdines que les responsables de la "création continuée" (2) y ont appliqué par la suite. Thématique pour une "vie nouvelle" ayant transporté l'Arlequin tout entier dans un firmament utopique durant les deux premières années ; confrontée aux récits de l'humble quotidienneté, elle cristallise autant de points sensibles et réactifs d'une persistante maladie du loger.

Des symptômes trop clairs

Les axes de cette thématique locale sourdent d'une convergence entre les intentions des concepteurs (urbanistes et architectes), l'orientation politique municipale et les "manières de voir" de chaque professionnel de l'éducation et de l'animation ayant participé à la confection du "projet Villeneuve". Or, cette thématique se reproduit aussi bien dans les discours autorisés (cf. : la révue municipale "Grenoble" n° 38, décembre 1973, les publications plus scientifiques ou de vulgarisation de la Société d'Aménagement responsable (S.A.D.I.) : "Ville-Neuve de Grenoble. Objectifs de réalisations", déjà citées - "Ville-Neuve de Grenoble-Echirolles", plaquette de décembre 1973) que, par dégradation, dans les nombreux quotidiens et hebdomadaires ayant consacré des articles au quartier (du "Monde" au "Dauphiné Libéré", du "Nouvel Observateur" à "Femmes d'Aujourd'hui"). Ces "objectifs", reproduits en thématique de représentations, lisons-les dans un des discours scientifiques ayant traité de l'Arlequin :

---

(1) *André BRUSTON et Michel MAFFESOLI - Pratiques sociales et représentations - 1 - L'idéologie comme pratique - U.E.R. Urbanisation - Grenoble - 1973 - Action concertée de recherche urbaine - p. 89.*

(2) *cf. chapitre 2 - p. 50.*

"L'Arlequin, 2 000 logements, est ainsi une oeuvre de concertation entre des équipes nombreuses et elle traduit la volonté de créer réellement une ville nouvelle. Le projet s'organise autour de trois thèmes principaux :

- l'humanisation de la vie urbaine et le refus du grand ensemble,
- le refus de la ségrégation sociale dans le domaine de l'habitat, de l'enseignement et de la culture,
- la coordination des actions éducatives.

Construit à partir de l'idée de faciliter les rapports de voisinnage, de permettre l'épanouissement de la vie sociale, l'Arlequin se présente comme une construction continue et sinueuse (...). La ligne directrice de la programmation des équipements sociaux, éducatifs et culturels est leur intégration (...) à deux niveaux : intégration des équipements au quartier, de façon à ce que chacun puisse les rencontrer de manière naturelle, au cours de son cheminement quotidien (...) ; intégration des équipements entre eux (...)" (1).

Il faut immédiatement remarquer que d'après les récits des habitants, elle est bien loin cette "rencontre naturelle" des équipements, principale inscription dans l'espace des objectifs pour une "vie nouvelle" dans une ville nouvelle. Pourtant ces trois thèmes de l'intentionnalité conceptrice reviennent et se ressassent constamment lorsqu'on demande aux habitants d'énoncer leurs jugements de valeur sur la conception du quartier et la manière d'y vivre. Ainsi, la fin des seconds entretiens libérait un discours non descriptif s'articulant toujours sur la thématique de vie sociale qui fut livrée à l'usage en même temps que l'espace édifié. Les habitants interrogés savaient ou non l'origine et la dénomination de ces thèmes (2), mais tous évaluent et jugent le quartier selon les mêmes axes idéologiques ; que ce soit sur le mode du consensus ou sur le mode de la réprobation. Qu'on s'exclame :

---

(1) *"Présentation de la Villeneuve" p. 9 in : L'enfant ou la quatrième dimension : le projet pédagogique de la Villeneuve de Grenoble - Henri CLAUSTRE et alii - Publication du Centre de Recherche et Rénovation pédagogique - Université des Sciences Sociales - Grenoble 1975.*

(2) *Aussi, nous-même, refusant de nous situer illusoirement au-dessus de ce code idéologique local, avons-nous offert aux habitants reproduisant de manière plus diffuse la thématique en vigueur, les concepts clés permettant de désigner précisément ce qu'ils avaient reconnu depuis longtemps.*

"c'est trop mélangé... On est collés les uns sur les autres" (E4/B1), qu'on reconnaisse que l'intégration raciale et sociale est une illusion (E6), ou bien qu'on remarque un progrès dans la communication entre classes sociales et ethnies différentes, le thème de la ségrégation n'est jamais absent. Qu'on n'use pas des services de l'animation (mais dans ces cas extrêmes, il y a présence et connaissance de la Vidéo), qu'on se sente inapte au pouvoir par la parole, ou bien qu'on soit initié plus ou moins et introduit dans l'appareil d'animation, on se marque ou se démarque toujours en référence à cette âme (anima) de la "vie sociale" pressentie comme un pouvoir plutôt bénéfique, mais massif et bien implanté. Enfin, "l'humanisation de la vie urbaine" et le refus du grand ensemble" ont toujours été reconnus, dès l'emménagement dans le quartier ou par la suite, comme un thème circulant dans les discours quotidiens. "Je me souviens, quand on est arrivé ici : "Ville-Nouvelle" ... Je me suis dit", bon sang, qu'est-ce qu'on va avoir d'autre que dans le quartier d'en face ? (...) Les gens arrivent là et pis... ; ben, on va vivre une vie nouvelle. Franchement, j'ai dit : le mot est quand même un peu fort. On est toujours dans nos pantoufles" (E5/B2). Or, quelque dénégation totale ou partielle qu'il provoque, quelque confortation, quelque démonstration de réussite partielle qu'on lui apporte, le thème d'humanisation comme réussite ou échec n'est jamais absent des représentations générales circulant dans le quartier.

En définitive, cette trilogie thématique fonctionne comme axe majeur du discours idéologique habitant. Il suffit de poser aux habitants des questions sur leur vie quotidienne en terme de "pourquoi ?" ou sous la forme : "Qu'est-ce que vous pensez de..." pour que réapparaissent encore et toujours les "objectifs" de conception devenus les trois dimensions d'un climat idéologique local. Un lexique fondamental pré-existe déjà à toute manière de parler du quartier en général et de la "vie sociale" dont il est porteur. La forme des expressions les spécifie, les prolonge, ou les évoque, mais toujours ces thèmes d'une réthorique donnée et reproduite sont au centre des évaluations de l'état collectif d'être logé. Que ce soit par attrait, ou critique, les habitants n'échappent pas à une sensibilisation identique.

Thèmes symptômatiques donc d'un certain code de vie à l'Arlequin. Symptômes d'un malaise d'habiter que les habitants les plus optimistes ne manquent pas de signaler par tel ou tel aspect : "c'est quand même pas tout à fait une réussite" : la Galerie aurait permis la rencontre, mais "avec ce vent" : pour la ségrégation : "y'a un souci, voyez, mais c'est peut-être pas vraiment réalisable".

Entendons symptôme dans un sens médical : phénomène insolite dans un organisme (1) phénomène qui révèle un trouble fonctionnel (2). Les thèmes symptômatiques doivent alors non seulement se comprendre comme signes marquants d'un discours dominant à l'Arlequin, mais aussi comme renvoyant à une complexion, à des interactions peut-être masquées, comme il en va parfois en médecine, par la trop grande clarté d'un ou deux symptômes. Pour l'habitant, tout discours se mêle à la vie quotidienne, et l'idéologique se fond dans la pratique quotidienne et sociale. L'"éducation ouverte" renvoie de suite à ces envahissements du groupe "enfants". "La Villeneuve c'est pour les enfants" nous a-t-on souvent dit. L'Animation, "c'est surtout pour les jeunes", "pour les encadrer". On ne saurait donc saisir comment un discours focalisé en quelques symptômes recouvre les modes vécus d'habiter sans convoquer la complexité de ce qu'est une vie quotidienne. En l'occurence les thèmes symptômatiques traités comme discours autonomes occultent plus qu'ils n'indiquent. Peut-être, la thématique qu'on a appelé le "mythe Villeneuve" occulte-t-elle dans les deux sens : masquant la réalité de la production du bâti que les concepteurs appelaient "contraintes" (3) et qui se représente sous forme d'idéologie générale du "logement" ; masquant aussi la vie quotidienne locale en ce qu'elle lui prête une représentation d'ouverture du logement, de meilleure communication, de "rencontre".

Sans reprendre les auto-critiques faites par certains concepteurs à ce sujet (4), sans plus traiter du fonctionnement de l'idéologique en tant que tel, et des manières dont sa thématique s'autonomise et perdure tout en se modifiant peu à peu - ce qui outrepasserait le cadre de notre projet - choisissons plutôt un exemple remarquable de pratique quotidienne où le vécu, l'idéologique et l'imaginaire se compénètrent.

L'hypertrophie spectaculaire

Dans les récits de cheminements, interviennent à plusieurs reprises des phénomènes insolites et, en ce sens, symptômatiques. Cer-

---

(1) Littré

(2) Larousse

(3) cf. chapitre 1 - p. 30

(4) cf. chapitre 2 - p. 52-v et 53.

tains moments de l'habiter se trouvent privés de toute intention motrice, il n'y a plus ni figure, ni configuration ; l'imaginaire devient exsangue et s'applatit en clichés idéologiques. Rappelons le statut particulier que présentait le visuel dans les conduites d'habiter (1). Une certaine manière de voir au loin, plutôt que de prévoir, enlève à l'"atmosphère" du moment vécu son pouvoir d'enveloppement avec les virtualités actives qu'elle recèle. Il n'y a plus qu'un paysage en face, n'appelant aucune esquisse de geste (2). Les mêmes lieux agis et configurés de manière expressive par d'autres, ou par le même habitant à d'autres moments, les voici, certaines fois, objectivés, évalués non plus selon l'habitable mais selon le spectaculaire. Soit regardantes, soit regardées et mises à distance sans possibilité de transgression, les formes architecturales se donnent comme objet, ou nous fixent dans l'objectalité. Nous citions le cas de cette jeune habitante qui se sent épiée par la "crique bleue" et qui, un moment fascinée, réagit et modifie sa conduite. Alors l'objectivation n'était qu'un moment à dépasser. De même la pseudo-figure de raccourci (3) où le trajet s'évalue géométriquement, donnant l'autre point, comme un là-bas représenté : c'est la vue au loin qui "coupe" toute tension motrice et objective la figure de cheminement en figure géométrique.

Mais l'hypertrophie délibérément spectaculaire donne la clé de ces exemples du parc regardé, mais non fréquenté, de la posture qu'on prend sur les belvédères - et la "Grande Butte" en est le meilleur exemple - de l'habitante (E14) qui a fait un jour le tour complet du quartier par les plus hautes coursives pour "tout voir d'en haut". Il faut bien noter la différence de langage qui départage nettement le spectaculaire du poétique. Une "escalade" de la Grande Butte dans un climat à la fois poétique et actif se décrit par bribes, par incises inachevées (cf. E10/A12). Une pose absorbée dans l'objectivation spectaculaire se qualifie brièvement et sans peine : "c'est joli", "c'est chouette", "d'ici, on a une belle vue générale". La différence se connote par la possibilité ou non de fixer le paysage, de faire ou non de "belles photos".

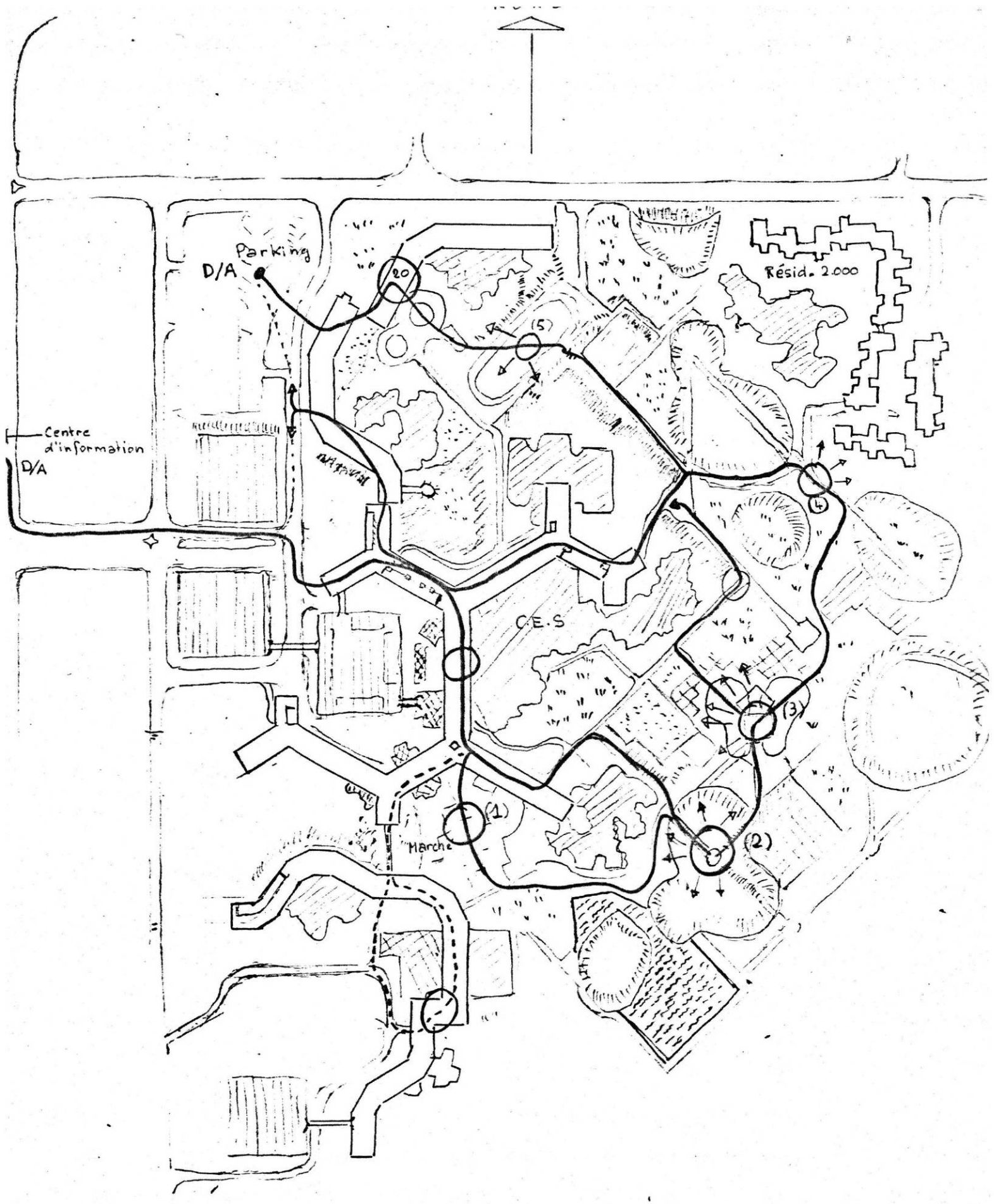
---

(1) cf. chapitre 8 - p. 266

(2) Un "Vorhandenes" et non plus un "Zuhandenes" selon les expressions de Martin HEIDEGGER.

(3) cf. chapitre 6 - p.

Or, les lieux susceptibles de dimension spectaculaire dans la vie quotidienne sont exactement les endroits privilégiés où transitent les groupes de visiteurs. Nous avons pu suivre ainsi plusieurs groupes d'origine diverse (lycéens, associations, techniciens de l'aménagement) guidés par des hôtesses ou des "opérationnels" de la Société d'Aménagement qui a créé l'Arlequin. Les visites que nous avons été amenés à guider nous-mêmes n'ont été d'ailleurs guère différentes. Aucune visite ne peut probablement se départir d'une volonté démonstrative, d'une réthorique toujours spectaculaire, quelque précaution qu'on veuille garder. Voici la visite type de l'Arlequin présentée sur un plan du quartier avec en regard, un commentaire des "points de vue" privilégiés.



▬ ▬ ▬ ▬ : portion de trajet plus particulièrement réservée aux techniciens.

• D/A : départ ou arrivée.

VISITES DE L'ARLEQUIN SUIVIES EN 1974

A cette époque, la zone du 130 au 170, dont l'aménagement n'est pas terminé et dont on nous a dit : "c'est moins fini, moins bien", est évitée, sauf pour les techniciens.

Les cercles dessinés sur les tracés indiquent soit un ralentissement, soit un arrêt, et dans tous les cas, il y a un commentaire du guide. Les trajets se font dans un sens ou dans un autre et varient selon les intérêts du groupe.

Les trajets sous la Galerie s'effectuent selon une allure assez lente : un commentaire signale l'entrée du C.E.S.-Maison de Quartier (un tour dans le hall s'y fait pour les groupes intéressés). Un seul autre arrêt sous la Galerie : la montée dans la première coursive pour avoir une idée de l'agencement intérieur (choix du 20, nous a-t-on dit après, "parce que c'est propre en général : au 40, ce serait impossible").

Pour les groupes non spécialistes de l'urbanisme, tous les autres arrêts se font à l'extérieur des bâtiments et du côté Est, c'est-à-dire du côté des couleurs chaudes et en évitant la frappante "Crique bleue".

Il y a ainsi :

(1) - ralentissement sur la place du marché ;

(2) - arrêt privilégié sur la butte du lac d'où la perspective est flatteuse et où l'ensemble des bâtiments côté Est se domine bien. Ce bélvédère inspire beaucoup les visiteurs photographes ; c'est de là que furent prises les cartes postales qui font rire une jeune habitante (E3/A7) ;

(3) - un autre arrêt, parfois prolongé, sur une petite éminence cimentée dont la margelle permet de s'asseoir et d'écrire des cartes postales, comme nous l'avons vu faire ;

(4) - ralentissement ou bref arrêt sur la perspective des "Résidences 2000" ;

(5) - arrêt, commentaire éventuel, déclics photographiques sur le stade de la crique Nord. Ce "point de vue" fait, en général, bonne impression. "C'est un grand ensemble, mais c'est quand même plus aéré qu'à la Défense !" dit un visiteur.

Dernière remarque capitale : une explication générale sur le quartier, les objectifs de conception, la composition spatiale et les équipements est donnée sur maquette, au centre d'information, avant la visite.

La "visite" de l'Arlequin sert de précieux indicateur quant à la manière selon laquelle un type de représentation domine l'ensemble d'habitat et occulte l'expression habitante en tant que vécue. Notons les instances représentatives qui caractérisent ce processus d'occultation.

1) Une représentation abstraite de la totalité de l'espace édifié se présuppose toujours au départ. Vue sur maquette, manière d'appréhender propre au planificateur se situant de loin et en haut. Les habitants ne sont pas indemnes de cette représentation par les plans insérés dans les publications de tout genre qu'ils trouvent dans leur boîte à lettres ou sur les affiches : revues municipales, guides de l'usager pour l'animation, expositions (ou débats avec les concepteurs où l'on discute sur maquette et plans, ainsi au printemps 75). La série du code numérique des montées s'insère aussi nécessairement dans le langage quotidien, même si beaucoup hésitent encore, car selon la succession abstraite, elle est homogène (du 10 au 170), mais selon l'inscription spatiale, elle se brise et bifurque souvent.

2) Une objectivation ou mise à distance privilégiant une perception visuelle de l'en-face et du repérage statique : une vue d'où l'on est et non du côté où l'on va. Les lieux-belvédères symbolisent au mieux cette objectivation d'un horizon à voir et non à vivre. Et le quartier peut s'appréhender parfois par les habitants, comme un objet-musée.

3) Une absence du temps provoquée par les saisies simultanées selon des perspectives pleines et privées de possible, selon le "coup d'oeil" d'ensemble donnant l'illusion d'une possession à distance, annulant toute force et tout projet d'appropriation. Temps absent du paysage de la vision photographique.

On retrouve en définitive, les catégories fondamentales présidant à la production du bâti et aux manières de préconcevoir le bâtir et l'habitat. En ce sens, "la Villeneuve manque essentiellement de temps, elle a l'espace sans le temps..." (1). Mais, c'est là point de vue de photographe : une certaine manière de penser selon l'abstraction visuelle et son hypertrophie qui est au fond du paradigme spatial dominant.

---

(1) *A. PESSIN et H. TORGUE - Villes imaginaires - op. cit. - p. 277 sq - "L'absence du temps".*

Certes les habitants perçoivent aussi de cette manière, comme par accident au cours des récits concrets de leur vie quotidienne. Alors au lieu de parler au passé ("j'ai traversé le marché..."), ils parlent au présent d'habitude, au présent de répétition annulant toute vitalité du temps : "j'aime bien regarder à la fenêtre", "de la fenêtre, la vue du parc est agréable" (E5, E6, E10)., "moi, j'aime assez regarder la Villeneuve de loin. Euh... enfin situer cette Villeneuve de loin (...) voir les choses d'en haut, de façon globale (...). Mais, évidemment, on est plus dans la Villeneuve en marchant à pied sous la Galerie" (E8/A5). Dans la vie quotidienne, s'insinuent, persistent et se reproduisent donc les visions objectivantes et spectaculaires. Signe de notre temps, tout le monde est un peu photographe, même à son insu.

Et pourtant, la fin de la dernière citation indique une autre vérité du temps : celle qui se suivait patiemment dans les lectures des récits de cheminement et aboutissait au dégagement d'une expression habitante. Mais, voici que tout se mêle. Dans le vécu, où commence le reproduit, où finit le produit ? où commence l'imaginaire, où finit l'idéologique ? Il apparaît bien que l'imaginaire mis en jeu dans le spectaculaire reproduit de l'idéologique : le parc symbolisant la verte nature qu'on "a sous sa fenêtre", l'ensemble des bâtiments vu de l'extérieur où d'un côté on ne voit que du "béton" (véhicule d'une idéologie aussi bien "dominante" que "dominée" (1)) chargé d'une sordide grisaur, alors que de l'autre côté, les couleurs se redoublent et se magnifient dans le lac qui renvoie aux bâtiments une image presque romantique. Imaginaire bien plat, dira-t-on et peu motivant : en quoi il se distingue de celui qui enveloppait la réthorique habitante. Imaginaire malade d'être réduit en clichés, mais dont l'idéologique ne saurait se passer.

---

(1) Le concept de "béton" comme capable de réunir sous le même signe tout le bâtir, l'aménager, le loger, apparaît souvent dans les jugements de valeur donnés au cours des seconds entretiens. Reproduction du concept de béton comme matière de l'équivalence qui, selon Christian BOUSSET, est un élément essentiel du penser-produire le cadre bâti. Cf. L'intervention opérationnelle : pratique du changement et surdétermination de la pratique (in : L'urbain de l'action, l'urbain du savoir à Grenoble - C. BOUSSET, A. MEDAM, A. PESSIN, H. TORGUE, J.F. AUGOYARD). - U.E.R. d'Urbanisation de Grenoble - p. 101 sq.

cf. son travail de thèse à paraître : "Urbanisme et connaissance - Approche d'une critique à partir des modèles d'urbanisation"- Thèse de 3e cycle.

Dès lors, si à l'énumération des thèmes symptômatiques qui indiquent mais occultent tous aussi bien, l'on adjoint la compénétration des différentes instances qu'on n'arrive plus à distinguer dans leur exercice spécifique, toute nosographie de la maladie du loger aboutira à n'établir qu'un syndrôme, au sens ancien du terme : énumération de symptômes sans rapport obligé à des maladies déterminées (1).

On pourra dire, à la rigueur, que l'habitant peut effectivement souffir de sa situation d'être logé et qu'il ne peut exprimer ce malaise que sous "une forme litanique et tétanique" conditionnée. En bref, qu'il y a rapport de domination inévitable et que cette maladie devient tellement courante et évidente qu'il n'y a pas lieu d'étudier plus avant l'incorporation de ses séquelles quotidiennes. Cet état serait en définitive habituel ou "normal".

L'habitant, malade imaginaire ?

Tel serait bien le cas si l'on considère le malaise d'habiter comme un recouvrement de l'expression habitante par des représentations dominantes ; il s'agirait d'une sorte d'asthme très banal. Mais, si cette expression n'arrive pas à se reconnaître n'est-ce pas aussi du fait que l'idéologique, plus qu'une forme de représentation, correspond à une manière de fixer et de ressasser se mêlant aux modes quotidiens d'habiter ?

Saisis à même le tissu des pratiques quotidiennes, dans leurs moments de crispation, telle l'hypertrophie spectaculaire, la réunion des thèmes symptômatiques se donne à lire dans un syndrôme indicateur d'une lésion précise.

Il apparaît bien que le rapport inévitable entre une réthorique dominante (pouvoir de métaphore et de maîtrise sur la représentation de l'espace) et une réthorique dominée (l'expression habitante) se donne comme un recouvrement de la seconde par la première. De même pour le rapport évocable entre un imaginaire dominant, codé dans une thématique idéologique, et un imaginaire dominé. Mais on postulerait en même temps une scission entre l'activité du pouvoir et une passivité condamnée essentiellement à reproduire. Qu'ainsi l'expression habitante

---

(1) Littré.

avec son fond d'imaginaire semble enfouie, cela ne fait pas de doute ; en ce sens, il y a une maladie de loger tout à fait courante. "C'est le moment de la passivité ou celui de la répétition où tout au plus peut se dire sous forme litanique et tétanique leurs rôles appris et intériorisés et ceci à quelque niveau que ce soit. Reste à voir si cette passivité est généralisée à un moment historiquement donné, ou si au-delà de ce qui se passe dans les discours officiels et scientifiques (de quelque ordre qu'ils soient) une autre réalité ne se donne pas à lire" (1).

Qu'une autre réalité se donne à lire, l'étude des cheminements quotidiens en aura montré la possibilité. Et la "passivité" qu'un discours en terme de rapport de domination assigne sommairement au "dominé" n'est pas le seul tribut de ce dernier. D'une part il y a plus qu'un simple "rapport", mais compénétration ; d'autre part la cohérence d'une mise en rapport ne vaut que pour des instances homothétiques. Or, le véhicule essentiel de la réthorique dominante est le discours, avec ses représentations abstraites et ses métaphores spatiales. De ce point de vue, l'habitant usager reproduit et subit certainement bien plus qu'il ne produit. Mais, le véhicule essentiel de la réthorique habitante (dite "dominée") se distingue précisément par le refus des modes d'expression dominants. Privilégiant ce qui est en deça ou à côté des représentations abstraites, capable d'un dynamisme insoupçonné, s'articulant selon une activité et une passivité de toute autre nature que celle énoncée dans le rapport de domination, il est rendu toutefois incapable de se dire lui-même et ne peut entrer dans le jeu de forces dont le code lui échappe. Les clés des productions autorisées de l'espace et du discours lui sont étrangères.

Telle est la véritable nature de ce profond malaise d'habiter. Un état de lésion persistant dans les modes pratiques d'habiter. Ou bien l'existence quotidienne se déroule selon une force qui lui est propre et par laquelle le terme "habiter" signifie encore quelque chose, mais alors on la rejette dans les limbes de l'impensable. Ou bien elle se manifeste, mais perdant alors toute sa puissance elle se métaphorise et s'abâtardit dans le code des usages fonctionnels, des représentations qu'elle reproduit, des propos qu'elle ressasse. Deux faces d'une même existence quotidienne vécue dans l'état de scission ; malade des forces

---

(1) *Pratiques sociales et représentation* - *op. cit.* - *p. 89* - *Nous soulignons.*

qui ne viennent pas à jour, malade d'avoir toujours à déformer un univers d'aménagement trop "réel", trop construit : et, en ce sens, non pas malade imaginaire, mais malade de cet inimaginable dont la massiveté reste toujours menaçante.

x x

x

Des "discours scientifiques et officiels", pour reprendre les termes de la précédente citation, aux discours les moins argumentés, les plus ordinaires et tenus par les habitants eux-mêmes, la même manière d'occulter certaines instances de la vie quotidienne, de privilégier l'hypertrophie du "voir en face", de fixer dans l'objectalité peut se reproduire.

Un dernier exemple frappant : au printemps 74, des dessins d'enfants du quartier figuraient dans les vitrines des négoces. Fait remarquable, tous représentaient l'Arlequin vu d'assez loin, les bâtiments barrant l'horizon, avec bien sûr les intéressantes déformations propres au graphisme enfantin : une fenêtre ressortant en gros plan, certaines bousculades de la régularité architecturale. Mais, aucun "intérieur" d'immeuble, de coursive, d'appartement ou même de galerie. Deux dessins seulement dépeignaient l'intérieur des studios de "Vidéogazette", et de la salle de judo. Mais, comment les organisateurs (1) de ce concours avaient-ils libellé le sujet ? De cette manière : "La Villeneuve, les habitants, les jeux". Proposition on ne peut plus abstraite et objectivante à laquelle les enfants de six à huit ans ont répondu de leur mieux en repoussant dans un lointain vu ce qu'ils vivent tous les jours. Le "premier prix" se décrit ainsi par un organisateur : "Très intéressant avec cet univers de béton qui semble tomber du côté où il penche, avec devant, en contraste : l'herbe et les fleurs".

---

(1) Initiative des commerçants.

A l'inverse, d'autres dessins d'enfants ont été exposés récemment dans les mêmes vitrines (fin 75). Très différents, ils nous laissent voir des gestes, des esquisses de relation vécue à telle ou telle partie de l'espace, des personnages non plus filiformes et dérisoires parce que rejetés au loin, mais bien ronds. Le thème proposé n'est plus spectaculaire, il visait à induire chez les habitants un souci de plus grande propreté dans les espaces publics du quartier. Les enfants n'avaient plus à illustrer, à rendre compte de quelque chose, mais à proposer, à convaincre. Aussi l'expressivité de leur dessin adhère-t-elle beaucoup mieux à la proximité quotidienne de l'habiter.

A l'issue de cet état de fait et avec le dernier éclairage de l'exemple précédent, on peut comprendre ce que nous avions pressenti plusieurs fois au cours des divers moments de nos observations et le formuler théoriquement. L'expression des modes d'habiter en ce qu'ils ont d'originaire apparaît ou n'apparaît pas selon la manière dont la question se pose, selon les capacités, les limites et le degré de rigidité du champ de savoir où l'analyse évolue, selon les moyens enfin que l'investigation se donne.

L'issue se dédouble, en fin de compte, selon deux conclusions, deux diagnostics ; l'un pessimiste et porteur de mauvaise conscience : la lésion est trop profonde, trop bien recouverte pour qu'une thérapeutique précise se puisse tenter ; toute modification de la métastabilité actuelle ne s'envisagerait que sous le mode de la catastrophe, d'un bouleversement radical où la violence dissoudrait le discours. Pour l'instant, on attend. Et en attendant, on peut toujours établir un tableau nosographique. L'autre diagnostic "conclut" moins ; non pas délibérément optimiste, mais agissant dans la mesure de ses moyens, incite à une compréhension plus poussée et plus proche des malaises d'habiter en aidant à ce qu'ils se "disent" mieux. Il ne désespère pas des capacités réactives de l'habitant et préfère suivre de près les modes évolutifs que de chercher les lointaines et évidentes causalités. Pour le présent, il garde sa réserve de doutes quant aux savoirs trop bien constitués, aux scientificités trop sûres de leurs déductions et fort capables d'une duplicité insoupçonnée. A ceux qui diraient : "Au début était la ville..., au début est la ville..." nous répondrons

tout aussi bien avec le poëte (1) :

"Il n'y a jamais eu de ville, que la peur de se perdre,
que la peur formidable de se taire entre tous pour de bon,
et de ne plus savoir que faire

Il n'y a jamais vraiment eu de ville

Qu'un pas insaississable, incapable lui-même de se
jeter dans les durées vertigineuses
avec son mal qu'il ne pouvait nommer "

---

(1) *Emeric PESSIN - Villeneuve - Hiver Printemps 74" - in La Ville - Ecriture 75-1 - Publication de la Maison de la Culture - Grenoble.*

CHAPITRE 11

PREMIERE CONCLUSION - UN POINT FINAL : LE TERME FORMEL

En première conclusion, sur le mode de la clôture théorique, nous posons deux ordres de nature différente et s'opposant en contradictions non résolues :

- L'ORDRE QUI PRODUIT L'HABITAT PAR UN PROCESSUS ALLANT DU CONSTRUIRE AU LOGER ET IMPOSE UNE REPRESENTATION DE CE MODE DE PRODUCTION ET DE L'USAGE DU PRODUIT. CETTE REPRESENTATION EST REPRODUITE JUSQUE DANS LES DISCOURS DES HABITANTS.

- UN REGIME DE L'EXPRESSION SUBSISTANT SOUS LE PREMIER ORDRE ET QUI SE FONDE SUR UN SENS ACTIF DE L'HABITER

Le premier ordre recouvre le second selon deux manières :

- Le produit construit se représente comme induisant une manière de loger ;

- les détails quotidiens, les modalités vécues, les forces de l'habiter se réduisent en représentations conceptualisables et manipulables

L'ensemble du procès de recouvrement implique la convergence et l'identité conceptuelle du mode de produire et du mode de penser le produire et l'usage

Une identité catégorielle fonde donc aussi bien la production pratique de l'urbain donné à habiter que les procédés d'explication et de mise en théorie causale des phénomènes d'habiter. Le tableau des pages suivantes rassemblerales séries conceptuelles prédominantes qui réduisent le régime de l'habiter à un ordre du loger dépendant d'un construire. Trois séries se "distinguent" pour plus de "clarté" - et nous parlons ici le langage favori issu du paradigme spatial en laissant se signifier les scissions telles qu'elles se reproduisent jusque dans les représentations abstraites du quotidien ; elles sont trois manières fondamentales de métaphoriser et d'absorber ce qu'une expression habitante a en propre. On verra que les trois séries ne sont que trois points de vue convergeant sur le même pouvoir de penser-produire.

Régime de l'habiter

1er Principe : L'ENSEMBLE D'HABITAT SE VIT PARTIELLEMENT, DE MANIERE DISCRETE (AVEC DES ABSENCES) ET DE MANIERE HETEROGENE. LA GLOBALITE DE L'ESPACE SE FONDE SUR L'IMAGINAIRE.

1) La globalité prend sens dans chaque articulation concrète de l'habiter qui la convoque et l'évoque

réduction :

2) L'habiter s'exprime selon des ruptures, des coupures, des opacités ; selon des excès et débordements du parcellaire sur la totalité construite ; en déformant celle-ci, il se donne comme mouvement de configuration

réduction :

3) La vie quotidienne se rythme selon l'évènementiel ; l'espace habité se configure et se marque par la mémoire évènementielle

réduction :

4) Articulant de l'hétérogène, l'expression habitante vit l'appropriation selon évocation ou convocation du conflictuel social. Un espace n'est appropriable que sur fonds d'étrangeté

réduction :

1ère série, de l'homogénéisation

- Ordre du construire au loger -

1er principe : QUOIQUE LA PRODUCTION MANIPULE DE L'ELEMENTAIRE ET DU FRAGMENTAIRE, L'ESPACE D'HABITAT N'EST CONSTRUIT QUE SOUS UNE REPRESENTATION DE L'HOMOGENE ET SE DONNE A L'USAGE COMME TOTALITE REELLE ET RATIONNELLE. C'est la première forme du "paradigme spatial" (cf. p. 65 sq.).

Catégories opératoires : Totalisation close de l'ensemble des parties.
Planification : représentation technique du total.
Composition : réunion d'éléments thétiques juxtaposés.
Continuité : représentation de l'homogénéité spatiale à travers les parties.

Inductions et préconceptions du loger : réductions de l'habiter

1) La partie n'a de sens que dans son rapport à la totalité qui la fonde "réellement".

Les moments de la vie quotidienne se réduisent en usages partiels, en assignations territoriales rapportés à l'identité abstraite du territoire total.

---

2) Le loger dépend d'un état de planification où chaque partie est réglée selon sa juste place et suit une autre partie selon délimitation abstraite sur un fonds de continuité.

Thématique de la transparence, de la fusion, de l'ouverture des lieux. Aplanissement des différences par les métaphores du discours "audible" et "parlable".

---

3) L'espace planifié n'admet comme évènement, dans son système tendant à la fermeture, que le prévisible, le concevable, le re-présentable.

Thématique de pré-conception de la "vie sociale" ; dans la création continuée n'est possible que ce qui advient sous une forme minimale d'organisation ; dans la production elle-même, il y a absorption métaphorisée de l'évènement global et primordial : comment sera habité l'espace produit quand il deviendra espace d'usage ?

---

4) L'appropriation se conçoit comme juxtaposition de lieux appropriés, comme partition, dans l'homogène, de la répétition en diverses parties du même rapport de sujet à l'objet.

Thématique de l'intégration, de la fusion, du mélange. L'identification et la mise en dénominateur commun (homogénéité spatiale) de tout ce qui peut être étranger (différences sociales, différences ethniques, différences de pratiques quotidiennes) conduit à un processus d'assimilation abstrait tendant à se donner pour concret.

Régime de l'habiter

2ème principe : L'ESPACE S'ARTICULE SELON LE TEMPS.

1) Articulation de rétention et protension : convocation de la totalité sensorielle qualifiant un climat pluridimensionnel. Le temps vécu configure l'espace selon la possibilité du projet et sur un fonds d'absence.

réductions :

---

2) - Mouvement de configuration motrice
- Apparition et disparition de l'espace vécu

réductions :

---

3) Articulé selon le temps, l'espace s'ouvre au possible, à l'imprévisible, à l'imaginable, à la répétition dans la différence, à l'anticipation motrice, à la pregnance des atmosphères variables

réductions :

---

4) La matière première d'un régime de l'habiter se présente dans les modalités vécues, les manières quotidiennes d'être dans l'espace selon le temps.

réductions :

2ème série, de l'abstraction

- Ordre du construire au loger -

2ème principe : LE TEMPS SE STRUCTURE ET SE MAITRISE PAR LA SPATIALITE

Catégories opératoires : Quantification : mesure et mise en rapport
Fonctionnalisation : découpage des qualités d'usage
} homogénéité abstraite
Contiguïté et distinction formelle
Simultanéité.

Inductions et préconceptions du loger : réductions de l'habiter

1) Un espace à voir (percevoir), distanciable et toujours référable à la simultanéité spatiale.

- Réduction de la tension par l'objectivation : la mise à distance "en-face" de soi, incluant toujours un degré variable de spectaculaire. Le projet se fixe en objet.
- Réduction de l'absence par le remplissement d'une permanence spatiale : substantification de la spatialité.

---

2) Un espace thétique ; espace à poser.

- Réduction de la configuration en postures (représentation stroboscopique).
- Réduction de l'articulation du mouvement à la pause et de l'apparition à la disparition, en représentation de poses et positions.

---

3) Un espace à usages fonctionnels fondés sur des oppositions conceptuelles (loisir-travail, consommation-ludique, circulation-retraite).

Les vacuités, les équivocités, les "irréalités" d'un habiter vécu se comblent par une pré-formation de l'usage selon succession de fonctionnalités contiguës. Induction d'une répétition de l'identique, d'une anticipation abstraite de la "vie sociale" d'une homogénéisation du "climat social". Les inductions s'inscrivent dans les formes architecturales et les codes d'usage ; les réductions se véhiculent par les concepts abstraits des discours professionnels.

---

4) La représentation abstraite de l'espace donne la spatialité comme matière première.

- Réduction des modes en concepts.
- Réduction isochronique du temps vécu, par laquelle chaque instant doit équivaloir à chaque instant.

Régime de l'habiter

1) Tel qu'analysé dans la situation d'habitat collectif, l'habiter s'exprime dans un affrontement du vécu au donné conçu. La configuration est aussi bien résultat que mouvement, sers premier que sens dernier de l'affrontement. Elle exprime l'habiter et l'habiter s'exprime en elle.

2) L'habiter déplace et déborde les contraires donnés dans l'espace sans nier leur existence (dehors-dedans, public-privé...). L'expression habitante procède par résonnances, échos, anticipation, pregnance par lesquelles l'habitant convoque l'univers d'habitat et réciproquement.

3) L'habiter ne se saisit dans son mouvement concret que sous la forme d'une expression : mais plus qu'une forme, l'expression se donne comme la nature même de l'habiter vécu. Dans un projet d'investigation, ce qui est vécu et ce qui s'en exprime ne sont pas sécables, car le mémorable, le racontable s'inscrivent déjà dans la configuration vécue de l'espace, en même temps que les formes et forces de sociabilité.

Que l'habiter vécu ne se saisisse qu'à même ses expressions, que la nature propre du vivre l'espace d'habitat soit force d'expression, il n'y a pas tautologie comme entre deux propositions, il y a renvoi mutuel de sens entre deux mouvements différents selon le temps et les variations modales à travers lesquelles ils expriment et s'expriment.

3ème Principe - LE REGIME DE L'HABITER SE FONDE SUR UNE ARTICULATION TERNAIRE : EXPRESSION, EXPRIMANT, EXPRIME. Chaque instance convoque les deux autres de manière dynamique dans l'habiter effectif. Chaque terme évoque nécessairement les deux autres dans l'appréhension analytique des modes d'habiter.

3ème série, de la scission binaire

- Ordre du construire au loger -

3ème principe : PRODUCTIONS, INDUCTIONS, REDUCTIONS OPERENT SELON DES SCISSIONS BINAIRES ; LA COHERENCE DE CETTE OPERATIVITE SE REPRESENTE DE MANIERE ABSTRAITE. Produit et donné se manipulent selon fragmentation analytique de termes pris deux à deux. L'abstraction préside à la réunion conceptuelle, aux réductions, aux substitutions : toutes formes de mise en rapport.

Concepts opératoires : scissions fixées entre : cause et effet, contenant et contenu, dehors et dedans, public et privé, individuel et social.

Réductions théoriques et pratiques permettant les pré-conceptions opératoires et les explications causales univoques.

1) Réduction du régime de l'habiter en scission : conçu/vécu. L'habiter se comprend comme un loger consécutif à la production du construire. La différence conçu-vécu peut s'abstraire de diverses manières et, soit se représenter comme nécessité (causalité de nature variable selon l'analyse), soit comme contradiction qu'on souligne ou qu'on essaie de réduire.

2) Réduction des mouvements en devenir et des forces en formes, selon :
   - la scission sujet/objet privilégiant le point de vue du connaître objectivant
   - la représentation causale où l'on ne conçoit qu'un rapport à la fois entre deux termes fixés et définis
   - la représentation en contradiction qui dissoud la modalité concrète selon laquelle les contrariétés se vivent.

3) Réduction de l'expression habitante vécue en scission signifiant-signifié : les signifiants appréhendés (tant dans la préconception que dans l'analyse de la "Vie sociale" comme donnée) sont polarisés selon des unicités de sens et sont les accessoires d'une représentation des signifiés convergeant sur des concepts abstraits : la Conception, la Réalisation, l'Usage, mais aussi : la Vie sociale, le Projet social, la Confrontation sociale. Dans l'investigation de l'habiter, même procès de scission et d'abstraction : d'un côté la perception, de l'autre la mémoire, d'un côté le vécu, de l'autre la signification, d'une part l'individuel, de l'autre le social ; et à la fin : le Contenu ("Analyse de contenu") comme matière abstraite.

(Le troisième principe ne se réduit pas en tant que tel. Inconcevable dans le code dominant du savoir et du produire, il est déjà réduit et déjà scindé avant que sa force puisse se manifester (cf. 1ère, 2ème et 3ème réduction)

- Les scellés de l'enfermement -

Où nous mène un tel tableau synoptique ?

Essai de bilan épistémologique, il tente d'enclore dans ses juxtapositions l'état de scission et les phénomènes de réduction, de métaphorisation d'un ordre par l'autre. Ce résumé, donné comme une sorte de "table" catégorielle des "matières" traitées au cours de ce travail, reste une table formelle, qu'on lit en définitive de deux manières différentes orientées selon des directions contraires :

- soit les deux ordres se fixent dans leur confrontation et on les proclame contradictoires, les réductions effectuées par l'ordre du construire-loger étant reconnues abusives. Comment en sortir, sinon par la fin même de tout discours, l'appel au renversement actif ? Mais, encore la force de l'expression habitante ne se reconnaît-elle pas en elle-même et risque-t-elle de se tromper quant à la nature du combat.

- soit les réductions indiquent le recouvrement effectif d'un habiter par un "être-logé", recouvrement opéré par un produire et un savoir usant de catégories semblables et d'abord celle de la scission binaire reproduite dans la partition formelle de l'espace de ce tableau. L'ouvrage se referme, et voici que l'"Habitant" redevient l'universel abstrait hantant plus ou moins les préconceptions du produire l'habitat, errant sur le champ du savoir et balloté entre l'état d'animal à décrire et celui de "quantum" à stratifier.

Une "expression habitante" se serait manifestée le temps d'une investigation, puis retournerait dans l'enfouissement de son humble quotidienneté, tout pouvoir expressif originaire lui étant enlevé et reconnu sans efficace. Cette conclusion, déposant le bilan formel du "problème habitant", recouvrirait la lésion du malaise d'habiter et poserait de docte manière les scellés d'un enfermement qui n'a plus qu'à se perpétuer.

L'étude de modes d'habiter aboutirait à une conclusion selon la causalité, toute réduction, toute catégorie opératoire convergeant sur un même signifié : l'ordre entériné d'un produire et d'un savoir enracinés dans le même paradigme spatial, dans les mêmes référents catégoriels.

Si la conclusion en tableau formel a pu réconforter un instant le mouvement de dépaysement, lui ménager un abri d'allure plus familière, comme à certains moments de la vie quotidienne on aime "s'y retrouver", nous sentons bien en même temps une certaine saveur de "délices de Capoue", une mystification fatale.

Les modes vécus d'habiter ont laissé entrevoir la force expressive dont ils sont capables. De ce côté, d'autres dépaysements, d'autres modifications de ce qu'on peut dire s'esquissent dans un déploiement qu'il nous faut projeter ; et s'il faut ponctuer pour l'instant, "faire le point" d'une manière qui ouvre l'horizon, plutôt qu'il ne le ferme.

CHAPITRE 12

DEUXIEME CONCLUSION - UN POINT COSMOGENETIQUE

En deuxième conclusion, rien de "posé". Il s'agit au contraire d'indiquer, d'exhausser encore les puissances qu'un certain savoir nous donne comme enfouies sans recours, en montrant brièvement que l'incomplétude - et en ce sens l'illusion de puissance - est probablement plus forte dans l'ordre qui absorbe que dans l'instance qui paraît absorbée. Entre ces deux instances, il n'y a guère de médiation possible. Peut-être faut-il délibérément tourner le dos à l'ordre qui construit et qui donne à loger ? Peut-être un propos, si modeste, si peu audible, si cantonné dans la limite de ses moyens (écrire et dire "à propos" de quelque chose) qu'il paraisse, doit-il souligner, à travers la très, ou trop, réelle production du bâti avec les pré-conceptions qu'elle charrie, la persistance tenace d'un régime de l'expression habitante ? Qu'à côté,en deça et au-delà d'un bilan épistémologique qui se donne toujours pour fin de recentrer les représentations et les concepts, l'habiter vécu nous conduise vers l'excentré, l'excessif, les vacuités, le polysémique : autant de bousculades, de ruptures et de renversements qui réclament plus largement une théorie de l'expression habitante qui se croyait trop vite à bout de ressources.

Le plus imprévu, le plus déroutant, c'est cela même qui risque d'ébranler les convictions et certitudes de l'ordre qui réduisait l'habiter. Trois directions majeures s'esquissent en ce sens, trois étonnements.

1 - UN HABITER SANS BATIR ?

On voit que le loger succède au construire, mais d'où vient, où va l'habiter ?

Le tableau synoptique dénotait un vide remarquable. Au régime de l'habiter ne correspond aucune catégorie opératoire présidant à la production de matière édifiée. Il semble qu'il n'y ait pas, ou plus, de bâtir. L'édifié qui pouvait s'appeler une "oeuvre" est devenu un produit,

un objet à remplir. Modification tout compte fait très cantonnée dans l'espace et dans le temps. Autrefois, l'édifice indiquait de quels hommes, de quelles classes ou castes sociales il était l'oeuvre. Il semble qu'aujourd'hui la domesticité de la maison et la monumentalité du palais ou du temple se recouvrent et s'homogénéisent dans le concept "d'immeuble". Il est certain que la disparition d'un bâtir entendu comme implantation, comme configuration de l'espace sous les formes et les fonctions d'une nécessité immédiate (abri contre le froid, la pluie le vent, le soleil) est l'apannage des sociétés à technicité "avancée" où l'édifice devient objet à vendre. La lecture éminemment éclairante d'un ouvrage pourtant très descriptif et sans prétentions théoriques tel : "L'homme et sa maison" de Pierre DESFONTAINES (1) suffit à ébranler sainement nos universelles certitudes. Un dépaysement simplement géographique de l'habitat d'aujourd'hui en d'autres parties du monde nous montre que le bâtir dépend d'un habiter, qu'il se constitue comme espace de tensions où s'articulent aussi bien les nécessités de fonction (abri constitué selon les conditions du climat de la région) que les instances symboliques (terre-ciel, diurne-nocturne, proche-lointain, propre-étranger). Alors, contrairement au loger qui se représente abstraitement comme cellule-logement côtée en "ratios", le bâtir exprime directement l'habiter, il incorpore les modes d'habiter, il est lui-même un mode susceptible de variations, impliquant le temps, orienté socialement (et non pas juxtaposition d'éléments sociaux) convoquant le tensionnel et le conflictuel (2).

Le bâtir n'est-il pas devenu un construire, non seulement par le jeu des modifications de l'économie régnante, mais aussi sous la condition d'une représentation objectivante du loger ? Cette transmutation de l'habiter en loger permet de court-circuiter le bâtir, de dissocier construire et loger, de limiter enfin "les responsabilités" et les "consciences de maîtrise" à l'acte de construire ; d'où le renvoi de la question du logement et de son vécu à de mystérieux et fatidiques "mécanismes sociaux".

Bâtir et habiter sont de même nature, ils s'expriment mutuellement ; le bâtir est la concrétisation spatiale de la puissance d'habiter et l'exprime de manière immanente.

---

(1) Ed. N.R.F. - Paris - 1972.

(2) On invite à lire et relire les pages admirables des "Cahiers" de Georges BRAQUE sur cette question.

Selon un ordre fondamental et non successif, LE REGIME DE L'EXPRESSION HABITANTE VA DE L'HABITER AU BATIR. Forme et fonction ne se fixent point en formalisation et fonctionnalisme, elles coïncident dans la puissance d'habiter-bâtir qui rassemble de l'hétérogène, qui convoque forme et fonction, qualité et quantité sur un fonds commun de variation, de temps, de possible. Commune nature du style de bâtir et du style de l'habiter.

Plusieurs remarques et conséquences se manifestent à la suite de la constatation qu'à l'habiter ne correspond plus aucun bâtir dans l'espace où opère la production urbanistique technocratique.

D'abord, si le construire et le loger se représentent dans la scission, il n'en va pas de même pour l'habiter et le bâtir. Emputé du bâtir, l'habiter garde son pouvoir de configurer, d'imaginer par dessus le réel thétique implanté dans nos cités "modernes". En ce sens il n'y aura pas de conclusion passéiste. Le bâtir est porté disparu, non pas mort ; et ses virtualités s'exercent encore dans les obscurs affrontements d'un habiter à un construire. Nous dirions plutôt que le "moderne" est ce qui vient juste de mourir, déjà conceptualisé, déjà fixé ; mort absolument dès la pose de sa première pierre, dès l'esquisse de son premier projet, car il s'est débarassé du temps vécu. Et plutôt que d'appeler au retour en arrière, nous préférerions admettre comme plausible l'issue de l'auto-construction.

Mais, cette issue restera un rêve exotique pour la plupart des habitants des "Grands ensembles", ceux que les synthèses utopiques dépassent, ceux qui n'ont pas le pouvoir de manipuler aisément les codes du discours, fût-ce pour le subvertir, ceux qui subissent les formes de la mode et ne les créent pas.

Aussi, la conséquence la plus immédiate, si un régime de l'habiter était reconnu comme force et virtualité de bâtir et si la question du logement se posait à partir des modes d'habiter et non sous la représentation d'un loger-remplir, serait essentiellement inquiétante. Indiquer que tout édifice est surdéterminé quotidiennement, que tout habiter, plus largement que le loger, convoque les autres et le monde dans une même expression, refuser de représenter cette surdétermination comme une disfonction, un brouillage sémantique, un manque à percevoir les "lisibilités" architecturales, c'est en ce sens

qu'un suivi prolongé de l'exhaussement des modes vécus d'habiter pourrait inquiéter la dichotomie triviale et trop commode entre les agents de production et les habitants. Si on ne sait plus ce qu'est bâtir, du moins faudra-t-il bien se demander un jour non plus "qu'est-ce que loger ?", mais "qu'est-ce qu'habiter ?".

2 - UN HABITER SANS "POURQUOI ?"

Cette dernière question dont l'examen a été concrètement mené, c'est-à-dire sur un "terrain" précis et avec une méthode suivant aussi scrupuleusement que possible les mille détours, les multiples instants d'une pratique quotidienne essentielle, n'aboutit pas à un système de causes premières. La conclusion formelle aura montré à quels enfermements pratiques et théoriques un tel aboutissement conduit. En matière de vie quotidienne, de pratiques vécues sur un espace d'habitat collectif, le choix d'une voie modale limite les transcriptions et trahisons de ce que l'étude vise. Il n'y a pas vraiment tropisme, mais similitude de nature entre l'observé et l'observation. L'interprète doit se fondre dans la quotidienneté et s'interdire tout découpage analytique prématuré, toute abstraction hâtive ; patienter et persister auprès des expressions de la quotidienneté, s'attardant dans l'intime et le familier, laissant être le récit de "vécus" et l'appréhendant à même ce qu'il est : de l'expression. Donc avant de rechercher les "pourquoi ?", laisser se dire les "comment ?" selon l'espace et le temps.

Mais, il sera étonnant et peut-être scandaleux scientifiquement, que nos propos en restent à de l'intermédiaire; non que le projet n'aboutisse pas à quelques propositions, mais, parlant de l'habiter qu'il "n'en vienne pas à bout". Installé dans de l'intermédiaire, notre dépaysement n'en sort pas. Aurait-il dû trouver les causes du "mécanisme", banaliser au regard du savoir en les inscrivant sous un régime causal ces banalités quotidiennes parfois surprenantes et d'allure "sauvage" ? En refusant de s'en tenir à l'aboutissement formel, à la métaphorisation globale de l'habiter en un loger, en appréhendant les modalités vécues autrement que par des "pourquoi ?", des catégories familières aux acteurs même de la production du bâti, l'interrogation, ayant privilégié l'approche des lieux intermédiaires (les chemins) et l'étude de détails, d'accidents, de variations minimes de temps, aboutit pour-

tant à faire s'exprimer au travers des modalités un régime de l'expression dont elle n'a pas fini de "faire le tour".

TOUT ABOUTISSEMENT ENFERMANT SON PROPOS SUR LA CONVERGENCE EN DES CAUSES PREMIERES INDIFFERENTES A LEURS EFFETS CONFIRME LE POUVOIR D'UN SYSTEME D'ALLURE MECANIQUE. Ainsi peuvent aboutir les études économiques, les études de sociologie quantitative, sans quoi elles n'auraient pas de sens au vu de leur propos.

PAR CONTRE, L'HABITER VECU PERD SON SENS LORSQU'IL SE REDUIT A UN SIMPLE EFFET D'UNE CAUSE PREMIERE DONT IL EST SEPARE ET QUI L'OUBLIE MEME EN LE REJETANT DANS L'INDIFFERENT ETAT DE "CONTENANT".

Renvoyant à une puissance d'exprimer, l'habiter ne peut se traiter aujourd'hui en terme de "pourquoi". Le comparera-t-on à un objet gratuit, dira-t-on de lui ce qu'Angelus SILESIUS dit de la rose : "La rose est sans pourquoi..." ? Quoique la nature poétique de l'acte de configurer l'espace nous soit apparue, l'habiter se comprend plutôt comme un mouvement que comme un objet esthétique ; mais, en tout état de cause, il répugne au "pourquoi" parce que le "pourquoi" ne vise plus que des représentations, alors que le "comment" vise des choses.

Pour illustrer cette différence radicale d'orientation et signaler en même temps une autre ouverture qu'indique l'étude modale de l'habiter : un mot sur la question des "besoins", question perdurant et encombrant depuis plusieurs années la recherche en sciences sociales et qui cache à peine un retour du vieux débat entre vitalisme et mécanicisme. Les besoins sont-ils "naturels", signes appétitifs vitaux, ou bien produits du devenir social conditionné par les rapports de production ? Renvoient-ils à un désir "profond" s'in-formant selon les conditions historiques données, ou bien sont-ils créés historiquement (1) ? La problématique des "besoins" inclut en tous cas une logique qui a des conséquences "elle conduit à résoudre les inégalités, les frustrations et les contradictions engendrées par le capitalisme, par le biais d'un vaste appareil d'assistance (...) Il ne suffit pas de "loger" il faut que les hommes puissent "habiter" un espace individuel ou collectif" (2). Cette logique pose pratiquement la réponse avant la

---

(1) Nous renvoyons aux pages consacrées à ce problème par André BRUSTON et Michel MAFFESOLI dans : Pratiques sociales et représentations - 1 - L'idéologie comme pratique - P. 9 sq.

(2) Michel ROCCARD - in Le Monde - 19.4.1974) Article "La France en quête d'un avenir".

demande et, sous son couvert, on satisfait au fur et à mesure les besoins les plus criants ; processus qui en définitive renforce le pouvoir du donateur et entérine la nécessité de sa présence. Par ailleurs, comment se saisissent et s'interprètent les besoins ? On va aux "masses", aux usagers et à partir des mouvements sociaux, de leur dynamique, on extrait un contenu social : les besoins. La vie sociale s'abstrait dans la notion de besoins, comme les choses s'identifient à des fonctions. L'abstraction de la fonctionnalité répond à une logique en terme de contenant/contenu. Toute manipulation est dès lors, sinon facile, du moins possible : les présupposés logiques autorisent une logistique au sens de stratégie opérationnelle incluant les anticipations de l'usage. Le nouveau conformisme passe par le filtre des besoins : "La conscience heureuse - qui croit que le réel est rationnel et que le système satisfait les besoins - donne la mesure de ce qu'est le nouveau conformisme. Le nouveau conformisme c'est le comportement social influencé par la rationnalité technologique. Il est nouveau parce qu'il est rationnel à un degré sans précédent" (1).

La réhabilitation d'un Régime de l'Expression en matière de sciences sociales semble indiquer la possibilité de penser autrement ; faire dévier une méthodologie procédant selon un contenu scindé du contenant, comprendre que l'humble quotidienneté recèle même plus qu'un "emportement social" obnubilé par la recherche de ses manques et de ses satisfactions, et renvoyer cette problématique occultante aux maîtres de la question qui ont en même temps produit la réponse.

Il y a une manière de penser, bien au fait des mécanismes de la production dominatrice de l'espace urbain, qui interdira toujours de reconnaître que l'exprimé premier des expressions de ce que vit l'habitant c'est sa puissance d'expression. En ce sens, court-circuiter le modal, l'intermédiaire, le labile équivaut à objectiver l'habiter tant par les mécanismes de construction que par les manières de définir des "objets-logement", des "objectifs à court terme", des couples de concepts selon besoin et réponse par lesquels se secrètent les "objets-ménage", et ces dérisoires "sujets" de l'usage, supports individués de consommation.

Se cantonner dans les modalités et en poursuivre la découverte aurait pour premier avantage de donner congé à de telles objec-

---

(1) *Herbert MARCUSE - L'homme unidimensionnel - p. 110 - Ed. Minuit - Paris - 1968.*

tivations abstraites qui découpent a priori toute sociabilité concrète, qui nous donnent le sociétal comme une collection d'individus juxtaposés dont l'unité résiderait dans l'Etablissement (1) avec sa cohorte d'établissements (juridiques, économiques, socio-culturels...). Second avantage : nous donner l'expression d'habiter à même ses tensions, ses conflits, ses possibles pas encore réduits, pas encore "résolus" ; et, dans la dynamique mobilisant tout cela, chercher comment une certaine unité s'opère dans une définition qui reste génétique et jamais close.

3 - IRREDUCTIBLE IMAGINAIRE

Le troisième étonnement viendra de l'excessif, de l'ambiguïté, des débordements d'une réthorique de l'habiter vécu. "La peur du sens - et surtout du double sens ! - est la terreur majeure de notre pédagogie intellectuelle" indique Gilgert DURAND (2). Et si l'imaginaire apparaît comme le fonds commun de ces excès, de ces doubles ou multiples sens, l'étonnement pourra confiner à la perplexité. Scandale d'un imaginaire dont on accepte à la rigueur les incartades, les rêveries, les sursauts comme dérivatifs bien naturels, comme évasions favorisant tout compte fait la reproduction de la force de travail (évasions qu'on encadre même dans les activités socio-culturelles où peut s'épanouir "la créativité"), puisse déborder ces cantonnements et se donner pour le fond de l'habiter vécu. Scandale qu'une puissance d'imaginer dont on reconnaît seulement le rôle momentané et transitoire de faculté intermédiaire dans le percevoir et le connaître, puisse apparaître la force par laquelle nous ne vivons pas le fragmentaire tel qu'il nous est donné. Scandale de pouvoir dire que le principe abstrait d'homogénéisation n'est pas la seule manière de lire les identités, les convergences de sens et qu'en face, ou à côté, de ce principe thétique, un imaginaire persiste dans sa puissance d'expression irréductible et insiste à procéder par homologie plutôt que par scissions et identifications. Scandale intellectuel, mais aussi crainte des surgissements possibles de cette lame de fond qu'aucun mètre ne réussit à évaluer, qu'aucune raison n'est certaine de pouvoir contenir.

---

(1) cf. Alain MEDAM - La ville-censure - chapitre 1 - op. cit.

(2) cf. Science de l'homme et tradition - op. cit. - p. 163

La dévaluation de l'imaginaire, le refus qu'il apparaisse "comme le grand dénominateur fondamental où viennent se ranger toutes les procédures de la pensée humaine"(1), dissimule à peine une mémoire confuse mais toujours inquiétante des pouvoirs de cet "ensemble des images et relation d'images qui constitue le capital pensé de l'homo sapiens" (1). Car, pour se limiter à l'orbe occidental, cinq siècles seulement nous séparent d'une culture où l'imaginaire ("phantasia", spiritus phantasticus", disait-on à l'époque) avait été reconnu l'intermédiaire fondamental, aussi bien en deça de la perception consciente qu'au delà de la connaissance par raison ; clé de la compréhension du monde et aussi de l'homme pluridimensionnel (2).

L'actuel refus d'une puissance irréductible de l'imaginaire se manifeste d'abord dans la manière d'annexer l'imagination créatrice et de la réduire en même temps en domaine de la productivité. L'imaginaire devient un moment instrumental de la production de l'espace édifié. Ce moment que les acteurs les plus créatifs valorisent et dont ils regrettent la brièveté et les limites (3), met en jeu la pregnance de l'espace archaïque, la pulsion ludique, la pulsion ornementale et la pulsion d'ordre (4) ; ces instances croisées avec la pulsion d'imitation se dégradent toutefois en scissions et en fixations : formes et fonctions se conceptualisent séparément, et la force du schématisme se fixe en schémas ; la forme n'est plus configuratrice, mais posée pour figurer. Quoiqu'ils en aient, les concepteurs figurent,dans leur produit à consommer, l'image d'un monde qui ne convoque rien d'autre que le remplissement, la contiguïté et la distribution.

Et pourtant, entre imaginaire concepteur et imaginaire habitant, le savoir reçu se plairait à souligner le dénivellé, la dégradation. La conception userait plus activement de l'imaginaire dans la mesure où elle produit une matérialité qui occupe l'espace (et le fonds de cet espace se donne comme réalité "foncière") et dans la mesure où l'usage a été anticipé, pré-conçu, imaginé, implicitement ou explici-

---

(1) Gilbert DURAND - Les structures anthropologiques de l'Imaginaire op. cit. - Préface à la 3ème édition - p. 12.

(2) Au sens où la fausse conscience unidimensionnelle dénoncée par MARCUSE comme représentation d'un destin de la productivité ne pesait pas encore.

(3) cf. les rancoeurs et proclamations d'une créativité brimée bien analysée dans l'ouvrage de Françoise LUGASSY - Le discours idéologique des architectes et urbanistes - op. cit.

(4) cf. WORRINGER - Abstraktion und Einfülhung - Piper - München - 1948.

tement quand il y a "projet social". Chez l'habitant, l'imaginaire se libérerait de manière superfétatoire, dans le loisir : otium ou opium (?). Un imaginaire déjà réduit, déjà desséché se valoriserait par rapport à un imaginaire subi, ou dont l'activité se représente inerme et contingente.

Mais, l'étude des cheminements quotidiens indique au contraire que l'oeuvre repoussée par le produire se réfugie dans l'activité quotidienne. Il y a bien plus de mouvement créateur, de configuration, de tension dynamique dans le plus humble moment de l'habiter un espace pourtant pré-construit, que dans le procès même qui produit le bâti contemporain. C'est l'indication d'une ouverture et d'une direction de travail où, à partir de l'habiter vécu et non du logement conçu, l'imaginaire utilisé fonctionnellement dans la production de l'espace aménagé se confronterait à l'imaginaire que vit l'habitant. Il est probable qu'un certain nombre de valeurs reçues se renverseraient alors et que cette puissance expressive d'un imaginaire irréductible (et ignoré de ce fait par les discours sur le construire et le loger) se découvrirait comme un point cosmogénétique.

En faisant commencer l'univers de la quotidienneté à partir de ce qui est donné, le monde de la technique manipulée se pose en tant que cause première. Alors les critiques les plus lucides rendront ceux qui ne savent plus habiter responsables de ceux qui ne savent plus bâtir. Les concepteurs scrupuleux ploieront sous le faix d'une écrasante mauvaise conscience. Tout se jouera encore en terme de "savoir" et de "conscience". On dira : le monde qu'on nous donne est mauvais. Les formes où se fixent les pouvoirs qui nous dominent sont mortifères, mais fatales.

En comprenant l'activité quotidienne à partir de son fond imaginaire et dans sa forme expressive, le monde commence autrement. Il se saisit comme une structuration et non comme structure, comme fonctionnement de formes configurées et non comme position simultanée de formes fonctionnelles pré-conçues. Le monde habité avec ou contre les autres se convoque et se réactive dans le conflictuel et non dans les remplissements faussement homogènes où chacun finit par se représenter soi-même dans le solitaire et l'explétif.

Appréhender la vie urbaine à partir de l'imaginaire semble la manière la plus radicale, parce que la plus scandaleuse au regard des rationnalités scientifiques, d'instaurer un mode de compréhension inquiétant, sinon barbare, au sens de non policé (1) : au sens où il manque d'urbanité.

L'imaginaire se propose, en définitive, comme le point cosmogénétique à partir duquel une expression habitante existe encore et oeuvre à façonner son monde. Point stratégique, aussi, où un propos trouvera encore de la force et d'où il pourra, en d'autre temps, et à propos d'autres lieux, poursuivre une compréhension de l'habiter saisi dans la tension de ses contrariétés et dans son mouvement autogénétique convoquant comme forces ce que d'autres discours distinguent comme formes et positions. Par delà et en deça d'une modernité déjà morte, prend sens ce renouement d'un possible dont nous ne désespérons pas avec une Tradition (2) que la productivité a exorcisé ; exorcisme et autodafé qui inaugurèrent l'expansion décisive d'une production de la pensée et d'une pensée d'un certain produire indissociables d'une coupure entre connaissance et monde, sujet et objet, principe d'individuation et concept de société.

x x

x

"Nulle part, jamais, la forme n'est à considérer comme achèvement, résultat, terme final, mais comme genèse, comme devenir, comme essence en acte. La forme comme apparence réalisée est un mauvais et dangereux spectre" nous dit Paul KLEE (3) et en livrant ce texte à la méditation, nous l'appliquerons à la fin de cet ouvrage en deux sens.

Que la forme soit formation et configuration, que l'apparence réalisée soit un "dangereux spectre", voici qui résumerait tous les propos tenus précédemment et les rassemblerait de manière aphoristique en donnant à l'habiter vécu un sens littéralement plus opératoire (oeuvre) qu'à la production du bâti ; en renversant aussi la tare et le poids des évaluations trop évidentes.

---

(1) Nous rappelons l'éthymologie de l'adjectif dérivé du terme grec : la ville ([illegible]*).*

(2) A propos de ce mot.. il y a tout un livre précieux auquel nous renvoyons : Science de l'Homme et Tradition - de Gilbert DURAND (op. cit.) ; et aussi de manière annexe les remarques concluant notre premier et deuxième moment.

(3) in : "Das bildernische Denken" Ed. Schwabe. Basel-Stuttgart. p. 169

L'énoncé s'applique aussi à notre itinéraire et aux tentations de conclure auxquelles il a paru céder. Mais, cette démarche n'a pas dépassé l'état de recherche préliminaire : d'où ses lenteurs circonspectes, les considérants multiples qu'elle évoque dans ses bilans théoriques, la confrontation entre un loger et un habiter qu'il a fallu démêler.

Au croisement des contradictions et réductions tant théoriques que pratiques qui ont été ramassées dans un bilan ou un "mémoire" de l'itinéraire effectué, l'état de fait pourrait bien devenir à son tour "l'apparence réalisée", et les forces que nous tentions de dégager se fixeraient en ressassement, en confrontation de la forme subie, de la forme faite.

L'absence d'une conclusion centripète, le dédoublement de la fin du travail en deux issues nécessitant un choix : c'est l'indication dernière de n'avoir voulu proposer qu'une forme transitoire et transitive de la question sur l'habiter. Le temps de cette écriture, les modes d'habiter, dans le quartier étudié, se sont déjà modifiés. Ici, comme ailleurs, l'expression habitante est loin d'avoir dit son dernier mot.

En ce sens, la voie qui tourne le dos aux termes définitifs, aux rapports établis, aux dogmes et s'ouvre vers l'excentrique, l'intermédiaire, l'ambigü appelle à un autre devenir comme à d'autres études appliquées. L'initial projet incertain a fait son chemin et son terme n'est que provisoire. Ce que nous avons découvert dans l'habité vécu et la manière dont nous l'avons fait finissent par se rassembler dans la même idée d'une oeuvre "en chemin" appelant d'autres variations. Comprenons en ce sens une phrase du même texte de Paul KLEE "C'est grâce à l'identité de la voie et de l'oeuvre que l'oeuvre s'articule "en chemin" en passant d'une allure uniforme à des allures variées".

Nous voici "en chemin" sur l'invite des cheminements quotidiens saisis dans leur mouvement. Parce qu'ils ont le pouvoir secret de rompre l'uniformité, parce que leurs variations déroutent et déjoueront encore nos certitudes et nos évidences, c'est en ce sens que les chemins de l'expression ne semblent pas mener nulle part.

P O S T F A C E

POUR UNE SOCIO-ESTHETIQUE DE LA VIE URBAINE

- La route par les sentiers -

" Les sentiers, les entailles qui longent invisiblement la route
" Sont notre unique route, à nous qui parlons pour vivre, qui
"Dormons, sans nous engourdir, sur le côté"

René CHAR - (Recueil "Au dessus du vent")

Le droit fil de la seconde conclusion proposée comme ouverture - et non comme fermeture - des textes composant cet ouvrage et surtout des récits d'habitants dont on a tenté de livrer l'expression autant que possible, invite à poursuivre les dépaysements de notre savoir sur la ville. Cette "Postface" se veut un appel à poursuivre le travail du côté du "double-sens", du côté du "Sens des sens" (1), du côté de l'imaginaire enfin qui semblait le point cosmogénétique d'une autre manière de comprendre la vie urbaine.

Ce qui apparaissait dans une réthorique de configuration de l'espace habité, dans l'organisation déroutante d'une expression habitante jalonne et introduit à une autre voie, parle une autre voix, que celles traitant de la ville et de la vie urbaine en terme de rapports économiques, rapports socio-politiques. Nous croyons que chacune est nécessaire, mais aussi, comme dans une polyphonie, que les voix intermédiaires, celles que ne dominent pas, ont leur mot à dire. Il y a des cultes de personnalités théoriques où le plus mélodieux, le plus joliment organisé finit par valoir pour lui-même ; les contre-chants se réduisant à des faire-valoir, des objets réutilisés et captés en faveur de l'architectonique théorique. Mais, la voix banale et quotidienne de ce que vivent les habitants est peut-être plus que cela ; peut-être inaudible dans les réductions théoriques, persiste-t-elle comme une monodie plus fondamentale et trop tôt oubliée ?

En ce sens, une "socio-esthétique" se proposerait de revenir à la vie quotidienne saisie à la racine de son expression vécue. "Socio-esthétique" : un terme peu élégant dira-t-on. On a beaucoup répété que l'Esthétique est un discours sur le beau, sur l'oeuvre d'art ; qu'en cette matière, la référence demeure subjective et qu'elle n'a d'universalité que sous le mode de l'hypothétique. Accoler les termes "Esthétique" et "Sociologie" : rien de plus antithétique apparemment ; autant l'une serait gratuite et décadente, autant l'autre sérieuse, pondérée, "réaliste" et tendant à chercher des lois générales, sinon universelles.

---

(1) cf. "Vom Sinn der Sinne" - Ervin STRAUSS - Ed. Springer - Berlin - 1935.

Mais, l'apparence cacophonique, la réunion impensable des deux termes et le scandale du trait d'union (socio)-(esthétique) ne ressortent-ils pas d'une position formaliste ? Si l'esthétique reste une étude des formes artistiques, la sociologie : une science des formes et des rapports sociaux, alors rien de compatible entre elles.

Si la quotidienneté se vit comme de l'expression, le problème ne se pose plus en terme de formes, mais de forces. Si le "vécu" n'apparaît jamais qu'à même son expresison, on aura relevé la permanence et la force de sa dimension sociale tout au long des lectures-écritures que les habitants effectuent chaque jour dans l'espace donné à habiter, on aura noté comment le ressenti et la motricité dynamisent un habitat jamais appréhendé dans sa globalité que sur un mode imaginaire. Une esthétique viserait alors ce que l'origine du terme signifiait déjà et que l'académisme nous a fait oublier : étude des sensations (aisthésis) et de leur organisation dans l'action à faire.

En matière de vie urbaine, une socio-esthétique rompt avec la manière opératoire de poser des formes aménagées qu'on confronte ensuite (ou par avance) à des formes de sociabilité. Les savoir-faire et les sciences se spécialisant dans les saisies de "formes" ne peuvent jamais que se tourner le dos ou ne pas se comprendre mutuellement. Elles s'enferment chacunes sur un autisme de la forme spécifique, de l'objet spécialisé.

Cette socio-esthétique de la vie urbaine que nous croyons possible et dont nous esquissons les directions ne posera que trois questions qui semblent fondamentales pour tout projet de production d'habitat et pour toute étude de l'usage vécu des espaces à habiter.

1) <u>Que peut un corps ?</u>

La production d'habitat ne peut plus se défaire d'un régime catégoriel où le visuel prédomine. Le Voir se substitue à toutes les autres puissances sensorielles ; le résider et la posture, à toute variation et mobilité articulée. Ayant posé des formes à voir, des formes pour loger, on se demande ce qu'y feront "les gens", ce qu'ils sauront

lire et user de l'architecture. Le corps n'est plus alors qu'un oeil et un objet à la fois.

Ne faudrait-il pas se demander d'abord : quelle tonalité vécue préside au bâtir ? De quelle puissance, de quelles qualités l'ouïe, l'odorat, le tact, les rythmes des mouvements et des pauses sont capables ?

Peut-on enfin parler des relations à l'espace habité sans convoquer l'expression vécue, saisie d'emblée dans sa dimension sociale ? Faut-il renvoyer toujours la corporéité à l'individuation, et le social à des "rapports", en séparant corps et société, en ne les rassemblant que sous le sceau des perceptions évidentes et des énonciations commodes à abstraire ? Les tonalités des divers moments de la vie quotidienne ne sont-elles que des épiphénomènes - fugaces sensations - des "contenus" de la "vie sociale", ou déjà expressions des manières de vivre avec les autres ?

2) *Que peut le temps vécu ?*

Rien, dans la mesure où se perpétuent, dans la production urbanistique comme dans le savoir de l'urbain, le concept de temps chronométrique séparé du concept de spatialité.

La réintroduction du temps vécu tel que le livrent les expressions de la quotidienneté la plus banale ouvrirait à une redécouverte des procès de spatialisation, de configuration variable par lesquelles les habitants (et en particulier ceux d'un habitat collectif) ne sont pas aussi étrangers à l'univers d'habitat qu'on voudrait nous en persuader. On insiste sur la scission entre l'habitant-objet et l'habitat aliénant. Mais, un propos théorique qui négligerait la puissance cachée de l'expression habitante risque de produire l'aliénation et l'objectivation tout autant que l'aménagement architectural les pose. Quoi que les ensembles d'habitat puissent receler d'hostile et de contraignant, une capacité d'articulation active insiste discrètement, fût-elle réduite à défigurer et déréaliser l'espace "donné", à tramer des confrontations sociales précisément imprévues et manquant de clarté dans leurs oppositions.

La prise en compte du temps vécu pourrait rompre les fixités d'un espace composé tel qu'on se le représente et indiquer de quels préjugés et a-priori l'espace et le temps du construire et du loger sont porteurs.

3) Que peut un imaginaire ?

Selon l'approche de la vie quotidienne qui a été tentée, l'imaginaire se donne comme le fond selon lequel la globalité d'un habitat se convoque dans le lieu vécu en chaque moment. Pouvoir de déréaliser, de supprimer l'inimaginable impossible à habiter.

De ce côté, d'autres travaux nous accompagnent. Telle l'entreprise partant d'un "imaginaire produit de soi", procédant par une "approche de l'urbain dans l'imaginaire" (1) et aboutissant à une typologie dont la pertinence, quant aux modes vécus d'habiter, s'esquisse en fin de travail ; telle l'archétypologie plus largement anthropologique que propose Gilbert DURAND (2) ; telle la déambulation de Pierre SANSOT dans sa "Poétique de la Ville" où l'imaginaire prend tout son temps et, en ce sens, dévoile la nature de sa force concrète ; telle l'étude des convulsions urbaines dont l'imaginaire est capable réalisée par Alain MEDAM (4).

Si quelque chose dans la vie urbaine reste encore à l'oeuvre et persiste à ne pas se laisser réduire définitivement par les productions de matière édifiée et de concepts dominants, c'est sur ce champ intermédiaire de l'expressif et de l'imaginaire qu'on le saisira. Dernier refuge d'une voix habitante ; domaine encore ouvert pour une approche de l'urbain et qu'aucune fermeture dogmatique ne semble rigidifier ; aussi bien des voies très différentes dans leur démarche s'y retrouvent de résonnance en résonnance sous le signe d'un même sens.

x x

x

---

(1) cf. "Villes Imaginaires" - MM. PESSIN et TORGUE - op. cit. - cf. la note p. 21 - v.

(2) cf. Les structures anthropologiques de l'imaginaire - op. cit.

(3) op. cit.

(4) La ville, l'Imaginaire - Des représentations bouleversées - Ecole Spéciale d'Architecture - Paris - 1975.

Dans la direction ouverte par ces trois questions et où nous amenèrent peu à peu les simples pas des habitants, si un pas en avant semble s'esquisser dans la manière d'approcher les modalités vécues de l'habiter, voici peut-être qu'il faut "sauter le pas", ce fossé qui séparait les deux conclusions et que nul artifice théorique ne réussit à combler.

Allons donc du côté où l'expression et l'imaginaire nous convoquent, du côté où l'on veille à ne pas s'engourdir ; ainsi l'indique René CHAR :

"Les sentiers, les entailles qui longent invisiblement la route sont notre unique route, à nous qui parlons pour vivre, qui dormons, sans nous engourdir, sur le côté".

B I B L I O G R A P H I E

ANAXIMANDRE

(doxographie) in "Les penseurs grecs avant Socrate"
Ed. Garnier, Paris 1964

ARLEQUIN (Journal de l')

"Le Manteau de l'Arlequin", décembre 1973
"L'Arlequin démasqué", à partir du 2 mai 1974

AUGOYARD (J.F.)

Imagination et Nature chez Giordano Bruno
Mémoire de maîtrise
Fac. des Lettres et Sciences humaines, LYON, novembre 1968

ASCHER (F.)

Contribution à la critique de l'économie urbaine.
Essai d'analyse économique de la production d'un élément urbain : le cadre bâti. mars 1972. Thèse de 3e cycle
U.E.R. "Urbnaisation-Aménagement". Grenoble

BECKETT (S.)

"Molloy" et "l'Expulsé"
Ed. 10/18, U.G.E. Paris 1963

BERGSON (H.)

"Matière et Mémoire" . P.U.F. Paris 1968
"L'énergie spirituelle" P.U.F. Paris 1967

BINSWANGER (L.)

Le rêve et l'existence (Désclée de Brouwer)- Paris-Bruxelles
Le cas Suzanne Urban (Désclée de Brouwer)- Paris-Bruxelles

BORGES (J.L.)

"L'Aleph"
Col. La Croix du Sud - Gallimard 1967

BOUSSET (Ch.)

. L'intervention opérationnelle : pratique du changement et surdétermination de la pratique.
in : L'urbain de l'action, l'urbain du savoir à Grenoble
U.E.R. "Urbanisation-Aménagement", Grenoble, juin 1975

. Urbanisme et Connaissance.- Approche d'une critique à partir des modèles d'urbanisation.
Thèse 3e cycle. U.E.R. "Urbanisation-Aménagement" (à paraître)

BRAQUE (G.)

"Cahiers" - 1916 - 1947 - Ed. Maeght - 1950

BRUNO (G.)

."De Imaginum signarum et idearum compositione"
in : "Opere latine conscripta" . Ed. Tocco-Vitelli
Napoli-Fireuze, 1879-1891

. Dialoghi italiani. Sansoni-Fireuze, 1958

BRUSTON (A.), MAFFESOLI (M.)

Pratiques sociales et représentations
1 - L'idéologie comme pratique
Action concertée de recherche urbaine
U.E.R. "Urbanisation-Aménagement", Grenoble 1973

BUONAROTTI (M.)

"Rime"
in : "Cinquecento minore"- Zanichelli -
Bologna 1966

CABOS (M.), MENNERON (A.), VERDILLON (C.)

Habitat spectaculaire et misère de la vie quotidienne
Thèse de 3e cycle - U.E.R. "Urbanisation - Aménagement"
Grenoble, Juin 1973

CHAR (R.)

"Poêtes d'aujourd'hui"
Ed. Seghers - Paris 1961

CHOAY (F.) Interview - in :
Revue Métropolis, n° 6 - mai 1974 - p. 65 sq

CHOMSKY (N.)
Structures Syntaxiques
Le Seuil, Paris 1969

CICERON
"De Oratore" - "Réthorique à HERENNIUS"
Ed. Belles Lettres 1960 et 1967

CLAUSTRE (H) et alii
"L'enfant ou la quatrième dimension : le projet pédagogique de la Villeneuve de Grenoble."
Publication du Centre de recherche et de rénovation pédagogique
Université des Sciences Sociales - Grenoble 1975

CRESAL (Centre de Recherche et d'Etudes Sociologiques Appliquées de la Loire)
. "Les équipements socio-culturels et la ville" - 1972
."Production de l'espace urbain et idéologie " - 1972
."Le fonctionnement de la mobilité résidentielle intra-urbaine"
."Les processus d'évolution des grands ensembles" - 1973

DANTE
"La divina Commedia"
in : "Tutte le Opere" - Sansoni-Firenze - 1965

DEBORD (G.)
"La société de spectacle"
Ed. Buchet-Chastel - 1967

DELEUZE (G.)
"Spinoza et le problème de l'expression"
Ed. de Minuit - Paris 1968

DESCARTES (R.)
"Oeuvres Complètes"
La Pléiade - N.R.F. - Paris 1968

DERRIDA (J.)

"De la Grammatologie"
Ed. Minuit - Paris 1967

DESFONTAINES (P.)

"L'homme et sa maison"
N.R.F. - Paris 1972

DURAND (G.)

. "Les structures anthropologiques del'imaginaire"
Bordas - Paris 1969

. "Science de l'homme et tradition"
Ed. Tête de Feuillez-Sirac, 1975

FREUD (S.)

. Essais de psychanalyse
Payot, Paris 1973

. Métapsychologie
Gallimard - Paris 1968

. Cinq psychanalyses
PUF - Paris 1966

GARIN (E.)

"Del Medioevo al Renascimento"
Ed. Sansoni - Firenze 1950

GEX (A.)

"Contes, Chansons, Echos et Dictons de Savoie"
Fac-similé - Ed. Vve Ménard
Chambéry 1898

GOLDSTEIN (K.)

La structure del'organisme
Gallimard - Paris 1964

HEGEL (G.W.H.)
Phénoménologie de l'Esprit
Ed. Aubier - Paris

HEIDEGGER (M.)
"L'être et le temps"
Gallimard - Paris 1964

HUSSERL (E.)
"Idées directrices pour une phénoménologie"
Gallimard - Paris 1962

HUME (D.)
Essai sur l'entendement humain
Ed. Aubier - Paris 1965

JANET (P.)
"L'évolution de la mémoire et de la notion de temps"
Ed. Chabine - Paris 1928

JAKOBSON (R.)
"Essai de linguistique générale"
Ed. de Minuit - Paris 1969

KANT (E.)
. "Critique de la Raison Pure"
P.U.F. - Paris 1965
. "Critique de la faculté de juger"
Vrin - Paris 1965

KANDINSKY (W.)
"Du spirituel dans l'art"
Ed. Denoël - Paris 1969

KLEE (P.)

"Das bildernische Denken"
Ed. Schwabe - Basel - Stuttgart

KLEIN et CHASTEL

"L'Europe de la Renaissance"
Ed. des deux Mondes - Paris 1913

KLEIN (R.)

"L'imagination comme vêtmeent de l'âme chez Marsile Ficin et Giordano Bruno"
Rev. de Métaphysique et de Morale - 1956, n° 1

KOYRE (A.)

"Jacob BOEHME"
Ed. Vrin - Paris 1929

LEDRUT (R.)

. "Les images de la ville"
Anthropos - Paris 1973
. " L'espace social et la ville"
Anthropos - Paris 1968

LEDRUT (R.), FAUQUE (R.), SEGAUD (M.)

Trois articles,
in : Espace et Société, n°6

LEFEBVRE (H.)

"La production de l'Espace"
Anthropos - Paris 1974

LUGASSY (F.)

Le discours idéologique des architectes et urbanistes
Doc. Action concertée des recherches urbaines - Paris 1972

LEVI-STRAUSS

La pensée sauvage

Plon - Paris 1962

LYNCH (K.)

L'image de la cité

Dunod 1969

LONGIN (Pseudo-Longin)

ΠΕΡΙ ΥΨΟΥΣ

Ed. bilingue grec-italien

Fussi - Sansoni-Fireuze - 1957

MARCUSE (H.)

L'homme unidimensionnel

Ed. de Minuit - Paris 1968

MARTINET (A.)

"Eléments de linguistique générale"

Ed. A. Colin - Paris 1967

MAUSS (M.)

Oeuvres 1 - 2

Ed. de Minuit - Paris 1974

MEDAM (A.)

. "La ville-censure"

Ed. Anthropos - Paris 1971

. "Sens et connaissance de la ville"

Thèse d'Etat en sociologie - Paris 1975

. "La Ville, l'Imaginaire"

Ecole Spéciale d'Architecture - Mars 1975

MERLEAU-PONTY (M.)

Phénoménologie de la perception

Gallimard - Paris 1945

NIETZSCHE (F.)
La généalogie de la morale
Mercure de France - Paris 1964

PALMADE (P.), LUGASSY (F.), COUCHARD (F.)
La dialectique du logement et de son environnement
Pub. Recherches Urbaines

PARACELSE (Ecole de Paracelse)
Berglied
Ed. Fussi-Firenze - 1964

PARENT (J.F.)
Villeneuve de Grenoble - Echirolles - Objectifs et réalisations (1961-1973)
Publication SADI

PESSIN (A.), TORGUE (H.)
Villes imaginaires. Introduction à l'imaginaire urbain
Thèse de 3e cycle - Décembre 1975
U.E.R. "Urbanisation-Aménagement"

PESSIN (E.)
Villeneuve. Hiver-printemps 1974
in : "La Ville" - Ecriture 75-1
Publication : Maison de la Culture - Grenoble

PEYTARD (J.), GENOUVRIER (E.)
Linguistique et enseignement du français
Larousse - Paris 1970

PLATON
Le Timée
in "Oeuvres Complètes" - Vol. II
Coll. "La Pléiade" - N.R.F. Paris 1950

PONGE (F.)
Le parti pris des choses
coll. Poésie/Gallimard - NRF-Paris 1967

ROSSI (P.)

Clavis Universalis

Ed. Riccardi - Milano-Napoli - 1960

SANSOT (P.)

Poétique de la ville

Ed. Klincksieck - Paris 1971

SAUSSURE (F. de)

Cours de linguistique générale

Payot - Paris 1968

SEGALEN (V.)

Les Immémoriaux

Coll. 10/18 - Plon - Paris 1956

SIMONDON (G.)

Du mode d'existence des objets techniques

Aubier - Paris 1958

SPINOZA (B.)

Oeuvres complètes

Ed. La Pléiade

STRAUS (E.)

Vom Sinn der Sinne

Springer - Berlin - 1935

VASARI (G.)

Vite dé piu pittori, scrittori, scultori ed architettori

in : "Cinquecento minore"

Zanichelli-Bologna 1960

von WEISZACKER (V.)

Le cycle de la structure

Desclée de Brouwer - Paris-Bruxelles

WEBER (M.)

Essais sur la théorie de la science

Plon - Paris 1965

WILDEN (A.)

L'écriture et le bruit dans la morphogénèse du système ouvert.

in : Communications, n° 48 - 1972

WITTGENSTEIN (L.)

Tractatus Logico - PHilosophicus

Gallimard - Paris 1972

WORRINGER (W.)

Abstraktion und Ein fülhung

Piper München - 1948

INDEX

DES NOMS CITES

- ALBERTI : 69
- ANAXIMANDRE : 276
- ARISTOTE : 251
- ARLETTY : 257
- ASCHER (F.) : 5, 65, 2
- AUGOYARD (J.F.) : 67, 283, 321

- BARDIN (Y.) : 288
- BECKETT (S.) : 270v, 306
- BERGSON (H.) : 83v, 85v
- BINSWANGER (L.) : 87, 271
- BOEHME (J.) : 69
- BORGES (J.L.) : 272, 273
- BOUSSET (C.) : 321
- BRAQUE (G.) : 334
- BRUNO (G.) : 65, 68, 69, 283, 303
- BRUSTON (A.) : 313, 323, 337
- BUONAROTTI (Michelangelo) : 66v, 69

- CABOS (M.) : 9
- CAROLL (L.) : 203
- CARNE (M.) : 257
- CHAR (R.) : 344
- CHOAY (F.) : 65
- CHOMSKY (N.) : 275
- CICERON : 69
- CIRIANI (E.) : 75
- CLAUSTRE (H.) : 314
- CORAJOUD (M.) : 75
- COUCHARD (F.) : 11
- CUES (Nicolas de) : 303

- DANTE : 1v
- DEBORD (G.) : 9
- DELEUZE (G.) : 303, 304, 305
- DESCARTES (R.) : 50
- DESFONTAINES (P.) : 334

- DERRIDA (J.) : 233
- DINESEN (I.) : 267
- DURAND (G.) : 12v, 257, 300, 340, 342, 347

- EPICURE : 291

- FAUQUE (R.) : 266
- FICIN (M.) : 68, 283
- FREUD (S.) : 88v, 89, 89v, 90

- GARIN (E.) : 66
- GENOUVRIER (E.) : 188
- GEX (A.) : 1v
- GOLDSTEIN (K.) : 269
- GOMBROWIEZ (W.) : 16

- HEGEL : 56, 81v, 82
- HEIDEGGER (M.) : 268, 317
- HUIDOBRO (R.) : 75
- HUME (D.) : 22
- HUSSERL (E.) : 82, 82v

- JANET (P.) : 85v, 86, 88, 91v, 93
- JAKOBSON (R.) : 213, 213v, 216

- KANDINSKY (W.) : 255v
- KANT (E.) : 271, 281, 284
- KLEE (P.) : 1, 258v, 271, 342
- KLEIN (R.) : 68, 69, 283
- KOYRE (A.) : 69

- LANGER (S.) : 66v
- LEDRUT (R.) : 235v, 236v , 266
- LEIBNIZ : 69, 281, 291
- LE CORBUSIER : 273
- LEFEBVRE (H.) : 6, 63v, 64, 66, 71v, 247, 251
- LEVI-STRAUSS (C.) : 63
- LONGIN (Pseudo-LONGIN) : 154v

- LORENZ (K.) : 269
- LUGASSY (F.) : 11
- LULLE (R.) : 69
- LUKACIEWITZ : 251
- LYNCH (K.) : 66v

- MAFFESOLI (M.) : 313, 323, 337
- MARCUSE (H.) : 338, 340
- MARTINET (A.) : 188v
- MAUSS (M.) : 52v
- MEDAM (A.) : 3, 19, 21, 310, 321, 339, 347
- MERLEAU-PONTY (M.) : 249v, 255v, 269
- MUMFORD (L.) : 64

- NIETZSCHE (F.) : 86v, 92v, 93
- NOUGARO (C.) : 138

- PALMADE (P.) : 11
- PARACELSE : 76, 77
- PARENT (J.F.) : 32
- PESSIN (A.) : 20, 21v, 148, 157, 194, 196, 200, 311, 320, 321, 347
- PEYTARD (J.) : 188
- PLATON : 15v, 49, 51
- PONGE (F.) : 164v

- RAMEAU (J.Ph.) : 63v
- REGGIANI (S.) : 131
- ROCCARD (M.) : 337

- SANSOT (P.) : 20, 23, 194, 257, 262, 264, 347
- SAUSSURE (F. de) : 167, 251, 300
- SEEGER (P.) : 307, 308
- SEGAUD (M.) : 266
- SEGALEN (V.) : 15v
- SILESIUS (A.) : 337
- SIMONDON (G.) : 3
- SIMPLICIUS : 276
- SPINOZA (B.) : 279, 303
- STRAUSS (E.) : 345

- TORGUE (H.) : cf. PESSIN

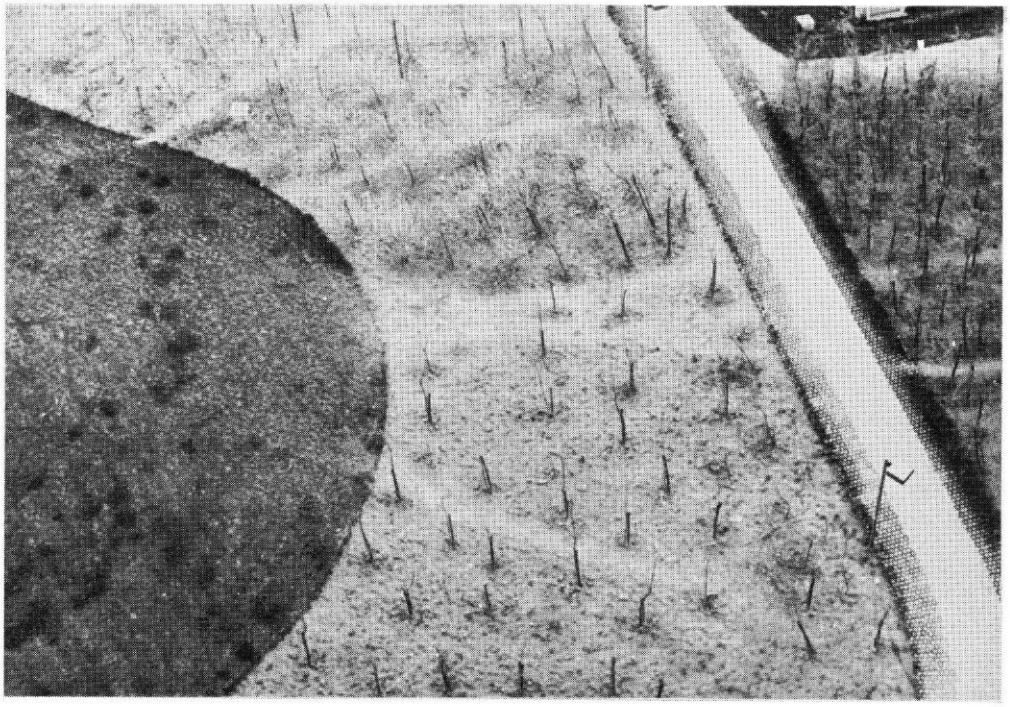
- VALERY (P.) : 87
- VASARI (G.) : 68,69
- VINCI (L. da) : 69
- WEBER (M.) : 13v
- WELLES (O.) : 267
- WILDEN (A.) : 57v
- WITTGENSTEIN (L.) : 16
- WORRINGER (W.) : 340

168-v

par rapport à ces chemins tracés (dont l'aménageur souhaitait même que certains soient des chemins obligés). Les cas d'évitement portent donc en majeure partie sur l'ensemble de la galerie et des chemins aménagés. On évite par effet de répulsion ou par changement de direction plus ou moins volontaire selon le contexte.

Au niveau élémentaire, apparaissent ainsi des "chemins sauvages", selon l'expression d'une habitante. Ces chemins ne laissent pas de traces, soit que le sol ne le permettent pas, soit que la substitution soit un acte singulier et ne marque pas le terrain. Ainsi on "coupe par l'herbe" (E14/A6) et (E6/A6), ou on passe "à travers les massifs" (E9/A3), où "à travers les parking" (E3/A4), ou même, sans plus de précision on "passe à côté" (E3/A2).

Par contre, on peut confronter les apports des récits avec les traces que d'autres substitutions ont imprimé sur les sols meubles en certains endroits ; "chemins demi-sauvages" peut-on dire, et frayés peu à peu par des répétitions collectives. Certains ne se voient que si l'on est initié, ainsi le "tunnel" fait par les enfants dans les buissons de la crique Nord, et qui échappe aux adultes. Pour ceux qui se voient, les photographies montrent qu'ils peuvent dessiner des raccourcis évitant un obstacle ou reliant deux chemins aménagés (première page de photos), encore le "raccourci" est-il parfois très symbolique ; mais les formes générales à 60° tentant par elles-même le raccourci ;



d'autres côtoyent et parfois rallongent le trajet ; ils peuvent ne pas présenter de sens apparent, telle cette figure radiale d'un ensemble de sentiers (photographiée ci-contre) qui semblent ne mener nulle part et se perdre (Holzwege).

La démultiplication extrême de ces chemins que les traces manifestent dans leur détail (2ème photo) trouverait son sens dans les récits de certains habitants qui refusent même les sentiers damés par l'usage déviant répétitif. Alors, on "préfère aller carrément à l'extérieur sur l'herbe" (E8/A13)(cf aussi E14 passim A2, A5, A6...) "Ah, la dernière fois, on n'a pas parlé des chemins dans l'herbe. Moi, j'ai remarqué que même dans le parc, je ne suis pas toujours les petits chemins. La dernière fois, je n'ai pas eu dans l'esprit de vous le dire, mais j'aime beaucoup marcher sur l'herbe. Même s'il y a le chemin et l'herbe côte à côte, et bien je prends l'herbe, c'est plus agréable". E5/B1. Un raccourci sur un segment peut rallonger ensuite le chemin : "Pour aller à l'atelier-bois, (...) j'ai traversé le stade, et puis... y'a une haie qui termine le bout du stade, et il y a deux chemins qui se séparent. Moi, je coupe à travers la haie... après, je suis descendu dans la cour de l'école, et après je l'ai contournée" (E7/A1). Gratuité ludique ?

La prolifération des chemins sauvages ou demi-sauvages est souvent le fait des enfants qu'on voit sillonner l'espace en tous sens au gré de leurs jeux. Pour cet ensemble de chemins déviants, et surtout pour ceux qui, tout compte fait, ne raccourcissent pas, s'agit-il alors de formes d'appropriation particulière ? N'y a-t-il que du jeu dans ces incartades topiques ? Il faudra savoir à quel code d'appropriation ces substitutions se réfèrent. On peut simplement observer au niveau élémentaire que les substitutions indifférentes ou rationnelles sont un cas heuristique et rarissime dans les récits de nos habitants, à moins que l'indifférence ne soit énoncée au moment d'un raisonnement sur les choix qui apparait dans le récit, après la description du cheminer proprement dit, et comme pour en corriger et en éclaircir l'aspect obscur et irréfléchi : "je passe à droite (...) (description) et, après une série d'hésitations): Dans le fond ... c'est peut-être l'habitude de la voiture" (E7/A5).

Il semble que la manière selon laquelle s'opèrent les figures de paratopisme ne soit jamais immédiatement claire. On a relevé en ce sens quelques exemples qui indiquent ce que ces figures de substitution peuvent contenir de ruse.

A propos du café du 110 :

"-C - (...) je vais par le chemin goudronné. Tout de suite, y'a le bar ; je regarde tout de suite s'il y a des gens dedans... Ensuite (... digression de 30").
-I - Bon, on continue le récit ... Le bar ... on en était là ...
-C - Alors je regarde, mais je ne m'y arrête jamais ! (rire)" E5/A2.

A propos du Bar-bu , au 30 :

"un soir y'a eu une bagarre. Ca cassait tout ! j'entendais ! (...) Maintenant on ne peut plus y aller" E11/A8. (cf. aussi E4/A3 et A7)

A propos de la fin du parc, au-delà du 170, avant les travaux de 1975.
"-I - tu vas au-delà du 170 ?
-Isa - Non, très rarement... Sauf quand je fais une petite course à pied vers Carrefour... Derrière, c'est un terrain vague ; je regarde souvent quand il y a des roulottes, ou des gitans... C'est marrant... mais j'y vais pas" (E3/A2).

Trois exemples qui illustrent une sorte de faux évitement, de déviation à propos d'un lieu dont on a parlé vite, ou dont on tarde à donner des précisions ; les ruptures de récit, les points de suspension le révèlent. La rhétorique appellerait cette figure : PARALIPSE. Il ne s'agit ni d'une substitution nette d'un chemin à un autre, ni d'un véritable contournement. Plutôt un écart, avec souvent changement de rythme qui répond soit à une rupture d'origine événementielle, - le lieu pouvait être fréquenté autrefois -, soit à une mise à distance d'un lieu qu'on doit côtoyer, et dont on esquisse l'évitement, mais qui fascine en même temps. L'écart tente une mise à distance et aussi une vue à distance.

Ces paralipses dans l'espace correspondent à des figures élémentaires mixtes qu'on retrouve dans bien d'autres lieux : entrée du CES, fragments de galerie. Mêlangeant la bifurcation minimale avec l'esquisse d'évitement, elles nous amènent à découvrir un autre groupe de figures d'évitement où le cheminement ne diverge pas en tournant le dos, mais cherche à varier plutôt qu'à éviter.

2) PERITOPISME, ainsi peut-on désigner la figure de cheminement qui procède par VARIATION. Il en va comme d'une périphrase à la place d'un mot ou d'un rapport de synonymie. L'opposition n'y trouve guère de place ; ainsi les péritopismes se distinguent des paratopismes.

Un certain nombre de "RACCOURCIS" ne procèdent pas par opposition et, à ce titre rentrent dans le second groupe des figures de l'évitement : évitements par variation. Seule l'analyse du contexte peut trier les différentes formes de raccourci: pour aller plus vite, pour éviter l'encombrement ou la fréquentation de la galerie, ou bien pour varier la répétition des mêmes trajets (cf. E3, E7, E9, E11, E14) et alors on peut prendre son temps et le raccourci n'est plus qu'une figure purement spatiale ; l'ordre visuel (et géométrique) remplacerait-il alors les instances ludiques ou motrices ? Ce sont les segments de chemin antérieurs et postérieurs au raccourci qui permettent de l'évaluer : analyse qui relève de la syntaxe et non plus du niveau élémentaire. En fait, plutôt qu'une figure cheminée, le raccourci ne serait-il pas un concept dont l'origine géométrique ne fait pas de doute ? Les habitants disent d'abord : "je coupe...', puis éventuellement désignent ensuite l'action en la contractant dans le terme : "raccourci". Le géométrisme ressort-il véritablement de la conduite spatiale effective, ou de la représentation qui en est donnée ? Les phases descriptives du récit n'utilisent pas le concept, même quand l'énoncé appellerait le substantif :

"-C- quand je rentre, je coupe .
-I- Il faut passer sous la barrière alors...
-C- Oui, y'a une barrière où on peut passer dessous. Oh !... mais y'a des chemins* qui coupent là, des chemins faits par les piétons". (E5/A4)

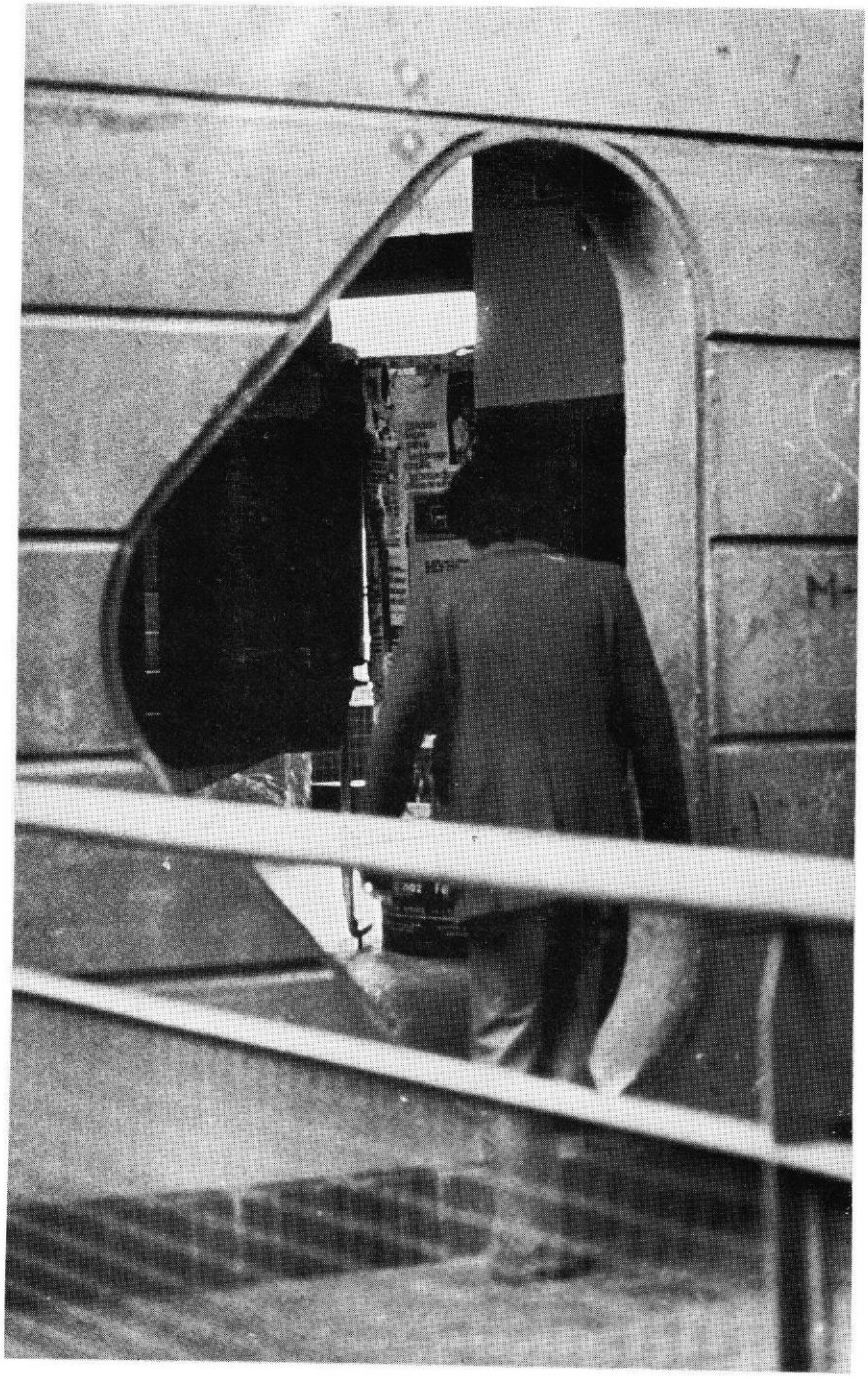
---

* *Nous soulignons : "chemins" et non pas "raccourcis".*

En définitive, les raccourcis ne méritent pas, pour l'instant, de plus longs développements. La réalité qu'ils désignent se partage entre le paratopisme et le péritopisme quant à l'écart de rapport entre cette réalité et sa désignation substantive, il nous renvoie, au-delà même de l'appréhension de la combinatoire et des codes que recèlent les cheminements, à la confrontation ultérieure du vécu et du représenté.

Les autres péritopismes ressemblent plus nettement aux procédés de la périphrase et de la digression .

Le CONTOURNEMENT, en tant que figure élémentaire se produit chaque fois qu'un lieu n'étant pas obstacle absolu, présente une difficulté de quelque nature qu'elle soit (physique ou sociale, permanente ou accidentelle, réelle ou imaginaire). Il est alors plus facile de contourner l'obstacle que de le traverser, mais ce contournement souligne en même temps le lieu contourné qui devient un point remarquable du trajet, bien que le cheminement n'y soit pas passé. Quand il raconte son trajet, l'habitant dira : "je suis passé devant le CES" ; mais il y a eu contour : "... avec tous ces gosses qui traînent là-dessous, qui rentrent, qui sortent, qui parlent mal comme tout" (E6/B4) ; un autre désignera la zone Centre-Ouest par "zone des silos", endroit qui référencie un passage quotidien mais où : "... on est étouffé... on est écrasé par le béton" (E4/A5). Le mode de cheminement contourne alors ce complexe spatial par une absence : "c'est automatique" ; "c'est le même système en général" (Id. A2). Plusieurs habitants contournaient l'entrée du café du 110 en traversant la place du marché ; le café était vu alors par derrière (actuellement, l'entrée du café se fait par le marché) (cf. E3 ; voir le plan d'investissement territorial - Chapitre 5), (cf. E9 - plan d'investissement territorial -, qui soit pratique la paralipse, soit le contournement du café) (cf. E10 : qui en été contourne la partie de la place du marché occupée par les tables du café, en passant cette fois par la galerie).



On voit dans ce dernier exemple, que les contournements sont très liés à l'événementiel. Les récits nous donnent de très nombreux exemples de ces contournements variables selon le temps, selon l'accident, l'imprévu : présence momentanée de travaux (E4), de déjection inopinée d'ordures sur le sol de la Galerie - on nous cite beaucoup les abords du 50 et du 60 -, évènements sociaux qui ont marqué un lieu auparavant familier (cf. E10 : contournement du CES après la bagarre racontée - A4), au plus simplement évitement de lieux où l'on ressent une atmosphère peu agréable au moment du trajet - c'est le cas de toutes les très nombreuses variations effectuées par l'habitante du 14ème entretien, comme on le notait au précédent chapitre - Le contournement, d'une part, se produit souvent à la suite d'un évènement, d'autre part crée en même temps un évènement par rapport aux trajets habituels. En voici un exemple très typé.

Il existe dans le quartier une forme spatiale particulière qui favorise les contournements à courte séquence, il s'agit de trous triangulaires perçés dans les murs bordant les entrées d'ascenseur, ou allégeant un mur porteur, sous la galerie. L'aménageur y a prévu des vitres, mais quelques unes seulement sont posées. La photographie ci-contre laisse voir que le niveau du seuil de ces "trous" implique un changement dans la continuité du mouvement déambulatoire. Lieu de passage électif des enfants, mais aussi de bon nombre d'adultes. Aux "heures de pointe" nous avons décompté au moins un ou deux passage toutes les minutes, par le trou situé au niveau du 60 et placé sur l'axe principal de la galerie.

"Bon, eh ben, pour aller au garage y'a pas de problèmes, au lieu de prendre la coursive... là où c'est plat, et ben, j'passe par le trou du mur !" (E7/A3).

"alors... y'a quelque chose là... (rire), j'aime bien passer par le trou, le trou dans le mur à la sortie du gymnase. Autrement, c'est pareil ; (...)" (E5/A4).

"(...) je passe toujours à gauche en allant vers le 60. Autrement faut passer par le trou, vers le 60. J'y suis passée cinq ou six fois, par exemple quand il y a trop de gens" (E10/A11).

"Le trou vers le gymnase... ça raccourcit et... quelques fois je me trouve devant et je passe" (E14/A8). (Le raccourci est ici tout à fait fictif, car le vrai raccourci couperait tous les abords du 70 pour aborder la galerie en ligne droite, sans obstacles).

En fait, à chaque franchissement de trou quelque chose d'autre qu'un choix au nom d'un géométrisme rationnel se produit : la mise en jeu , au sens littéral de l'expression, d'une modification de la motricité. La variation dans la dimension verticale et le saut qu'elle induit incluent une figure spatio-temporelle de cheminement dont la digression n'est pas absente.

La DIGRESSION, autre figure élémentaire où l'évitement se fait plus par variation que par substitution radicale, prend, dans l'exemple précédent ainsi que dans celui qui va suivre, exactement le sens qu'on lui donne en réthorique : "ce qui dans un discours s'écarte du sujet" (Littré). Le processus d'écart s'effectue peu à peu et comme à l'insu du locuteur lorsqu'il oublie de revenir. On peut ainsi entamer une variation, mais elle devient le sujet de l'expression et vaut pour elle-même; c'est le cas des trous du mur. Quand un habitant emprunte une "mezzanine", il s'agit aussi d'un contournement ; mais la forme spatiale particulière de ces passerelles qui redoublent le tracé de la galerie favorisent un prolongement de la direction; alors le contournement se transforme en digression et peut même se métamorphoser en paratopisme. Le lieu qu'on voulait simplement contourner, le voici oublié :

"je préfère passer par la mezzanine, parce qu'on est moins accroché par les gens" (E16/A2).

Une habitante qui varie son trajet domicile-garage en passant par la mezzanine : "c'est pas joli,... c'est pas joli, c'est même sale" (E14/A9).

Deux autres ne font cette digression que dans un sens, celui de l'aller : "c'est agréable quand il y a du vent en hiver. Mais on a l'impression d'être enfermé" (E13/A4).
"Jamais de rencontre dans cette mezzanine (...), il n'y a personne, c'est la fin de tout" (E12/A4 et A7).

La progression de ces quatre citations montre le passage insensible du contournement en paratopisme ou même à la paralipse, faux évitement de l'habitant (E12) qui est à la fois repoussé et fasciné par la mezzanine.

La transformation du contournement en digression qui s'oublie s'exprime bien dans le onzième entretien : "... en classe y'a beaucoup de bruit ; rentrée à la maison c'est pareil. Alors on recherche toujours quelque chose de tranquille. Par les mezzanines, je crois que... c'est souvent... ou alors dans mon temps libre, je vais là-bas... je m'asseois et je regarde" (A6).

Un autre exemple de digression, pour le plaisir cette fois : "une fois... une fois, je le dis pour que je ne l'oublie pas, "je suis passée après les silos et j'ai été à pied - autre-"ment j'y passe toujours en voiture - et là alors,... j'avais "envie de faire ça, j'avais envie de me perdre là-bas, et "j'ai trouvé que c'était bien pour se cacher... (rire) pis "pour connaitre aussi... y'a un jardin, enfin pas un jardin, "mais un espace sur du béton, l'école, et pis après - au ni-"veau des mezzanines hein ! - je suis passée dessus et puis "redescendue par le 110 je crois. En plus, c'était le soir, "alors c'était assez spécial. Je recherchais surtout l'im-"pression... comme dans un labyrinthe quoi !... l'impression "plutôt que... que la vue quoi !" (E9/A3).

Toute cette digression exceptionnelle ("une fois") au niveau des mezzanines effectuée après une rentrée en voiture commence par brusque décision; pour une fois le trajet varie et la succession de ces passerelles obscures débouchant brusquement sur les silos puis reprenant ailleurs sous l'ombre de la galerie facilite un laisser s'entrainer dans un mouvement labyrinthique : autant d'éléments qui sont l'essence même de la digression.

+

+ +

A l'issue de cet examen de l'important groupe des figures de cheminement qui "évitent" selon diverses manières, apparait une constatation qui peut porter à la perplexité : entre les pôles extrêmes du paratopisme et du péritopisme, il y a des distinctions théoriques que la concrétude des figures cheminées et racontées se plait malicieusement à faire compénétrer. L'ordre même de l'exposé a tenté de suivre ces emboitements successifs où les figures s'enveloppent et se chevauchent volontiers les unes les autres, plus souvent qu'elles ne se présentent à l'état pur.

C'est qu'à travers la matière d'une expression cheminée-racontée d'un même habitant, dans le court laps de temps d'une dizaine de jours, on voit que les même lieux se peuvent cheminer différemment d'un jour à l'autre. A l'échelle d'un groupe d'habitant, le problème devient encore plus complexe. Voici apparaître une équivocité dans l'espace et dans le temps qui appelle une mise au point plus fine. Quelles sont donc ces figures de la polymorphie ?

- FIGURES POLYSEMIQUES -

Le groupe de figures ainsi désignées présente des variétés d'un élément fondamental de ce lire-écrire que les cheminements nous ont semblé être et que le terme de "polysémie" qualifie bien. Un même objet prend plusieurs sens. Pour les habitants interrogés : un lieu donné peut se cheminer de plusieurs manières en même temps ou successivement.

L'AMBIVALENCE

Le type d'aménagement et d'architecture opéré à l'Arlequin provoque en plusieurs lieux des ambivalences nettes. Mais la nouveauté même de l'espace proposé aux cheminerents fait que dans les récits une des "valences" seulement est désignée, l'autre soupçonnée. C'est le cas du plafonds de la galerie qui tient lieu de firmament de l'univers que parcourent le plus souvent les habitants. Très peu perçu (on peine toujours à citer des teintes de ce plafonds coloré) il est très senti, car fonctionnant comme élément important de l'atmosphère des

cheminer . Ce sont ses accidents qui en permettent l'apparition immédiate dans les récits, ainsi l'abaissement du niveau vers le 70 :

"Je trouve que c'est affreux, y'a rien de... rien d'étudié "pour... je pense qu'il n'y a rien d'agréable là, je sais pas "comment je le ressens... D'abord... d'abord on descend là... "et pour moi,... moi je préfère... Descendre, il faut déjà "que ce soit agréable pour moi ; là, on a l'impression d'aller "dans un trou... un trou comme... parce que y'a des bâtiments "tout de suite,... un trou ! Et puis, en plus, c'est sombre, "et le plafonds et peut-être plus bas ?" (E9/A4).

On remarquera que l'élément essentiel du climat de ce cheminer n'arrive qu'à la fin du récit. En fait, la galerie ne descend pas, on voit seulement la perspective d'une descente qui se fait après la fin de la galerie. C'est le plafond qui est descendu ; et cet accident dans le parcours de l'habitante en a fait sentir subitement la pesanteur. Le ciel s'est assombri, et devient un soubassement. D'autres habitants donnent des équivalents en disant que sous la galerie "c'est sombre" ; on a même entendu ce truisme qui n'apparaitra tel qu'à une saisie trop immédiate : "Sous la galerie, c'est plus sombre que sur la place du Marché" (E14/A1). La place du Marché est à ciel ouvert. En fait, le plafonds de la galerie n'étant guère perçu de manière distincte, c'est sa présence non identifiée que cette assertion apparamment banale connote.

Inversement, ce même plafonds peut être perçu effectivement et sa fonction reconnue, mais il ne semble alors peser qu'au regard qui l'évalue de l'extérieur de la galerie :

"-I- Vous disiez tout à l'heure que du côté de la crique bleue on avait le sentiment d'écrasement,
L- Ah, oui ; les voitures, tout ça, les parking...
I- Mais pas de ce côté là ? (criques Nord et Est)... pourtant les bâtiments sont aussi hauts...
L- Ah, mais on se sent pas écrasés comme ça !
I- Et sous la galerie, pas d'écrasement ?
L- Non, je le sens pas, même s'il y a des piles d'appartements dessus... Oh, on y pense comme ça !" (E4/A7).

Vu de l'extérieur, le plafond de la galerie apparait en effet comme le soubassement surélevé supportant les bâtiments de logements. Ainsi il est à la fois un haut et un bas, plafond et plancher. Ces deux sens d'un même élément spatial qui accompagne le cheminement mettent en concurrence deux instances de nature différente : le reconnaitre et le ressentir confus. Un seul habitant a donc reconnu le double sens permanent de ce "plafonds" . Les autres y font référence indirecte (sauf cas d'irruption accidentelle (E9) par des connotations de valeurs bien distinctes : "Sous la galerie, on se sent bien chez soi, y'a plus de danger" (E15/A6) ; "c'est agréable de passer là dessous" (E13) ; "(...) on est tout le temps sous une galerie ; moi j'aime bien" (E3/B2). Autant d'expressions qui renvoient à l'instance du cheminer et connotent l'effet du sens "plafond-toit" plutôt que la reconnaissance de cet élément spatial. D'autres expressions, par contre, renvoient à l'ordre du regard. La galerie est perçue on a été perçue par l'extérieur et alors on trouve les connotations de "sombre", d' "écrasant", d'absence du "vrai" ciel : "Ah, dans les trajets, je vois pratiquement pas le ciel !" (E11/A10).

On a bien l'ambivalence de sens d'un seul élément spatial ; toutefois, et c'est aussi le cas de la "Rampe" du 150 et des coursives, les récits de cheminements ne laissent apparaitre que l'un ou l'autre des deux sens. Il s'agit donc d'une ambivalence dissimulée qui ne se manifeste que par accident ou référence au contexte ("l'extérieur de la galerie").

Un autre élément spatial qui est un lieu commun essentiel et des cheminements et des discussions quotidiennes à l'Arlequin propose un exemple intéressant de POLYSEMIE DECALEE où les divers sens possibles sont en rapport de disjonction non exclusive, la manifestation de l'un appelant la référence à l'autre. Ainsi sont vécus en début ou en fin de cheminement, les passages dans les ascenseurs et selon les sens suivants :

1) Lieu de crainte, d'angoisse, d'agression technique, et que la nécessité oblige à fréquenter ;

2) Lieu de contrainte physique et sociale (avec possibilité de conflit ouvert).

3) Lieu où la station immobile et les échanges verbaux minimaux sont de rigueur ;

4) Lieu de connivence entre victimes communes des sévices (possibles) d'un instrument décrié et à propos duquel les conversations sont possibles.

De manière paradoxale, l'ascenseur dont on dit tant qu'il n'a rien d'un instrument de communication, poussé au comble de l'incommodité, devient un lieu commun des conversations, et en ce sens un "embrayeur" de communication verbale. En même temps, il enclôt dans sa cage un maximum de tension qui s'épanche par des soupirs d'abord, puis des paroles ou exclamations de crainte ou de colère. A ce moment trois issues possibles : le retour au silence ou la sortie ; la discussion plaintive, raisonneuse ou revendicatrice ; la troisième issue se soupçonne et se suppose : l'agression physique contre l'instrument.

Des quatre sens que nous citions, qui sont quatre manières de passer dans l'ascenseur, chacun peut appeler effectivement les autres dans le cours d'une même descente ou montée ; surtout, chacun suppose toujours les autres. Ainsi, les expressions suivantes montrent ces liaisons décalées dans leur ordre d'apparition :

"Les ascenseurs, pour descendre d'une coursive, c'est inutile, on perd plus de temps. Ils marchent mal, ou les portes sont longues à fermer..." E16/A1.

"Moi, je ne les prend que pour monter (...) Moi, j'en parle par expérience professionnelle, y'a des malfaçons ; ils sont mal conçus" (E15).

"Ils sont pas bien, hein ! (...) Ils marchent quand ils veulent ou y'a pas de lumière (A2-A3). Tu vois, ces ascenseurs, faut changer les cables sinon, ça... (...) Moi, j'ai toujours peur des ascenseurs, j'sais pas pourquoi, mais j'me dis : " Un de ces jours, je serai là-dedans, quoi ! "j'ai toujours peur pour les enfants qui rentrent (A8)" E10.

"Le seul problème, c'est ... l'ascenseur. Et au moment de la sortie de l'école, l'ascenseur est toujours bourré. (...) J'attends l'ascenseur, j'espère qu'il ne soit pas en panne" E8/A1-A2.

"Enfin la porte de l'ascenseur s'ouvre personne ? pendant la descente j'éprouve une sensation d'insécurité après un bruit infernal de ferraille qui annonce l'arrivé la porte s'ouvre au rez de chaussée/" Extrait du texte écrit par l'habitante dont on a respecté l'expression - E2/A01. Plus loin "le cauchemar se renouvel devant l'ascenseur car il y a beaucoup de monde qui attend tous très pressés" Id. A01.

"Mais l'ascenseur, si, alors ça c'est une contrainte !" E2/B10.

"S'il y avait un incendie, on se demande ce qui se passerait" E7/B1.

"Oh, pis les boutons qui manquent ! j'sais pas si c'est du vandalisme ; je crois pas. Mais au début ça m'a saisi ; les gens avaient une frousse monstre des portes. Ils croyaient que c'était un étau qui allait les broyer !" E7/B2.

"Pour l'ascenseur, on a l'impression d'être comme des fauves, vous savez, tac !... c'est... c'est une contrainte parce qu'en plus les escaliers sont tellement épuisants, que c'est pas la peine d'essayer de monter" E4/B11.

"(Pour monter) on le prend en mezzanine et il redescend toujours (...) Vous avez l'air d'un imbécile quand vous ne sortez pas en bas" E12/A2 et A5.

"Dans l'ascenseur (en sortant) pour moi, je suis vraiment dehors hein ! Bonjour, bonsoir. On ne peut pas entamer la discussion. Bon ! C'est un truc intermédiaire. Je vois des gens qui disent beaucoup de choses dans l'ascenseur. Pour moi, non ! Enfin..." E7/A10.

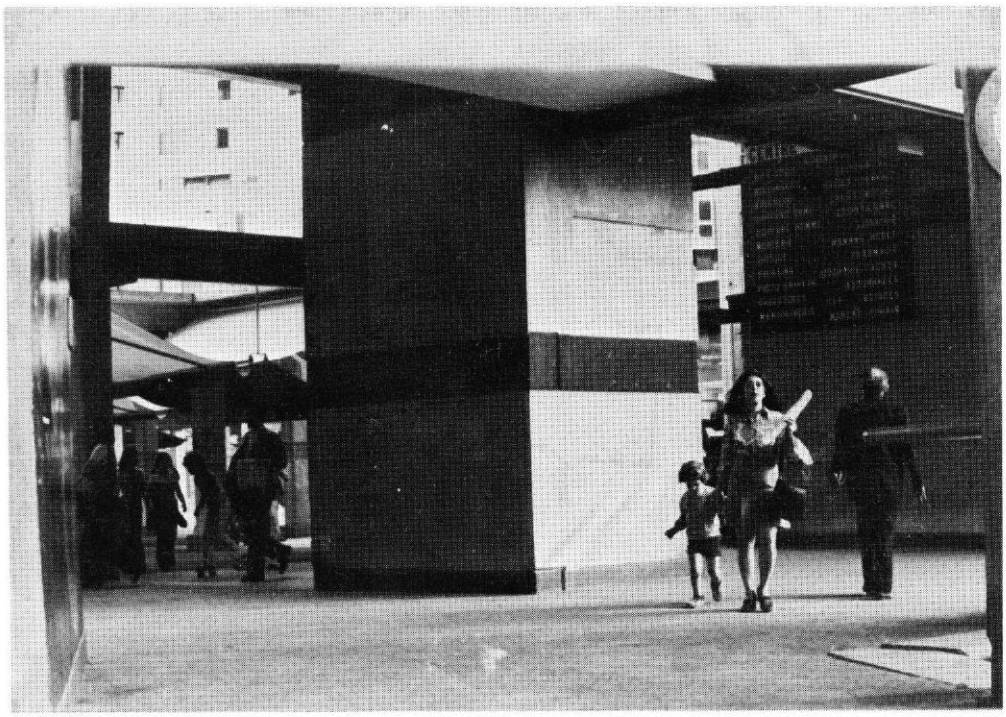
Enfin, pour donner les deux issues extrêmes des combinaisons entre les quatre modes de séjour dans l'ascenseur, deux exemples opposés :

"L'ascenseur est à moi, je dirai. Quand je vois un papier par terre, je le ramasse" E14/A9.

"Ecoutez, y'a une dame qui m'a insultée hein, dans l'ascenseur, l'autre jour. Je lui demandais de tenir la porte. Elle m'a dit : "oui, c'est pas parce que vous êtes dans votre pays que... Mais j'lui ai dit : "c'est pas attaquer à votre genre de personne, parce que vous êtes française de toutes façons, hein !" Elle m'a insultée ! Fallait voir, hein, une toute jeune" E6/B3.

Première issue : une appropriation sur le mode de la maintenance, mais ce mode est favorisé par un état moins dégradé des ascenseurs : petits ascenseurs de la SDHLM ou ascenseurs de co-propriétaires (le 100). Deuxième issue : le conflit qui se pose précisément à partir d'une question de code (tenir la porte à quelqu'un /se faire tenir la porte) et dégénère ouvertement en conflit social ou racial (renvoi de chacun à son groupe typique). Cas qui se produit plutôt lors des passages par les ascenseurs à forte capacité des immeubles de l'SDHLM, et dans ceux qui desservent surtout du locatif (donc : 40, 50, 60, 110, 120 qui répondent à ces deux déterminants). On a remarqué que l'aspect polysémique du trajet par ascenseur était beaucoup moins souligné et l'expression moins exacerbée chez les habitants de la SDHLM (sauf le 40). Pour l'habitante du 100 (E5) l'ascenseur ne pose aucun problème ; aucune précision ni sur les sens différents possibles, ni sur la présence ou l'absence de communication. L'ascenseur semble être traversé selon la manière de son instrumentalité satisfaisante : le fonctionnel. Les disfonctions font au contraire basculer ce qu'on en dit dans l'amphigouri.

On aura noté comment ce qui se dit de l'ascenseur en mal tend à une référence imaginaire. A l'Arlequin, l'ascenseur, au vu de la compénétration d'ambivalences dont il se charge, ne peut qu'aboutir à cette instance qui se nourrit d'ambivalences décalées et peu distinctes. La figure de polysémie décalée que les trajets en ascenseur illustrent bien, trouvera peut être son ultime fondement dans cet imaginaire qui sera développé par la suite.



... vu du Nord.

... vu du Sud.